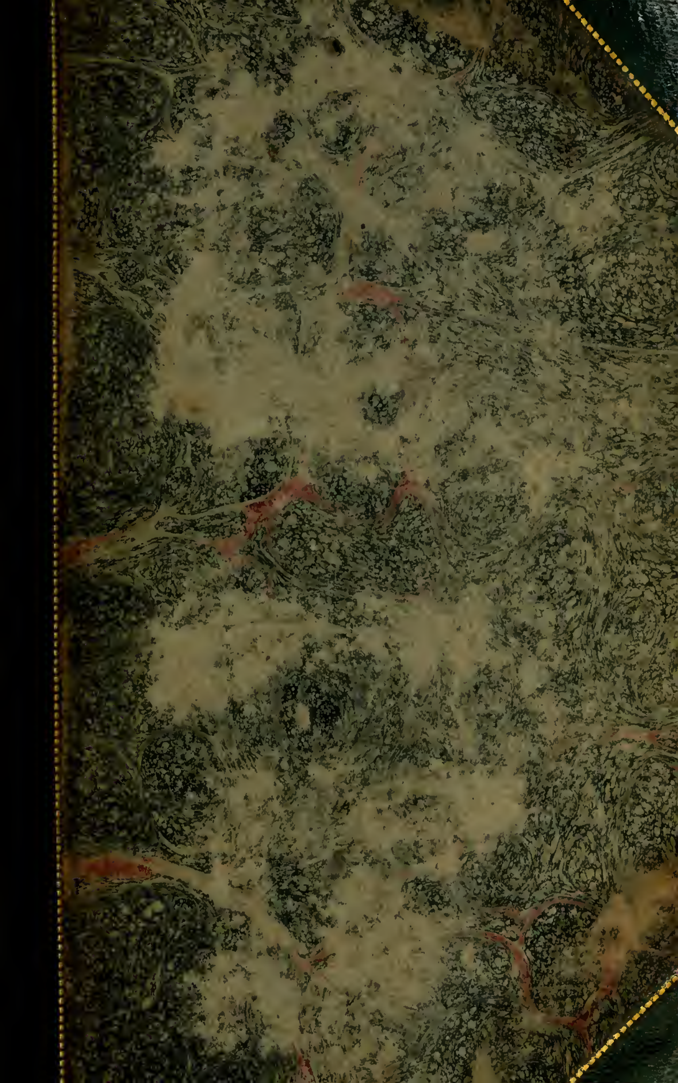
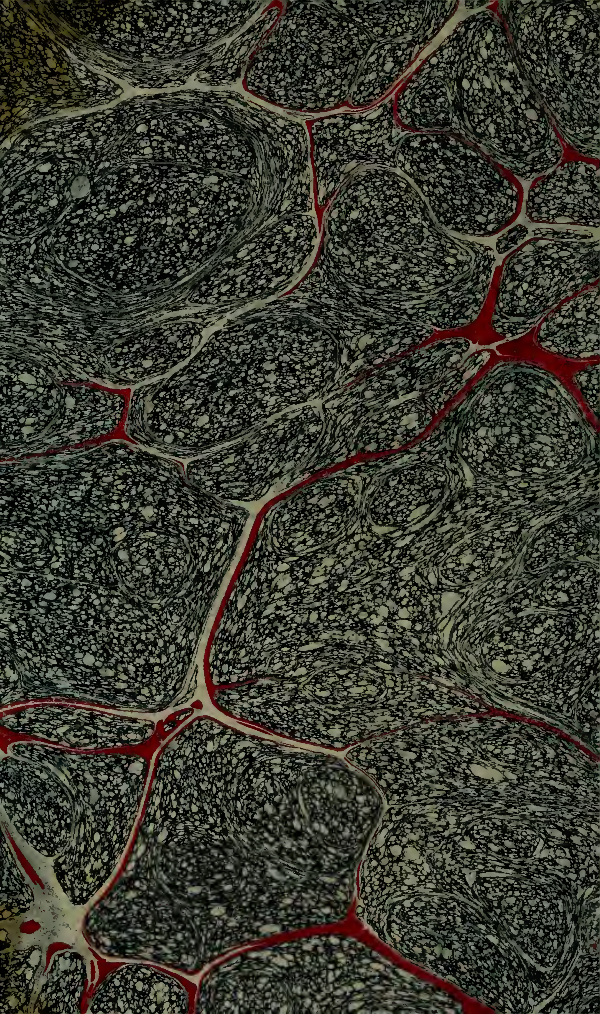
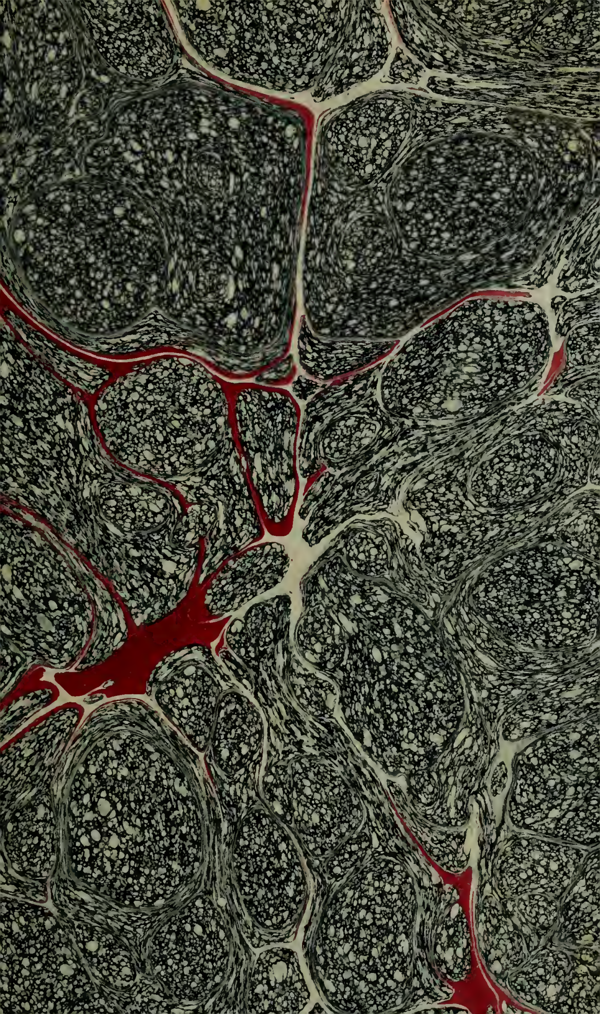






LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME VINGT-QUATRIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVI.



LE PRINCE DES AIGUES MARINES.

L'ISLE des sauvages retentissoit de cris de joie, & les rochers affreux dont cette île est entourée, répondoient au bruit des instrumens de guerre, & aux clameurs de ces barbares. La mer, qui venoit se briser avec violence contre les rochers, mêloit ses mugissemens à tous ces cris, & en augmentoit encore l'horreur. Ces monstres, qui se faisoient un plaisir d'égorger tous les malheureux que la fureur des vents forçoit à relâcher dans leur île, étoient assemblés pour se choisir un roi. Déjà des flots de sang humain avoient coulé sur les autels de leurs dieux; le rivage en étoit abreuvé; & les corps de ces victimes infortunées, entassés sur un bûcher, alloient être bientôt réduits en cendres; déjà ces sauvages commençoient à dan-

ſer autour de ce bûcher, quand ils apperçurent les débris d'un navire. Les mâts briſés, les bancs fracaſſés, les cordages épars, & les voiles déchirées flottoient au gré des vagues ; ils apperçurent auſſi plus loin pluſieurs malheureux qui s'efforçoient de gagner à la nage le bord de leur île. L'eſpoir d'un ſalut prochain ranimoit leurs forces, qu'une longue fatigue & des efforts redoublés avoient preſque épuiſées. Hélas ! ils couroient à la mort en abordant à ce rivage funeſte, & le ſort qui paroiſſoit les arracher aux flots, & les vouloir ſauver, leur préparoit, en les pouſſant ſur ces bords, à une mort mille fois plus cruelle.

A peine eurent-ils gagné la côte, que ces ſauvages ſe ſaiſirent d'eux, les enchaînèrent & les traînèrent aux pieds de leurs autels. Là, ils furent égorgés, & leur ſang tout fumant encore, fut mis dans des coupes que ces barbares vidèrent en l'honneur de leurs dieux. Ils ne réſervèrent qu'un ſeul de ces étrangers, dont la beauté, les graces & la jeuneſſe auroient attendri tout autre que ce peuple féroce, nourri dans le ſang & dans le carnage. Sa taille, au-deſſus de la médiocre, étoit noble, ſans contrainte ; de longs cheveux du plus beau blond du monde, flottoient à groſſes boucles ſur ſes épaules ; ſon front ouvert reluiſoit d'une douce majeſté ; ſes yeux étoient noirs, & brilloient d'un feu perçant, & ce je ne ſai quoi,

plus séduisant encore que la beauté, le rendoit le plus aimable des mortels. Il fut destiné par ces barbares, à servir de nourriture au roi, que le sort alloit leur donner.

La manière d'élire un roi n'étoit pas moins cruelle que le reste de leurs mœurs. On choisissoit six des plus considérables & des plus renommés par leur barbarie, & celui de ces six qui perçoit d'un coup de flèche le cœur de la veuve ou de la plus proche parente du défunt roi, étoit celui qui devoit être élu. Déjà ils avoient attaché leur reine à un rocher, & cinq de ces barbares l'avoient frappée de leurs flèches dans les cuisses & dans les bras, quand le sixième s'avançant dans la carrière tendit son arc; le trait fendit les airs, & alla percer de part en part le cœur de cette princesse malheureuse. L'on entendit aussi-tôt mille cris confus. Tout ce peuple se prosterna aux pieds du nouveau roi, & on le porta comme en triomphe, autour de l'île. Les femmes & les filles, les cheveux épars, & un poignard à la main, marchoient les premières. Leur chant ressembloit aux cris des Baccantes furieuses. Les vieillards courbés sous le poids de leurs crimes, plus encore que sous celui des ans, les suivoient d'un pas lent, & le roi entouré de la jeunesse de cette île, fermoit cette marche. Cet étranger qu'ils avoient réservé, saisi d'horreur, suivoit, les yeux baissés, cette pompe

funebre. Deux ſauvages le tenoient enchaîné, & le menoient comme une jeune victime qu'on conduit à l'autel.

Après avoir fait tout le tour de l'île, ce peuple enfin s'arrêta au milieu d'une forêt. C'étoit le lieu deſtiné pour leurs feſtins. Mille bêtes ſauvages étoient étendues ſur le gazon, & de grands vaſes pleins de ſang étoient rangés de diſtance en diſtance. Le vin le plus exquis, le nectar même leur eût paru moins doux que ce breuvage. Le nouveau roi fut mis ſur un trône couvert de peaux de lion, & déjà pour commencer la fête, il s'étoit ſaiſi de cet étranger, & le poignard à la main, il étoit prêt à l'égorger, quand ſoudain le poignard tomba, & le roi même fut renverſé mort aux pieds de cet inconnu. Tout ce peuple ſurpris, porta avidement les yeux ſur cet étranger; mais tous ces barbares éprouvèrent le même ſort, & tombèrent nageant dans le ſang, qui couloit des vaſes qu'ils avoient renverſés en expirant.

L'on ne peut exprimer quel fut l'étonnement de ce jeune étranger à la vue de tout ce peuple, qu'une main divine & inviſible paroiſſoit avoir exterminé dans un moment. Ces barbares étoient étendus par terre, les horreurs de la mort étoient peintes ſur leurs viſages; leurs yeux tournés vers le ciel, paroiſſoient accuſer les dieux de leur



Il étoit prêt à l'égorger, quand soudain le poignard tomba, et le Roi même fût renversé mort aux pieds de cet inconnu.

Marillier inv. E. De Ghendt. Sculp.

trépas ; leurs bouches ouvertes sembloient blasphémer contre eux, & leurs bras, que le froid de la mort avoit glacés, & tenoit élevés, sembloient les menacer encore. Cet inconnu s'arma promptement des dépouilles du roi, & passant au milieu de ces cadavres, s'enfonça dans la forêt. Il gagna une roche, d'où sortoit une source d'eau qui, tombant de rochers en rochers, augmentoit encore par son bruit l'horreur de ces déserts. Ce fut là où cet étranger, réfléchissant à ses malheurs, s'abandonna tout entier à sa douleur. Il ne put penser, sans frémir, à tout ce qu'il avoit souffert depuis qu'il étoit parti de l'île brillante. C'étoit une île où régnoit le roi son père. Des rochers de cristal & d'émeraudes en entouroient les bords; les collines étoient semées de pierres précieuses; les arbres étoient chargés de fruits couleur de rubis, & les superbes tours de diamans, qui fermoient les portes de la ville capitale, éblouissoient les yeux. Il y avoit une année entière qu'il en étoit parti, & qu'il alloit errant sur les mers. Tout ce qui lui étoit arrivé se peignit dans ce moment à son esprit. Il ne pût retenir ses larmes en pensant qu'il étoit peut-être pour jamais séparé de son père. Il se ressouvint alors que le roi en partant, lui avoit remis une boîte qu'il lui avoit ordonné de n'ouvrir qu'un an après son départ. L'année étant finie, le prince

l'ouvrit, & y trouva un papier qu'il lut avec empressement. Il étoit écrit de la main du roi, & c'étoit en ces termes que ce père malheureux l'instruisoit de la source de ses infortunes.

Je voudrois en vain, mon cher fils, te cacher les malheurs qui te menacent. Les dieux me sont témoins de tout ce que j'ai fait pour calmer leur couroux; mais la fée Noirjabarbe, ennemie de cette île, te condamna au plus affreux supplice, au moment de ta naissance. Que ne t'arracha-t-elle la vie ! j'aurois été plus heureux, & ç'eût été pour toi une moindre peine. Cette cruelle fée arriva dans mon empire, au moment que les autres fées venoient de te faire don de tout ce qui peut rendre un prince accompli. Elles avoient voulu par ces dons, ôter tout moyen à la fée Noirjabarbe de te nuire. Mais que n'imaginent point la cruauté & la barbarie pour se venger ? La fée ne pouvant t'ôter tous les dons qu'on t'avoit faits, voulut te rendre l'horreur de l'univers, & te condamna à tuer dans l'instant tous ceux qui te regarderoient, si-tôt que tu aurois atteint l'âge de vingt ans. Juge de ma douleur quand elle eut prononcé ces terribles paroles. Je fis ce que je pus pour la fléchir, mais ce fut inutilement; elle me défendit même de le découvrir à personne qu'à toi, & avant ta vingtième année, espérant que moi-même & tout mon peuple périroit en te regardant, &

que tu en ferois le bourreau. Hélas ! je lui offris ma vie ; elle fut infenfible à mes larmes, & s'envola au milieu d'un noir tourbillon de flâme de bitume & de poix. Tu fais les foins que j'ai pris de ton enfance; tu fais les pleurs que tu m'as coûtés, prix funefte de ma tendreffe. Je ne te verrai plus, déjà tu as fait la trifte épreuve des malheurs où la fée Noirjabarde t'a condamné. Cherche un défert, mon fils, où tu puiffe épargner les mortels en te cachant pour jamais à leurs yeux, & fonges-y quelquefois à ton père.

A peine ce prince, qui fe nommoit le prince des Aigues marines, eut achevé de lire, que fes yeux fe couvrirent de larmes. Ah dieux ! s'écria-t-il, ai je mérité un fupplice fi cruel; quels lieux affez déferts trouverai-je fur la terre, pour me cacher aux yeux des mortels ! Heureux encore dans mes malheurs, que le fort m'ait pouffé fur ce rivage barbare, & que ces monftres foient les premières victimes que je me fois immolé. Ce malheureux prince fe leva alors, & fortit de la forêt. Il fe trouva à une des portes de la ville de ces fauvages, bâtie dans un valon entouré de hautes montagnes toutes couvertes de bois. Un torrent qui fe précipitoit du haut des rochers avec un bruit horrible, féparoit cette ville en deux. Les maifons en étoient fort baffes, & toutes teintes de fang, & prefque couvertes de

corps morts & de membres épars. L'air de cette île a la propriété de conserver les corps, & ils ne s'y corrompent jamais. Ce prince eut horreur d'un lieu si affreux, Il en sortit, & se consola un peu de ses malheurs, en pensant qu'il avoit purgé la nature de monstres si cruels; il résolut de rester dans cette île, & d'y vivre des fruits que la terre produisoit.

Il choisit pour sa demeure, une grotte taillée dans le roc, d'où l'on découvroit la mer. L'horreur de se voir seul sur ces bords inconnus, étoient un peu adoucie par la nécessité où il étoit réduit de vivre éloigné des mortels. La peine cruelle que la fée Noirjabarbe lui avoit imposée en naissant, le bannissoit pour jamais du commerce des hommes. Il en venoit de faire la triste expérience, & sa solitude lui paroissoit moins affreuse quand il songeoit que du moins sa vue ne seroit fatale à personne. Il se fût consolé de ses malheurs par les plaisirs d'une vie douce & tranquille, si l'amour ne se fût pas joint pour l'accabler, avec la cruelle Noirjabarbe. Mais il aimoit; dévoré en secret d'un feu cuisant, il soupiroit nuit & jour, & pour surcroît de maux, il ne savoit pas même le nom de la personne qu'il aimoit. Il n'en avoit que le portrait. Occupé sans cesse du plaisir de le considérer, il augmentoit encore à chaque instant, & ses feux & ses regrets. J'aime, s'écrioit-

il, l'amour a éguisé sur moi ce qu'il y a de plus violent dans son empire. Je ne connois point ce que j'aime, & je ne puis jamais espérer de le voir qu'il ne lui en coûte la vie. Ma vue, fatale à tous les mortels, feroit périr ce que j'adore si je le voyois. O dieux! à quel supplice horrible m'avez-vous condamné? Telles étoient les cruelles réflexions de ce malheureux prince. Souvent il alloit se promener dans une île plantée d'orangers, qui joignoit presque celle qu'il habitoit. Un jour il s'y endormit, & ne se réveilla qu'au bruit & aux éclats du tonnerre. Déjà la mer commençoit à enfler ses flots, un vent de terre s'élevoit sur la côte, & tout annonçoit une tempête prochaine.

Le prince des Aigues marines crut cependant pouvoir encore regagner son île. Il remonta dans sa barque, & il étoit prêt à y aborder, quand un coup de vent le repoussa en pleine mer. La tempête augmenta tout d'un coup, & la barque du prince, qui n'étoit faite que d'un tronc d'arbre creusé, fut bien-tôt portée à l'autre extrémité de la mer. Il attendoit avec tranquillité la mort, qu'il croyoit ne pouvoir éviter, quand sa barque donna contre un rocher & se brisa. Il nagea quelque temps; mais la nuit qui survint, le jeta dans de nouveaux dangers. Il ne voyoit plus à se conduire; il craignoit de s'éloigner du rivage, en croyant s'en approcher. Il nageoit

cependant toujours, & étoit prêt à succomber, ses forces étant épuisées, lorsqu'il sentit un anneau de fer qui étoit attaché à une tour; il le saisit; il s'y tenoit suspendu, résolu d'attendre que l'aurore, en ramenant le jour, lui découvrit le plus prochain rivage. Il se plaignoit, en soupirant du destin qui le persécutoit, avec tant de cruauté, quand il entendit une voix qui lui dit : Malheureux étranger, que la mer & les vents ont poussé sur ces bords, cesse de te plaindre du sort. Hélas ! que ne peux-tu finir mes malheurs, comme je vais finir les tiens en te sauvant la vie ! saisis cette corde, les dieux n'ont point encore ordonné ta mort. Le prince des Aigues marines hésita quelque temps. Il se reprochoit d'exposer à la mort, une personne qui lui vouloit sauver la vie; mais ses forces étoient tellement affoiblies, qu'il falloit se résoudre à périr, ne pouvant plus résister. La nuit qui régnoit l'enhardit; il saisit la corde, monta dans la tour, & se trouva dans une chambre, où il ne put rien distinguer, tant l'obscurité y étoit grande. Il avoit résolu de se rejeter à la mer si-tôt qu'il verroit l'aurore reparoître, & de se sauver dans l'île la plus prochaine, ne voulant pas faire périr une personne qui venoit de le tirer d'un danger si pressant. Que ne vous dois-je point, dit-il à celle qui venoit de lui sauver la

vie, & comment puis-je jamais reconnoître le bienfait que je viens de recevoir de vous ? Mais que pourroit pour vous un prince malheureux que le destin persécute ? Votre pitié, en me sauvant la vie, va peut-être m'engager dans de nouveaux malheurs, dont le trépas m'eût délivré. Ne laissez pas cependant ignorer quels sont les climats où les flots de la mer m'ont porté. C'est proche de l'île de la Nuit, où règne le roi mon père, répondit cette personne. Cette tour s'appelle la tour ténébreuse ; elle a été bâtie par la main d'une fée. Jamais les rayons du soleil, ni la douce clarté de la lune ne l'éclaire ; une éternelle obscurité l'environne, & les objets les plus proches ne s'y peuvent distinguer. Ce discours consola le prince des Aigues marines. Il ne craignoit plus que sa vue pût causer la mort à cette princesse, puisqu'on ne devoit mourir qu'en le regardant. Les ténèbres profondes & éternelles qui entouroient cette tour le rassuroient. Mais quels climats vous ont donné la naissance, continua cette princesse, & comment la tempête vous a-t-elle jeté sur ce rivage ? ne me refusez pas le récit de vos aventures. Après quelques soupirs, que le souvenir de ses malheurs arracha au prince des Aigues marines, il commença ainsi son histoire.

Je suis né dans l'île brillante, & mon père,

qui y régnoit depuis très-long-temps, voyoit avec douleur la ftérilité de la reine ma mère. Enfin, elle devint groffe. Plufieurs fées affiftèrent à ma naiffance, & me firent don de toutes les vertus qu'un prince pouvoit fouhaiter. Mon père, pour les mieux honorer, leur avoit fait préparer un feftin magnifique dans une des falles de fon palais. Déjà on étoit prêt à commencer la fête, quand foudain l'air s'obfcurcit. Une noire vapeur fe répandit dans la fale du feftin, & mon père fe fentit enlever par une main invifible. Toutes les autres fées reconnurent bien que c'étoit la fée Noirjabarbe qui lui avoit joué ce tour; mais elles n'avoient aucun pouvoir fur elle. Elles plaignirent feulement mon père, connoiffant la cruauté de cette fée. Mon père revint quelque temps après, mais fi affligé & fi abbatu, qu'il n'étoit plus reconnoiffable. Les fées eurent beau le preffer de leur apprendre ce que la fée Noirjabarbe lui avoit dit, il n'ofoit ni ne pouvoit parler; la douleur l'avoit faifi, & lui arrachoit un torrent de larmes. La fée Noirjabarbe lui avoit défendu, fous peine des plus affreux malheurs, de révéler à d'autres qu'à moi ce qu'elle venoit de lui dire.

Mon père me fit élever avec tout le foin poffible; mais ce qui fait le plaifir des autres pères, l'accabloit de douleur. Il me voyoit avec chagrin augmenter en âge. Plus je paroiffois répondre à

l'éducation qu'il me donnoit, plus il me plaignoit, & plus je lui coûtois de larmes. Enfin, j'étois déjà dans ma dix-neuvième année, quand mon père m'emmena un jour au bord de la mer. Il gardoit un profond silence; je le suivois en tremblant: il ne m'avoit jamais paru si fort accablé. Il s'arrêta au bord d'un bois, & m'embrassant tendrement: Fuyez mon fils, me dit-il, fuyez cette terre malheureuse où vous avez reçu le jour. Le temps est venu qu'il faut nous séparer. J'ai caché votre départ à tout mon peuple; il s'y seroit peut-être opposé, & peut-être eût-il péri en voulant vous sauver. Partez donc, mon fils, vous trouverez de l'autre côté de ce bois un vaisseau que j'ai fait équiper exprès. Je me cache même aux gens que je vous ai donnés pour vous accompagner; ma douleur leur feroit peut-être soupçonner quelque chose. Hâtez-vous de partir, & laissez-vous conduire aux vents. Sur-tout, mon fils, me dit-il, n'ouvrez cette boîte qu'un an après que vous serez parti de ce rivage funeste. Il disoit tout cela me tenant embrassé, & me baignant de ses larmes. J'étois si saisi, qu'à peine eus-je la force de me jeter à son col. Qu'ai-je à craindre, m'écriai-je? peut-il m'en coûter plus que la vie? Non, mon père, s'il faut que je meure, laissez-moi mourir du moins en vous embrassant. Fuyez, me répondit-il, & sensible aux prières d'un père, éloi-

gnez vous de ce séjour. Il s'échappa alors de moi, & s'enfonça dans la forêt. Je demeurai immobile, & il me fut impossible de faire un pas pour le suivre. Je revins à moi quelque momens après; mais je cherchai vainement dans la forêt; je n'y trouvai point mon père. J'apperçus le vaisseau qu'il m'avoit fait préparer. On n'attendoit plus que moi. Il avoit fait croire à ceux qui m'accompagnoient, que j'allois aux îles bienheureuses, qui n'étoient pas fort éloignées de l'île Brillante. Je m'embarquai donc après avoir prié les dieux de conserver les jours de mon père. Nous avions pris la route de ces îles, quand soudain le vent tourna & nous poussa dans une île où il fallut relâcher. Nous débarquâmes pour radouber notre vaisseau que la tempête avoit un peu endommagé. Je m'avançai dans cette île, qui paroissoit un séjour enchanté. Nuls rochers n'en défendoient le rivage; une côte unie, & où on respiroit un air doux & agréable, l'entouroit; des allées d'orangers plantées de toutes parts, conduisoient à la ville, qu'on appercevoit du bord de la mer; de larges canaux entrecoupoient ces allées, & des plates bandes d'anemones, de jonquilles, de renoncules & de tulipes, bordoient ces canaux. Un abord si charmant me donna de la curiosité. Je m'avançai davantage, & j'apperçus venir de loin, vers moi, un homme dont l'habillement

me ſurprit. Je le joignis. Une longue robe ouverte pardevant, & traînante juſqu'à terre, couvroit une veſte de l'étoffe du monde la plus magnifique; de larges manches entouroient ſes bras; ſa tête étoit couverte d'un bonnet orné de pierreries; il tenoit un livre d'une main, & de l'autre une baguette d'or. Il s'arrêta en me voyant, & après m'avoir conſidéré quelque temps, il me parla ainſi. Jeune étranger que la tempête a jeté ſur ces bords, ſuis-moi, & profite des momens que tu as à reſter dans cette île. Je me ſentis à ces paroles, comme entraîné malgré moi. Je le ſuivis. Il tourna du côté de la ville, qu'on appercevoit au bout de l'allée. En marchant, il m'entretint de leurs coutumes & de leur manière de vivre. Cette île, me dit-il, où tout ce qu'il y a de plus rare dans la nature eſt raſſemblé, eſt l'île de la Magie blanche. Le nombre des habitans eſt fixé. Il n'y a point de jalouſie entre nous; notre pouvoir eſt égal; nous vivons tous amis, parce que l'envie ni l'intérêt ne nous troublent point; nous ſommes tous de même âge, & nous mourons tous le même jour. Nous ne gardons point ici nos femmes, & nous n'en avons jamais qu'un fils. A l'âge de vingt-cinq ans nous nous marions tous aux princeſſes qui nous plaiſent le plus dans l'univers. Des génies, à qui nous commandons, nous en apportent les portraits, & chacun choiſit

la sienne. Elles accouchent toutes le même jour d'un fils, qu'elles gardent avec elles jusqu'à l'âge de vingt cinq ans : car alors, comme nous en avons cinquante, & que cet âge n'est plus propre aux plaisirs, c'est celui où nous mourons tous. Nous faisons revenir dans cette île nos femmes & nos fils, auxquels nous remettons nos livres & nos baguettes, & nous nous enfermons dans nos tombeaux avec nos femmes, que la tendresse qu'elles ont pour nous, entraîne avec nous dans le noir empire. C'est aujourd'ui que nous devons tous mourir ; bientôt ce ciel, ce soleil, ce jour, disparoîtront à mes yeux ; je serai plongé dans une nuit éternelle, & pour jamais je cesserai d'être. Nous avions joint la ville, quand il acheva de me parler. Elle étoit toute bâtie de marbre, & d'une architecture magnifique. Il me la fit traverser, & me mena ensuite sur le haut d'un rocher, d'où j'apperçus toute l'île. Là, après m'avoir embrassé ; je veux, me dit-il, vous découvrir, par le moyen de mon art, une partie de ce qui vous doit arriver. Heureux si cela pouvoit vous préserver des malheurs qui vous ménacent. Alors il fit un cercle avec sa baguette, & me fit mettre au milieu ; il ouvrit son livre, & leva par trois fois sa baguette ; à la dernière, je vis une vapeur noire s'élever autour de moi. A mesure qu'elle augmentoit, je cessois de voir ;

le

le ciel se cacha à mes yeux, la terre disparut; & quand cette vapeur se fut dissipée, je fus surpris de ne plus voir ni le magicien qui m'accompagnoit, ni le rocher sur lequel j'étois, ni l'île, ni rien de tout ce que j'avois remarqué auparavant; & je me trouvai dans un vaisseau battu de la tempête; & après avoir lutté quelques temps contre les flots, j'allai échouer contre un rocher. Je fus enfoncé au fond de la mer. Là, je vis des monstres horribles qui disparurent à ma vue, & qui laissèrent entre mes bras une princesse d'une beauté sans égale. La peur avoit effacé les traits de son beau teint, & ses yeux soutenoient à peine la lumière; mais sa couleur lui revint aussi-tôt qu'elle m'eut envisagé. Je n'ai jamais rien vu de si beau. Il me sembloit qu'elle me remercioit de lui avoir rendu la vie; mais elle me fut dans l'instant enlevée par un monstre d'une figure épouvantable. Je voulus l'arracher de ses griffes, quand tout disparut à mes yeux. La vapeur qui m'avoit d'abord entouré, se dissipant insensiblement, je me trouvai sur le même rocher avec le magicien. Je regrettois de n'avoir pas été plus long temps séduit. L'idée agréable qui m'étoit restée de cette charmante princesse, occupoit tout mon esprit. J'aurois voulu que cet enchantement eût toujours duré. L'amour s'étoit déjà glissé dans mon cœur. Je chérissois le trait qui depuis a fait

mes plus sensibles malheurs. Je restai immobile. Je cherchois à me retracer ces traits charmans que je venois de voir s'évanouir. Hélas! l'amour les avoit déjà peints au fond de mon ame. Je demandai au magicien, pour toute grace, de me dire si cette princesse si aimable, étoit une illusion, ou s'il étoit possible que les dieux eussent fait une mortelle qui devoit leur ravir les honneurs qui ne sont dûs qu'à la divinité; il me répondit en ces termes :

L'objet qui dans ton cœur allume un feu nouveau,
Et dont le seul portrait vient de former les chaînes,
Règne au bord des humides plaines,
Mais tu ne la verras qu'au pied de ton tombeau.

Les dieux prolongeront-ils long-temps ma vie, m'écriai-je? que n'en tranchent-ils le cours, puisque mon ombre errante doit jouir du plaisir de voir un objet si charmant! Que me sert-il de vivre, s'il faut que ce soit à condition de ne jamais voir ce que j'adore? L'amour naissant m'avoit si fort troublé, que je ne m'apperçus pas que le magicien m'avoit déjà quitté, & s'avançoit vers un bois, où je le suivis. C'étoit une forêt de mirthes, dont l'odeur douce & charmante s'élevoit jusqu'aux cieux. Toutes les allées étoient de même largeur, & répondoient toutes les unes dans les autres. Entre chaque mirthe étoit un

tombeau de marbre noir, orné de ſtatues de marbre blanc, d'une magnificence ſuperbe. C'eſt ici, me dit le magicien, la ſépulture de tous nos ancêtres. Il y a autant de tombeaux dans chaque allée, que nous ſommes de perſonnes; ainſi chaque génération ſe compte par allée & par rang de tombeaux. Je parcourus les allées où étoient enterrés les premiers magiciens. Le ſilence profond qui régnoit dans ce bois, ces mirthes que le moindre zéphir n'agitoit jamais, ces tombeaux tous rangés à égale diſtance, inſpiroient une ſainte horreur. Nous arrivâmes à une allée où les tombes étoient découvertes. J'en demandai la raiſon au magicien, qui me dit que c'étoient celles qui étoient deſtinées pour eux, & que dans peu j'allois voir renouveler toute l'île. Auſſi-tôt j'entendis un bruit horrible; le ciel ſe couvrit de ténèbres, le tonnerre gronda dans les airs, la terre trembla ſous mes pieds; mais tout cela s'appaiſant inſenſiblement, & le jour revenant peu-à-peu, je vis l'air couvert d'une infinité de chars qui deſcendirent dans l'allée où j'étois. Je vis ſortir de chacun une princeſſe qui tenoit par la main un jeune homme. Toutes s'avancèrent au-devant des magiciens qui étoient tous aſſis ſur le bord de leurs tombes. Ils s'embraſsèrent, & après avoir remis leurs livres & leurs baguettes entre les mains de leurs fils, (car ces princeſſes étoient leurs épouſes) chacun

entra dans sa tombe avec sa femme, & un moment après, tous leurs tombeaux se fermèrent. Le fils du magicien qui m'avoit pris sous sa protection, s'avança alors au-devant de moi, & me dit qu'il ne m'étoit plus permis de demeurer dans cette île; que les yeux profanes ne pouvoient voir les mystères qu'ils alloient célébrer pour les ombres de leurs pères, & qu'il falloit que je partisse. Il m'embrassa, & me donna en me quittant le portrait de cette princesse que j'avois vue au fond de la mer. J'y reconnus les mêmes traits que j'y avois remarqués, & ma blessure se r'ouvrit à cette vue fatale. Charmé d'un gage si précieux, je regagnai le bord de la mer, tenant les yeux attachés sur ce portrait charmant qu'on venoit de me donner. Je me rembarquai, toujours occupé du plaisir de l'admirer; je ne pouvois me lasser de le considérer; je le baisois mille & mille fois par jour; chaque instant augmentoit encore mes desirs; j'étois résolu de parcourir toutes les cours de l'univers pour tâcher d'en trouver l'original. Il y avoit déjà huit jours que nous voguions, quand une nouvelle tempête nous fit errer long-temps dans l'espace immense des mers. Notre vaisseau battu des flots coula à fond, & nous tâchâmes de gagner à la nage, une île que nous apperçûmes de loin; mais, ô dieux! qu'il eût mieux valu mille fois que la mer nous eût engloutis, que d'aborder

à ce rivage funeste. Tous mes compagnons y furent égorgés par des sauvages qui habitoient ces côtes. Je vis leur sang mis dans des coupes, pour servir de breuvage à ces barbares. Moi-même je fus réservé pour servir de pâture à leur infâme roi. Déjà tout ce peuple étoit assemblé au milieu d'une forêt, lieu destiné pour leurs festins; déjà le roi, le bras levé & armé d'un poignard, m'alloit égorger, quand tout soudainement il tomba mort à mes pieds. Ces sauvages regardèrent avec étonnement ce prodige; mais ils éprouvèrent tous la même peine. Je les vis expirer dans l'instant. Je m'armai en diligence, craignant qu'il n'en survînt d'autres, & je m'enfonçai dans la forêt. Ce fut là où, réfléchissant à tous mes malheurs, je me ressouvins de la boîte que mon père m'avoit recommandé de n'ouvrir qu'un an après mon départ. J'avois compté chaque jour, & l'année venant de finir, je la pris & l'ouvris.

La princesse de l'île de la Nuit, entendant un bruit de trompettes, de fifres & de tambours interrompit alors le prince des Aigues marines. Sensible à vos malheurs, lui dit-elle, j'attendois avec impatience la suite de vos aventures; mais le roi mon père, dont j'entends la barque qui fend les flots, me force à remettre un entretien si doux. Entrez prince dans ce cabinet, & laissez-moi me flatter que si-tôt que le roi sera parti, vous ne me

refuserez pas le détail d'une vie à laquelle la pitié me rend sensible. La princesse s'avança sur l'esplanade de la tour ténébreuse, au-devant de son père. Venez ma fille, lui dit-il, vos malheurs sont finis. Les dieux que je consultois tous les jours, m'ont enfin déclaré qu'il n'y a plus rien à craindre pour vous; venez, embrassez un père qui attend ce moment depuis si long-temps. La princesse descendit alors de cette tour ténébreuse, & entra dans la barque de son père. Ils s'embrasèrent tendrement, mais sans se voir, car une éternelle obscurité entouroit cette tour. L'on tourna aussitôt du côté de l'île, au bruit des instrumens & des acclamations du peuple qui bordoit le rivage, & qui faisoit retentir les airs de ses cris & de ses chants. La princesse auroit bien souhaité pouvoir rester encore, afin d'apprendre le reste des aventures du prince des Aigues marines; mais il n'y avoit pas moyen de se découvrir à son père; car l'oracle l'avoit menacée des plus terribles malheurs, si elle recevoit jamais dans sa tour aucune personne. Elle aborda à l'île de la Nuit; ses yeux virent pour la première fois la lumière; de grands vases de bronze, remplis d'une liqueur qui brûloit toujours sans se consommer, éclairoient le rivage de cette île; ils étoient posés sur de hautes colonnes du plus beau marbre, mises de distance en distance, & qui entouroient toute l'île. Sans

ces feux, une obscurité éternelle y régneroit. La princesse débarqua, & fut conduite à la ville capitale par une allée de sapins, dont les branches étoient toutes chargées de ces mêmes lampions qui ne s'éteignoient jamais. Elle arriva à la porte, qui étoit éclairée de la même manière, & entra dans le palais du roi son père. Il étoit de la plus belle architecture du monde. Des pots à feu ornoient & éclairoient le toît de ce palais, qui étoient entièrement illuminés. Tous les jardins l'étoient aussi, & l'étoient toujours. On fit monter la princesse sur une terrasse qui étoit au-dessus du palais. On découvroit de là toute l'île. L'art d'une fée, protectrice de ce royaume, avoit par ces lampions corrigé le défaut de la nature, qui avoit refusé le soleil à cette île.

La princesse fut étonnée de voir une ville si grande & bâtie si magnifiquement. On distinguoit les hautes murailles dont elle étoit entourée par le moyen de ces lampions. Chaque arbre de la campagne étoit éclairé de même, & les colines & les forêts paroissoient des astres brillans, dont la lumière douce se laissoit supporter aux yeux. Ce spectacle étonna la princesse; mais son cœur étoit encore plus troublé que ses yeux. L'idée du prince des Aigues marines lui revenoit sans cesse dans l'esprit. Elle étoit au désespoir de n'avoir pu savoir le reste de ses aventures.

Quoi qu'elle n'eût pu le voir, elle ne laissoit pas que de s'intéresser déjà pour lui. Elle pensoit qu'un prince, à qui les fées avoient fait don de toutes les qualités qui pouvoient le rendre accompli, devoit être un prince bien aimable. Elle eût bien souhaité le voir. Hélas! sans doute cette envie eût bien diminué si elle eût su le péril qu'il y avoit à le voir, & qu'il lui en auroit coûté la vie. Elle ne savoit comment se dérober de son père pour retourner à sa tour ténébreuse; & de plus, de quoi lui auroit servi ce voyage? Il étoit absolument défendu de porter la moindre lumière au-dehors de l'île. Ainsi, elle n'auroit fait qu'entretenir le prince des Aigues marines; cependant, ce prince se représentoit toujours à elle. Se promenant un jour dans une grande forêt qui étoit au bout des jardins de son père, elle rêvoit à tout ce que le prince des Aigues marines lui avoit raconté; & comme elle avoit été condamnée par une fée, à passer sa vie seule dans la tour ténébreuse, jusqu'à ce qu'un monstre qui tuoit de sa vue, la vînt délivrer; elle s'imagina que ce prince pourroit être son libérateur. Son père, qui consultoit chaque jour les dieux, pour savoir le temps où les malheurs de sa fille devoient finir, ne comprenoit point, non plus qu'elle, ce que la fée avoit prétendu dire par ce monstre, qui tuoit de sa seule vue; mais enfin, l'oracle ré-

pondit que ce temps étoit arrivé. C'est ce qui l'allarmoit étrangement. Quoi ! disoit elle, ce prince que je me figure si aimable, est donc ce monstre dont je suis menacée ? Pourquoi souhaitai-je de le voir ? Puis-je douter que ce n'en soit un, après ce que l'oracle vient de dire ? C'est ainsi qu'elle s'entretenoit elle-même ; & déjà elle avoit perdu l'envie de retourner à la tour ténébreuse, quand elle se trouva à la porte d'un temple. C'étoit celui de Morphée, à qui il étoit consacré. Un magnifique portique conduisoit à un vestibule tout de marbre & de porphire. De-là, on entroit dans le temple. Des parfums les plus doux brûloient incessamment devant la statue de ce dieu, qui paroissoit dans le fond couché, & s'appuyant la tête sur un bras. Des lits de gazons, semés des plus belles fleurs, invitoient au repos ; des pavots, seuls présens qu'on offroit à ce dieu, couvroient une table qui étoit au milieu du temple. Il suffisoit de lui en offrir, pour sentir dans le moment couler dans ses veines, une langueur à laquelle il n'étoit pas possible de résister. On cédoit insensiblement au sommeil qui se répandoit sur les paupières, & alors, ce qu'on desiroit le plus de savoir, se peignoit en songe. La princesse présenta des pavots à Morphée ; & dans l'instant, sentant ses genoux se dérober sous elle, elle se coucha sur un lit de gazon semé de violettes, &

s'endormit en ſouhaitant de voir le prince des Aigues marines.

A peine le ſommeil eut fermé ſes yeux, que le dieu des ſonges prenant la figure du prince des Aigues marines, ſe préſenta à elle. La ſurpriſe de voir ce prince, ſi différent du monſtre qu'elle s'étoit imaginé, la réveilla dans l'inſtant. O dieux! s'écria-t-elle, ſe peut-il qu'un mortel ſoit plus aimable qu'on ne nous peint les dieux ? Elle croyoit encore rêver. Elle cherchoit ce prince dans le temple; mais ce n'étoit qu'une ombre légère que le moindre vent & la moindre agitation diſſipe. Elle étoit au déſeſpoir que ce ſonge eût paſſé avec tant de vîteſſe. Elle offrit de nouveaux pavots à Morphée. Ses regards languiſſans attachés fixément ſur ſa ſtatue, le prioient de lui rendre un ſommeil ſi doux; mais cette faveur ne s'accordoit qu'une fois. Ce fut en vain que ſon cœur ſe flatta de l'obtenir. Morphée, inſenſible à ſes prières, s'endormit même en les écoutant. Elle ſortit de ce temple, brûlant de l'envie de revoir ce prince. L'amour étoit déjà entré dans ſon cœur. Elle n'étoit plus maîtreſſe d'elle; elle ne ſongeoit plus qu'au prince des Aigues marines; elle ne ſuivoit plus dans la forêt de route certaine; pleine de l'idée charmante qu'elle portoit dans ſon cœur, elle laiſſoit au haſard, à conduire ſes pas. Elle ſe trouva, ſans y penſer, au

bord de la mer, & dans le même lieu où elle avoit laissé la barque qui l'avoit ramenée de la tour ténébreuse. Son premier mouvement fut de s'embarquer pour aller engager le prince des Aigues marines, à venir à la cour du roi son père. Elle entra donc dans cette barque, & suivant un cable qui, du rivage, étoit attaché à la tour ténébreuse, elle arriva au pied de cette tour. Elle entendit la voix du prince des Aigues marines qui faisoit retentir les rochers de ces chants :

O mer ! dont les tranquiles flots
Viennent, en gémissant, mourir sur ce rivage,
Le moindre vent, le moindre orage
Suffit pour troubler ton repos.
Au milieu des éclairs & du bruit du tonnerre,
Tout à coup tes flots furieux
Semblent vouloir ouvrir la terre,
Et tantôt inonder les cieux.



Ainsi lorsque moins on y pense,
L'amour vient de nos cœurs troubler la douce paix.
Le cruel, d'un seul de ses traits,
En bannir l'heureuse innocence.
Mais tes mugissemens, qui font trembler les airs,
La fureur dont le vent s'agite,
O mer ! sont des portraits legers
Des troubles que l'amour excite.

Quel mal vous a donc fait l'amour, prince,

répondit la princeſſe de l'île de la Nuit, &c. que me reſte-t il à apprendre des aventures de votre vie ? Je viens ici pour en entendre la ſuite ; parlez-donc ; les vents en ſilence n'agitent plus les airs, & la mer calme & tranquille ſemble vouloir, comme moi, écouter vos malheurs. Le prince des Aigues marines fut charmé du retour de la princeſſe de l'île de la Nuit; car je ne ſais quoi, au fond de ſon cœur, lui ſuggéroit qu'elle étoit cette même princeſſe que le magicien lui avoit fait voir, & dont l'idée ne l'avoit pas quitté un ſeul moment. Il continua donc ainſi ſon hiſtoire.

J'étois ſur un rocher affreux, quand j'ouvris en tremblant la boîte que mon père m'avoit donnée. J'y trouvai un papier où je lus ces cruelles paroles que mon père y avoit écrites de ſa main. Le prince des Aigues marines repéta alors à la princeſſe tout ce qu'il y avoit dans la lettre que ſon père lui avoit écrite ; il lui découvrit que la fée Noirjabarbe, pour ſe venger de ſon père, l'avoit impitoyablement condamné à tuer tous ceux qui le regarderoient. Je ne puis, continua-t-il, vous exprimer ce qui ſe paſſa en moi, quand j'eus achevé de lire ce papier. Mon premier mouvement fut de me précipiter du rocher où j'étois, au fond des abîmes. Mais hélas ! pour ſurcroît de malheurs, une main inviſible me retînt, & je ſentis que j'étois condamné à vivre.

Je ne m'étonnai plus que ces ſauvages euſſent expiré en me voyant ; je remerciai même les dieux d'avoir permis que ma vue purgeât la terre de monſtres ſi inhumains. Je parcourus toute l'île que je trouvai remplie d'horreur. Je choiſis pour ma demeure, une grotte taillée dans le roc. Là, je vivois des bêtes que je tuois à la chaſſe ; je pêchois à la ligne ; je me promenois le long de la mer ; je n'avois de momens de plaiſir, que ceux que je paſſois à regarder ce portrait, que j'aimois encore de plus en plus. Je ne le quittois ni la nuit ni le jour. Quand je dormois, je le tenois dans mes bras, & je ne me réveillois que pour le regarder encore. J'allois quelquefois dans une île voiſine qui étoit plantée d'orangers. Je m'y endormis un jour, & une tempête s'étant élevée pendant mon ſommeil, j'eus l'imprudence de vouloir regagner mon île. Les vents qui augmentèrent tout d'un coup, me pouſsèrent en pleine mer ; & après en avoir été long tems le jouet, je fus pouſſé contre cette tour d'où vous m'avez tiré.

Ah prince ! s'écria la princeſſe de l'île de la Nuit, je ne puis donc jamais vous voir ſans qu'il m'en coûte la vie ? Je donnerois la mienne pour vous voir un moment, lui répondit le prince. L'idée charmante de l'objet que j'ai vu au fond de la mer, eſt gravé dans mon cœur, avec des

traits que le temps ne pourra jamais effacer. Je l'aime, & je ne sais quoi me dit en secret, que vous êtes cette aimable princesse. O dieux ! à quels malheurs suis-je condamné ? J'aime, & je ne puis voir ce que j'aime, sans lui donner la mort. Vous n'êtes pas le seul à plaindre dans l'univers, répliqua la princesse, & ne point connoître ce qu'on aime n'approche pas du supplice de le connoître, & de l'aimer sans pouvoir le voir. Ces paroles furent une énigme pour le prince des Aigues marines. Il ne pouvoit pénétrer dans le cœur de la princesse, & ces mots qui lui étoient échappés, lui parurent avoir été dits au hasard. Il la supplia de vouloir lui raconter pourquoi elle avoit passé sa vie dans cette tour. La princesse lui dit qu'une fée, protectrice de l'île de son père, avoit été appelée au moment de sa naissance, & qu'ayant prévu qu'elle étoit menacée d'affreux malheurs, elle l'avoit condamnée à demeurer dans cette tour, jusqu'à ce qu'un monstre qui tuoit de sa vue, vînt l'en délivrer. La princesse de l'île de la Nuit n'eut garde de dire au prince, la curiosité qui l'avoit fait aller au temple de Morphée ; & craignant même que l'amour ne trahît à la fin le secret de son cœur, elle regagna son île.

La princesse découvrit au roi son père, ce que la fée avoit voulu dire par un monstre qui tuoit de sa vue, & lui raconta l'histoire du prince des

Aigues marines. Le roi attendri des malheurs de ce prince infortuné, lui fit porter dans la tour ténébreuse, tout ce qui peut être nécessaire à la vie. Il alloit quelquefois l'entretenir lui-même avec sa fille, & l'un & l'autre tâchoient d'adoucir la rigueur de sa prison. Mais hélas ! en essayant de lui rendre le repos, la princesse de l'île de la nuit perdoit le sien. Elle aimoit avec une violence qu'elle ne pouvoit plus retenir; elle se cachoit au fond des bois, pour le pouvoir dire aux échos ; ses paroles étoient entrecoupées, & n'avoient quelquefois aucun sens; ses yeux étoient pleins d'un feu sombre; son teint n'avoit plus cet éclat vif & brillant ; sa beauté étoit presque effacée ; à peine y pouvoit-on reconnoître la princesse de l'île de la Nuit. Enfin, elle ne put plus résister. Il fallut avouer à son vainqueur qu'elle l'aimoit. Elle s'embarqua pour la tour ténébreuse. Son cœur trembloit à mesure qu'elle en approchoit. Elle n'y fut pas si tôt arrivée, qu'elle appela le prince des Aigues marines. Ce prince, qui avoit accoutumé de répondre au moindre signal, ne paroissant point, la princesse commença à frémir. Elle l'appela plusieurs fois, mais ce fut inutilement. Comme on ne pouvoit monter dans la tour sans échelle, elle retourna dans l'île; & ayant commandé à une de ses esclaves d'en apporter une, elle retourna dans la tour, y monta

elle-même, parce qu'elle en connoissoit jusqu'au moindre détour. Hélas! elle ne chercha pas long-temps. A peine fut-elle montée sur l'esplanade, qu'elle sentit quelque chose à ses pieds. Elle se baissa, & trouva un corps sans mouvement, & plus froid que le marbre. Elle ne douta point que ce ne fût le prince des Aigues marines. O dieux! mon amant est mort, s'écria-t-elle. Un torrent de larmes sortit aussi-tôt de ses yeux, & ses soupirs lui ôtèrent entièrement la parole. Il fallut cependant s'arracher d'auprès de ce cadavre, qu'elle fit emporter par l'esclave, & lui fit élever un tombeau magnifique au milieu d'un bois de ciprès qui donnoit sur le bord de la mer. Elle fit construire un bûcher de bois de cèdre, où ce corps fut consumé. Elle-même en ramassa les cendres, qu'elle mit dans une urne faite d'une seule émeraude, & l'urne fut enfermée dans le tombeau. La tombe étoit de marbre noir; quatre statues de bronze en ornoient les quatre coins; & sur le devant étoient gravé en lettres d'or:

Ici git le malheureux Prince des Aigues marines.

Prince qu'une fée ennemie
Condamna pour jamais au plus affreux tourment,
A qui te voyoit un moment
La lumière des cieux étoit soudain ravie,
Mais pour te voir, cher amant,
Hélas! je donnerois ma vie.

C'étoit

C'étoit aux piés de ce tombeau que la princeſſe de l'île de la Nuit paſſoit tous les momens qu'elle pouvoit dérober aux hommages de ſa cour. Elle ne craignoit plus d'avouer l'amour qu'elle avoit pour le prince des Aigues marines ; elle en entretenoit les ruiſſeaux & les fontaines ; ſes ſoupirs & ſes regrets troubloient le ſilence des bois. Elle croyoit que ce prince n'étoit plus. Larmes inutiles, ſoupirs ſuperflus ! Ce prince vivoit encore. Des pirates, qui ſavoient que le roi de l'île de la Nuit avoit enfermé la princeſſe ſa fille dans une tour au milieu de la mer, attirés par l'eſpérance d'une rançon conſidérable, étoient venus pour l'enlever ; mais au lieu de cette princeſſe, ils avoient trouvé le prince des Aigues marines, qui, malgré ſa réſiſtance, fut contraint de céder aux efforts & au nombre de ces barbares. Il avoit étranglé le premier qui avoit oſé l'attaquer ; mais s'étant tous jetés ſur lui, ils le ſaiſirent & l'attachèrent au mât de leur navire, & firent voile auſſi-tôt. C'eſt ainſi qu'il fut contraint de quitter ces lieux, où il avoit le plaiſir d'entretenir ſouvent ſa princeſſe.

Ces pirates ne furent pas long-temps ſans être punis de leur témérité ; car à peine eurent-ils paſſé cette zone obſcure qui entouroit l'île de la Nuit, qu'aux premiers rayons du ſoleil, ils tombèrent tous morts en appercevant le prince des Aigues

marines. Ce prince n'en étoit pas cependant moins à plaindre. Il étoit lié au mât du navire, & sûr de périr de faim, ne pouvant être secouru d'aucun mortel, puisque celui qui l'auroit apperçu, devoit mourir en le voyant. Les vents & les flots conduisoient à leur gré son vaisseau. Enfin, il donna contre un banc de sable où il échoua. Un rocher affreux s'élevoit sur ce banc, & portoit son front jusqu'aux cieux. Là, il attendoit la mort, qu'il croyoit ne pouvoir plus éviter. Le souvenir de la princesse de l'île de la Nuit l'occupoit toujours malgré les horreurs du trépas qu'il sentoit approcher de moment en moment. Déjà sa langueur extrême lui avoit ôté la lumière; il ne voyoit plus, & sa foiblesse augmentant toujours, il resta sans aucun mouvement. Son évanouissement fut long; il en revint cependant. Mais quelle fut sa surprise quand il se trouva à son réveil, dans une prairie! Il étoit encore si foible, qu'il n'eût pas la force de se lever. Il cherchoit en vain à pénétrer comment il avoit pu se trouver dans ces lieux, quand il vit venir à lui une personne qui portoit une corbeille pleine de fruits. Elle s'approcha de lui, & lui parla ainsi: Tâchez, prince malheureux, de prolonger des jours que les dieux protègent malgré la cruauté de la fée Noirjabarbe. A ce funeste nom, le prince des Aigues marines pensa retomber dans sa foiblesse;

mais cette inconnue continuant de lui parler; je ſuis fée, lui dit-elle, & je fais ma demeure dans ce rocher, proche duquel votre vaiſſeau échoua. Je vous apperçus du haut de ce rocher, où je me promenois ce jour là; & ayant eu pitié de l'état où vous étiez, je vous en retirai pour vous conduire dans ces lieux. Mon art de fée m'apprend tous vos malheurs. Je ſais vos plus ſecretes penſées. Je ſais que vous aimez une princeſſe dont le ſort vous interdit la vue, de crainte de lui donner la mort; mais je ſais auſſi qu'il viendra un jour où vos malheurs finiront.

Cette eſpérance acheva de ranimer les forces du prince des Aigues marines. Il ſe leva, & ſe jeta aux genoux de ſa libératrice. Levez-vous, prince, lui dit la fée; vous ne pouvez reſter ici plus d'un jour, & j'ai bien des choſes à vous y faire voir. Auſſi-tôt ils gagnèrent enſemble un grand bois qui bordoit la prairie, & qui les conduiſit à une porte d'airain d'une épaiſſeur prodigieuſe. A meſure que le prince des Aigues marines s'avançoit, il entendoit des cris & des hurlemens horribles. Quand il fut à cette porte d'airain, il y lut cette inſcription.

LE PALAIS VENGEUR DE L'AMOUR.

La fée toucha de ſa baguette cette porte, qui s'ouvrit d'elle-même. Le prince entra dans un

large eſpace tout fermé de grilles de fer, & tout entouré de fontaines plus claires que le criſtal. Là, un nombre infini de princes & de princeſſes, qui paroiſſoient regarder attentivement dans ces eaux, pouſſoient des cris épouvantables, & ne pouvoient cependant s'arracher d'auprès de ces fontaines, qui ſembloient être la ſource de leurs maux.

Le prince des Aigues marines en demanda la raiſon à la fée. C'eſt ici, lui répondit-elle, où l'amour punit les amans. Les infidèles voyent ſans ceſſe, dans ces fontaines, le nouvel objet de leurs amours dans les bras d'un autre; ſans ceſſe ils leur paroiſſent heureux, & toujours inſulter à leurs malheurs. Le regret qu'elles ont d'avoir quitté leurs amans, avec qui elles vivoient dans un bonheur qu'un amour réciproque augmente, & dont on peut s'aſſurer, & le déſeſpoir de ſe voir mépriſées par ces mêmes amans, pour qui elles ont tout quitté, fait & fera éternellement leur ſupplice. Les jaloux y voyent inceſſamment tout ce qui peut augmenter leur jalouſie. Les inconſtans ceſſent de l'être; mais ils ſe voyent eux mêmes indignement trahis. Enfin, chaque amant y trouve une peine proportionnée à ſes crimes, ces peines ſeront éternelles.

Parmi ce grand nombre de malheureux, le prince des Aigues marines remarqua une prin-

ceſſe qui paroiſſoit plus affligée que toutes les autres. Elle s'arrachoit les cheveux, qui étoient du plus beau blond du monde; elle meurtriſſoit ſes joues, qu'une couleur plus vive que n'eſt la roſe au matin coloroit; elle frappoit ſon ſein, qui auroit fait honte à la blancheur de l'albâtre, & à la dureté du marbre; enfin, ſa douleur étoit ſi grande, que le prince pria la fée de lui dire quelle étoit cette princeſſe. C'eſt la princeſſe de l'île des Grâces, répondit la fée. Elle aimoit un prince, qu'elle avoit engagé dans ſes chaînes par ſes attraits & ſes faux ſermens. Ses regards ſéduiſans & ſes diſcours flatteurs avoient allumé dans le cœur de ce prince la plus violente paſſion. Il s'étoit abandonné tout entier à ce poiſon funeſte. Charmé de ſes nouvelles amours, il paſſoit tous les momens dans les bras de cette princeſſe. Ils vivoient alors contens, parce qu'ils s'aimoient d'une tendreſſe égale; mais dans le temps qu'elle juroit à ce prince une fidélité ſincère & éternelle, dans le tems que de ſi tendres ſermens augmentoient encore l'amour de ce prince infortuné, la perfide écouta un autre amant, & lui donna ſon cœur. Les larmes, les plaintes, les ſoupirs, les reproches, le déſeſpoir, & enfin, la tendreſſe de ce prince n'ayant pu la regagner, il en mourut de douleur après avoir fait graver ſur ſon tombeau ces vers pour une marque éternelle.

de sa tendresse, & de la perfidie de la princesse :

Tout me trahit, ma princesse infidelle,
Malgré tous ses sermens, me change en moins d'un jour
Dieux ! à quel choix me réduit-elle ?
De perdre, hélas ! la vie ou mon amour.



Ah ! c'en est fait, sa perfidie éclate,
Le tems change son cœur sans changer ses appas;
Mais j'aime encore assez l'ingrate,
Pour m'en venger par un noble trépas.

Ce prince en mourant, laissa à l'amour le soin de le venger ; & ce dieu redoutable, touché de ses malheurs, livra cette princesse à la plus sensible douleur.

Le prince des Aigues marines ne laissa pas de plaindre la princesse de l'île des Grâces, car elle étoit belle, & il ne lui manquoit qu'un cœur fidelle pour être digne de l'amour des dieux mêmes. Je ne crains point tous ces tourmens, dit le prince à la fée qui le conduisoit, puisque j'aimerai jusqu'au tombeau la princesse de l'île de la Nuit. Il sortit alors de ce lieu terrible. La fée le reconduisit sur le rocher, proche duquel son navire avoit échoué. C'est à moi, lui dit-elle, que l'amour a confié le soin de récompenser les amans fidèles, & de punir les inconstans. Je ne puis vous affranchir de la peine où la fée Noir-

jabarbe vous a condamné ; mais cette baguette que je vous donne, ſaura vous délivrer de bien des malheurs où vous ſuccomberiez ſans elle. Elle a le pouvoir d'aſſoupir ceux qui en ſont touchés. Vous n'aurez qu'à la tourner trois fois, & le ſommeil auſſi-tôt, attentif à vos ordres, fermera les yeux de ceux que vous voudrez endormir ; & la retournant à contre ſens, il fuira de leurs paupières avec autant de promptitude qu'il s'en ſera emparé. Par ce moyen votre vue, ſi fatale au reſte des hommes, ceſſera de l'être quand vous le voudrez, puiſqu'ils ne doivent périr qu'en vous regardant. Mais ce n'eſt pas tout ; ce vaiſſeau, ſur lequel vous avez échoué, ſoumis à vos ordres, vous conduira toujours où vous lui commanderez d'aller. Partez prince, & fidèle à l'amour, ſouvenez-vous que ce dieu n'abandonne jamais les cœurs vraiment attachés à ſon empire.

Comme le prince des Aigues marines n'étoit occupé que de la princeſſe de l'île de la Nuit, il commanda à ſon vaiſſeau de le remener dans la tour ténébreuſe, où malgré l'horreur des ténèbres éternelles qui l'environnent, il avoit du moins le plaiſir d'entretenir la princeſſe. Il aborda à cette tour, & ſe rejetant auſſi-tôt à la mer, il gagna à la nage une forêt qui donnoit ſur le rivage de l'île de la Nuit. Il ſe gliſſa de buiſſon en buiſſon, juſques dans un endroit où il apperçut

un tombeau, ſur lequel il lut cette inſcription :

Ici git le malheureux Prince des Aigues Marines.

Il ne ſavoit que penſer de ce qu'il voyoit, & il étoit plongé dans une profonde rêverie, quand un bruit qu'il entendit, l'obligea à ſe cacher dans un endroit d'où il ne pouvoit être apperçu de perſonne. Ce bruit augmentoit à meſure que le char ſur lequel étoit aſſiſe la princeſſe même, approchoit. Il la reconnut pour la même perſonne dont il avoit le portrait. Elle mit pied à terre ; & s'approchant de ce tombeau, elle l'embraſſa de ſes beaux bras, & le baigna de ſes larmes.

Le prince des Aigues marines attribua à ſon abſence l'idée qu'on s'étoit formée de ſa mort. Caché dans l'endroit le plus épais de la forêt, il obſervoit la princeſſe de l'île de la Nuit. Sa joie étoit extrême, de voir qu'elle reſſembloit juſques dans le moindre trait, au modèle qu'il en portoit. Il ſe reſſouvint alors de ce que le magicien lui avoit dit, qu'il ne verroit la princeſſe dont il avoit le portrait, qu'au pied du tombeau qu'elle lui auroit dreſſé. Non-ſeulement il la voyoit, mais il étoit perſuadé d'en être aimé. Il ne fut jamais ſi ſenſible à la peine à laquelle la fée Noirjabarbe l'avoit condamné. Il ſe feroit volontiers jetté aux genoux de ſa princeſſe, ſi le péril affreux où il l'auroit expoſée, ne l'en avoit em-

pêché. Il osoit à peine soupirer. Il craignoit que le moindre bruit ne l'obligeât à tourner la tête. Quelle situation pour un amant ! voir ce qu'il aimoit, trouver ce qu'il cherchoit depuis un si long-temps, & trembler de crainte d'en être apperçu, quel supplice ! Il ne savoit comment lui annoncer son retour. D'ailleurs, la douleur de la princesse augmentoit encore la sienne. Il la voyoit fondante en larmes, & ne pouvant s'arracher d'auprès de son tombeau. Il se souvint alors de la baguette enchantée que la fée lui avoit donnée. Il ne manqua pas une si belle occasion de s'en servir pour assoupir la princesse, & profitant de ce moment, il écrivit ces vers au bas du tombeau.

Toujours fidelle, & toujours malheureuse,
Mon ombre vient encore partager vos douleurs.
Allez à la Tour ténébreuse,
J'y mettrai fin à vos malheurs.

Le prince des Aigues marines, charmé du plaisir de voir la princesse qu'il adoroit, en contemploit les appas ; mais son cœur trembloit, parce qu'il ne se tenoit pas encore tout-à-fait assuré de la vertu de sa baguette. C'est pourquoi il s'arracha d'auprès de sa princesse, après l'avoir tirée de son enchantement ; & regagnant aussi-tôt le bord de la mer, il retourna dans la tour ténébreuse, agité des plus vifs tourmens de l'amour.

A peine l'aurore avoit commencé d'éclairer le reſte de l'univers, que la princeſſe de l'île de la Nuit ſortit de ſon palais, & ſe rendit au tombeau ſuppoſé du prince des Aigues marines. Elle y lut ce qu'il y avoit écrit. Son cœur s'émut de joie en penſant qu'elle entretiendroit encore ſon cher amant; & pleine d'impatience, elle vola avec vîteſſe au bord de la mer, s'embarqua, & arriva au pied de la tour ténébreuſe. Le prince des Aigues marines entendoit avec joie le bruit que faiſoit cette barque en fendant les eaux, & qui s'approchoit de lui de plus en plus. A ſon arrivée ils s'entretinrent long-temps enſemble. La princeſſe de l'île de la Nuit, qui croyoit parler à une ombre, ne craignit point de lui laiſſer voir le fond de ſon cœur. Elle lui découvrit toute ſa tendreſſe, & lui fit connoître à découvert la douleur extrême qu'elle avoit de ſa mort.

Le prince des Aigues marines ne put diſſimuler plus long-temps. Il lui conta ſes aventures, comment il avoit été enlevé de la tour ténébreuſe par des pirates, aux efforts & à la multitude deſquels il avoit été obligé de céder, après avoir tué celui dont elle avoit honoré le cadavre d'un ſi magnifique tombeau. Il lui raconta le riſque qu'il avoit couru de périr de faim pendant qu'il étoit lié au mât de ſon navire, & comment une fée l'avoit tiré de cet état ſi dangereux. Il n'en fut

encore que plus cher à la princesse de l'île de la Nuit. C'étoit pour elle qu'il avoit couru tant de dangers. Pouvoit-elle les moins payer que par toute la tendresse dont son cœur étoit capable? Aussi se jurèrent-ils, en se séparant, une fidélité éternelle. La princesse s'arracha à la fin de ce séjour, & retourna dans son palais, charmée d'avoir recouvré son amant. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne revînt à la tour ténébreuse. Ils étoient l'un & l'autre aussi heureux qu'on le peut être. Ils s'aimoient d'une tendresse égale. Ils passoient les jours à s'entretenir ensemble. L'espérance que la fée avoit donnée au prince des Aigues marines, que ses malheurs finiroient un jour, adoucissoit le chagrin cruel de ne point voir ce qu'il aimoit. Sa tendresse, celle de la princesse de l'île de la Nuit lui tenoit lieu de tout; mais le destin, trop jaloux du bonheur des hommes, ne put les laisser plus long temps heureux, & il leur réservoit encore de plus affreux malheurs.

Un jour que la princesse de l'île de la Nuit s'étoit embarquée sur cette petite barque dont elle se servoit pour aller à la tour ténébreuse, la mer grossit en si peu de temps, que la princesse ne put regagner son île, ni aborder à la tour. Une vague qui donna contre sa barque la fit tourner. Elle poussa alors un cri horrible, qui

fut entendu du prince des Aigues marines, lequel ne doutant point que la princesse n'eût fait naufrage, se jeta aussi-tôt à la mer ; mais il oublia sa baguette enchantée, parce que dans cet instant, son esprit ne fut occupé que du danger où se trouvoit l'unique objet de ses amours. Il nagea long-temps aux cris de la princesse que les flots & les vents poussoient en pleine mer. Enfin, ne l'entendant plus, il crut qu'elle étoit périe. Jugez de la douleur de ce malheureux amant. Il s'efforçoit de nager, & il étoit presque épuisé, quand il la vit revenir sur la mer, mais sans mouvement, & comme une personne morte. Il la saisit, & tâcha de gagner la plus proche des deux îles qu'il apperçut. Il trembloit qu'elle ne revînt de son évanouissement. Elle étoit perdue sans ressource si elle en étoit revenue ; & pour surcroît de douleur, à peine l'eut-il jetée sur le rivage, qu'il fut obligé de s'en éloigner, parce qu'il craignoit qu'elle n'ouvrit les yeux. Il n'osoit la secourir lui-même. Elle eût péri s'il l'eût tirée de cet état ; & du moins se flattoit-il que quelqu'un pourroit lui donner du secours. Il se retira donc dans une grotte qui donnoit sur le rivage, d'où il pouvoit tout voir sans être apperçu. A peine y fut-il entré, qu'il vit sortir d'un bois un géant d'une figure énorme qui, s'approchant du bord de la mer, apperçut la princesse de l'île de la

Nuit évanouie. Il la considéra quelque temps, & tirant aussi-tôt un cimetère qui pendoit à son côté, & la saisissant par ses longs cheveux qu'il entortilla autour de son bras; il étoit prêt à lui trancher la tête, quand le cri que fit le prince des Aigues marines, qui s'avançoit vers le géant, arrêta son bras, & le força à tourner la tête; mais si-tôt que le géant l'eût apperçu, il tomba mort.

Cette île étoit appelée l'île des géans, lieu terrible où il étoit absolument ordonné de massacrer tous ceux que le hasard où le naufrage y jetoient. Le prince des Aigues marines reprit alors la princesse, & se rejetant à la mer, il gagna une autre île qui n'étoit pas fort éloignée; il la posa sur l'herbe qui couvroit le rivage, & se retira dans une forêt prochaine. A peine y fut-il, que le roi de cette île, qui se divertissoit à la chasse, fut conduit par le hasard, au même endroit où le prince des Aigues marines avoit laissé la princesse. Sa beauté, que son évanouissement n'avoit fait qu'altérer, le frappa. Il mit aussi-tôt pied à terre, appela ses gens, & fit dans l'instant transporter la princesse dans son palais. Le prince des Aigues marines la suivit long-temps des yeux, mais il n'osoit paroître. Il ne sortit de la forêt que lorsqu'il les eut entièrement perdus de vue. Il déplora son sort, d'être forcé de fuir ce qu'il aimoit,

avec autant de soin que les autres amans en prennent à chercher ce qu'ils aiment.

Sa vue étoit trop dangereuse pour lui permettre de rester long-temps dans cette île. Il regagna la tour ténébreuse, résolu d'y revenir avec sa baguette enchantée, & de délivrer sa princesse. A peine fut-il arrivé à son séjour ordinaire, qu'il s'éleva une tempête affreuse qui dura plusieurs jours, durant lesquels il lui fut absolument impossible de se remettre en mer. Enfin elle cessa, & il monta aussi-tôt dans le vaisseau que la fée lui avoit donné. Il lui commanda de voguer à l'île où il avoit laissé la princesse de l'île de la Nuit. Il y aborda, & tournant trois fois sa baguette, il endormit toute l'île. Alors s'avançant avec confiance, il parcourut tout le palais du roi sans trouver la princesse. Il vit ce roi qui paroissoit donner quelques ordres dans le moment qu'il l'avoit enchanté. Il descendit dans les jardins; les traversa, & arriva à l'autre rivage de la mer, où il vit une tour. Il s'en approcha. Elle étoit entourée de grilles de fer. Une chambre fort obscure, & qui ne recevoit du jour que par une fenêtre basse qui étoit grillée, occupoit tout le bas de cette tour. Il y en avoit une pareille au-dessus, & le haut de la tour étoit destiné pour des gardes qui y veilloient jour & nuit. Le prince des Aigues marines s'en approcha; il regarda par la

fenêtre cette chambre basse. O dieux ! quelle fut sa surprise, quand il vit sa princesse ! Sa tête étoit négligemment appuyée sur son bras ; ses yeux étoient baignés de larmes, & elle paroissoit être plongée dans la plus affreuse douleur.

Un spectacle si sensible pour le prince des Aigues marines, pensa lui arracher la vie. Il ne savoit comment apprendre la raison pour laquelle sa princesse étoit enfermée dans cette tour, parce qu'il n'osoit la réveiller. Il ne trouva donc point d'autre moyen de le savoir, que de s'enfermer dans la chambre qui étoit au-dessus de celle où étoit la princesse. Elle étoit toute ouverte. C'est aussi ce qu'il fit ; & alors retournant sa baguette à contre-sens, il réveilla seule la princesse de l'île de la Nuit, & l'appela. Quelle fut la joie de cette princesse quand elle entendit la voix de son amant ! Quel réveil, grands dieux! Elle croyoit que c'étoit encore un songe. Elle courut cependant à la fenêtre de sa chambre, & elle reconnut bientôt que ce n'étoit point une illusion, & que le prince des Aigues marines étoit dans la même tour qu'elle. Elle ne pouvoit cependant comprendre comment il avoit pu trouver le moyen d'y entrer. Elle étoit prête à le lui demander, quand le prince des Aigues marines la prévint. Quel barbare, quel cœur assez inhumain peut retenir ma princesse dans cette horrible captivité, s'écria-

t-il ! Hélas ! j'ignore comment j'ai été pouſſée ſur ces bords, répondit la princeſſe. J'allois pour vous voir à la tour ténébreuſe, quand la tempête briſa ma barque. Je m'évanouis, & ne revins de mon évanouiſſement, que par les ſoins du roi qui règne dans cette île. Je me trouvai dans ſon palais, ſans ſavoir comment j'y avois été tranſportée. Lui-même ne me put dire autre choſe, ſinon qu'il m'avoit trouvée ſur le rivage. Le prince des Aigues marines raconta alors à la princeſſe, que c'étoit lui qui l'avoit ſauvée, & du naufrage, & de la fureur du géant. Mais pourquoi cette priſon, continua-t-il ? ma princeſſe eſt-elle criminelle ? Hélas ! s'écria-t-elle, tout mon crime eſt de vous trop aimer ; fidelle aux ſermens que je vous ai faits de vous aimer juſqu'au tombeau, j'ai réſiſté aux ſollicitations & aux menaces du roi de cette île, qui vouloit partager ſon empire avec moi, ſi je voulois répondre à ſon amour. Mais comme je n'ai point voulu y conſentir, ce cruel a cru m'y forcer en m'ôtant pour jamais la liberté. Il m'a fait enfermer dans cette tour, qu'une fée a bâtie, & que lui ſeul a le pouvoir d'ouvrir. Ainſi, toutes les puiſſances de l'univers ne pourroient m'arracher d'entre les mains de ce barbare ; mais je ne crains plus rien, puiſque je puis encore entretenir mon amant. Je ne crains que pour vous, répliqua le prince,

quels tourmens allez-vous souffrir, & comment vous tirer de ce séjour horrible ?

Les pleurs réciproques de ces deux amans finirent cet entretien ; & le prince des Aigues marines ne voulant pas donner des soupçons au roi de cette île, le retira de son assoupissement. A peine en fut il délivré, qu'il courut à la tour où étoit la princesse de l'île de la Nuit. Surpris du sommeil qui l'avoit saisi ; il connut bien qu'une puissance supérieure combattoit pour elle. Cependant ; quand il la revit dans les mêmes lieux où il l'avoit laissée, ses soupçons se calmèrent. Le plaisir de revoir ce qu'il aimoit ; lui ôta toute autre réflexion. Il la pressa de nouveau de répondre à ses desirs, & la menaça, en cas de refus, de la faire encore souffrir mille fois davantage.

Le prince des Aigues marines entendoit tous ces emportemens. Combien de fois fut-il tenté de paroître, & de punir ce cruel, par la mort même des tourmens dont il menaçoit la princesse ? Mais que seroient-ils devenus l'un & l'autre ? La porte de cette tour ne pouvoit jamais s'ouvrir que par la volonté de ce roi. Il auroit fallu, en s'abandonnant à la vengeance, renoncer à la délivrance de la princesse. L'amour l'emporta donc sur le courroux, & il différa de se venger, jusqu'à ce qu'il eût retiré la princesse de l'esclavage où elle étoit.

Si tôt que le roi l'eut quittée, le prince des Aigues marines endormit la garde, & prit des mesures avec la princesse de l'île de la Nuit, pour la sauver. Il sortit de cette tour, & retourna à la tour ténébreuse, où le père de la princesse, au désespoir de la perte de sa fille, s'étoit rendu pour s'en consoler avec le prince des Aigues marines. Ce fut dans ce temps-là qu'il instruisit le roi de tout ce qui lui étoit arrivé. Il lui dit qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour la délivrer, que de tâcher de surprendre le roi qui la retenoit captive, de l'emmener, & de le tenir dans une étroite prison, jusqu'à ce qu'il eût rendu la liberté à la princesse.

Le roi de l'île de la Nuit s'embarqua donc avec un petit nombre de gardes, sur le vaisseau enchanté du prince des Aigues marines, qui les conduisit à l'île où étoit la princesse. Le prince des Aigues marines, après s'être servi du pouvoir de la baguette, courut à la tour. Il appela la princesse de l'île de la Nuit; mais ce fut en vain, elle n'y étoit plus. Il alla au palais du roi, qu'il trouva désert. Il chercha par toute l'île, mais inutilement. Désespéré de l'enlevement de sa princesse, il regagna son vaisseau, où le roi de l'île de la Nuit & ses gardes étoient toujours assoupis. Il commanda à son navire de les mener où étoit la princesse de l'île de la Nuit. Le vaisseau fend les flots,

& s'arrête au bord d'une île qui ne paroissoit qu'une forêt. Le prince des Aigues marines ne manqua pas de se servir de sa baguette. Il enchanta tous les habitans de cette île, & s'avançant à grands pas vers la ville, qu'il apperçut au bout d'une allée qui traversoit la forêt, il arriva à une grande place, où il vit tout le peuple assemblé autour d'un bûcher qu'on avoit élevé au milieu. Quel fut l'étonnement du prince ; quand il vit que c'étoit sa princesse qui y étoit attachée, & que les flâmes l'alloient dévorer avec le roi qui avoit voulu l'épouser ? Combien de fois remercia-t-il les dieux de l'avoir conduit dans ce lieu assez à temps pour délivrer de la mort sa princesse. Il la délia, & ranimant aussi-tôt tous les habitans de cette île, il se montra à eux, & les fit tous périr pour punition de leur crime. Ces barbares avoient surpris le roi de l'île, qui retenoit la princesse, & les avoient emmenés l'un & l'autre. Si le prince des Aigues marines avoit tardé d'un moment, c'en étoit fait de la princesse de l'île de la Nuit. Il la reporta dans son vaisseau ; & après avoir débarqué le roi de l'île de la Nuit, & sa fille, il se retira dans la tour ténébreuse.

A peine le roi & la princesse furent sortis de leur assoupissement, qu'ils allèrent remercier le prince des Aigues marines. Tous les secours que la princesse avoit reçus de son amant, avoient

encore augmenté sa tendresse. Elle oublioit tout ce qu'elle avoit souffert, & tous les dangers qu'elle avoit essuyés, si-tôt qu'elle pouvoit entretenir un moment le prince des Aigues marines. Mais en amour on n'est pas heureux long-temps.

Proche de l'île de la Nuit étoit une autre île, où régnoit le fils de la fée Noirjabarbe. Il étoit encore mille fois plus méchant que sa mère. C'étoit un monstre. Il étoit nain; une bosse pardevant, & une autre par derrière, le rendoient encore plus difforme. Ses yeux étoient petits, enfoncés & bordés de rouge; son nez camus, laissoit voir jusqu'au fond de son cerveau; ses cheveux roux & plats, couvroient son front ridé, & plein de bosses & de cicatrices; sa bouche large n'avoit plus qu'un reste de dents pourries; ses lèvres pâles couvroient la moitié de son menton; ses jambes étoient torses, & son cœur étoit encore mille fois plus horrible que sa figure. Un jour, en traversant les airs sur un char tiré par des dragons, il apperçut la princesse de l'île de la Nuit, qui se promenoit dans les jardins de son père. Il en devint amoureux, & alla dans l'instant la demander en mariage au roi. Ce père malheureux, qui craignoit la fureur & la vengeance d'un prince aussi méchant, sacrifia sa fille aux intérêts de son peuple. Il connoissoit la puissance du fils de la fée Noirjabarbe. Il savoit qu'il auroit fait périr

toute l'île, s'il lui avoit refusé sa fille. Cette princesse infortunée fut donc livrée à ce monstre qui l'emmena dans son palais. Jamais princesse ne fut plus à plaindre. Elle n'eut pas seulement le tems d'en avertir le prince son amant. Il fallut partir avec ce nouvel époux.

S'éloigner d'un amant, le perdre sans espoir,
Dieux! que c'est une peine extrême!
J'en juge par le désespoir
Où je serois réduit moi-même,
Si je perdois tout ce que j'aime.

Celui de cette malheureuse princesse ne pouvoit s'exprimer. L'inquiétude du prince des Aigues marines n'étoit pas moindre. Il n'osoit soupçonner d'inconstance la princesse de l'île de la Nuit. Il ne savoit cependant que penser d'une si longue absence. Le trépas lui eût été cent fois plus doux que l'état cruel où il étoit réduit; mais que n'eût-il point souffert s'il avoit su celui où étoit sa princesse?

Elle étoit enfermée sous cent clefs, & gardée jour & nuit par son époux, dans un palais dont les murs étoient de bronze. Ce monstre ne la quittoit que pour aller dans un cabinet qui n'étoit pas loin de la chambre où il l'avoit mise. C'étoit dans ce cabinet, ou auprès de la princesse, qu'il passoit les jours & les nuits. Il n'y avoit aucune fenêtre dans ce palais. Il n'étoit éclairé que par

une ſimple lampe, à qui ce prince fée avoit donné le pouvoir de traverſer elle ſeule les airs, & d'éclairer ſi-tôt qu'on le lui commanderoit.

La princeſſe de l'île de la Nuit paſſoit les jours entiers dans les larmes, & comme le prince des Aigues marines poſſédoit toujours ſon cœur, elle le plaignoit de l'inquiétude extrême où elle jugeoit bien qu'il étoit de ſon abſence. Mais que pouvoit-elle faire pour l'en retirer ? Son cruel époux ne la quittoit jamais. A peine avoit-elle un ſeul moment de libre pour plaindre ſon malheur.

Une nuit que le prince fée paroiſſoit dormir plus fort qu'à l'ordinaire, la curioſité fit prendre à la princeſſe la réſolution d'entrer dans ce cabinet, où ſon époux entroit ſi ſouvent, & de voir ce qu'il y avoit dedans. Pour cet effet, elle lui déroba la clef, & ſe levant ſans bruit, commanda à la lampe de l'éclairer. Elle ſortit de la chambre, ouvrit la porte du cabinet, où elle ne trouva rien autre choſe qu'une ſimple table, ſur laquelle étoit un livre, & tout autour un nombre infini de phioles. Elle s'approcha pour lire l'étiquette de quelques-unes. Dans la première, ſur laquelle elle porta ſa vue, étoit renfermée une eau dont une ſeule goute verſée ſur les yeux endormoit pour cent ans. Elle ſe ſaiſit auſſi-tôt de cette phiole, & marchant ſur la pointe des pieds,

& retenant même ſon haleine, elle s'approcha du lit de ſon mari. Elle ne s'amuſa point à vouloir déboucher cette bouteille, les momens étant précieux; mais elle la caſſa toute entière ſur le viſage de ce monſtre, & l'endormit par ce moyen, non-ſeulement pour cent ans, mais pour cent millions d'années. Maîtreſſe pour lors dans ce palais, elle retourna au cabinet; elle ouvrit ce livre qui étoit ſur la table; elle y vit que toutes ces phioles renfermoient les ſorts que la fée Noirjabarbe & ſon méchant fils avoient jetés ſur la plûpart des princes & des princeſſes de l'univers, & que tant qu'elles n'étoient point caſſées, le charme duroit toujours. Elle chercha celle de ſon amant; elle la trouva; s'en ſaiſit; & charmée de la penſée qu'elle alloit délivrer ce qu'elle aimoit, elle ſortit du palais du prince fée, après avoir caſſé toutes les phioles qui étoient dans le cabinet, hors une, dont elle ſe chargea encore. C'étoit une eau qui rendoit la vie, mais avec des mœurs douces & tranquilles.

Elle gagna le bord de la mer, & de-là ſe rendit à la tour ténébreuſe. Elle n'oſa pas retourner à l'île du roi ſon père, parce qu'elle craignoit ſa colère. Son amour l'entraîna où étoit ſon amant.

Quelle fut la joie de ce malheureux prince, quand il entendit la voix de la princeſſe de l'île

de la Nuit ! Elle le fit deſcendre dans ſa barque ; & après lui avoir raconté tout ce qui lui étoit arrivé, elle caſſa la phiole où étoit enfermé le ſort que la fée Noirjabarbe lui avoit jeté ; & laiſſant aux vents & aux flots à conduire leur barque, ils s'éloignèrent inſenſiblement de la tour ténébreuſe. Déjà ils commençoient à appercevoir les rayons du ſoleil, & charmés du plaiſir de ſe voir, & enivrés pour ainſi dire de joie, ils ne ſongeoient pas à gouverner leur barque, quand elle donna contre un rocher, & s'ouvrit en deux. Le prince des Aigues marines ſaiſit alors la princeſſe, & nageant d'une main, & la ſoutenant de l'autre, il aborda à un rivage qu'il reconnut pour l'île des ſauvages, où il avoit été jeté une autre fois par la tempête. Ils la trouvèrent déſerte. Il fit voir à ſa princeſſe tout ce peuple qui avoit péri en le regardant. Le prince des Aigues marines en eut pitié, & propoſa à la princeſſe de l'île de la Nuit, de rendre la vie à tous ces malheureux, par le pouvoir de rendre la vie aux morts. La princeſſe y conſentit volontiers. Ils en arroſèrent tous les corps, qui ſe ranimèrent auſſi-tôt ; mais ils perdirent leur férocité naturelle, & reconnurent le prince & la princeſſe pour leurs légitimes ſouverains. Ainſi, cette île qui étoit ci-devant une île d'horreur, devint en peu de temps policée, & fut nommée l'île Fortunée.

LE PRINCE INVISIBLE,

HISTOIRE

Une fée, dont le pouvoir s'étendoit sur les quatre élémens, eut quatre fils. Sa tendresse pour eux l'engagea à leur partager son empire. Elle donna à l'aîné celui du feu, comme le plus noble de tous les élémens. C'étoit un prince agissant, vif, & d'une imagination brillante. Elle fit son second fils souverain de la terre. Un fonds de sagesse & de prudence récompensoit le peu de vivacité qu'on voyoit en lui. Le troisième étoit d'une grandeur monstrueuse, barbare, sauvage; aussi la fée sa mère, pour cacher aux yeux des mortels tant de défauts, lui donna l'empire des mers. Le dernier de tous eut celui des airs. Il étoit d'une humeur inégale, un peu emporté, & se laissant aisément entraîner à ses passions.

Sa mère, qui l'aimoit tendrement, prévoyant que l'amour le rendroit malheureux, l'éleva dans

une horreur pour les femmes, qu'elle voyoit avec plaiſir augmenter avec l'âge. Elle ne l'entretint pendant ſa première jeuneſſe, que d'hiſtoires de princes dont l'amour ſeul avoit cauſé les malheurs. Elle lui dépeignoit ce dieu avec des couleurs ſi noires, que ce prince n'eut pas de peine à ſe laiſſer convaincre que ſa flamme étoit le poiſon des cœurs. Craignez, mon fils, lui diſoit-elle, craignez les douceurs flatteuſes de l'amour; il ne ſéduit nos cœurs que pour les rendre malheureux; ſes moindres plaiſirs empoiſonnent le reſte de la vie; & ſi ſes flèches acérées ne portent pas le trépas dans une ame, elles y portent du moins l'oiſiveté & la molleſſe, plus à craindre encore que la mort.

Tels étoient les conſeils de cette ſage mère, qui inſpira en même temps au jeune prince une ſi forte inclination pour la chaſſe, qu'il y paſſoit les plus beaux jours de ſa vie. Elle fit même planter pour lui une forêt d'une étendue prodigieuſe, qu'elle peupla de tous les animaux qu'on trouve dans les quatre parties du monde. Elle lui éleva au milieu de cette forêt un palais d'une magnificence que rien ne pouvoit égaler; & les deſirs de ce jeune prince euſſent été ſatisfaits, s'ils euſſent été bornés aux charmes d'une demeure délicieuſe.

Le jeune prince s'occupa d'abord du plaiſir de

faire la guerre aux habitans de cette forêt. Quelquefois montant un char attelé de quatre coursiers qu'il conduisoit lui-même, il joignoit à la course, des cerfs qui fuyoient tremblans devant lui. Tantôt le pieu à la main, il se faisoit un plaisir de lutter contre un sanglier furieux, dont le poil hérissé, les yeux étincelans, & la gueule écumante, auroient épouvanté les plus hardis mortels. Il n'y avoit point de jours qu'il ne donnât des preuves de son adresse ou de sa force; & les louanges que lui donnoit sa mère, finissoient toujours par quelque plainte contre l'amour.

Mais elle eut beau lui parler mal de ce dieu; on ne peut forcer la nature. Le cœur de ce prince désapprouvoit en secret tous les discours que lui tenoit la fée; & quoique cette tendre mère, en le quittant pour quelques affaires qui la demandoient ailleurs, lui eût très-expressément recommandé de ne point sortir de son palais, parce qu'elle prévoyoit les malheurs qui lui en pourroient arriver, il ne put s'empêcher de lui désobéir.

Le prince abandonné à lui-même oublia bientôt les sages conseils de sa mère; & l'ennui le gagnant insensiblement, il se fit un jour transporter par les esprits aëriens, dans la cour d'un prince de ses voisins. Ce fut dans l'île des Roses, climat heureux, où l'hiver n'étend point sa puis-

ſance. Là, les gaſons ſont toujours verts, les roſiers toujours fleuris parfument l'air d'une odeur charmante, & préſentent ſans ceſſe aux yeux, l'image riante du printems. Le premier coup-d'œil arrêta quelque tems le prince des génies. Cette mer ſpacieuſe, dont les vagues venoient mourir ſur le rivage, & ſe briſer avec bruit contre les rochers, l'étonna; les épis dorés qui couvroient la campagne, & les raiſins dont les collines étoient chargées, furent autant d'objets dont la nouveauté le ſurprit.

Le roi de cette île avoit pour fille, une princeſſe d'une beauté ſans égale. On la nommoit Rozalie. Le prince des génies ne l'eût pas plutôt vue, qu'il ne ſe ſouvint plus des malheurs qu'on lui avoit prédits. Il perdit en un moment cette horreur pour l'amour, qu'on lui avoit inſpirée preſque en naiſſant. Hélas! il ne faut qu'un inſtant à ce dieu, pour renverſer des projets de vingt années. Un prince comme lui ne ſoupira pas long-tems, ſans ſonger aux moyens de ſe rendre heureux. Il n'en imagina point de plus court, que de faire enlever Rozalie dans ſon palais, par ſes génies.

Quelle fut la douleur du roi, que la beauté & la ſageſſe de ſa fille conſoloient de n'avoir eu qu'elle! Il en gémiſſoit nuit & jour; ſa perte lui étoit toujours préſente; il n'avoit plus d'autre

plaiſir que de s'en entretenir avec un jeune prince qui étoit pour lors inconnu dans ſa cour. Hélas! il ne ſavoit pas l'intérêt ſecret que ce prince y prenoit. Il avoit vu Rozalie, & n'avoit pu réſiſter à ſes charmes.

Un jour que le roi paroiſſoit encore plus accablé de douleur qu'à l'ordinaire, & qu'il ſe promenoit au bord de la mer, le long d'une côte eſcarpée de rochers, lieu où ſe dérobant au tumulte & aux hommages importuns de ſa cour, il venoit pleurer l'enlevement de ſa fille; cet inconnu, de qui ſeul le roi avoit voulu être accompagné, rompit enfin le ſilence. Il eſt encore des remèdes à vos maux, dit-il au roi, & ſi vous voulez me promettre votre fille, mes ſoins & mon courage la rameneront dans vos états. Vous ne cherchez qu'à flatter ma douleur, lui répondit le roi. J'ai vu ma fille enlevée dans les airs; ſes cris auroient attendri tout autre que le barbare qui me l'a ravie. Cette princeſſe infortunée languit dans un pays inconnu, & défendu peut-être au reſte des hommes; je ne la verrai plus. Cependant, allez généreux étranger, ramenez Rozalie, & puiſſiez-vous à jamais être heureux dans cet empire, dont je vous fais dès-à-préſent héritier.

Cet inconnu étoit fils du roi de l'île d'Or, dont une ſeule ville occupoit toute l'étendue. Une mer

toujours tranquille en battoit les murailles ; elles étoient revêtues de bas reliefs d'or qui représentoient la fable. On y voyoit la naissance de Jupiter, & les danses des Coribantes. On y voyoit la chûte des Titans, enfans monstrueux de la terre. On y voyoit Daphné fuyant devant Apollon, les amours de Mars & de Vénus, ceux de son fils & de Psychée, l'enlèvement de Proserpine, & mille autres histoires que le sculpteur y avoit représentées avec soin. Le haut de ces murailles étoit orné d'orangers, de citroniers, & d'arbres verts qui formoient des allées agréables. Toutes les maisons étoient bâties d'une même symétrie, & toutes d'or ciselé. Les fenêtres fermées par de larges carreaux de cristal de roche enchâssés dans de l'or. Une balustrade de même métal terminoit le toît de chaque maison. Toutes les rues étoient pavées de lames d'or, & aboutissoient toutes à une grande place, au milieu de laquelle s'élevoit un temple, où on entroit par quatre portes différentes. Le frontispice étoit orné de colonnes & de statues d'or & d'argent, posées sur des piédestaux revêtus de bas reliefs, représentans les amours de la jeunesse & de Plutus. C'étoit aussi à ce dieu qu'étoit consacré ce temple, & c'étoit là qu'il rendoit ses oracles.

Le roi, au moment de la naissance de son fils,

n'avoit pas manqué de consulter ce dieu sur le destin du jeune prince ; le ministre, interprète fidèle de ses arrêts, ayant consulté long-tems les victimes après un frémissement & un murmure effrayant, avoit dicté cet oracle :

Quels astres malheureux dominent aujourd'hui !
A ce prince naissant tout déclare la guerre.
Je vois les vents, l'onde & la terre
Qui se soulèvent contre lui.
Des fureurs d'un géant pour sauver une femme,
Je le vois plongé dans les mers ;
Mais enfin je le vois dans un palais de flamme.
Malgré tous les efforts divers
De la terre en courroux, & de l'onde & des airs.

Une fée protectrice de l'île d'Or, étoit à la cour du roi, dans le tems que Plutus rendit cet oracle, & voulant donner à ce jeune prince une marque de son amitié & de sa protection, elle lui fit présent d'une pierre qui rendoit invisible, en la mettant dans la bouche ; mais on ne pouvoit parler tant qu'on la tenoit; c'étoit la seule condition à laquelle étoit attachée la vertu de cette pierre. La fée crut que c'étoit un moyen pour délivrer le prince de tous les malheurs dont les arrêts du destin sembloient le menacer.

Si-tôt qu'il eut passé la première jeunesse, il eut envie de connoître si le reste de la terre répondoit à la magnificence des états du roi son

père. Il s'embarqua sous prétexte de visiter plusieurs îles qui dépendoient de l'île d'Or ; mais une tempête horrible ayant jeté son vaisseau sur des côtes inconnues, où des barbares massacrèrent la plus grande partie de son équipage, & fit l'autre esclave. Il n'eût de ressource, pour échapper à leur barbarie, que de se servir de sa pierre, & de se rendre invisible. Avec cet artifice il passa au milieu d'eux, & gagna une forêt dans laquelle il marcha long-temps ; mais enfin, il arriva au bord de la mer, où il s'embarqua.

Il aborda dans l'île des Roses, & alla d'abord à la cour du père de Rozalie. Il n'eût pas plutôt vu la princesse qu'il en devint amoureux. Il y avoit déjà passé quelque mois à soupirer en secret pour elle, quand le prince des génies vint l'enlever.

Rozalie étoit une princesse accomplie. Ses graces surpassoient encore sa beauté, & les plus insensibles ne pouvoient la voir sans l'aimer.

Ses yeux vifs & brillans portoient l'amour dans l'ame ;
Son teint étoit plus frais qu'une rose au matin ;
D'un sourir gracieux & fin
Elle embrasoit les cœurs de la plus vive flamme.
Jamais rien de si beau ne parut sous les cieux ;
Non, jamais Jupiter lui-même
Ne fit rien de si gracieux,
Après l'aimable objet que j'aime.

Le prince de l'île d'Or ne put réſiſter à tant de graces. Il l'aima dès le premier moment qu'il la vit, & jura de n'aimer jamais qu'elle. Il étoit inconſolable de ſon enlevement ; il paſſoit les jours & les nuits dans les larmes & les ſoupirs. Hélas ! s'écrioit-il, mon aimable princeſſe, peut-être ne vous verrai-je de ma vie ? Captive dans un palais inconnu, que peut contre la puiſſance d'un demi-dieu, un mortel qui n'a pour lui que ſon amour ? Mais n'importe, que ne dois-je point tenter ? que ne peut pas un amour extrême ? Ce fut dans cette eſpérance qu'il quitta la cour de ce roi malheureux, à qui l'on venoit d'enlever la fille.

Il voyagea long-tems ſans apprendre aucune nouvelle de la princeſſe ; & il y avoit déjà quelques jours qu'il marchoit dans une forêt ſi touffue & ſi obſcure, qu'à peine voyoit-il à s'y conduire, quand il ſe trouva dans une large avenue de ſapins, dont la tête touchoit aux cieux. Un tapis vert, émaillé des fleurs les plus belles, occupoit le milieu de cette allée ; l'eſpace d'un arbre à l'autre étoit orné de ſtatues de marbre & de porphyre ; & le ſoleil, dont les rayons ne pouvoient percer le reſte de la forêt, paroiſſoit, pour s'en venger, & éclairoit ces lieux d'une lumière plus pure & plus brillante.

Le prince inviſible apperçut un palais au bou

de cette allée. Il ſentit dans ſon cœur, en le voyant, un tranſport ſecret, qui fut pour lui un préſage que c'étoit le ſéjour de Rozalie. C'étoit la ſeule joie qu'il avoit reſſentie depuis ſon enlevement. Il arriva à la porte de ce palais, qui étoit faite d'une ſeule agate. Il paſſa trois cours, que de larges foſſés d'une eau vive & pure entouroient. Le bord étoit revêtu d'une baluſtrade à hauteur d'appui, toute de diamans brillans, avec des tablettes de rubis. Les oiſeaux les plus rares ſe promenoient ſur le bord des canaux; d'autres étoient perchés ſur la baluſtrade, & d'autres ſur le toît du palais, qui étoit de criſtal de roche, & d'une architecture magnifique. Un ſalon, orné de pilaſtres d'émeraudes cannelées, conduiſoit à des jardins en terraſſe qui donnoient ſur des prairies à perte de vue. Des jets d'eau d'une hauteur prodigieuſe embelliſſoient encore ce ſéjour enchanté, & des platebandes de fleurs les plus recherchées parfumoient l'air des plus délicieuſes odeurs.

La magnificence de ces lieux, où la nature & l'art ſembloient s'être épuiſés, n'arrêta pas un moment le prince inviſible. Il ne penſoit qu'à ſa princeſſe; il ne cherchoit qu'elle; il ne la trouvoit point dans ce palais; quel charme pouvoit-il y avoir pour lui? En vain il avoit traverſé les ſalles & les cabinets, en vain il en avoit déjà

parcouru presque tous les jardins, il ne lui restoit plus à voir qu'un bosquet. Il entra en tremblant, dans une allée bordée de statues de bronze ; entre chaque statue étoit une nappe d'eau. Cette allée le conduisit à une salle d'orangers plus hauts & plus gros que nos plus gros maronniers ; aux coins de cette salle étoient quatre cabinets. Il ne trouva dans le premier, qu'un bassin de jaspe : du milieu sortoit une figure d'or, représentant le serpent Pithon qui, par la gueule, les yeux & les oreilles, sembloit vouloir encore obscurcir le soleil. Dans le second, au milieu d'un bassin d'émeraudes, l'on voyoit un Éole de bronze entouré de vents, qu'il venoit de déchaîner, inonder la terre d'un torrent de pluie. Dans le troisième s'élevoit, du centre d'un bassin de topaze, un rocher de marbre blanc, d'où sortoit une gerbe d'eau d'une grosseur prodigieuse. Au pied de ce rocher, l'on voyoit une Ariadne en pleurs ; de ses yeux sortoient goute à goute des larmes qu'on auroit cru naturelles, si quelques soupirs les eussent accompagnées. Il ne restoit plus à voir qu'un cabinet, dont le bassin étoit de rubis, & les statues de marbre noir. C'étoit un Memnon, dont les soldats pleuroient la mort. Il étoit étendu au pied d'un trophée d'armes, d'où sortoient mille jets-d'eau.

Quelles furent la surprise & la joie du prince

invisible, quand il y trouva Rozalie ! mais aussi qu'elles furent suivies d'un affreux désespoir, quand il y vit le prince des génies à ses genoux ! Me reprocherez-vous toujours un crime, lui disoit-il, dont l'amour est la cause ? Hélas ! vous me le pardonneriez bien aisément, si vous saviez ce que c'est que d'aimer. Non, lui répondit Rozalie, vous m'avez enlevée d'auprès de mon père. Toute la magnificence que vous étalez à mes yeux, tout votre pouvoir & tout votre amour ne sauroit jamais m'en consoler. Allez cruel, n'espérez désormais de moi que haine & que mépris. Elle se leva aussi tôt, & marchant à grands pas, elle se retira dans son appartement.

Le prince invisible la suivit, & craignant que la surprise de le voir ne le fît découvrir, il crut qu'il valoit mieux attendre à la nuit. La princesse la passa à se plaindre de sa captivité. C'est ce qui donna occasion au prince invisible d'écrire ces vers, qu'elle trouva à son réveil sur le bord de son lit :

Vous soupirez, belle princesse,
Et captive dans ce séjour,
L'on vous voit passer chaque jour
Dans la langueur & la tristesse ;
Mais du sombre ennui qui vous presse
Ne dites-vous rien à l'amour ?

La princeſſe ne douta pas un moment que ce ne fût le prince des génies qui eût écrit ces vers pour connoître ſes ſentimens, elle les garda cependant, & ſentit un plaiſir ſecret à les lire.

Le prince inviſible n'en demeura pas là, & le prince des génies étant parti pour ſe trouver avec ſes frères chez la fée ſa mère, qui les raſſembloit tous les ans, il ne ſongea plus qu'aux moyens de délivrer Rozalie. Il ne voulut pas ſe découvrir ſi-tôt. Il voulut ſonder le cœur de la princeſſe, & s'aſſurer de l'averſion qu'elle paroiſſoit avoir pour le prince des génies.

Un jour que ſeule dans ſon cabinet, Rozalie rêvoit à ſes malheurs, elle fut ſurpriſe de voir une plume ſortir d'elle-même d'une écritoire qui étoit ſur ſa table, & écrire toute ſeule ſur une feuille de papier blanc. Elle ne pouvoit voir la main qui la conduiſoit, car c'étoit celle du prince inviſible. Ce prodige l'étonna. Cependant, quand la plume eut ceſſé d'écrire, la curioſité l'entraînant, elle ſe leva pour lire cette écriture. Elle y trouva les vers ſuivans :

Eſclave d'un prince jaloux,
Dont l'amour n'eſt que trop à craindre ;
D'un ſort affreux vous éprouvez les coups ;
Mais vous n'êtes pas ſeule à plaindre,
Il eſt encore quelqu'un plus malheureux que vous.

Qui que vous ſoyez, répondit Rozalie, génie favorable, car je ne doute point que vous n'en ſoyez un, que mes chagrins rendent ſenſible aux maux que je ſouffre, qui que vous ſoyez; hélas! quel malheur pour vous rendre plus à plaindre que moi? La même plume traça à l'inſtant ſur le même papier cette réponſe:

Vous ſouffrez des maux rigoureux;
Mais pour moi, ma peine eſt extrême;
Votre ſort eſt cruel, & le mien eſt affreux;
Vous n'aimez point, & je vous aime.

Vous m'aimez, s'écria la princeſſe, ah! puiſſe votre amour vous rendre encore cent fois plus malheureux; car ſans doute vous êtes un ſujet du prince qui me retient ici captive; peut-être êtes-vous ce prince lui-même. Oui, puiſſe à jamais l'amour me venger des maux que je ſouffre ici.

Le prince inviſible fut charmé de voir l'éloignement que Rozalie avoit pour le prince des génies. C'eſt toujours un plaiſir pour un amant malheureux, de voir ſon rival maltraité. Cependant, la princeſſe ne put s'empêcher de jeter quelques larmes. Hélas! dit-elle en ſoupirant, que ne ſavez-vous l'état déplorable où je ſuis! votre valeur vous feroit affronter tous les mal-

heurs pour m'en délivrer; mais vous ignorez mes maux, & le plus grand de tous pour moi, eſt de ne vous point voir. Le prince Inviſible frémit à ces mots. Il connut aux larmes de la belle Rozalie, qu'il avoit un rival aimé. Quelle fut ſa douleur ! Auſſi ce ne fut qu'en tremblant qu'il écrivit ce qui ſuit :

Confiez-vous à moi, princeſſe,
Je jure par ce même amour,
Dont l'aveu trop tendre vous bleſſe;
De vous tirer de ce ſéjour.
Mais ſi la liberté pour vous a tant de charmes ;
Pour prix de mes ſoins généreux,
Nommez-moi le mortel heureux
Qui coûte à vos yeux tant de larmes.

Que ne peut point ſur nous le deſir de la liberté ? Quelque riſque qu'il y eût pour la princeſſe d'avouer qu'elle aimoit, cependant, après avoir combattu quelques tems, elle rompit le ſilence : Qu'exigez-vous de moi, dit-elle, & que ne devrois-je pas craindre d'une confidence pareille à celle que je vais vous faire ? Je prévois tous les malheurs qui m'en peuvent arriver ; mais vos ſermens me raſſurent, & je ne ſais quoi au fond de mon cœur m'arrache un aveu que je voudrois taire.

J'étois un jour dans les jardins de mon père,

entourée d'une nombreuse cour, & occupée du plaisir d'en recevoir l'hommage, quand d'un bois qui bordoit un long canal, sur lequel je me promenois, sortit un jeune étranger, dont la grace & la beauté nous surprirent tous. Il nous parut étonné à la vue de nos chaloupes dorées, & ornées de banderoles de fleurs. Il s'arrêta, & nous suivit long-temps des yeux; mais enfin je le perdis de vue, & je sentis en le perdant, une inquiétude que je ne connoissois pas encore. Je fus rêveuse tout le reste du jour, & ce ne fut que lorsque j'entrai dans l'appartement de mon père, que je sortis de ma rêverie. J'y trouvai ce même étranger. Je rougis en le voyant, & je ne pus écouter sans trouble le récit qu'il faisoit à mon père de ses aventures. Il ne voulut jamais se découvrir. Je le voyois chaque jour, & chaque jour je sentois un nouveau plaisir à le voir. Je ne m'opposai point à cet amour naissant; je trouvois cet inconnu digne de ma tendresse. Je crus remarquer dans ses regards, que je ne lui étois pas indifférente. Loin de m'en offenser, ma passion en augmenta par le plaisir de songer que j'étois aimée. Que je vivois heureuse! Je voyois incessamment ce que j'aimois. Pourquoi faut-il qu'un prince barbare m'en ait séparée? Rozalie ne put retenir ses larmes, & le prince Invisible ne put rester plus long-temps caché. Il ôta aussi-

tôt la pierre, & se jeta aux pieds de Rozalie.

Jugez de leurs transports secrets,
Vous, jeunes cœurs, dont l'amour est le maître,
C'est pour vous seuls que ces plaisirs sont faits;
Il faut aimer pour les connoître.

Après s'être long-temps entretenus ensemble de leur tendresse, ils prirent des mesures pour sortir du palais du prince des génies; mais la pierre qui rendoit invisible, ne pouvoit servir qu'à une seule personne; & il falloit que le prince de l'île d'Or, pour sauver Rozalie, s'exposât à toute la fureur du prince des génies. Cependant il n'hésita pas. Laissez-moi, lui dit-il, laissez-moi, ma princesse, m'exposer seul au courroux du prince des génies, & fuyez de ces lieux pour jamais. Rozalie ne put s'y résoudre. Non, prince, lui répondit-elle, ce séjour ne me paroît plus affreux depuis que je peux vous y voir. Vous avez une fée qui vous protège, & qui revient à toutes les saisons de l'année à la cour du roi votre père. Voici le tems où elle doit s'y rendre. Partez, prince, partez, & tâchez d'obtenir d'elle une pierre pareille à la vôtre. Il nous sera facile après de nous sauver ensemble.

Le prince des génies étant de retour, le prince Invisible partît quelques jours après. Il ne pouvoit délivrer trop tôt Rozalie. Il se hâta de se

rendre à la cour du roi de l'île d'Or; mais les détours de la forêt l'empêchant d'en sortir, il ne put arriver assez tôt, & la fée y avoit déjà passé. Sa douleur fut extrême. C'étoit trois mois entiers que Rozalie avoit encore à souffrir; il en étoit inconsolable, & déjà même il avoit résolu de retourner au palais du prince des génies, pour y passer ces trois mois auprès de Rozalie, quand en traversant une allée qui donnoit sur le bord de la mer, où il devoit s'embarquer, il vit un chêne monstrueux s'entr'ouvrir, & du creux de cet arbre, sortir deux princes qui s'entretenoient ensemble. Comme ils n'appercevoient pas le prince Invisible, ils ne craignirent point de parler haut, se croyant seuls. Continuerez-vous toujours, disoit l'un, à vous tourmenter d'une passion que vous savez ne pouvoir jamais être heureuse, & n'avez-vous rien dans votre empire qui puisse vous en consoler? Que me sert-il, répondit l'autre, d'être prince des Gnomes, & que ma mère soit souveraine des quatre élémens, puisque je ne puis jamais être aimé de la princesse Argentine? Il te souvient du jour que nous nous promenions dans ses jardins, & que cachez derrière une palissade épaisse qui entouroit une fontaine ornée de coquilles & de rocailles, dont l'onde formoit en ces lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal, nous vîmes Argen-

tine, que la chaleur du jour obligeoit à venir chercher le frais dans ces bois que le soleil n'a jamais pu pénétrer, malgré ses ardeurs, l'haleine des zéphirs y conserve en tout temps une fraîcheur délicieuse ; elle s'assit sur un gazon émaillé de mille fleurs naissantes qui bordoient cette fontaine, & le brillant & le murmure de cette onde l'invitant à s'y baigner, tu la vis comme moi s'y plonger.

Son trouble paroissoit extrême ;
Honteuse de se voir, quoique seule en ces lieux ;
Toute nue exposée à la clarté des cieux,
A peine, hélas ! sur elle-même
Osoit-elle porter les yeux.
De ses trésors cachés mon ame fut émue ;
De son sein quelle est la fraîcheur !
De ses bras quelle est la blancheur !
Non, Vénus même toute nue
Auroit mille fois moins d'appas,
Et je jugeai par ceux qu'elle offrit à ma vue
De tous ceux que je ne vis pas.

Depuis ce moment je n'ai pas cessé de penser à elle. Son image me suit nuit & jour. Je l'aime, & je suis certain, hélas ! qu'elle ne m'aimera jamais. Tu sais que j'ai dans mon palais les cabinets du tems ; que dans le premier, de grandes glaces nous représentent le passé ; que dans le second le présent se peint à nos yeux, & qu'on

découvre l'avenir dans le troiſième ; ce fut dans ce dernier que je courus ſi-tôt que j'eus quitté Argentine ; mais, hélas ! malgré toute ma tendreſſe, je ne vis que mépris & que rigueurs. Juge de mon amour & de mes malheurs, puiſque malgré cette certitude je ſens que je l'aimerai toujours.

Le prince de l'île d'Or, qui écoutoit leur converſation, fut ravi de ſavoir que le prince Gnome aimoit Argentine. C'étoit ſa ſœur, & il eſpéra de pouvoir obtenir par lui, du prince des génies, ſon frère, la liberté de la princeſſe de l'île des Roſes. Il auroit bien voulu pouvoir aller dans les cabinets du tems ; mais Argentine ayant paru au bout de cette allée, le prince Gnome & ſon confident rentrèrent dans leur arbre, & retournèrent dans leur royaume.

Le prince Inviſible remarqua l'arbre, & fit tout ce qu'il put pour l'ouvrir ; il lui fut impoſſible ; il fermoit par un ſecret qu'il ignoroit. Cependant, l'envie de ſavoir ſi Rozalie l'aimoit encore, & ſi elle l'aimeroit toujours, l'obligea à différer ſon départ de quelques jours. Il s'arrêta dans cette allée, ſe flattant que le prince Gnome y reviendroit. Il ne ſe trompa pas. Il le vit un jour ; & pendant qu'il s'entretenoit avec ſon confident, le prince inviſible entra dans l'arbre qu'ils n'avoient point refermé, & deſcendit par un eſ-

calier d'ébène & d'ivoire, qui le conduifit à une porte de cuivre rouge cifelé, qu'il ouvrit. Il fe trouva dans une galerie d'une longueur & d'une largeur furprenante. Elle étoit percée des deux côtés; l'un donnoit fur des jardins délicieux, & l'autre fur un lac à perte de vue, tout revêtu de marbre, & entouré d'une forêt. Il s'avança dans cette galerie. Tous les meubles en étoient d'or & d'argent maffif; on y voyoit les plus beaux vafes & les plus belles ftatues, & la corniche étoit ornée des porcelaines les plus rares. Au bout de cette galerie, il y avoit une porte d'argent travaillé, au-deffus de laquelle le prince Invifible lut cette infcription :

Ici de tous les tems eft l'image fidelle,
Ici tout fe découvre aux regards curieux;
Le préfent s'y dépeint, le paffé s'y rappelle,
Et l'obfcur avenir s'y dévoile à nos yeux.

Le prince Invifible tâcha vainement d'ouvrir cette porte; fes efforts furent inutiles, elle fermoit par des fecrets qu'on ne pouvoit découvrir; le prince Gnome les favoit; & ce ne fut qu'après les lui avoir vu ouvrir, que le prince Invifible entra dans le cabinet du paffé. C'eft là qu'il revit le canal où il avoit rencontré Rozalie la première fois; il la vit enlever par le prince des génies; il vit ce prince à fes genoux, dans le cabinet de la

ſtatue de Memnon; mais tout cela ne fit que lui renouveler de triſtes ſouvenirs. Il ne put même retenir ſes larmes, quand il vit tout ce que depuis ſon départ, le prince des génies avoit fait ſouffrir à Rozalie; il la preſſoit ſans ceſſe; ſes menaces & ſon courroux paroiſſoient dépeints dans ſes yeux; il la retenoit de plus en plus captive; elle n'avoit plus la liberté de ſortir de ſon appartement. Cette princeſſe infortunée paſſoit les nuits & les jours dans les larmes.

Un état ſi cruel étoit trop ſenſible au prince Inviſible. Il ſe couvrit les yeux pour s'abandonner tout entier à ſa douleur; il ſortit même un moment de ce cabinet fatal; mais l'amour l'y ramena malgré lui. Quelle fut ſa ſurpriſe de voir, en y rentrant, Rozalie à une fenêtre qui donnoit ſur une pièce d'eau magnifique, écrire une lettre au clair de la lune. Il trembla, il s'approcha de la glace, & lut ces vers:

Arrête ton cours, chère nuit,
Toi! dont cet aſtre qui nous luit,
Vient de percer les voiles ſombres,
Aye pitié de mes malheurs;
C'eſt à la faveur de tes ombres
Que j'oſe ici verſer des pleurs.



Du moment qu'au ſortir de l'onde,
Semant l'or de ſa treſſe blonde,

Le ſoleil répandra le jour,
Rentrant dans mon triſte eſclavage,
Il faudra cacher mon amour
Aux yeux du jaloux qui m'outrage.



Quels tourmens me fait-il ſouffrir ?
Il m'ôte juſqu'au plaiſir
De répandre en ſecret des larmes;
Pendant qu'il n'eſt point de moment
Où pleine de crainte & d'alarmes
Je ne tremble pour mon amant.



Sous les loix d'un prince barbare,
Dont la cruauté me ſépare
De ce que j'aime pour jamais;
O dieux! que ma peine eſt extrême;
Je vois toujours ce que je hais,
Et je ne puis voir ce que j'aime.



Ah! qui fut jamais ſous ta loi,
Amour, plus à plaindre que moi?
Et qui fut jamais plus fidelle?
Que ton empire eſt rigoureux!
Hélas! une chaine ſi belle
Méritoit un ſort plus heureux.



Et toi, digne objet de ma flamme,
Toi, cher prince, de qui mon ame

Ne veut jamais se désunir,
Toi qui me coûtes tant d'alarmes,
Pour marque de mon souvenir,
Reçois mes soupirs & mes larmes.



Mais un rival trop odieux
Va bientôt paroître en ces lieux;
De la nuit le jour prend la place.
Quel est l'excès de mes malheurs?
Il faut le matin que j'efface
Jusqu'à la trace de mes pleurs.

La lecture de ces vers attendrit le cœur du prince Invisible. Il plaignit le sort de Rozalie; mais sa douleur fut extrême quand il vit entrer le prince des génies tout furieux dans l'appartement de la princesse. Il paroissoit la menacer de rendre encore sa captivité plus rude, si elle ne répondoit à ses desirs. Ses yeux enflammés de colère, sa démarche précipitée, son air sombre, son geste menaçant, marquoient sa barbarie & sa fureur.

Le prince Invisible ne put tenir contre un spectacle si cruel. Il sortit du cabinet du passé, & entra dans celui du présent. Ce fut là qu'il vit Rozalie assise sur le bord d'un canal. Elle tenoit à sa main ce qu'il lui avoit écrit pendant qu'il avoit été dans le palais du prince des génies. Elle paroissoit

toissoit le lire avec plaisir, & ses regards tendres & passionnés marquoient son trouble & son amour.

Le prince Invisible auroit bien voulu entrer dans le cabinet de l'avenir; mais le prince Gnome n'y entroit jamais. Il savoit qu'il n'y avoit vu que l'indifférence & les mépris d'Argentine. Il y étoit trop sensible pour chercher à s'en convaincre. Ce fut dans le cabinet du présent, où le prince Invisible passa le peu de tems qu'il y avoit jusqu'au retour de la fée qui le protégeoit. L'absence de Rozalie lui étoit moins rude; il la voyoit sans cesse; il la suivoit de moment en moment; mais enfin, le tems arriva qu'il fallut s'arracher de ces lieux pour se trouver à l'arrivée de la fée.

Le prince Invisible sortit des cabinets du tems; & se rendit à la cour du roi de l'île d'Or son père. Il demanda à la fée une pierre pareille à celle qu'il avoit reçue d'elle ci-devant. La fée qui l'aimoit la lui donna dans le moment. Il partit aussi tôt pour aller délivrer la princesse. Il arriva au bord de la forêt qui entouroit le palais du prince des génies; il la traversa sur les brisées qu'il y avoit faites la dernière fois, & il arriva enfin à la porte du palais. Il en parcourut tous les appartemens sans y trouver Rosalie; il n'y eut point de cabinets dans les jardins où il n'allât; mais il chercha vainement, & il ne l'y

trouva point, & saisi d'une douleur sincère, il fut prêt mille fois à s'ôter la vie. Il attendit encore quelque tems; mais rien ne s'offrant à sa vue, il sortit de ce lieu funeste, ne sachant où aller. Il se ressouvint des cabinets du tems, où il étoit sûr de voir ce qui étoit arrivé à Rozalie, & dans quel lieu elle pouvoit être; il repasse la forêt, s'embarque, arrive à l'île d'Or. Arrivé au pied du chêne par lequel on descendoit au palais du prince Gnome, il descend l'escalier, ouvre la galerie & la porte du cabinet du passé. Quelle fut sa surprise, quand il vit que Rozalie avoit laissé tomber un de ces papiers qu'il lui avoit écrits pendant qu'il étoit dans le palais du prince des génies, & que le prince l'ayant ramassé, étoit entré dans une si furieuse colère, qu'il l'avoit dans l'instant enlevée dans un palais au-dessus d'une montagne qui passoit les nues. Il voulut voir ce que Rozalie faisoit dans le moment, & il entra dans le cabinet du présent. Il la vit dans une longue salle où le prince des génies avoit fait faire un retranchement de cristal. On distinguoit au travers toutes les actions de la princesse, & le prince faisoit garder nuit & jour par des génies qui l'entouroient, & qui ne la quittoient jamais. Elle étoit éplorée, elle soupiroit sans cesse, & sa douleur paroissoit dans l'abattement de son

visage, & dans les larmes qui couloient de ses yeux.

On ne peut exprimer le désespoir du prince Invisible. Il se voyoit enlever sa princesse au moment qu'il étoit prêt de la délivrer; il se reprochoit d'en avoir été la cause. Il ne savoit où trouver ce palais qu'elle habitoit; il étoit couvert des nues; il ne connoissoit ni la montagne ni le pays dans lequel elle pouvoit être. Cependant il sortit du palais du prince Gnome, résolu de parcourir le monde pour trouver Rozalie; il part, il arrive au bord de la mer, où il s'embarque.

L'onde étoit tranquille. Un vent favorable enfloit les voiles de son vaisseau, & déjà il avoit perdu de vue le rivage, quand l'air s'obscurcit tout d'un coup, le vent changea, & la mer s'agitant de moment en moment, annonçoit par l'écume de ses flots une tempête prochaine. Sa furie augmenta tout d'un coup, & le vaisseau du prince de l'île d'Or, après avoir long-tems erré sur les flots, fut enfin poussé par la violence des vents, contre des brisans qui étoient à la côte. Il échoua, & parmi les débris de son navire, il saisit une planche. Il fut long-tems le jouet des vents & des flots; mais enfin il se sauva dans une île inconnue. Sa surprise fut extrême de l'entendre retentir de cris affreux, & un mo-

ment après d'une ſymphonie, & de chants qui le charmèrent. Une ſingularité ſi grande l'obligea de s'avancer. Il ſe trouva à la porte d'un bois que deux dragons gardoient. Tout leur corps étoit couvert d'écailles jauniſſantes; leurs queues recourbées recouvroient la terre de leurs longs replis; ils jetoient le feu par la gueule & les narines, & leurs yeux étincelans auroient fait trembler le plus hardi mortel. Comme le prince étoit inviſible, ces monſtres ne s'opposèrent point à ſon paſſage. Il entra dans le bois : c'étoit un labyrinthe, dont la multitude & la diverſité des allées empêchoient de retrouver l'entrée; il y marcha long-tems ſans rencontrer perſonne; il trouva ſeulement une infinité de mains d'hommes qui ſortoient de terre jusqu'au-deſſous du poignet, qui avoient un cercle d'or autour, où étoient écrits des noms. Il en lut pluſieurs; mais tout cela ne l'inſtruiſoit de rien. Sa curioſité augmentoit à meſure qu'il avançoit dans le labyrinthe. Enfin au milieu d'une allée de cyprès, il trouva deux corps morts; il reconnu au reſte de chaleur qu'il n'y avoit pas long-tems qu'ils avoient été tués. Ce qui l'étonna davantage, c'eſt qu'ils avoient un cordon de ſoie, couleur de feu, paſſé dans le col, dont chacun tenoit encore le bout, & ils paroiſſoient s'être étranglés eux-mêmes. Ils avoient un cercle d'or au bras, où

étoient écrits leurs noms & ceux des deux princesses.

Le prince Invisible les reconnut pour souverains de deux îles considérables qui joignoient l'île d'Or ; mais le nom des deux princesses lui étoit inconnu. Il plaignit le destin de ces princes malheureux, & sachant le respect qu'on doit aux morts, il fit à l'instant une fosse au bord de l'allée, & les y enterra. A peine furent-ils couverts de poussière, que la main de chacun de ces princes infortunés sortit de terre, & resta élevée jusqu'au-dessous d'un cercle d'or qui entouroit leur poignet.

Le prince invisible continua son chemin, rêvant à la singularité de cette aventure. Il n'avoit encore rencontré que ces deux princes, quand au tournant d'une allée il apperçut un grand homme dont la douleur paroissoit peinte sur le visage ; de longs soupirs sortoient de sa poitrine, & un torrent de larmes couloit de ses yeux. Il tenoit à la main un lien de soie couleur de feu, pareil à ceux que le prince Invisible avoit trouvés au col des deux princes morts. Il marcha quelque tems à la suite de cet inconnu, sans qu'il dît une seule parole. Le hasard paroissoit conduire ses pas ; toujours accablé de douleur, rien ne le tiroit de sa rêverie. Enfin il tourna dans une allée de cicomores où le prince

Invisible apperçut un autre homme aussi triste ; & non moins rêveur que le premier. Ces deux inconnus se joignirent, s'embrassèrent sans se parler, se passèrent chacun leur cordon de soie rouge au col, & dans l'instant le lien se serrant de lui-même, ils tombèrent à côté l'un de l'autre. Le prince Invisible ne put jamais être assez tôt pour les détourner de leur dessein. En vain il essaya de desserrer le cordon de soie, il il ne lui fut jamais possible. Il les enterra comme les deux autres, & leurs mains sortirent aussitôt de terre jusqu'au-dessous du cercle d'or qu'ils avoient au bras.

Le prince Invisible n'osa jamais se découvrir ; il craignoit quelque enchantement ; il commençoit déjà même à désespérer de pouvoir se démêler de ce labyrinthe, quand il apperçut les dragons qui en défendoient l'entrée. Il sortit, & s'avançant davantage dans l'île, il se trouva à la porte d'un parc délicieux, où il apperçut un grand nombre de personnes dont les unes étoient couchées sur des lits de gason, d'autres se promenoient au bord d'un ruisseau, & d'autres assises sous des arbres épais, passoient tous les momens du jour dans les danses & dans les festins ; une musique charmante retentissoit dans ces lieux ; le chant des oiseaux se mêloit avec cette harmonie, & tous enfin dans ce sé-

jour enchanté, paroiſſoient ne reſpirer que la joie & les plaiſirs.

Le prince inviſible s'approcha, & la curioſité l'entraînant, il ſe trouva à portée d'entendre la converſation d'un jeune prince & d'une jeune princeſſe. Vous m'aimez, diſoit le prince, & vous m'avez juré de m'aimer juſqu'au tombeau; mais peut-être, malgré vos ſermens, ne m'aimerez-vous pas toujours, & peut-être, par votre legereté me forcerez-vous bientôt à avoir recours à la fée du Déſeſpoir, ſouveraine de la moitié de cette île. C'eſt là où ſont enlevés les amans qui, déſeſpérés de l'infidélité de leurs maîtreſſes, veulent renoncer à la vie. La fée qui s'en ſaiſit, les met dans un labyrinthe fait de façon qu'ils peuvent marcher un tems infini ſans ſe rencontrer les uns les autres. Elle leur attache, en entrant, au poignet un cercle d'or où leurs noms & celui de leurs infidelles maîtreſſes ſont écrits. Elle leur donne auſſi un cordon de ſoie couleur de feu, qui ne ſe peut ſerrer que quand un amant déſeſpéré en trouve un autre. Alors, s'approchant l'un & l'autre, ils ſe le paſſent au col, & le cordon ſe ſerre à l'inſtant & les étrangle. Le premier qui les trouve les enterre, & leurs mains s'élevant auſſi-tôt de terre juſqu'au deſſous du cercle d'or, reſtent ainſi pour marque éternelle de l'infidélité de leurs maîtreſſes. Que-

qu'affreuſe que ſoit cette mort, continua le prince, elle me ſeroit douce, ſi j'avois perdu votre cœur.

Ce fut par la converſation de ces deux amans que le prince Inviſible apprit qu'il étoit dans l'île des amans, & qu'il ſortoit du labyrinthe du déſeſpoir, où les amans malheureux alloient finir leurs jours. Il joignoit le parc des heureux amans, & ils n'étoient ſéparés l'un de l'autre que par une ſimple paliſſade.

Sur la foi de l'amour ne vous repoſez guères ;
Amans, quelques plaiſirs que vous puiſſiez avoir,
De ſes faveurs au déſeſpoir
L'on n'a ſouvent qu'un pas à faire.

Le prince Inviſible parcourut ces jardins : il ne trouva par tout que des amans charmés l'un de l'autre ; mais leur bonheur ne ſervoit qu'à le rendre encore plus malheureux. Il en ſortit, & chercha des lieux plus écartés, où la ſolitude & le ſilence entretenoient mieux ſa paſſion.

Aſſis ſur un rocher dont les pointes s'avançoient dans la mer, il paſſoit les jours à penſer à Rozalie. Le deſtin, diſoit-il en lui-même, ne ſe laſſera-t-il jamais de me perſécuter ? Mes malheurs & mon naufrage ſuffiroient pour m'accabler de douleur, quand même l'amour n'y

joindroit pas ſes peines cruelles. Eloigné des états du roi mon père, ſans eſpérance de le revoir jamais, je traîne ici une vie languiſſante, que les dieux ne me laiſſent que pour augmenter encore mes tourmens. Si je ſouffrois ſeul, mes maux me paroîtroient legers; mais Rozalie eſt captive; je voguois pour la ſauver. Mer cruelle, funeſte naufrage, que tu coûtes à mon cœur de douleurs amères! Les yeux de ce prince ſe couvrirent alors de larmes; ils en étoient preſque toujours noyés. Il ne ſongeoit nuit & jour qu'aux moyens de ſortir de cette île, & déſeſpéroit d'en pouvoir trouver, lorſqu'il entendit un bruit horrible. Les flots de la mer s'élevoient juſqu'aux nues; le rivage retentiſſoit au loin de longs mugiſſemens; & enfin il vit ſortir du fond de l'onde une femme qui fuyoit à grands pas devant un géant furieux. Les cris pitoyables qu'elle jetoit l'attendrirent le prince Inviſible; il ôta ſa pierre & mettant les armes à la main, il courut pour combattre le géant, afin de donner le tems à cette malheureuſe de ſe ſauver; mais à peine fut-il à portée, que le géant le touchant d'une baguette qu'il avoit à la main, il reſta immobile. Le géant eut bientôt rejoint ſa proie, & l'enlevant dans ſes bras, il la replongea dans la mer. Il ſortit alors des tritons qui enchaînèrent le prince de l'île d'Or, & qui en lui ren-

dant l'uſage des ſens, mirent ce prince malheureux dans le plus horrible état où il ſe fût encore trouvé. La pitié lui coûtoit cher; il ne pouvoit plus ſe ſervir de ſa pierre, il ſe voyoit entraîner au fond des flots, & ſans eſpérance de pouvoir jamais délivrer ſa princeſſe.

Le géant, qui étoit le troiſième fils de la fée des quatre Elemens, & ſouverain de la mer, avoit touché le prince de l'île d'Or d'une baguette qui avoit la vertu de rendre un mortel capable de vivre au milieu des eaux. Ainſi le prince de l'île d'Or, mené par ces tritons qui l'avoient enchaîné, paſſa dans des lieux où il ne vit que des monſtres horribles, traverſa des forêts d'une grandeur immenſe, deſcendit dans des abîmes affreux. Il arriva enfin dans un large eſpace entouré de rochers épouvantables. Au milieu de ces rochers s'en élevoit un ſur lequel le prince de l'île d'Or apperçut le géant qui l'avoit frappé de ſa baguette. Il y étoit aſſis comme ſur un trône; une longue barbe pendoit juſqu'à ſa ceinture; ſon front chauve & ridé, ſes yeux enfoncés, ſes regards terribles, ſa voix menaçante auroient fait trembler tout autre que le prince de l'île d'or. Téméraire, lui dit le géant, la mort devroit être le prix de ton inſolence; mais vivre & ſouffrir toujours eſt un ſupplice encore plus cruel; augmente ici le nombre des mal-

heureux que je me plais à tourmenter. On attacha le prince de l'île d'Or à un rocher ; il n'étoit pas le ſeul à plaindre ; toutes ces roches étoient garnies de princes & de princeſſes que le géant y retenoit captifs. Ce monſtre, dont la fureur élève exprès des tempêtes, pour pouvoir augmenter le nombre de ſes victimes, ſe ſaiſit avec joie de tous ceux qui périſſent.

Le prince de l'île d'Or ne pouvoit ſe ſervir de ſa pierre, car il étoit enchaîné. Il ſoupiroit nuit & jour : le ſouvenir de Rozalie étoit de tous les maux qu'il ſouffroit le plus ſenſible pour lui ; mais enfin un jour que le géant voulut ſe donner le plaiſir de voir combattre quelques-uns de ces infortunés qu'il retenoit enchaînés, le ſort tomba ſur le prince de l'île d'Or. On le délia, & ſi-tôt qu'il ſe vit libre, il prit ſa pierre & ſe rendit inviſible.

Quelle fut la ſurpriſe du géant quand il vit diſparoître le prince de l'île d'Or ! Il ordonna qu'on ſe ſaisît de tous les paſſages ; mais le prince Inviſible s'étoit déjà gliſſé entre deux rochers. Il marcha long-tems dans des forêts où il ne rencontra que des monſtres d'une figure effroyable. Il monta de rochers en rochers, ſe gliſſa d'arbres en arbres, & après des peines infinies il ſe trouva ſur le rivage de la mer, au pied d'une montagne qu'il reconnut pour la même qu'il avoit

vue dans le cabinet du préſent, & pour celle où Rozalie étoit retenue captive.

C'eſt ainſi que la fortune ſe joue des projets des hommes, & que les malheurs qui nous paroiſſent ſans remède, ſont ſouvent la ſource d'un bonheur prochain.

Il monta juſqu'au ſommet de la montagne qui perçoit les nues; il y trouva un palais dans lequel il entra; il pénétra juſques dans une grande allée, au milieu de laquelle il vit la chambre de criſtal où Rozalie étoit jour & nuit gardée par des génies. Il n'y avoit pas la moindre ouverture. L'embarras du prince Inviſible fut extrême; il ne ſavoit comment avertir Rozalie qu'il étoit enfin de retour; il la voyoit ſans ceſſe fondante en larmes. La douleur de cette princeſſe malheureuſe perçoit le cœur du prince Inviſible: il falloit ménager la jalouſie du prince des Génies; car au moindre ſoupçon il l'auroit tranſportée dans l'autre extrémité de la terre. Il falloit cependant avertir Rozalie; auſſi que ne fait point imaginer l'amour.

Un jour que Rozalie ſe promenoit dans ſa chambre, s'étant approchée du criſtal qui lui ſervoit de muraille, elle fut étonnée de le voir terni, comme ſi quelqu'un avoit ſoufflé deſſus. Elle voulut l'eſſuyer; mais ſa ſurpriſe fut encore plus grande quand elle vit que ce n'étoit pas de ſon

côté, la vapeur se dissipa. Rozalie eut beau changer de place, si-tôt qu'elle s'arrêtoit, la même vapeur ternissoit le cristal. Il n'en fallut pas davantage à la princesse pour lui faire soupçonner que son amant étoit de retour. Elle commença dès-lors à gracieuser davantage le prince des génies, à le flatter d'être écouté s'il vouloit un peu adoucir la captivité dans laquelle il la retenoit. Elle ne lui demanda pour toute grace que de pouvoir, une heure au moins chaque jour, se promener dans cette longue salle. Le prince des génies le lui permit. Elle sortit aussi-tôt, & le prince Invisible lui donna dans le moment la pierre qu'elle mit dans sa bouche. L'on ne peut exprimer la fureur du prince des génies. Il ordonna à ses esprits aëriens de voler par tout l'univers, & de ramener Rozalie si-tôt qu'ils pourroient découvrir les lieux où elle se retiroit. Les génies sortirent pour exécuter ses ordres, & se répandirent par toute la terre. Cependant, Rozalie & le prince Invisible se tenant tous deux par la main, avoient gagné d'abord une porte de la salle qui donnoit sur une terrasse qui descendoit dans les jardins. Ils les traversèrent en silence, se croyant déjà sauvés, & déjà même leurs cœurs s'applaudissoient en secret du plaisir de se revoir bientôt, quand un monstre furieux s'élançant par hasard entre Rozalie & le prince Invisible, la princesse en eut

ſi peur, qu'elle quitta la main de ſon amant. Ils ſe cherchèrent long-tems l'un & l'autre. Ils ne pouvoient parler, car on ne le pouvoit tant qu'on étoit inviſible. Ils avoient entendu l'ordre du prince des génies, de les ſaiſir ſi-tôt qu'ils paroîtroient; ainſi, le moindre bruit les auroit fait découvrir.

Hélas! que leur joie fut de peu de durée! & qu'elle fut ſuivie d'une ſenſible douleur! La princeſſe, après avoir long-tems erré dans cette forêt, s'arrêta enfin au bord d'une fontaine. Elle paſſoit tous les momens du jour à écrire ſur des arbres: Si jamais le prince mon amant eſt conduit dans ces lieux, qu'il ſache que c'eſt ici que j'habite, & que je reviens chaque jour au bord de cette fontaine, dont les ondes ſont augmentées par mes larmes. Un génie lut ces mots, & les redit au prince des génies qui, ſe rendant inviſible, ſe fit conduire au bord de cette fontaine. Il y attendit Rozalie, & lui tendant une main que la princeſſe prit pour celle de ſon amant; à la faveur de cette mépriſe, il lui paſſa un cordon de ſoie aux deux bras, & ſe rendant auſſi-tôt viſible, il cria à ſes génies qu'ils euſſent à l'enlever dans l'abîme le plus affreux.

Le prince Inviſible arriva dans le moment. Il vit le prince des génies élevé dans les airs, tenant à ſa main un cordon de ſoie. Il ne douta point que

ce ne fût Rozalie qu'il entraînoit. Il s'abandonna tout entier à son déſeſpoir, & ſon premier mouvement fut de s'ôter la vie. Puis-je ſurvivre à mes malheurs, diſoit-il ? En eſt-il de comparables à ceux où le ſort me condamne ? Il ſemble qu'il ne me laiſſe enviſager la fin de mes maux que pour me les rendre encore plus ſenſibles. Hélas ! que vais-je devenir ? Puis je jamais découvrir les lieux où ce barbare a mené Rozalie.

Ce malheureux prince avoit réſolu de ſe laiſſer mourir, & ſa douleur extrême ſuffiſoit pour terminer ſes jours ; mais l'eſpérance de ſavoir encore par les cabinets du tems où ſa princeſſe pourroit être, le ſoutint contre ſes malheurs. Il continua ſon chemin dans la forêt ; & après avoir marché quelque tems, il ſe trouva à l'entrée d'un temple que deux lions d'une extrême grandeur défendoient. Il y entra étant inviſible. Au milieu de ce temple s'élevoit un autel, ſur lequel il y avoit un grand livre. Un rideau cachoit le fond de ce temple. La curioſité le fit ouvrir au prince inviſible. Il y vit ſur un lit de repos un enfant qui dormoit. Il connut à ſes armes que c'étoit l'amour. Il reſta quelque tems à regarder ce dieu dont il portoit les fers. Il ſentoit un plaiſir ſecret à voir dormir ſon vainqueur. Hélas ! diſoit-il en lui-même, ce cruel enfant goûte le repos qu'il ôte à tout le monde ; faut-il que je l'aime encore

malgré tous les maux qu'il me fait souffrir ; ah ! que je paye cher le plaisir de porter ses chaînes ! Le prince invisible craignit de réveiller l'amour, referma le rideau, & s'approcha de l'autel où il avoit vu ce livre ; il l'ouvrit ; c'étoit le régistre des amans. Le prince invisible y trouva le nom de Rozalie. Il y lut qu'elle devoit être enlevée par le prince des génies, au fond d'un abîme où il n'y avoit que la fontaine dorée qui y conduisoit.

Le pays qu'arrosoit cette fontaine lui étoit inconnu. Où irai-je, disoit-il ? comment trouver des lieux dont je ne sais que le nom ! Hélas ! peut-être que chaque pas que je vais faire pour les chercher m'en éloignera davantage ; mais n'importe, trop heureux encore qu'il y ait un moyen pour sauver Rozalie.

Le prince Invisible, au sortir de ce temple, se trouva au milieu de six allées qui perçoient la forêt. Il ne savoit laquelle choisir, quand il apperçut au bout de celle qui étoit à sa droite, deux personnes qui s'avançoient vers lui. Il les reconnut bientôt. C'étoit le prince Gnome & son confident. Le plaisir d'apprendre des nouvelles d'Argentine obligea le prince Invisible à les suivre, & à écouter leur conversation. Je croirois tes conseils, disoit le prince Gnome, & je romprois des fers dont la rigueur m'accable, si la raison pou-

voit

voit vaincre l'amour. Je ſais qu'Argentine ne ſauroit m'aimer, & cependant je l'adore. Chaque jour elle me devient encore plus chère, & je me croirois heureux ſi j'étois sûr qu'elle m'aimât un jour; mais de toutes les peines de l'amour, il ne me reſtoit plus à connoître que la jalouſie; & pour comble de maux, mon cher Liſiſtrate, avec la penſée de n'être jamais aimé d'Argentine, j'ai l'horreur de penſer qu'elle en aime un autre. Ce fut dans la dernière fête que je lui donnai que je m'en apperçus. Ses regards inquiets marquoient le trouble de ſon cœur. Peu attentive aux ſoins que je prenois pour elle, à peine ſeulement daignoit-elle me regarder. Elle aime, mon cher Liſiſtrate, elle aime, je n'en puis pas douter. Quelqu'indifférente que fût Argentine, mon amour du moins l'amuſoit autrefois, s'il ne pouvoit lui plaire. Je tremble cependant d'en être éclairci. Me voici prêt à tenter l'aventure fatale de la fontaine Dorée. C'eſt au fond de ces bois que cette fontaine roule ſes eaux. Un ſable d'or auſſi fin que la pouſſière en entoure les bords. Une ſeule goute d'eau qu'on y laiſſe tomber, trace dans l'inſtant ſur le ſable, le nom d'un rival ſi-tôt qu'il eſt aimé. Que je crains, mon cher Liſiſtrate! & cette crainte m'eſt déjà preſque une certitude de mon malheur.

Le prince Inviſible n'eut garde de quitter le

prince Gnome, puiſque le haſard lui faiſoit trouver la fontaine, aux lieux où le prince des génies retenoit Rozalie. Le prince Gnome, après plusieurs détours, arriva enfin au bord de la fontaine Dorée. Il ſe baiſſa en ſoupirant, & laiſſant tomber une goute d'eau ſur le ſable, il vit auſſitôt le nom du prince Flamme ſon frère, tracé ſur ce même ſable. La douleur le ſaiſit, & il reſta évanoui entre les bras de Liſiſtrate.

Le prince Inviſible qui ne ſoupçonnoit point Rozalie, ne ſongea qu'à la délivrer. Comme il avoit la facilité d'entrer dans les eaux, ſans en être endommagé, il n'héſita point de ſe plonger dans la fontaine. Il apperçut à un coin une porte qu'il ouvrit. Elle donnoit ſur une montagne. Il en deſcendit avec précipitation, ſûr qu'il étoit d'aller délivrer Rozalie. Il ne vit au pied de la montagne qu'un ſeul rocher, auquel étoit attaché un anneau, & à cet anneau un cordon de ſoie, que le prince Inviſible coupa dans le moment. Il ſaiſit auſſi-tôt la main de la princeſſe, qui ſentit dans ſon cœur que c'étoit celle de ſon amant. Elle n'avoit pas voulu ôter ſa pierre, & quelques inſtances, quelques prières & quelques honnêtetés qu'eût pu lui faire le prince des génies, elle étoit reſtée inviſible. Cetre pierre qui rendoit inviſible, ne pouvoit être ôtée que par la perſonne même qui s'en ſervoit, & Rozalie avoit

peur que le prince des génies ne la lui volât si elle l'avoit une fois ôtée.

Le prince Invisible & la princesse montèrent ensemble la montagne; mais Rozalie n'ayant pas la vertu de passer dans l'eau comme le prince Invisible, elle ne put traverser la fontaine Dorée. Ils étoient au bord d'un ruisseau, se tenant sans cesse embrassés, & baignés dans leurs larmes, ils ne pouvoient se voir ni se parler. Les pleurs & les soupirs étoient le seul langage de ces malheureux. La fureur du prince des génies les faisoit trembler. Il avoit excité dans les airs un orage horrible, quand au retour de la chasse, il avoit trouvé Rozalie enlevée. Les vents déchaînés marquoient par leurs sifflemens, la furie & la colère de leur souverain. Il y avoit déjà même quelques jours que cet orage duroit, quand une chaleur épouvantable se répandit tout-à-coup dans les airs. Au milieu des éclairs & du bruit affreux du tonnerre, de longs tourbillons de feu tomboient du ciel, & embrasoient en tombant les forêts & les campagnes. Le ruisseau même, au bord duquel étoient la princesse & son amant, sécha dans l'instant. Le prince Invisible, toujours attentif, ne douta point que la fontaine Dorée n'éprouvât le même sort. Il ouvrit sa porte, il en trouva l'eau tarie. Il reprit aussi-tôt Rozalie, & la fit sortir. Ils voyagèrent long-tems avant que d'arriver à

l'île d'Or; mais enfin ils y abordèrent. Ils trouvèrent les habitans de cette île, désolés de l'enlèvement de la princeſſe Argentine.

Le prince Gnome, outré de jalouſie, au retour de la fontaine Dorée, l'avoit fait emmener dans ſon palais, pour l'ôter au prince Flamme ſon frère. Ce prince en étoit entré dans un ſi furieux dépit, qu'il avoit réſolu pour s'en venger, d'embraſer la terre; ce fut ſa colère qui ſauva Rozalie & le prince de l'île d'Or.

Le prince Inviſible, attendri des malheurs de ſa ſœur, ſe découvrit au prince Flamme, qui ne ſortoit plus des jardins du roi de l'île d'Or, lieux où il avoit vu ſi ſouvent Argentine. Il lui montra l'arbre par lequel on deſcendoit au palais du prince Gnome. Le prince Flamme y entra, & enleva Argentine; & pour récompenſer l'amitié du prince Inviſible, il l'enleva avec Rozalie & Argentine dans un empire où ils ne craignirent plus le pouvoir, ni du prince des génies, ni du prince Gnome.

Charmés du beau nœud qui les lie,
Et chaque inſtant plus amoureux,
Ces amans paſſent là leur vie
Dans les plaiſirs & dans les jeux;
Mais leur ſort n'a rien que j'envie.
Et je me trouve plus heureux
Quand je vois un moment Silvie.

Le prince Flamme épousa Argentine, qui fut nommée la princesse Flamme. C'est elle qui préside à cet élément si noble & si brillant. Le prince, quelques jours après leur mariage, mena sa nouvelle épouse au bout d'une galerie qui terminoit son palais, & là, après avoir ouvert un souterrein qui n'étoit éclairé que d'une seule lampe, dont la lueur sombre laissoit à peine distinguer les objets, la princesse Flamme auroit tremblé si elle n'eût pas été avec son amant; mais craint-on quelque chose quand on est avec ce qu'on aime? Alors le prince la serrant étroitement dans ses bras, donna un coup de pied, & une trape s'ouvrant aussi-tôt, la princesse se sentit entraînée comme au fond d'un abîme. Enfin, la trape s'arrêta au milieu d'un cabinet tout brillant de lumière. A chaque bout étoit une urne de cristal remplie de flammes.

Le prince rompit alors le silence qu'il avoit gardé jusques là. Vous voyez dans ces deux urnes, dit-il, aimable princesse, tout ce que j'ai de plus précieux dans mon empire. Le destin se repose sur moi du soin de les garder; mais c'est avec vous que je veux partager, & ces bienfaits, & ma puissance. Choisissez de ces deux clefs. L'une ouvre l'urne dans laquelle est renfermé le feu de la vie. Une seule étincelle est capable de ranimer le sang du vieillard le plus glacé; & si

la flamme en étoit échappée, tous les hommes deviendroient immortels. Dans l'autre sont les feux de l'amour. Ah ! puis-je hésiter au choix, s'écria la princesse Flamme ! Qu'aurois-je affaire de la vie, si j'avois perdu votre cœur ? Le présent que vous me faites aujourd'hui, m'assure d'une fidélité éternelle. Je ne craindrai plus votre indifférence, puisque je vais être maîtresse des flammes de l'amour. Ce dieu aveugle cessa dès ce moment d'en disposer à son gré, & c'est la princesse Flamme qui, selon sa volonté, dispense ses feux aux mortels, n'ouvrant l'urne que quand il lui plait.

Mais au feu secret dont mon ame
Sent nuit & jour la vive ardeur,
Il faut que toute cette flamme
De l'urne ait passé dans mon cœur.



FÉERIES
NOUVELLES
Par M. le Comte de CAYLUS.



LE PRINCE COURTEBOTTE ET LA PRINCESSE ZIBELINE,

CONTE.

Il étoit une fois un roi & une reine d'une ſottiſe démeſurée, mais qui s'aimoient prodigieuſement. Il ne pouvoit y avoir dans le monde que les flatteurs de leur cour qui ne diſſent pas que leur amour étoit une preuve de leur ſottiſe mutuelle. Tels qu'ils étoient, ils étoient rois, & pour lors tout va bien, tout eſt bon, d'autant mieux que dans les tems de féerie, les princes n'avoient point d'affaires plus eſſentielles que celles de ſe bien gou-

verner avec les fées & les génies, de leur donner des gâteaux, quelques aunes de rubans & autres menues bagatelles de cette eſpèce. Il leur falloit ſur-tout avoir un peu de mémoire pour ne point oublier d'inviter aux couches d'une reine les fées ou les génies bons ou mauvais. Ils étoient encore obligés de prendre bien garde de ne point mécontenter ceux ou celles qui aimoient à faire du mal ; avec ces ſortes d'attentions tout étoit fait, un royaume étoit bien gouverné. Auſſi, depuis le tems que la féerie eſt un peu tombée, les rois d'à préſent gouvernent-ils par eux-mêmes ; ils ont tous de l'eſprit, de la connoiſſance des affaires, de la capacité, & ſur-tout ils s'attachent à connoître le cœur humain.

La reine devint groſſe ; elle employa tout le tems de ſa groſſeſſe à compoſer une liſte des noms de toutes les fées qu'il lui fut poſſible de raſſembler. Il y en avoit un grand nombre dont on n'avoit jamais entendu parler. Tous les ſujets du roi eurent ordre, ſous peine de la vie, de donner les noms de celles qui leur étoient connues, & l'on avoit grand ſoin d'écrire leurs déclarations. Mais tous les corps du royaume que l'on conſulta ſur cette grande affaire, ne furent pas, à beaucoup près, traités avec autant de conſidération que celui des nourrices & des vieilles mies, & ce fut à juſte titre, à cauſe de leurs

grandes connoiſſances & de leur profonde érudition. Elles furent donc admiſes au conſeil, & donnèrent toutes leurs avis, avec les détails, les diffuſions & les obſcurités qu'on leur a connues de tout tems.

Le tems des couches arriva, & la liſte de tous les noms qu'on avoit pu recueillir, rempliſſoit (quoique de petite écriture) un des plus gros volumes *in-folio*, pour lequel on avoit fait dreſſer un grand pupitre ſur une eſtrade au pied du lit de la reine, & le tout reſſembloit aſſez à un lutrin.

Au moment que l'on s'en doutoit moins, les douleurs prirent à la bonne reine, & ce fut préciſément entre minuit & une heure. Le roi, pour lors, étoit dans ſon premier ſomme; mais elle accoucha ſi promptement (quoique l'on fût bien aſſuré que ce fût ſon premier enfant, & qu'aucune fée ne l'eût ſecourue) que le roi qui avoit été averti dès l'inſtant des premières douleurs, & qui couchoit dans une chambre ſéparée par une ſimple cloiſon de celle de la reine, que le bon roi, dis-je, n'eut que le tems de mettre ſon petenlair & ſes pantoufles, & d'accourir encore tout endormi. Malgré cette diligence, il trouva la reine accouchée; il courut au pupitre, & monta les degrés ſi fort à la hâte, que l'hiſtoire rapporte qu'il laiſſa une de ſes pan-

toufles en chemin. Que de besogne à faire pour un sot !

Le voilà donc juché devant son grand livre, tenant son martinet à la main ; le voilà donc criant à tue-tête : » je vous conjure & vous prie, » fée une telle, génie un tel de m'honorer de » votre visite, & de venir douer mon enfant «. Il se pressoit si fort, & il étoit si prodigieusement ému, qu'il ne prononça pas trois noms comme ils étoient écrits. D'un autre côté la reine s'égosilloit à force de crier : » que l'on apporte » mes gâteaux, que l'on arrange mes présens ; » prenez cette clef, ouvrez cette armoire, & » tenoit mille propos semblables ». Enfin l'on ne savoit dans cette chambre auquel entendre. Heureusement que le tems de ces sortes d'invitations étoit limité ; car les attentions de la reine, qui de tout tems avoit été fertile en ordres inutiles & souvent répétés, n'auroient pu finir, non plus que la lecture du roi, le plus grand ânoneur qui fût jamais, avant que leur petit garçon eût été en état d'être sevré (car c'étoit un prince que le ciel leur avoit donné) ; article de joie qui n'avoit pas peu contribué à démonter la pauvre tête du roi.

Quoique le tems de l'invitation ne dût être que d'une demi heure, au plus, le roi employa deux grandes heures à lire dans son grand livre, quel-

que chose qu'on pût lui dire, & cependant il n'étoit encore qu'à la troisième page. Enfin on lui fit appercevoir que plusieurs fées ou génies l'attendoient dans la grande salle du palais, & qu'ils s'impatientoient de ne voir personne pour faire les honneurs & les recevoir ; il courut dans l'équipage indécent dont j'ai déjà parlé, fit à tout ce qu'il trouva de fées dans la salle, cent excuses, & leur demanda leur protection. Presque toute l'assemblée fut touchée de son extrême soumission, & lui promit de ne faire aucun mal à son fils ; ils l'assurèrent tous qu'il parviendroit à une grande vieillesse, & qu'il jouiroit, à un certain âge, de tout le bonheur imaginable. Mais pendant la lecture du roi, une fée négresse, dont il avoit écrit le nom en lettres majuscules, dans la crainte de l'oublier, & dont jamais personne n'avoit entendu parler, ayant été nommée des premières, arriva aussi des premières dans la grande salle. Ennuyée d'attendre, & piquée de n'avoir pas été complimentée à la descente de son grand coco sur lequel elle étoit venue du fond de la Guinée : » lis toujours, dit-elle entre ses dents, ton » fils n'en sera pas plus grand, lis toujours, il » ne sera qu'un Courtebotte «. Elle auroit sans doute continué la litanie des défauts qu'elle lui vouloit donner, si la bonne Guerlinguin, qui

protégeoit particulièrement le royaume & la famille royale, ne fût accourue d'elle-même, sans attendre le moment de son appel, & n'eût conjuré la négresse de modérer sa mauvaise humeur, ce qu'elle fit avec peine. Enfin elles reçurent toutes leurs présens, rendirent visite à la reine, & retournèrent chacune à leurs affaires.

Quand tout le monde fut parti, Guerlinguin s'approcha du lit de la reine, & dit au roi, » vous n'avez rien fait de bien, tout a été de » travers ; pourquoi n'avez-vous pas daigné me » consulter ? Mais les sots sont toujours mé- » fians ; vous ne m'avez pas seulement invitée, » moi dont vous connoissez les bontés : ah ! » madame, dit le roi, en se jetant à ses pieds, » ai-je eu le tems de lire jusqu'à vous ? Voyez, » en lui montrant la marque, si je n'en suis » pas resté au commencement. Je ne suis pas » piquée, lui dit-elle, de n'avoir pas été in- » vitée, je ne prends pas garde à ces sortes » de bagatelles avec les gens que j'aime, sans » cela, je n'aurois pas sauvé bien des malheurs » à votre fils ; mais j'ai des vues sur lui, je » dois vous l'enlever, & vous ne le reverrez » que *tout couvert de fourrure* «. A ce mot que le roi & la reine ne pouvoient comprendre dans un climat aussi chaud que celui qu'ils habitoient, ils fondirent en larmes. Guerlinguin

leur dit de ne ſe point affliger, qu'elle avoit été aſſez bonne & aſſez complaiſante pour laiſſer élever le roi par ſes père & mère, qui l'avoient gâté, & ſi bien gâté qu'ils n'en avoient fait qu'un ſot; mais qu'elle ne vouloit pas qu'il en fût de même de leur fils; qu'ils ne devoient s'embarraſſer de rien autre choſe, que de gouverner ſagement leur royaume. Après, elle ouvrit la fenêtre, mit le petit prince dans un panier, & ſe donnant du talon dans le derrière, elle gliſſa ſur les airs, comme elle auroit pu faire avec des patins.

Le roi & la reine furent pénétrés d'une douleur inconcevable; ils ſe voyoient ſéparés d'un fils qu'ils avoient été ſi long-tems à faire : ils s'occupèrent des dernières paroles que leur avoit dites Guerlinguin : vous ne le verrez, nous a-t-elle dit, que *tout couvert de fourrure.* L'on conſulta tout le monde, pour s'en inſtruire; car les conſeils ſont le ſort de ceux, ou qui ne peuvent prendre de parti, ou qui n'ont point de connoiſſance; mais tous les conſultés ne purent inſtruire les gens intéreſſés. On opina donc, & l'on ſe perſuada aiſément, vu la diſpoſition où l'on étoit, que des fourrures devoient être une choſe affreuſe. Le roi & la reine prirent donc à la ſuite de tous leurs conſeils & de leurs réflexions, le ſage parti de s'affliger

tant que cela faifoit pitié. Mais tout triftes & défœuvrés que fe trouvoient le roi & la reine dans leur palais, ils ne purent fe réfoudre à donner de petits frères ou de petites fœurs à leur fils.

Revenons au petit prince; la fée l'emporta chez elle. Elle habitoit un bel & bon château de campagne. En arrivant, elle ôta à une jeune païfane, fraîche & vigoureufe, l'enfant qu'elle nourriffoit, & lui fubftituant le petit prince, elle lui fafcina les yeux, au point que la païfanne le crut toujours fon propre enfant. Il fut élevé par elle dans la baffe-cour du château; mais à mefure qu'il avançoit en âge, la fée le faifoit venir plus fouvent auprès d'elle, afin de cultiver en lui les dons de la nature. Cette fage fée étoit bien perfuadée qu'une éducation fimple & naturelle du côté de l'efprit, dure & fatigante du côté du corps, étoit le don le plus effentiel qu'elle pût donner à un prince. Mais ce ne fut pas à cette feule attention que fe bornèrent celles qu'elle voulut avoir. Elle réfolut de le former par les traverfes, les peines de l'efprit, & la connoiffance des hommes. Courtebotte avoit en effet befoin de tous les talens du cœur & de l'efprit; car en augmentant en âge, il ne parvint pas à une haute ftature; en récompenfe, il étoit agréable de vifage, bien fait dans fa petite taille, & l'on

l'on voyoit peu d'hommes plus nerveux & plus vigoureux que lui. Il avoit, dès ſon enfance, exercé ſon courage dans les forêts, & pluſieurs fois formé des troupes de jeunes gens de ſon âge, qui lui avoient toujours déféré le commandement, tant il eſt vrai que l'on fait preſque toujours dans ſon enfance, ce que l'on doit faire dans un âge plus avancé. Les années fortifient les inclinations bonnes ou mauvaiſes; mais leur principe eſt toujours indiqué dans la jeuneſſe.

Courtebotte n'ignoroit pas que le nom qu'il portoit, ſans en connoître aucun autre, étoit un ſobriquet qu'on lui avoit donné; mais, pour s'en conſoler, il s'étoit promis cent fois de l'illuſtrer, & de le rendre recommandable. La fée l'avertiſſoit ſouvent par des ſonges, qu'il devoit inceſſamment quitter un pays où l'état d'une naiſſance auſſi baſſe que la ſienne, faiſoit une ſorte de reproche à l'élévation de ſon cœur. Ce fut la ſeule voie qu'elle employa pour lui inſpirer tous les moyens néceſſaires pour mettre à fin les plus grandes aventures. Elle imprima fortement en lui la patience & la hardieſſe, dont la réunion produit le ſens froid; & l'aſſura pluſieurs fois que tant qu'il ſeroit vertueux, rien ne pourroit lui manquer dans les pays éloignés; & pour le perſuader davantage, quand elle le faiſoit venir auprès d'elle, elle ne l'entretenoit que de cou-

ronnes acquises par des gens de son espèce, & de la réputation qu'ils avoient obtenue par leur valeur & par leur bonne conduite. La tête remplie de toutes ces idées, le cœur naturellement haut & magnanime, & la taille des plus courtes, il arriva un jour dans une grande ville voisine du château de la fée, l'ardeur de la chasse l'avoit emporté jusques-là. Il étoit monté sur un joli cheval Alezan, dont la fée lui avoit fait présent depuis peu. Il étoit simplement vêtu, & n'avoit point d'autres armes qu'un arc, des flèches & un épieu; mais toute cette parure, quoiqu'un peu sauvage, avoit une grâce merveilleuse sur sa personne. Il arriva, dis-je, au moment que tous les habitans de la ville couroient à la grande place pour entendre ce que des étrangers avoient à publier. Leur cortège, leurs habillemens & leurs équipages bisares & inconnus dans le pays, attiroient la curiosité. Tout le monde couroit donc; car on a beau dire, on est badaud en tout pays.

Courtebotte courut aussi, & se trouva fort près des étrangers. Ils firent précéder la lecture qu'ils vouloient faire par le bruit de plusieurs instrumens de guerre. Quand les fanfares furent finis, un vénérable vieillard à barbe retroussée derrière les oreilles, lut à haute voix ce qui suit :

Que toute la terre sache que quiconque pourra conquérir la montagne de glace, possédera non-

ſeulement la précieuſe Zibeline, belle entre toutes les belles, mais encore tous les états dont elle doit être reine.

« Voici, dit-il, après ce cri-là, la liſte de » tous les princes qui, frappés de ſa beauté, ou » de celle de ſes portraits, ont péri en voulant » mettre à fin l'entrepriſe propoſée, & celle de » ceux qui ſe ſont nouvellement engagés pour » la conquête ». Courtebotte ſe ſentit alors animé du déſir le plus violent que la gloire ait jamais excité dans un cœur. Il balançoit cependant, en réfléchiſſant ſur ſon état, & ſur le peu de reſſource qu'il avoit; mais au milieu de l'agitation que lui cauſoient toutes les penſées qui le venoient aſſaillir en foule, le vieillard, qui venoit de faire la lecture, après s'être proſterné trois fois, découvrit une eſpèce de litière, & fit voir à toute l'aſſemblée, le portrait de la belle Zibeline. Courtebotte en fut ſi frappé, que, fendant la preſſe, & ne conſidérant plus rien, il demanda à s'inſcrire. Tous les étrangers appercevant ſa petite figure, & la ſimplicité de ſes vêtemens, ſe regardoient entr'eux, & ne ſavoient s'ils devoient accepter ſa propoſition, ou la refuſer. « Donnez, leur dit-il d'un ton haut, don- » nez que je ſigne : ſavez-vous qui je ſuis » ? On obéit; mais comme il étoit animé d'amour pour le portrait, & de colère contre les étran-

gers, il n'eut pas le tems de choisir un autre nom que le sien, & signa Courtebotte. A ce nom qui se trouvoit à la suite de tant de princes, l'éclat de rire des étrangers fut violent. « Coquins, leur » dit-il, rendez grâces au portrait dont la garde » vous est confiée, sans cela »...... Il n'en dit pas davantage, la modération le reprit; il s'éloigna d'eux, en leur promettant de leur faire voir qui il étoit, après toutefois avoir su le nom du pays de Zibeline, & le tems auquel il falloit se rendre pour tenter l'aventure.

Courtebotte, malgré son grand courage, se trouva rempli de tous les doutes qu'une pareille entreprise auroit pu causer à tout autre qu'à lui; mais comme il étoit fort connu dans la ville, & qu'il avoit signé son propre nom, que les trompettes avoient répété mille fois à la grande risée de tout le monde, & que ses petits amis le vinrent féliciter en riant sur ses grandes entreprises, il se douta aisément que le bruit de cet événement se seroit répandu jusqu'au château de la fée: il n'osa donc y retourner & se présenter devant celle qu'il croyoit sa mère, sur-tout après avoir souscrit à l'espérance d'un royaume & d'une belle princesse. Il dit adieu à ses petits amis, & les embrassa, en les assurant qu'ils ne le reverroient que roi & mari de Zibeline, ou qu'il mourroit à la peine. Il partit sans s'embarrasser davantage

de tous les propos que l'on tenoit dans le pays ſur ſon entrepriſe. Les provinces en parlèrent après que la cour en eût beaucoup parlé, & cette cour étoit celle du roi ſon père & de la reine ſa mère, qui ne ſavoient pas la part qu'ils avoient aux plaiſanteries que l'on faiſoit de Courtebotte, & qu'ils faiſoient eux-mêmes. Les pauvres princes vivoient de la façon que j'ai déjà dite. Courtebotte ſortit de la ville ſur ſon joli cheval Alezan, plongé dans ſes penſées. Il n'eſt pas étonnant qu'il eût de profondes rêveries; le ſouvenir du portrait de Zibeline l'occupa : l'embarras du voyage ſe préſenta à lui ; mais l'amour d'un côté, & de l'autre, la honte de retourner au château de la fée, lui firent abſolument prendre le parti du voyage. Il lut l'affiche que lui avoient donnée les hérauts d'armes, & ne la trouva que médiocrement claire, elle étoit conçue en ces termes : *à quatre cens lieues du mont Caucaſe, en montant au nord, vous recevrez vos ordres & vos inſtructions pour la conquête de la montagne de glace.* Belle inſtruction pour un homme qui part d'un pays où ſe trouve aujourd'hui le Japon. Cependant il s'orienta ſuivant les connoiſſances de géographie que la fée lui avoit fait apprendre dans la géographie de Robbe, & continua ſa route. Il évita avec ſoin toutes les villes, pour éviter en même tems toutes les plaiſanteries qu'il avoit entendu faire

ſur ſon nom. Comme il n'avoit pas beaucoup voyagé, il n'entendoit pas encore la raillerie; il couchoit donc dans les forêts, & croyoit ſe ſoutenir de quelques fruits qu'il rencontroit en chemin; mais la fée qui le protégeoit, & qui vouloit le ſecourir ſans diminuer ſon courage par la confiance des merveilles, lui ſouffloit des vivres pendant qu'il prenoit du repos; de façon qu'à ſon réveil, il ſe trouvoit de plus en plus frais & diſpos. Elle voulut encore, ſuivant le projet qu'elle en avoit formé dès long tems, le faire paſſer par toutes ſortes d'épreuves.

Un jour qu'il ſuivoit à ſon ordinaire le ſentier d'une forêt, elle le fit attaquer par un de ces monſtres, dont l'Amérique eſt remplie. Celui-ci tenoit du tigre & du léopard. Le combat fut vif, & Courtebotte à la fin triompha du monſtre; ce ne fut pas ſans peine, car il en coûta la vie à ſon cheval; cette perte lui fut chère, mais l'ardeur de ſon courage le ſoutenant dans cette adverſité, il continua ſon chemin à pied, & arriva enfin dans un port de mer. Il y trouva un bâtiment qui faiſoit route à peu près du côté qu'il le déſiroit, & ſe trouva ſur lui encore aſſez d'argent pour payer ſon paſſage. Il partit; mais après quelques jours de navigation, il ſurvint une tempête qui lui fit faire naufrage. Il ſe ſauva ſeul de tout l'équipage, & aborda avec grand peine dans une

île déſerte. Ce fut là qu'il eut le tems de faire de ſérieuſes réflexions; cependant ſon grand cœur ne le laiſſa point abatre. Il vécut de la chaſſe & de la pêche, du moins ſe le perſuada-t-il ainſi, mais plus certainement encore des ſecours ſecrets de la bonne Guerlinguin.

Un jour qu'il ſe promenoit aſſez triſtement ſur le bord de la mer, il découvrit un vaiſſeau qui faiſoit voile de ſon côté. Il fit des ſignaux pour demander du ſecours; mais plus le vaiſſeau approchoit, plus il lui paroiſſoit extraordinaire, & moins il appercevoit d'hommes ſur le bâtiment; enfin il vint à pleines voiles donner contre la terre. Le haſard & la fortune lui firent rencontrer un lit de vaſe, ſur lequel il échoua le plus heureuſement du monde. Pour lors Courtebotte fut à portée d'examiner de plus près le vaiſſeau; il vit que les mats étoient des arbres verts pleins de feuilles, que tous les bordages étoient couverts de petits arbres en taillis, & qu'enfin il reſſembloit parfaitement à un boſquet. Surpris de cet objet, & de la ſolitude du bâtiment, il ſauta dedans, & ne vit que des hommes réduits dans un état affreux. Ils étoient ſans mouvement, & preſque devenus arbres. Les uns tenoient au pont du vaiſſeau par les jambes, d'autres par les bras, ſuivant l'action dans laquelle la manœuvre & la communication du vaiſſeau les avoit ſurpris.

Courtebotte, frappé de la compassion qu'un pareil spectacle pouvoit causer, essaya avec le fer d'une de ses flèches, de détacher leurs membres du bois qui les retenoit. Il en vint à bout, & pour lors il les porta l'un après l'autre à terre. Il essaya de faire quelques fomentations d'herbes sur leurs membres de bois, & le fit avec succès. Il fit si bien, qu'en peu de jours, ils se trouvèrent en état d'agir & de manœuvrer comme auparavant. L'on imagine bien que Guerlinguin travailla à cette belle cure. Soit par inspiration, soit par une simple réflexion, Courtebotte fit frotter tous les membres du vaisseau avec les mêmes plantes qui avoient secouru si parfaitement les matelots; & ce secours fut donné très-à-propos, car au train qu'il prenoit, le bâtiment seroit devenu en peu de tems une grande forêt. La reconnoissance de ces pauvres matelots fut infinie : il obtint donc aisément d'eux de le conduire où il avoit dessein d'aller; mais ils ne purent lui répondre autre chose aux questions qu'il leur fit sur l'état dans lequel il les avoit trouvés, sinon que passant à la vue d'une côte remplie de bois, un vent de terre assez violent les avoit chargés; que l'air s'étoit tout à coup obscurci d'une poussière très-épaisse, qui sans doute avoit communiqué une vertu végérative à tous les corps, excepté aux métaux; qu'ils s'étoient

trouvés d'abord appesantis; qu'ensuite ils avoient perdu le sentiment; & que peu à peu, sans pouvoir l'éviter, le bois les avoit gagnés & attachés à lui. Courtebotte fit ses réflexions sur un événement si singulier; & ne voulant rien négliger de tout ce qui lui arrivoit, & qui pouvoit être utile ou curieux, il ramassa à tout hasard une assez grande quantité de cette poudre, qu'il mit dans une boëte, & qu'il conserva précieusement sur lui. La fée, qui avoit produit cette merveille, contribua beaucoup à cette inspiration; l'équipage de ce vaisseau n'eut pas de peine à quitter l'île déserte, & fit voile par le plus beau tems du monde. Après un mois de navigation, ils apperçurent la terre, & résolurent d'y débarquer non seulement pour s'instruire de leur route; mais encore pour faire de l'eau, & prendre des rafraîchissemens dont ils commençoient d'avoir besoin : Courtebotte s'embarqua dans la chaloupe qu'ils mirent à la mer; à mesure qu'ils approchoient de terre, ils ne découvroient point d'hommes : cependant ils ne pouvoient douter que la côte ne fût habitée, puisqu'ils remarquoient du mouvement, que l'on faisoit des signaux pour marquer leur découverte, & qu'enfin ils distinguoient des poussières, médiocres à la vérité, qui se rejoignoient dans l'endroit où ils vouloient aborder, ce qui prouvoit clairement

qu'on étoit ſur ſes gardes. Quand ils furent à la portée de l'œil, ils découvrirent de gros barbets poſtés le long de la côte qui faiſoient la garde; ils en apperçurent d'autres formés en troupes. Ceux qui ſe trouvèrent à l'avancée, vinrent fiérement reconnoître la chaloupe; & voyant que Courtebotte ne les accueilloit pas de ce vilain mot, tirez, & qu'au contraire, il leur dit: eh, bon jour, mes bons chiens, ce fut auſſi-tôt de leur part des mouvemens de queue infinis, & de ces cris de careſſe qui marquoient leur contentement. Ils firent plus, ils lui donnèrent la pate; ils lui demandèrent s'il vouloit les ſuivre, & s'abandonner à leur conduite; non ſeulement il comprit tout ce que je viens de dire; mais il comprit encore qu'ils ne vouloient pas qu'il fût ſuivi de perſonne de l'équipage, & que ce n'étoit qu'à lui ſeul qu'ils accordoient cette marque de confiance. La curioſité détermina Courtebotte: il ordonna donc à ſes gens de l'attendre pendant l'eſpace de quinze jours, après leſquels ils pourroient continuer leur route, quand même ils n'auroient point eu de ſes nouvelles. Il leur recommanda cependant de ménager beaucoup les habitans de l'île pendant ſon abſence, de bien vivre avec eux, & de faire leur proviſion d'eau & de tout ce qui leur étoit néceſſaire, avec les ménagemens que l'on a pour les peuples amis; quant

à lui, il s'abandonna à la merci de ces bons animaux; & à demi-lieue de la côte, il découvrit un village assez gros, qui n'étoit composé que de loges les plus jolies du monde, & les plus propres. Il rencontra avant que d'y arriver, des charrettes traînées par des chevaux & par les autres animaux destinés à cet usage par l'industrie des hommes. Il fut surpris de la culture des terres, & de voir à chaque pas tout ce que la police la plus exacte peut présenter; & cela, sans appercevoir autre chose que des barbets. On lui servit des rafraîchissemens lorsqu'il fut arrivé à ce petit village, pendant le tems qu'on atteloit deux chevaux à une chaise à l'italienne, qu'un gros barbet conduisoit, comme auroit pu faire le meilleur postillon.

Courtebotte fit dans cette voiture environ une dixaine de lieues, traversant tantôt des villages, tantôt de petites villes, & rencontrant des chaises comme la sienne menées par des barbets, dans lesquelles il voyoit d'autres barbets qui le saluoient avec une grande politesse. Enfin il arriva dans une grande ville; il ne douta point qu'elle ne fût la capitale du pays. Tous les habitans étoient aux portes, sur les murailles & dans les rues; ils avoient été avertis d'avance par un courier, de la confiance qu'avoit en eux l'étranger, & de son arrivée dans la ville. Courtebotte fut

infiniment ſatisfait des exclamations & des careſſes avec leſquelles il fut reçu. Quant il eut traverſé pluſieurs rues droites, bien pavées & bien plantées d'arbres, il arriva à une grande eſplanade, au ſortir de laquelle il traverſa une grande cour, au milieu de deux mille barbets qui bordoient la haie. Ils étoient tondus, ils avoient des mouſtaches, & preſque tous la pipe à la gueule, comme on les voit dans nos pays, quand on leur fait faire l'exercice ; il traverſa, dis-je, cette grande cour, ſur laquelle dominoit la grande loge du roi, toute brillante d'or & d'azur. Quand il en fut à certaine diſtance, il mit pied à terre par reſpect, & trouva le roi couché ſur un riche tapis d'étoffe de Perſe, environné de petits chiens occupés à lui chaſſer les mouches. C'étoit le plus beau & le plus joli des barbets ; il avoit les yeux étonnans de fineſſe, la phyſionomie douce & ſpirituelle, & la taille infiniment agréable. Quand il eut vu Courtebotte, il lui fit cent carreſſes & lui donna la patte, en reconnoiſſance de la confiance qu'il lui témoignoit. Enſuite il fit ſigne à toute ſa cour de s'avancer pour faire la revérence à l'étranger, & toute cette cour étoit compoſée de ces jolis barbets de la petite eſpèce. Ils avoient tous le maintien poli, & les barbettes ſur-tout, étoient on ne peut pas plus modeſtes. Après quelques

momens employés à ces ſortes de complimens, le roi fit ſigne à tout le monde de ſe retirer, & fit appeler un ſecrétaire d'état, auquel il dicta un compliment ſur la douleur qu'il éprouvoit de ne pouvoir ſe faire entendre de vive voix, la langue des chiens n'étant pas facile à entendre. Pour l'écriture, elle étoit demeurée la même que celle des hommes. Courtebotte répondit à ce compliment avec la politeſſe qu'il méritoit, & ſupplia le roi de ſatisfaire ſa curioſité ſur tout ce qu'il voyoit de ſurprenant à ſa cour & dans ſes états. Ce diſcours rappela au roi de triſtes idées; cependant après qu'il eut donné quelques momens aux réflexions qui s'emparèrent de lui, il lui apprit, toujours par le miniſtère de ſon ſecrétaire d'état, qu'il ſe nommoit le roi Biby; qu'une fée voiſine de ſes états, nommée Marfontice, avoit été touchée & frappée de la figure que le ciel lui avoit donnée en naiſſant, & qu'elle avoit fait tout ſon poſſible pour l'engager à l'aimer & à l'épouſer; mais qu'il n'avoit jamais pu ſe réſoudre à l'un non plus qu'à l'autre, à cauſe de l'attachement qu'il avoit pour la reine des Indes, dont il étoit ardemment aimé, & qu'enfin l'amour de la fée s'étant converti en fureur, elle l'avoit métamorphoſé & réduit en l'état où il le voyoit; que pour redoubler ſon malheur, elle ne lui avoit ôté que l'uſage

de la parole, & qu'elle lui avoit laiſſé toutes les autres facultés de l'eſprit humain; qu'il ſe conſoleroit aiſément de ſon propre malheur, ſi la fée, pour l'affliger encore plus, n'avoit exercé la même tyrannie ſur tous ſes ſujets.

Courtebotte comprit aiſément par ce diſcours tout ce qu'il avoit vu de ſingulier dans le royaume, & témoigna au roi la part qu'il prenoit aux malheurs qu'il venoit de lui confier. Mais comme il étoit naturellement avide de gloire, & curieux de le témoigner, il offrit d'abord ſon bras avec empreſſément, & jura qu'il ne trouvoit rien de difficile pour obliger un prince qui lui paroiſſoit auſſi aimable, & le tirer de l'état déplorable dans lequel il le voyoit. Le beau Biby lui répondit que ſes malheurs étoient ſans reſſource, puiſque la méchante fée avoit dit dans le cruel inſtant de ſa métamorphoſe, *jappe & ſois couvert de poils juſqu'au tems où l'amour & la fortune auront récompenſé la vertu.* Vous voyez bien, ajouta-t-il, que c'eſt être condamné à reſter barbet toute ma vie. Courtebotte en convint avec lui, & ſe ſervit cependant, avec avantage, en cette occaſion, du lieu commun dont on ſalue tous les malheureux, en lui diſant élégamment: il faut que votre majeſté prenne patience.

Biby touché de tout ce que Courtebotte lui avoit dit de compatiſſant, voulut lui prouver

que le motif de ses malheurs méritoit son attachement, en lui faisant voir un portrait de la reine des Indes, peint par Largillière. Il fit presque faire une infidélité à Courtebotte (il me semble que notre héros recevoit aisément de grandes impressions par la peinture); quoi qu'il en soit, Courtebotte applaudit à l'attachement du roi & au choix qu'il avoit fait; il ne fut plus surpris de la froideur avec laquelle il recevoit les agaceries des plus jolies barbettes de sa cour, & comprit aisément que c'étoit à tort que toutes les dames le taxoient en secret d'impuissance.

Courtebotte à son tour conta son histoire, & les grands desseins dont il étoit animé. Biby lui donna plusieurs éclaircissemens très-utiles sur la route qu'il devoit tenir, & lui fit même présent d'une carte marine dont on s'étoit autrefois servi, & que l'on avoit toujours conservée dans les bureaux.

Les deux princes n'eurent pas de peine à se jurer une amitié éternelle, car ils la ressentoient véritablement. Biby voulut reconduire notre héros jusqu'à son vaisseau. Courtebotte trouva les matelots enchantés de le revoir, & nullement inquiets de sa personne, car ils étoient comblés des présens & des rafraîchissemens qu'on leur avoit portés tous les jours à bord par ordre du roi.

Ce fut avec douleur que Biby se sépara de

Courtebotte, mais il voulut absolument lui donner, pour le suivre dans ses voyages, un écuyer qu'il aimoit, & dont il connoissoit la valeur & la capacité; il le chargea de lui mander avec soin tout ce qui arriveroit au prince son ami, & lui ordonna de s'attacher à son nouveau maître, comme il l'avoit toujours été à lui-même. Cet écuyer se nommoit Mousta, & quitta le roi avec des regrèts inconcevables; mais il lui promit de s'acquitter dignement de l'emploi dont il l'honnoroit.

Le vent pour lors étant favorable, le vaisseau de Courtebotte mit à la voile. Le chagrin que Biby ressentit de son départ, fut exprimé par un hurlement général qu'il avoit ordonné à toutes les troupes qui bordoient la côte. Peu-à-peu le vent fraîchissant, ils perdirent la terre de vue.

La navigation fut heureuse; ils reconnurent la terre vers laquelle ils faisoient route, sans avoir éprouvé aucunes des disgraces dont les voyages sur mer sont ordinairement accompagnés, & se trouvèrent à deux lieues ou environ du port où ils vouloient mouiller; mais le tems n'étant pas fort assuré, Courtebotte pria le capitaine du vaisseau de le mettre à terre. Il lui étoit assez indifférent d'être mis à la côte, lui qui n'avoit pas beaucoup d'affaires dans une ville, & qui n'étoit pas en état d'y faire aucune dépense. Il se sépara des bons

bons matelots avec quelque regrèt de sa part & beaucoup de chagrin de leur côté.

On débarqua donc notre héros à deux lieues au dessus de la ville, sans avoir d'autre compagnie que celle de Mousta, son écuyer. Après avoir marché quelque tems abandonné plus que jamais à la providence, il arriva dans une prairie charmante. Elle bordoit un bois dont la fraîcheur l'invita à prendre quelque repos. Il ne fut pas plutôt assis, qu'une petite guenon vint se poser tout auprès de lui, en lui faisant des mines & des grimaces les plus jolies du monde, il n'y fit d'abord aucune attention, mais elle les répéta si souvent, qu'à la fin, il en fut frappé, & qu'il fit ensuite tous ses efforts pour s'en rendre maître. Mais avant que de se laisser prendre, elle convint de ses faits avec lui, c'est à-dire qu'elle lui fit promettre qu'il la suivroit par-tout où elle voudroit le conduire. Courtebotte y consentit, & la guenon lui sauta d'abord sur l'épaule, & lui dit à l'oreille : « nous n'avons point d'argent, mon » pauvre Courtebotte, nous sommes mal dans » nos affaires. Hélas! que faire, répondit-il » assez tristement, il faut souffrir, & ne se pas » rebuter, j'en suis fâché pour vous, guenon, » ma mignone, car je ne pourrai vous donner » ni sucre ni biscuit; puisque vous êtes si dur à » vous-même, & si compâtissant pour les autres,

» je veux vous conduire au rocher d'or; mais il
» faut que vous ordonniez à Mousta de vous at-
» tendre ici ». Courtebotte exécuta ses ordres.
Ensuite la guenon sauta à terre, & lui dit, suivez
moi. Pour lors elle entra dans le bois, & le pré-
cédant en sautant d'arbres en arbres, tantôt l'at-
tendant, & tantôt l'appelant, il se trouva après
avoir marché environ pendant l'espace d'une
heure, dans un endroit de la forêt où le bois étoit
fort éclairci, & laissoit voir un petit pré vert au
bas d'une montagne. Cette petite prairie n'étoit
interrompue que par un rocher d'environ huit à
dix pieds de haut, & large d'environ cinq ou six.
Quand il fut tout auprès de cette espèce de cail-
lou, la guenon lui dit : donne un coup de ton
épieu contre ce rocher qui te paroît si dur; il le
donna en effet, & de la force qu'il employa, il
en éclata plusieurs morceaux qui n'avoient que
la superficie de rocher, & qui lui firent voir que
tout l'intérieur de cette masse étoit d'or. Pour lors
la guenon lui dit : « Ce que tu as cassé t'appar-
» tient, je te le donne, prens en ce que tu vou-
» dras ». Il en prit un des plus petits morceaux,
& la remercia de sa bonté. Pour lors la petite
Guenuche se transforma en une belle & grande
dame, & lui dit : « Courtebotte, soyez toujours
» vertueux, laborieux & modéré comme vous l'êtes
» à présent, & vous pouvez espérer de parvenir

» aux choses les plus difficiles. Allez, le petit » morceau que vous avez vous suffit, puisque » je lui donne la vertu de se multiplier suivant » vos besoins ; mais je veux que vous soyez ins- » truit du risque que votre modération vous a » fait éviter ».

Pour lors elle le conduisit dans le bois qu'il trouva rempli d'hommes & de femmes, dont la mine étoit have & le corps décharné, qui couroient çà & là, qui cherchoient à terre, qui regardoient en l'air, qui prêtoient l'oreille au moindre bruit, qui faisoient tantôt des vœux, tantôt des imprécations, & qui se dévouoient aux divinités les plus noires pour arriver au rocher d'or. « Tu vois les peines qu'ils se donnent, lui dit la » fée, mais tous leurs efforts sont superflus, ils » mourront à la peine ; ils ne jouiront jamais du » rocher, ils finiront leurs jours, comme bien » d'autres qui les ont précédés les ont finis, c'est- » à-dire, par se casser la tête de désespoir ».

La fée le reconduisit au lieu où elle l'avoit trouvé ; pour lors elle disparut, & Courtebotte reçut à son retour mille & mille caresses de Mousta, qui l'attendoit patiemment dans l'endroit où il l'avoit laissé. Il prit ensuite le chemin de la ville, & s'y rendit sans éprouver aucune aventure. Il s'y reposa quelques jours, & s'informa avec soin du chemin qu'il falloit prendre pour se

rendre au mont Caucase : il fit aussi beaucoup de questions sur la princesse Zibeline, mais il ne put s'instruire à fond, que sur la route qu'il falloit tenir. Il étoit encore si fort éloigné des états de la princesse, qu'il n'en entendit parler que confusément. Il acheta des chevaux, quelques esclaves, enfin tout ce qui lui étoit nécessaire pour son voyage. Toutes les empletes qu'il fit étoient simples & peu apparentes, mais bonnes & étoffées. Le petit morceau d'or fournit abondamment, & sans s'altérer, à tous ses besoins. Il traversa aisément le Caucase ; pour lors, il n'entendit parler que de Zibeline : Les étrangers se rendoient de tous côtés à sa cour ; mais en entendant parler de ses beautés & de son esprit, il entendit aussi parler du nombre de ses rivaux & de leur puissance. Celui-ci avoit une armée, celui-là des trésors, un autre avoit à sa suite tout ce que les arts peuvent fournir d'utile & d'agréable. Quant à lui, pauvre Courtebotte, il ne possédoit qu'une grande volonté de réussir, son chien & le ridicule d'un nom qui servoit encore plus à faire remarquer celui de sa petite taille. Comme il s'étoit inscrit sous ce nom dans la pancarte des ambassadeurs, il ne lui étoit pas possible de le quitter & d'en prendre un autre ; il prit donc le parti de ne s'en plus occuper, & je crois qu'il fit bien.

Après deux mois tout entiers de marche, il arriva dans la grande ville de Trelintin, capitale des états promis à Zibeline. Il employa quelques jours à s'informer des usages du pays, & à reconnoître le caractère de ses rivaux, à faire des questions sur la montagne de glace, & à s'instruire sur l'entreprise qu'il falloit mettre à fin. Voici ce qu'il apprit sur ce dernier article; car sur la montagne, comme jamais aucun homme n'en étoit revenu, on n'en pouvoit parler que par conjecture.

Farda-Kinbras, père de Zibeline, & roi d'une grande partie du nord, épousa Birbantine, fille d'un roi, son voisin. La convenance des états se trouva d'accord avec celle des humeurs & des personnes; enfin, le hasard fit en ce tems un bon mariage, mais si bon, que la tête en tourna aux deux époux, & qu'ils eurent la sottise, un jour qu'ils étoient l'un & l'autre sur un traîneau, de défier le sort de leur être contraire, tant qu'ils éprouveroient l'un pour l'autre l'amour dont ils étoient épris. « Vous verrez le contraire, dit une » bonne vieille qui se trouva là par hasard, & » que la rigueur du froid engageoit à souffler » dans ses doigts. » Le roi voulut punir l'au- » dace de cette insolente, & sauter à bas de son » traîneau; mais la reine plus douce & plus mo- » dérée l'en empêcha, en lui disant: « Hélas,

» Sire, ne vous fâchez pas, c'est peut-être une
» fée. Oui sans doute, c'en est une, dit la
» vieille, en prenant une voix ferme, croissant
» & devenant gigantesque, & faisant de sa pe-
» tite chaufrette un char de feu; de son bâton
» un grand dragon; de ses haillons un parapluie
» tout d'or, & de ses sabots deux fusées: Oui,
» c'en est une, dit-elle encore, vous verrez quel
» sera le fruit de vos amours, & vous vous
» souviendrez quelquefois, & de votre présomp-
» tion, & de la fée Guarlangandino. » Le roi &
la reine se prosternèrent devant elle, mais elle
étoit déjà bien loin; & s'envolant vers le nord,
son char & ses fusées ne laissèrent après eux
qu'une longue trace de feu. Farda Kinbras & Bir-
bantine se trouvèrent pour lors bien honteux.
Mais comment faire? il n'y avoit point de re-
mède à leurs inquiétudes.

Fort peu de tems après cette aventure, la reine
se trouva grosse, & mit au monde Zibeline, qui
parut belle dès l'instant qu'elle parut au jour.
Toutes les fées du nord présidèrent à sa nais-
sance; les états du roi étoient d'une si grande
étendue, que plus de cent fées avoient leur ha-
bitation dans son royaume: il les avoit toutes
invitées avec grand soin, & leur avoit confié les
menaces de Guarlangandino. Elle ne parut point
au festin; elle ne vint point recevoir son pré-

ſent, quoiqu'elle eût été invitée avec toute ſorte d'attention & d'empreſſement; mais après avoir laiſſé tranquillement toutes ſes ſœurs douer la petite princeſſe de toutes les vertus & de tous les talens imaginables, pendant le tems que tout le monde étoit à table, & que le roi ne pouvoit contenir la joie qu'il reſſentoit, d'avoir vu terminer les dons des fées ſans aucune oppoſition, pendant ce tems-là, dis-je, Guarlangandino ſe gliſſa dans le palais ſous la figure d'une chatte; elle entra aiſément dans la chambre de la petite princeſſe, ſe cacha ſous ſon berceau; & d'abord que les mies & la nourice eurent le dos tourné, elle emporta le cœur de la belle petite Zibeline, lui laiſſant cependant la faculté de vivre. Après ce beau coup, elle ſortit du palais tout auſſi aiſément qu'elle y étoit entrée; elle fut ſeulement houſpillée par quelques chiens & par quelques marmitons. Elle trouva ſa voiture qui l'attendoit ſur la grande place, & fut enfermer le larcin qu'elle venoit de faire, dans la montagne de glace, tout auprès du pole arctique. Elle impoſa tant de difficultés pour pouvoir en faire la conquête, qu'elle compta jouir toute ſa vie du malheureux état dans lequel cette pauvre cour alloit être réduite. Les fées partirent après le dîner, sans ſe douter de la moindre choſe; par conſéquent, le roi & la reine ſe trouvèrent

dans une parfaite sécurité. Zibeline, belle comme le plus beau jour, apprenoit tout avec une facilité inexprimable ; mais on ne voyoit en elle aucun sentiment tel qu'il pût être ; l'esprit faisoit en elle toutes les fonctions, mais le cœur ne disoit mot ; eh ! comment auroit-il parlé ? Il étoit dans la montagne de glace. Zibeline, il est vrai, étoit en croissant, l'admiration de tous ceux qui la voyoient, quant à la beauté : elle n'ignoroit pas qu'une princesse devoit savoir danser ; elle dansoit donc, mais elle ne s'en acquittoit que par méthode : on ne voyoit point dans sa danse ce tour heureux, ce je ne sais quoi que peut donner la seule envie de plaire. Elle avoit la voix belle. Elle chantoit, mais elle ne rendoit jamais le sentiment des paroles. Elle prononçoit le mot d'amour, & tous ceux qui le suivent, comme elle eût fait les mots d'une langue étrangère qu'elle n'eût point entendu. Est-ce chanter, que ce qu'elle faisoit avec sa belle voix ? J'en appelle à mon lecteur. Il en étoit ainsi de toutes ses opérations.

Malgré l'admiration & la flatterie de toute une cour, malgré l'aveuglement paternel, on s'apperçut d'un défaut aussi essentiel que celui que la princesse possédoit ; car enfin, quand on n'aime point, on ne peut être aimé long-tems. Malgré la certitude de ce principe, nos princesses ont

toujours imité Zibeline dans les commencemens de sa vie, non pas sur l'amour, s'entend. Pour remédier à un si grand inconvénient, on courut à la consultation des fées, Farda-Kinbras les invita, & convoqua une assemblée générale, dans laquelle il exposa ses griefs, & finit en les conjurant d'examiner de nouveau la princesse sa fille. « Certainement, leur dit-il, vous avez laissé » votre ouvrage imparfait, & je vous puis assurer qu'il y manque quelque chose; je ne saurois trop vous dire ce que c'est; mais ce qu'il » y a de vrai, c'est que je vous avance un fait » certain. » Elles l'assurèrent toutes qu'elles n'avoient rien oublié de tout ce qu'elles devoient à un roi leur ami, tel qu'il avoit toujours fait profession de l'être. Après ce compliment, elles furent rendre visite à Zibeline; mais en entrant dans sa chambre, elles s'écrièrent toutes : Ah! c'est un miracle! c'est un prodige. Toute la cour & la princesse elle-même, malgré son grand esprit, crurent que ces exclamations étoient adressées à sa beauté; mais les fées après être sorties, dirent naturellement au roi & à la reine qu'elles venoient de voir une chose surnaturelle, que leur fille n'avoit pas plus de cœur que sur leur main.

Farda-Kinbras & Birbantine se mirent à jeter les hauts cris à cette nouvelle, & conjurèrent tout le sacré collège de remédier à cet inconvé-

tient. Pour lors, la plus âgée d'entre les fées ouvrit son pseautier ou grimoire, (car elle le portoit toujours pendu à son côté, avec une belle & grosse chaîne d'argent, à laquelle pendoit aussi son clavier) elle trouva que cette privation de cœur étoit une opération de Guarlangandino; & tout de suite elle découvrit ce qu'elle avoit fait du cœur de la princesse, & les difficultés qu'elle avoit attachées à la montagne de glace. « Quel » remède y a-t-il à notre malheur, s'écrioient » douloureusement le roi & la reine? Vous vous » ennuyerez long-tems, dit-elle, & vous souf» frirez certainement de voir & d'aimer une » idole comme Zibeline; mais s'il est possible » que vous voyez terminer son indifférence, ce » ne peut être qu'en la promettant elle-même » avec vos états, à celui qui aura assez de valeur » & de conduite pour la mériter, en faisant la » conquête de son cœur; envoyez son portrait » dans tout l'univers, & promettez ce que nous » venons de vous dire: elle est assez belle, & » la dot assez bonne pour déterminer tous les » princes du monde à s'exposer pour sa déli» vrance. »

Au moment même l'on dépêcha de tous côtés portraits & ambassadeurs, tel que celui que Courtebotte avoit rencontré. Il apprit encore que déjà plus de cinq cens princes, sans compter

leurs pages & leurs écuyers, avoient péri dans les neiges ou dans les glaces, & qu'il en arrivoit tous les jours de nouveaux & de tous les côtés de l'empire, un nombre difficile à compter.

Courtebotte après avoir fait toutes ses réflexions, & n'avoit pris aucun autre parti que celui de suivre tous les mouvemens de son cœur, se détermina à se faire présenter à la cour. Son arrivée n'avoit pas fait grand bruit, son équipage étant presque aussi succinct que sa taille, & la magnificence de tous les princes qui pour lors se trouvoient à la cour, obscurcissant presque celle de Farda-Kinbras, auquel on ne pouvoit cependant refuser le titre de magnifique.

Courtebotte mis très-simplement, & peu relevé par sa taille, fit la révérence au roi avec autant d'esprit que de bonne grace, & lui demanda, selon l'usage, la permission de baiser la main de la princesse sa fille, comme un homme qui comptoit la délivrer ou périr à la peine. Quand il eut déclaré qu'il s'appeloit Courtebotte, le roi, tout accoutumé qu'il étoit à représenter, eut peine à retenir son sérieux, quoique notre héros eût pris la licence d'ajouter à son nom le titre de prince: il étoit si loin de chez lui, qu'il étoit bien pardonnable. Cet exemple des tems reculés, n'a pas été un des moins suivis par la suite.

Quoi qu'il en soit, Courtebotte en homme

d'efprit, voyant que le roi crevoit, comme l'on dit, dans fes panneaux, en voulant fe retenir, & que les princes fes rivaux, dont il étoit environné, n'avoient au contraire aucun ménagement, & qu'ils éclatoient fcandaleufement, adreffant la parole au roi, lui dit, « Sire, que » V. M. fe mette à fon aife, qu'elle éclate, je » m'eftime trop heureux de la pouvoir amufer; » mais que ces Meffieurs me prennent pour leur » jouet, c'eft à quoi je faurai mettre bon ordre; » & choififfant des yeux celui dont l'air étoit le plus fat, il fe détermina à s'en prendre à lui. C'étoit le prince Fadaffe, un de ces grands héros dont les romans font farcis, fier de fes aïeux, enivré de fa longue figure, & charmé de fes grands cheveux de filaffe. Courtebotte lui dit donc, en le regardant fierement : « Eh vous! mon grand » Monfieur, croyez-vous n'être pas plus ridi» cule que mon nom? Je vous défie au combat, » foyez armé comme il vous plaira. » Fadaffe accepta le défi, en ricanant de pitié de la témérité de fon adverfaire, & le combat fut arrêté pour le lendemain. Courtebotte au fortir de l'appartement du roi, fut conduit dans celui de Zibeline. Il fut frappé de fa beauté, & fe remit avec peine de l'émotion qu'elle lui caufa. Voici à peu de chofes près le compliment qu'il lui fit.

« Je viens du bout du monde, attiré par la

» beauté de votre portrait, Madame, pour vous » offrir mes ſervices; je vous apporte une bonne » volonté infinie : mais le ridicule du nom que » je porte, qui n'eſt pas à la vérité des plus élé- » gans, m'a déjà fait une affaire dans votre cour: » Je dois demain combattre un grand vilain » prince; je vous ſupplie d'honorer mon combat » de votre préſence, & de prouver à l'univers » entier, que le nom ne fait rien à l'affaire, » & qu'enfin, vous avouez Courtebotte pour » votre chevalier. »

La princeſſe ſourit, car elle avoit de l'eſprit, & lui dit avec politeſſe qu'elle l'acceptoit avec plaiſir. Il lui demanda pour lors, ſi elle ne protégeoit point ſon adverſaire le prince Fadaſſe; « Hélas! dit-elle, je n'en protège aucun, tous » ces Meſſieurs m'importunent, & leur folie » m'eſt inſupportable. Je me trouve fort bien » comme je ſuis; que parlent-ils toute la jour- » née de me délivrer? Je ne comprends rien à » tout ce qu'ils me veulent; de l'amour, diſent- » ils, des ſentimens, & mille autres choſes » plus plates que je n'ai pu retenir. Courtebotte avoit trop d'eſprit lui-même pour ne pas ſentir dans ce moment, qu'ayant envie de plaire à une perſonne qui n'a que de l'eſprit, il ne faut non plus ſe plaindre qu'étaler ſes ſentimens; mais qu'il faut avant que de ſe déclarer, obtenir

la confiance, & s'avancer par l'agrément. Il lui répondit donc sans la contrarier ; & tournant la conversation sur le compte de ses rivaux, il leur chercha quelques ridicules, & sur-tout au prince Fadasse. Zibeline lui en sût bon gré, & lui aida même à en trouver ; de façon que dès le premier moment, Courtebotte devint celui de toute la cour, dont elle aimoit le plus la conversation.

Toute la ville & la cour furent occupées du combat, dont le spectacle étoit assigné pour le lendemain. Le roi, la reine, & la princesse, se placèrent sur leur amphithéâtre. Le prince Fadasse parut dans la lice avec les plus belles armes du monde & les plus magnifiques, suivi de vingt-quatre écuyers & de cent palfreniers, qui menoient chacun un cheval en main ; & Courtebotte entra de l'autre côté, sans autres armes que son épieu, vêtu simplement, mais avec goût, & suivi seulement de Mousta, son barbet, qui menoit un cheval dans la grande perfection. Le parallèle de ces deux adversaires fit rire toute l'assemblée, & Mousta attiroit tous les regards. Quand les juges du camp furent placés, & que les trompettes eurent donné le signal, les écuyers de Fadasse sortirent de la lice, & Mousta en fit autant. Les deux champions coururent avec fureur l'un contre l'autre. Courtebotte, dont l'adresse & l'agilité étoient infinies,

évita le coup que le prince lui vouloit porter, & trouva le moyen de prouver qu'il n'en vouloit point à sa vie; car le coup qu'il étoit le maître de lui donner, il le porta à son cheval, qu'il renversa mort sur la place. Courtebotte sauta légérement à terre, & dégagea Fadasse de dessous son cheval, en lui disant qu'il ne vouloit point de l'avantage qu'il avoit eu. Fadasse furieux des ménagemens de son adversaire, mit l'épée à la main; mais Courtebotte la lui fit sauter en mille pièces, & lui dit après : « Je respecte trop tout » ce qui est attaché à la princesse Zibeline pour » vous faire périr; allez la remercier de la vie » qu'elle vous donne. » Les écuyers rentrèrent dans le camp, & Mousta sautant à bas de son cheval, fut rechercher celui de son maître, lui tint l'étrier; & ressautant sur le sien, ils sortirent très-sérieusement de la carrière, au bruit des trompettes & des acclamations du peuple. Le roi & la princesse envoyèrent féliciter Courtebotte dans la petite maison qu'il avoit choisie pour son habitation, & lui offrir un appartement dans le palais. Courtebotte ne tarda pas à les aller remercier, & ne parla de son combat qu'avec la modération d'un galant homme, & d'un homme fait pour la victoire. La princesse lui demanda pourquoi il étoit si légèrement armé, Courtebotte lui répondit qu'il n'en avoit

pas agi ainsi par aucun mépris pour son adversaire ; mais que l'arme dont il s'étoit servi, lui étoit plus commode. Ensuite elle lui fit des questions sur Mousta ; elle eut envie de le voir & de le caresser. Courtebotte l'assura qu'il étoit à son poste, c'est-à-dire dans l'antichambre, avec les écuyers. Une jeune esclave reçut l'ordre d'aller l'avertir que Zibeline le demandoit ; effectivement Mousta se présenta avec le respect & le maintien d'un barbet qui connoissoit la cour & ses usages. On lui fit faire cent mille choses plus surprenantes les unes que les autres ; enfin, la princesse ne put s'empêcher de prier Courtebotte de le lui sacrifier, & de lui en faire un présent. Courtebotte y consentit avec joie, non-seulement par politesse, mais encore parce qu'il prévoyoit qu'il ne pouvoit avoir un espion plus sûr & plus fidèle auprès de Zibeline, du roi, & de toute la cour.

Le combat & la façon noble & aisée dont il s'en étoit acquitté, donnèrent une grande considération à Courtebotte.

Sur ces entrefaites on eut avis que l'ambassadeur d'un roi voisin, & très puissant, étoit sur la frontière, & qu'il demandoit la permission de venir à la cour, pour traiter d'une affaire de conséquence ; c'étoit le roi Brandatimor qui le dépêchoit. On lui envoya sur le champ un courier,

&

& l'on ordonna qu'il fût reçu ſur toute la route, avec tous les honneurs poſſibles, car les états de ce prince étoient contigus; & de plus, c'étoit un roi renommé par ſa valeur perſonnelle, par la bonté & la qualité de ſes troupes, & enfin, par tout ce qui peut rendre un roi terrible. L'ambaſſadeur précéda ſes nombreux équipages, & vint en poſte avec ſes lettres de créance. Il ſe nommoit Arrogantin. Il vit le roi *incognito*, & lui préſenta une lettre d'un ſtyle aſſez mauvais, dont voici les termes à ce que l'on m'a fort aſſuré.

BRANDATIMOR A FARDA KINBRAS,

Salut.

Si j'avois vu plutôt qu'hier un des portraits de la belle Zibeline votre fille, je n'aurois pas ſouffert qu'un auſſi grand nombre d'aventuriers & de petits princes ſe fuſſent gelés & morfondus pour la mériter : quant à moi, je crains peu les concurrens, d'abord que je me ſerai déclaré comme je le fais, en vous demandant votre fille en mariage, & je ſuis bien aſſuré qu'ils ne perſiſteront pas dans leurs pourſuites. Arrogantin a donc ordre de moi de l'épouſer ſur le champ à mon nom, car je ne crois point à tous les contes que m'ont faits les voyageurs que vous envoyez par tout le monde conter vos fariboles ſur la

montagne de glace ; & quand il seroit vrai qu'elle n'auroit point de cœur, je ne m'en embarrasse point du tout, étant aussi certain que je le suis de lui en faire venir un. Je vous embrasse, mon cher beau-père.

La lecture de cette lettre embarrassa beaucoup Farda-Kinbras, & lui déplut infiniment, aussi bien qu'à Birbantine, & la vanité de la princesse fut offensée au dernier point de la hauteur du style, & du tour de la demande; mais ils prirent tous trois la résolution de tenir cette négociation secrète, jusqu'à ce qu'ils fussent déterminés au parti qu'ils pouvoient prendre. Mousta s'étoit trouvé présent à l'entrevue, il avoit été témoin de l'impression qu'elle avoit causée; il ne manqua pas d'en avertir Courtebotte par un billet. Cette nouvelle l'anima de fureur. Le détail de la lettre le mit presque hors de lui-même; cependant il prit le parti de se contenir, & médita long tems sur les expédiens que l'on pouvoit trouver pour éluder une demande faite d'une façon aussi brutale : mais ce fut inutilement qu'il donna la torture à son esprit. Dans cette agitation il courut chez la princesse, comme ils étoient tous deux occupés de la même pensée, & qu'ils étoient l'un & l'autre révoltés contre la hauteur & l'insolence de Brandatimor, la con-

versation tomba d'elle-même sur ce chapitre, & sur la révolte que les deux erreurs de l'esprit & du cœur causent à tout le monde, mais sur-tout à ceux qui s'en trouvent les victimes. La conversation s'échauffa, & Courtebotte parut si bien instruit de la circonstance présente, que la princesse en fut étonnée, & lui avoua tout ce qu'il savoit déjà, en lui demandant conseil. Courtebotte qui n'avoit encore pu se déterminer à rien, lui conseilla de différer la réponse tout autant qu'il lui seroit possible, & l'assura que la superbe entrée qu'Arrogantin promettoit avec tant d'emphase & si peu de modestie, lui pouvoit servir de prétexte pour éluder du moins pendant quelques jours. Zibeline approuva cette petite ressource, toute foible qu'elle étoit, car elle redoutoit infiniment Brandatimor. Elle conseilla donc au roi & à la reine de ne promettre leur réponse qu'après l'entrée de l'ambassadeur; & ce fut en effet le parti auquel on se détermina.

Arrogantin reçut avec quelque sorte d'impatience ce petit retardement; mais il leur dit que dès le lendemain de l'arrivée de son équipage, qui devoit être dans peu de jours, il donneroit à toute la ville, & à tous les petits princes dont elle étoit inondée, l'idée de la puissance & des trésors de son maître. Courtebotte au désespoir, & dans une perplexité infinie, voyant le jour de

l'entrée qui s'approchoit, à bout de toutes ses idées, intercéda vivement la bonne Guerlinguin. Il pensoit souvent à elle, (car son cœur n'étoit point ingrat) mais il avoit pris la ferme résolution de ne l'importuner que dans les grandes occasions. Celle-ci lui parut être de ce nombre : il l'invoqua donc; & la nuit, abattu par l'agitation de son esprit, il la vit elle-même en songe, qui lui dit : « Courtebotte, tu t'es bien conduit jusqu'ici, continue d'être laborieux & vertueux, & tu trouveras de bons amis dans l'occasion; fais valoir à Zibeline le succès qu'aura l'entrée de l'ambassadeur. » La joie réveilla Courtebotte : il voulut se jeter aux pieds de la fée, mais il n'apperçut aucun objet, & craignit un moment de n'avoir éprouvé une sorte de contentement que par l'illusion d'un songe. Cependant il espéra; & sans parler à la princesse de tout l'amour qu'il ressentoit pour elle, il lui tint, sur un événement qui alloit arriver, de ces propos qui ne disent ni oui ni non. A la question qu'il lui fit, en lui demandant si elle seroit bien obligée à quelqu'un qui la délivreroit des importunités de Brandatimor; elle l'assura que l'obligation qu'elle lui auroit seroit infinie. Il poussa la question plus loin; il voulut savoir ce qu'elle désireroit à cet heureux mortel, elle l'assura que ce seroit de ne rien aimer, d'être comme elle.

Un amant a beaucoup à ſouffrir quand il a de ſemblables propos à ſoutenir de tout ce qu'il adóre, auſſi déchiroient-ils le cœur du pauvre Courtebotte.

Les équipages d'Arrogantin arrivèrent; & par une morgue digne de ſon maître & de lui, il ne voulut ſe ſervir que de ce qu'il avoit conduit avec lui : Il demanda donc ſon audience pour le lendemain; elle lui fut accordée, & tous les habitans de la ville ſe placèrent dès le point du jour, pour voir une magnificence annoncée avec autant de hauteur & de vanité. La bonne Guerlinguin prit ſoin de fournir aux plaiſirs de l'aſſemblée, car elle faſcina les yeux de tous les ſpectateurs, & chargea l'Illuſion (cette divinité qui n'a que trop de pouvoir ſur le genre humain) de punir l'orgueil de Brandatimor, & de ſervir indirectement Courtebotte. Les livrées parurent donc à tous ceux qui virent l'entrée d'Arrogantin, des guenilles & des locques que des gueux auroient eu honte de porter; tous les chevaux que l'ambaſſadeur & ſa ſuite trouvoient piaffans & caracolans, parurent des roſſes maigres à faire pitié, & qui n'avoient pas la force de ſe traîner; les beaux harnois tout d'or ne firent aucun autre effet que celui des colliers de charrue, ornés de leurs vieilles peaux de moutons, & tous les pages reſſemblèrent parfaitement aux plus vilains ramo-

neurs. Les trompettes & tous les autres inſtrumens rendirent le ſon des flutes à l'oignon, ou des peignes devant leſquels on met un morceau de papier ; & la file des cinquante caroſſes fut regardée comme l'auroient été cinquante charettes toutes dépenaillées.

Arrogantin parut dans la dernière avec la morgue d'un prince brutal qu'il croyoit dignement repréſenter. Ce qui jetoit un plus grand comique, & un plus grand ridicule ſur toute l'entrée, c'étoient les viſages & le maintien fier que donne la vanité ſatisfaite, & qu'avoient l'ambaſſadeur & ſa ſuite, car l'illuſion ne portoit que ſur les parures & ſur les ornemens ; elle laiſſoit voir les hommes avec les airs & les façons convenables à ce dont ils ſe croyoient environnés.

Les huées & les riſées de tout le peuple furent proportionnées à la ſingularité dont ils voyoient tous les équipages. Le roi qui fut averti long-tems avant de l'arrivée de l'ambaſſadeur (car il marchoit très-lentement & d'un pas convenable à ſa dignité) ne crut pas, & avec raiſon qu'il fût de la ſienne, de recevoir un ambaſſadeur dont il ſe croyoit inſulté à ce point là. Il fit donc fermer les portes de ſon palais, & refuſa l'audience. Arrogantin qui ne pouvoit concevoir la raiſon d'un tel refus, lui dont la magnificence égaloit en effet l'arrogance, fut aiſément tranſporté de fureur,

Pour lors, il ſe répandit en injures contre le roi, & contre tout un peuple qui le chargeoit lui-même de toute ſorte de plaiſanteries; & le menu peuple autoriſé par le refus de l'entrée du palais, en réponſes aux injures magnifiques qu'il diſoit, & aux menaces terribles qu'il faiſoit, reconduiſit l'ambaſſadeur & ſon cortège à coups de pierres & d'ordures, dont il fut ſur le point d'être aſſommé, & dont il ſe ſauva avec grand-peine.

Arrogantin partit dès le moment même, non ſans avoir employé ſes pouvoirs à faire une déclaration de guerre des plus terribles qu'on ait jamais faites; & j'ai ouï dire que cette fois étoit la première dans laquelle on eut employé la menace de tout mettre à feu & à ſang.

Quelques jours avant cette belle ambaſſade, le roi Biby avoit dépêché à Courtebotte un de ſes coureurs, avec une lettre pleine d'amitié, d'offres de ſervices, & de curioſité pour tout ce qui le regardoit. Courtebotte répondit à toutes ſes bontés comme il devoit y répondre; il l'inſtruiſit de tout ce qui s'étoit paſſé, & ſur-tout, n'oublia pas de lui détailler l'hiſtoire d'Arrogantin, & la terrible guerre que cet événement allumoit entre les deux rois Farda-Kinbras & Brandatimor. Il donna les lettres au coureur de Biby, le ſoir même de l'aventure, & le fit partir ſur le champ, avec ordre de faire autant de diligence qu'il lui

feroit poſſible ; il ne put finir ſa lettre, ſans demander à ſon cher Biby un ſecours de quelques milliers de barbets de la meilleure volonté & des plus aguerris, en lui promettant de ne rien négliger pour tout ce qui leur feroit néceſſaire, & le faiſant juge du beſoin qu'il avoit d'un tel ſecours.

Le roi, la reine & la princeſſe, ne pouvoient rien comprendre au procédé d'Arrogantin, ou plutôt à celui de Brandatimor : le premier vraiſemblablement n'agiſſoit pas ſans ordres, & la marque de mépris qu'ils en avoient reçue, leur paroiſſoit avec raiſon, s'accorder mal avec la demande qu'il leur avoit faite de la princeſſe leur fille.

On ſe prépara vivement à la guerre, & tous les autres princes qui ſe trouvèrent à la cour, offrirent leurs ſervices, & demandèrent les plus grandes charges de l'armée. Courtebotte ne fut pas un des derniers à témoigner ſa bonne volonté ; mais il ne demanda que l'emploi d'aide de camp auprès du général qui fut nommé pour commander l'armée : c'étoit un vieux parent du roi, fort galant homme, & célèbre par ſes victoires.

Quand l'armée fut aſſemblée, elle marcha ſur la frontière ; elle arriva aſſez à tems pour s'oppoſer à celle que Brandatimor aſſembla avec fu-

reur, dans la résolution de faire la conquête de Zibeline & de ses états, & de se venger de toutes les insultes qui lui avoient été faites en la personne de son ambassadeur. Tout ce que l'armée de Farda-Kinbras put faire au commencement de la campagne, ce fut d'être sur la défensive, & de s'opposer aux fureurs d'un roi brutal & outragé. Courtebotte s'acquit l'estime des officiers & des soldats, & cette estime ne le rendit encore que plus doux avec ses égaux, & plus soumis avec les généraux. Il battit les troupes ennemies toutes les fois qu'il les rencontra & qu'il se trouva avoir de petits commandemens ; & la fortune enfin secondant sa bonne conduite & sa valeur, il est aisé de s'imaginer qu'elle étoit la jalousie de ses rivaux.

Enfin, Brandatimor qui vouloit, à quelque prix que ce fût, satisfaire sa fureur, trouva le moyen d'engager une affaire générale ; elle fut terrible, mais malgré la valeur des troupes de Farda-Kinbras, malgré les secours & l'activité de Courtebotte, la bataille fut perdue, & le général fut tué. Courtebotte sauva la vie à plusieurs de ses rivaux, & nommément au prince Fadasse. Il fit plus, car après la mort du général, ce fut lui qui fit la retraite de l'armée ; il en sauva les débris, & jeta des troupes dans toutes les places qui pouvoient être attaquées. Il tourna tête cent

fois dans sa retraite contre les vainqueurs, & les contraignit cent fois de s'arrêter; enfin, tantôt par les actions personnelles, tantôt par la façon dont il posta ses troupes, il empêcha les progrès de la victoire. La rigueur de la saison survint, qui suspendit toute hostilité.

Courtebotte revint auprès du roi, qu'il trouva dans une consternation infinie, & qui n'imagina pas de meilleur expédient, que de confier le commandement de l'armée à notre héros; il le pria de l'accepter, & rien ne se fit plus à la cour que par ses conseils. Une plus grande autorité ne lui attira que plus d'amis. L'amusement de son esprit plaisoit à celui de Zibeline, il la voyoit souvent; mais du côté du cœur, il ne faisoit pas le plus foible progrès. L'hiver se passa, pendant lequel Courtebotte se conduisit, comme je viens de le dire, & pendant lequel il forma les projets de la campagne que l'on alloit commencer.

Sur ces entrefaites, il reçut des nouvelles du roi Biby. Elles étoient telles qu'il les pouvoit désirer, puisqu'elles lui apprenoient le départ de douze mille barbets de ses meilleures troupes, & qui tous n'avoient suivi que leur bonne volonté, pour venir combattre & secourir son bon ami Courtebotte. Biby lui mandoit encore de faire trouver ses ordres sur les frontières, & que le général Barbesalle les recevroit soit pour les quar-

tiers de rafraîchissemens, soit pour ceux d'assemblée.

Courtebotte, charmé d'avoir un secours si considérable, résolut de l'employer utilement. Il pria donc Barbesalle de tenir son arrivée secrette, de faire filer ses troupes, & de les répandre sur la frontières dans les garnisons amies ou ennemies, le tout à sa volonté, & convint avec lui des moyens de les réunir quand il seroit nécessaire.

Courtebotte reçut ses ordres pour la campagne, & Carteblanche pour tout ce qu'il voudroit faire. Il arriva sur la frontière, & convint d'un rendez-vous avec Barbesalle. Ils eurent ensemble une grande conférence par écrit. Barbesalle étoit réellement un grand homme de guerre: non seulement il avoit beaucoup de valeur, mais il avoit encore l'esprit très-expédient, & notre héros le pria de passer quelques jours avec lui *incognito*.

L'armée de Farda-Kinbras n'avoit de favorable pour elle que la confiance qu'elle avoit en son nouveau général. L'armée ennemie avoit, au contraire, la présence du roi qui commandoit en personne, & dont l'amour & la vanité étoient révoltés; elle avoit de plus le souvenir de sa dernière victoire. Courtebotte résolut d'accepter la bataille qu'on lui présentoit, mais il ne prit un

tel parti qu'après être convenu de ses démarches avec Barbesalle. Ce grand barbet en conséquence du conseil qu'ils avoient tenu, détacha des aides de camp pour donner les ordres de marche & de ralliement à tous les barbets dans leurs différens quartiers; & après les avoir mis au fait des dispositions du général, les barbets se trouvèrent d'une bonne volonté à toute épreuve. Courtebotte accepta donc la bataille, & présenta un front à l'ennemi, qu'il fut obligé d'étendre beaucoup, car il étoit fort inférieur en troupes. Brandatimor comptoit sur une victoire complette & certaine : tout en effet devoit l'en assurer. L'ardeur de ses troupes, la supériorité de ses forces, & sur-tout la vanité que peut avoir un roi déjà vainqueur. Quand le signal de la charge eût été donné, & que les troupes furent prêtes à se mêler, tous les barbets qui avoient reçu leurs ordres, & auxquels il avoit été aisé de faire leurs dispositions sans être soupçonnés ni remarqués, sautèrent en même tems sur la croupe de chaque cavalier de la première ligne; ils ne se contentèrent pas de mettre les escadrons en désordre, par la surprise que leur mouvement causa naturellement aux chevaux, ils sautèrent encore à la gorge des cavaliers, en démontèrent un grand nombre, & conduisirent les chevaux dont ils s'étoient ainsi rendus les maîtres, dans le flanc

des bataillons, qu'ils mirent aiſément en déſordre ; & Barbeſalle avec mille barbets des plus déterminés, ébranla la maiſon du roi. Il ne fut pas difficile à Courtebotte de profiter d'un auſſi grand avantage, il remporta donc une victoire complette, il combattit perſonnellement Brandatimor ; & malgré ſa fureur, il le fit priſonnier de guerre. Mais ce prince, dont perſonne ne plaignoit la deſtinée, en arrivant aux pieds du trône de Zibeline, où Courtebotte l'envoya, mourut ſubitement. On attribua cette mort à une révolution d'orgueil. Courtebotte, après la victoire, renvoya les barbets dans leur pays, avec des lettres pour Biby pleines de leurs éloges & des grandes obligations qu'il leur avoit. Il les pria d'obſerver, pour leur retour, les mêmes précautions qu'ils avoient priſes pour arriver. Il en réſerva ſeulement cinquante des plus jeunes & des plus déterminés, qu'il choiſit pour ſa garde, parmi les grenadiers. Mais ce qui prouve bien que la valeur & même la témérité ne font pas toujours périr ceux que la nature honore de ce ſentiment, & qu'au contraire, il en périt moins de ceux-ci, c'eſt que, dans cette grande journée, on ne perdit guère plus de quatre cens barbets.

Courtebotte employa deux mois pour aſſurer à Farda-Kinbras la conquête qu'il fit de tous les états de Brandatimor. Après ce tems, il revint à

la cour comblé de gloire, adorer Zibeline, qui le reçut avec la ſimple joie que la victoire & les ſuccès de notre petit héros pouvoient lui donner, mais ſans éprouver ni témoigner la plus foible émotion de cœur telle qu'elle pût être. L'on ignora le ſecours eſſentiel dont les barbets avoient été pour la victoire ; ainſi Courtebotte & les troupes reçurent des éloges à perte de vue. Pour le général, il les reçut encore avec une plus grande modération qu'à ſon ordinaire, puiſqu'il n'ignoroit pas à qui il étoit redevable de ſa victoire.

Pendant le tems que Courtebotte aſſuroit les conquêtes du roi, Fadaſſe & les autres princes hâtèrent leur départ pour entreprendre la conquête de la montagne de Glace, que la guerre avoit ſuſpendue. Ils avoient vu une ſi bonne conduite en Courtebotte, tant de valeur & tant de reſſource dans l'eſprit, qu'ils crurent ne devoir pas ſe laiſſer prévenir par un homme tel que lui. Ils partirent donc avec un empreſſement infini. Courtebotte à ſon retour, apprit leur départ avec grand chagrin ; & quoique ce fût pour les intérêts de la princeſſe qu'il eût retardé l'exécution de ſa grande entrepriſe, cette même princeſſe, qui ne connoiſſoit point le mérite des ſacrifices, ne lui en ſut pas le moindre gré ; & bien loin de le conſoler d'une peine qu'il n'éprouvoit que pour la gloire de ſes armes, il ne reçut

d'elle que de ces éloges où l'eſprit a part, & qui ne flattent que la vanité, ſans rien témoigner au cœur. Courtebotte étoit trop amoureux, & il avoit le cœur trop délicat, pour ne pas reſſentir vivement toute la froideur de Zibeline. Il fallut donc qu'il ſe contentât d'être loué froidement par la plus belle bouche de l'univers. Pour les éloges qu'il reçut du roi, ils furent proportionnés aux obligations qu'il avoit à notre héros. Tous les poëtes célébrèrent à l'envi un homme qui leur avoit donné, par ſes conquêtes & ſa victoire, le plus beau champ pour la poéſie; mais il y en eut dans ce nombre d'aſſez poëtes pour exalter la majeſté de ſa taille.

Quoi qu'il en ſoit, Courtebotte, occupé de ſon amour & de ſon projet, fit cent mille queſtions au fidelle Mouſta. Ce fut en vain qu'il le retourna de toutes les façons poſſibles, pour trouver quelque rayon d'eſpérance, Mouſta ne lui put apprendre ſur les ſentimens de la princeſſe, autre choſe que ce dont il n'étoit que trop convaincu par lui-même; mais il éprouva du moins par toutes ſes queſtions, la conſolation d'être parfaitement ſûr que le cœur de Zibeline étoit abſolument indifférent; car la première idée des amans, quand ils ne ſont point aimés, eſt toujours de s'imaginer que le cœur de l'objet qu'ils adorent, eſt prévenu de paſſion pour un autre

Ils ont quelquefois raison, mais il n'en étoit pas ainsi de Zibeline.

Courtebotte, ne pouvant résister au désir de tenter l'aventure de la montagne, animé par l'amour & par la gloire, détermina son départ. Le roi & toute la cour firent tout leur possible non seulement pour le retarder, mais encore pour l'empêcher; car tout le monde étoit au désespoir de le voir s'exposer à un péril auquel tant de princes & de héros avoient déjà succombé. Courtebotte fut inébranlable dans sa résolution. Il apprit du moins, pour se consoler des retardemens qu'on avoit exigés de lui, que Fadasse, tout son grand train, & les autres princes qui, depuis peu, s'étoient exposés à l'aventute, il apprit, dis-je, qu'ils avoient eu le sort de ceux qui les avoient précédés, & qu'ils avoient péri dans les glaces. Cet exemple récent auroit dégoûté tout autre que Courtebotte; mais il sentit, au contraire, à cette nouvelle, redoubler son désir. Il fut donc prendre congé du roi & de la reine qui lui dirent adieu en fondant en larmes. Il fut ensuite baiser la main de la belle Zibeline, qui la lui donna du même sang froid qu'elle la lui avoit donnée le premier jour de son arrivée. Il la baisa, cette belle main, non sans éprouver une émotion infinie. Le roi étoit présent à cet adieu; & toute la cour, hommes & femmes, les der-

nières

nières sur-tout haussoient les épaules, & voyoient avec indignation la froideur de la princesse, tant Courtebotte avoit captivé les inclinations de tout le monde. Enfin le roi lui adressant la parole, lui dit: « prince, vous avez constamment refusé tout » ce que j'ai voulu vous offrir; les plus grands » rois de la terre en eussent été tentés, mais au » moins vous ne refuserez pas une galanterie » que je veux que la princesse vous fasse »; c'étoit une mante de Martre, dont la princesse étoit ordinairement parée. Elle étoit admirable contre le froid; mais la beauté de la fourrure rehaussoit admirablement l'éclat du teint de Zibeline, & ce n'étoit pas sans raison qu'elle étoit sa parure favorite. Courtebotte fut honoré & charmé de la proposition du roi. La princesse y joignit un compliment poli, & Courtebotte partit avec cette superbe fourrure, un petit fagot de toutes sortes de bois, accompagné seulement de deux barbets les plus beaux que l'on pût voir, & qui étoient le capitaine & le lieutenant des cinquante gardes qu'il avoit retenus des troupes du roi Biby. Il n'avoit jamais voulu, par modestie, que la compagnie entière parût à ses côtés; il l'avoit toujours tenu cantonnée dans divers quartiers de la ville, & n'avoit jamais eu avec lui que l'état major de la petite troupe; il avoit donné rendez-vous aux autres sur la frontière à jour nommé, &

leur avoit ordonné de défiler par un ou par deux au plus, afin de ne se point faire remarquer sur la route. Quel équipage pour un homme qui venoit d'ajouter un grand royaume à celui duquel il partoit adoré & respecté de tout le monde! Plusieurs personnes des plus considérables voulurent non seulement le conduire, mais encore l'accompagner; il conjura qu'on lui laissât avec son cheval, ce qu'on appelle un briquet pour faire du feu, son fagot moitié sec & moitié vert, & ses deux chiens. On lui obéit avec peine; & malgré la simplicité de son équipage, il fut reçu dans toute l'étendue du royaume avec une magnificence infinie, & des marques d'amour & de considération du peuple, plus flatteuses certainement pour les grands hommes, que les monumens élevés par la seule flatterie, à l'honneur des princes. Enfin il arriva à la frontière, c'est-à-dire, au dernier village habité; & ce fut là qu'il laissa son cheval en dépôt, au cas qu'il fût assez heureux pour revenir d'une entreprise où tant d'autres avoient échoué. A quelques pas du village, il se trouva sur la neige, sans appercevoir, tant que la vue peut s'étendre, aucun autre objet. Ces immensités de neiges ont en elles-mêmes une sorte de beauté, mais c'est une beauté pleine d'horreur. Il trouva les quarante-huit barbets auxquels il avoit donné rendez-vous,

qui l'attendoient en bataille. Il les accueillit, & prononça quelques sons qu'il avoit appris du capitaine & de Moufta; mais comme il avoit apporté un écritoire, dont l'encre heureusement ne se trouva pas gelée, il écrivit un remerciment que le capitaine lut à la tête de sa troupe. Ils l'assurèrent tous d'une fidélité à toute épreuve; & pour lors, ils commencèrent à se mettre en marche.

Le commencement de sa route étoit un peu frayé; en tout cas, elle n'étoit pas difficile à tenir, car ils n'en avoient point d'autres que d'aller directement au nord. Quand ils eurent assez marché pour se reposer, Courtebotte, dont l'esprit réfléchissant, ne laissoit rien en arrière de ce qui pouvoit lui être utile, se servir, suivant le projet qu'il en avoit dès long tems médité, de cette espèce de poudre de projection, qu'il avoit ramassé sur le vaisseau Forêt, qui avoit abordé l'île déserte. Une petite pincée de cette poudre vivifia toutes les branches de son petit fagot; elles s'acrurent en un moment, les fruits mûrs succédèrent à l'instant aux fleurs; par ce moyen, Courtebotte trouva des secours contre la faim; toutes les branches qu'il avoit saupoudrées ne poussèrent pas en feuilles & en fruits; celles de bois mort s'accrurent, & poussèrent en cette espèce avec tant d'abondance qu'avec le secours

des chiens, il fit aifément une grande enceinte de feux, au milieu defquels ils fe rangèrent; & par le fecours de ces feux, les neiges & la glace en fe fondant, leur laiffoit très-fouvent voir la terre à découvert. Voilà quel fut leur efpèce de campement, & la façon dont ils pafsèrent non-feulement cette première nuit, mais encore toutes les autres de leur route. Ce ne fut pas encore le feul bonheur qui leur arriva, quelques barbets que l'on avoit envoyés à la découverte, trouvèrent à quelques pas de leurs feux, un cheval chargé de provifions, & fur-tout, de bifcuits. Ils revinrent chercher des tifons bien enflammés; & peu-à-peu, ils dégelèrent le pauvre animal, & le conduifirent à Courtebotte. Mais comme le froid exceffif rend tous les corps incorruptibles, ils dégelèrent auffi les provifions qui leur furent d'un grand fecours. Ce fut de cette façon que Courtebotte voyagea près de fix mois; tantôt lui & fes chiens vivans des trufles & des pommes de terre admirables, qu'ils favoient trouver dans la terre qu'ils découvroient, tantôt par les châtaignes, & autres fruits de toute efpèce qui croiffoient beaucoup au-delà de leurs befoins, & quelquefois par les provifions qu'ils rencontroient, comme celles dont j'ai déjà parlé; au refte, les branches d'arbres fruitiers, & celles de bois mort ne leur manquèrent jamais; car il avoit le foin

d'en couper une petite branche de chacun de ceux qu'il laifoit à leur dernier gîte, & de l'emporter avec lui.

Courtebotte avoit défendu, fous peine de la vie, qu'on dégelât aucun de ceux dont la route étoit remplie. Ils eurent bien de la peine à foutenir l'horreur des fujets qui fe préfentoient à tous les momens, tels que toutes les figures d'hommes & de chevaux, que la rigueur du froid avoit confervées fi fort en leur entier; que non feulement ils étoient reconnoiffables, mais encore que l'on pouvoit diftinguer fur leurs vifages, les mouvemens affreux dont leur âme avoit été affectée au moment de la congellation. Il y avoit plus de trois mois que Courtebotte & fa troupe étoient en marche; ils appercevoient depuis long-tems une montagne qui fe diftinguoit par fa hauteur au deffus de toutes les autres dont elle étoit environnée : c'étoit, en effet, le lieu tant defiré. Enfin ils arrivèrent au pied de cette même montagne, la plus efcarpée que l'on puiffe imaginer. Son efcarpement en eût rendu l'abord impraticable, fans le fecours du feu avec lequel Courtebotte fe formoit des efplanades pour fe repofer, & des routes pour avancer. Le palais qui couronnoit cette montagne, étoit immenfe par fon étendue, & fuperbe par fa ftructure. Tout ce que l'architecture peut avoir de grand & de correct,

se trouvoit exécuté en neiges glacées. Quelle habitation, quelle solitude! & quels entours pour un jeune cœur!

Avec une chaleur bien ménagée (car s'il n'eût pas apporté de grandes précautions, il eût été abîmé par la fonte de ces superbes planchers) il parvint, après avoir traversé des cours, des salles & des appartemens immenses, jusqu'aux pieds d'un trône sur lequel il apperçut un carreau de neige, & sur ce carreau un diamant dont l'éclat étoit prodigieux; & dont la blancheur surpassoit toute celle dont le palais de neige l'environnoit. Ces mots étoient écrits au-dessus du trône en caractères de congellation: *Mortel que le courage & la vertu ont rendu possesseur du cœur de Zibeline, jouis en paix d'un bonheur que tu mérites aussi parfaitement.*

Courtebotte monta avec ardeur les degrés du trône, & se saisit du diamant qui renfermoit tous les sentimens de la plus belle princesse de la terre. Pour lors, semblable à ceux qu'un violent désir conduit au bout d'une carrière, & que la seule agitation de leurs sens leur a fait parcourir, mais à qui l'épuisement ne permet plus de faire de nouveaux efforts, il n'eut que le tems d'enfermer le diamant dans son sein, & dans l'instant même il tomba évanoui. Les bons chiens ne l'abandonnèrent point; ils l'emmenèrent hors

du palais, & le firent revenir à lui. Possesseur du cœur de Zibeline, dont il étoit mille fois plus flatté que de l'honneur d'avoir mis à fin une si belle aventure, il quitta sans peine la montagne de glace, & le beau palais dont il avoit été contraint de détruire une partie, par la chaleur qu'il avoit été obligé d'employer pour ne pas succomber au froid, tant il est vrai que les hommes, quand ils sont animés d'une passion, détruisent les plus beaux monumens, & que rien dans le monde ne peut résister à leur industrie. Il reprit exactement la route qu'il avoit suivie pour arriver. Tous ceux qui s'étoient exposés pour l'amour de Zibeline, le touchèrent de compassion. Il ordonna donc à ses barbets de battre tous les jours l'estrade sur les neiges, avec une grande exactitude; de s'étendre aussi loin qu'ils le pourroient, de réchauffer, & par conséquent, de ranimer tout ce qu'ils trouveroient d'animal qui eût eu vie. Ses ordres furent exécutés; de sorte qu'il ramena tous ceux que l'on croyoit perdus, & qui en effet, l'auroient été sans son secours.

Quand il fut arrivé sur la frontière, ce qui n'avoit été en lui que l'effet de la compassion, produisit celui que la plus forte vanité auroit pu rechercher, car il avoit à sa suite plus de cinq cens princes souverains, sans compter les feudataires, leurs écuyers, & toute leur suite. Il ar-

riva donc au village où il avoit laissé son cheval, & y entra avec un cortège qu'aucun prince de la terre n'avoit eu jusqu'à lui, & qu'aucun autre n'aura, je crois, jamais. L'obligation récente, que tous ceux qui composoient ce cortège avoient à notre petit héros, formoit une société charmante; mais il faut tout dire, Courtebotte vivoit avec eux d'une façon si simple, qu'il en étoit adoré. Il est certain que la modération mérite un éloge, mais ce n'est pas l'endroit de son histoire sur lequel j'insisterois davantage. Il étoit maître du cœur de Zibeline; quand on a ce qu'on a desiré avec autant d'ardeur, il est bien aisé d'être doux, & d'avoir l'humeur accorte; & le bonheur dont nous jouissons, nous porte aisément à la compassion.

Quoi qu'il en soit, à peine Courtebotte avoit-il retrouvé son cheval, & fait quelques lieues pour ainsi dire dans les terres, qu'il rencontra le fidèle Mousta qui venoit à tout hasard au devant de lui. Il ignoroit le succès favorable qu'avoit eu son entreprise, l'excès de son attachement pour Courtebotte, & sur-tout, le changement qu'il avoit remarqué dans la personne de Zibeline, l'avoient obligé de quitter la cour pour venir au-devant de son cher maître, le retrouver, ou périr à son tour dans les glaces; enfin, il avoit si bien fait, qu'il s'étoit perdu du palais, & la princesse

en avoit été inconſolable. Courtebotte apprit donc par ce fidèle écuyer, qu'il faiſoit écrire ſans ceſſe, que Zibeline, depuis un certain tems qu'il lui détermina, (& c'étoit précisément celui de la conquête) avoit été triſte ; que l'on avoit remarqué qu'elle avoit de l'humeur, & que même elle étoit devenue difficile à ſervir. Il ajouta que ſouvent elle avoit parlé de lui ; enfin, il entra dans des détails avec Courtebotte, qui le mirent au comble de ſa joie.

Mouſta n'ayant pu, par ſon état de barbet, avoir des confidences, ne ſe trouvoit au fait, que des minuties & des bagatelles qu'il avoit raſſemblées ; mais comme rien n'eſt bagatelle pour un amant bien empreſſé, Courtebotte liſoit avec avidité juſqu'à la moindre circonſtance. Mouſta avoit été frappé ſur toutes choſes, des amitiés particulières qu'il avoit reçues de la belle Zibeline, & dont le genre étoit devenu bien différent de celles qui les avoient précédées.

Courtebotte reçut un courier du roi & de la reine ; il avoit été dépêché auſſi-tôt que l'on avoit appris ſes heureux ſuccès, & la princeſſe lui fit faire des complimens par le courier.

A deux journées de la ville, les équipages du roi vinrent au-devant de Courtebotte : tous les peuples le regardèrent déjà comme leur maître, & vouloient lui rendre les honneurs qu'ils lui

devoient en cette qualité. Non-seulement il les recevoit avec modestie, mais encore avec répugnance. Il ordonna à Mousta de se rendre auprès de Zibeline quelques jours avant son arrivée, & l'on ne peut exprimer la joie avec laquelle il fut ramené à la princesse. Quelque rare mérite qu'eût ce fidèle barber, Courtebotte l'avoit donné, & c'étoit ce qui depuis un tems, le lui avoit rendu cher.

Enfin, notre héros arriva dans la grande ville de Trelintin. Je passe sous silence les magnificences de la réception qui lui fut faite, pour ne m'attacher qu'aux sentimens particuliers. Courtebotte en arrivant, voulut baiser les mains de Farda-Kinbras & de Birbantine; mais l'un & l'autre lui firent l'honneur de l'embrasser, en lui disant qu'ils le regardoient comme le maître de leurs états, & le possesseur de leur fille. Courtebotte leur dit que sur cet article il avoit bien des choses à leur déclarer. Il passa ensuite chez la princesse, qui rougit en le voyant, & qui, pour la première fois de sa vie, ne put trouver rien à dire. Ce silence élégant de l'amour fut exprimé entre eux, & se trouva accompagné de tout ce qu'il peut avoir de plus agréable. Enfin, le prince tira de son sein le gros diamant qu'il avoit pris dans le palais de glace, & le remettant entre les mains de Zibeline, il lui dit:

« Voilà, madame, ce que je n'ai pas encore
» acheté par assez de périls, ni par une assez
» grande quantité de travaux. Hélas ! prince,
» dit-elle, vous ne l'avez conquis que pour
» vous ; & si je l'acceptois de vos mains, ce
» ne seroit que pour avoir le plaisir de vous en
» rendre de nouveau possesseur. »

Le roi & la reine entrèrent à cet instant de leur conversation, & l'interrompirent pour lui faire toutes les questions imaginables, & souvent lui redemandèrent les mêmes choses auxquelles il avoit déjà répondu plusieurs fois. Mais comme il y a toujours un propos favori sur un événement, celui de ce jour-là, qui lui fut, je crois, tenu par plus de mille personnes, fut : Vous avez donc eu bien froid ? Le roi n'étoit venu chez la princesse sa fille, que pour mener Courtebotte au conseil, & le déclarer tout à la fois son gendre & son successeur. Courtebotte suivit le roi sans savoir son dessein. Quand il se vit en présence de tous les grands qu'on avoit assemblés, & de tous les états du royaume, il prit la liberté d'interrompre le roi au commencement de sa harangue, & lui dit à haute voix : « Si j'avois pu
» prévoir les bontés de votre majesté, je l'au-
» rois prévenue; mais puisque l'exactitude à tenir
» sa parole l'a fait agir avec autant d'empresse-
» ment, je lui déclarerai que je suis indigne de

» toutes les bontés dont elle veut m'honorer par
» le malheur de ma naiſſance. » Alors il conta tout ce qu'il en ſavoit, & ne cacha point qu'il étoit le fils d'un païſan. Quand il eut tranché le mot, le ciel tout à coup s'obſcurcit, le tonnère ſe fit entendre, & les éclairs brillèrent. Au bruit de cet orage on vit ſuccéder une grande lumière, c'étoit la bonne fée Guerlinguin qui deſcendit de ſon char, à la fenêtre de la ſalle du conſeil. Elle étoit in fiochi, c'eſt-à-dire dans le plus brillant équipage de la féerie, & portoit ſous ſon bras le plus joli barbet du monde. Elle adreſſa la parole à Courtebotte, en lui diſant : « Je ſuis
» contente de votre modération, & ſur-tout de
» votre bonne foi ; » puis ſe tournant vers le roi, elle déclara la naiſſance de ce prince, conta l'hiſtoire de ſa vie, & lui dit : « Votre vertu
» vous a mis au comble de vos vœux, non-
» ſeulement du côté de l'amour & de la gloire,
» mais encore du côté de l'amitié, puiſque vous
» allez revoir le roi Biby, & tous ſes ſujets,
» reprendre leur état naturel, qu'ils ne devront
» qu'à vous ; je vous ai fait paſſer par toutes les
» épreuves qui contribuent à former un roi juſte
» & grand ; je vous ai mis en état de trouver
» des reſſources en vous-même. Je vous ai fait
» connoître l'amitié, & reſſentir non-ſeulement
» les plaiſirs qu'elle procure, mais encore les

» véritables ſecours qu'elle ſeule peut faire trou-
» ver dans le cours de la vie. Voilà, je crois, la
» meilleure éducation que l'on puiſſe donner à
» un homme qui doit commander aux autres.
» Il ne vous reſte plus déſormais qu'à pratiquer
» ſur le trône, les vertus que vous avez fait
» paroître pendant que vous ne connoiſſiez en
» vous qu'un homme obſcur. Je ſais que c'eſt
» un point qui n'eſt pas ſans difficulté, mais
» je l'eſpère de la bonté de votre cœur. » Pour
lors on vit arriver un char tiré par des aigles qui, par les ordres de la fée, conduiſoient le roi & la reine, deſquels Courtebotte avoit reçu la naiſſance. Ils embraſsèrent leur cher enfant avec des mouvemens de joie infinis, & le trouvèrent en effet, comme leur avoit prédit Guerlinguin, tout couvert de fourrure. Pendant qu'ils careſſoient auſſi Zibeline, & qu'ils lui prenoient les mains à force, (car j'ai remarqué que c'eſt la careſſe que les ſots font aſſez volontiers) on vit arriver de tous les côtés de la terre, & l'on découvrit à chaque inſtant ſur l'horizon, des chars de toutes les eſpèces, qui conduiſoient un nombre infini de fées. « Sire, dit Guerlinguin au roi Farda-
» Kinbras, j'ai donné rendez-vous dans votre
» cour à toutes les fées, que des affaires preſ-
» ſantes n'occupoient pas indiſpenſablement ;
» j'ai cru que vous ne le trouveriez pas mau-

» vais, & que vous feriez bien aise de donner
» chez vous le grand bal, auquel nous nous
» trouvons pour l'ordinaire tous les cent ans. »
Le roi répondit, comme il le devoit, à cette faveur. On fit la paix entre lui & Guirlangandino, & ce fut le roi & elle qui menèrent le grand branle. Marfontine rendit sa première forme au roi Biby, & tous ses sujets éprouvèrent la même faveur; ce prince parut alors aussi beau prince, qu'il avoit été beau barbet, & épousa ce jour là même la reine des Indes, à laquelle on avoit envoyé un des équipages de ces dames. Enfin, jamais nôces ne se firent avec tant d'éclat que celles de Courtebotte & de Zibeline : ils vécurent heureux; leurs enfans partagèrent tous leurs royaumes; & Courtebotte en reconnoissance de la fourrure de martre, dont la princesse lui avoit fait présent pour son voyage, donna le nom de Zibeline aux plus belles martres, pour les distinguer des autres; & ce surnom s'est transmis jusqu'à nous.



ROSANIE,

CONTE.

Personne dans le monde n'ignore que toutes les fées, quoiqu'elles vivent plusieurs siècles, sont sujetes à la mort & à toutes les infirmités de l'animal dont elles sont obligées de prendre la figure un jour de la semaine. Ce fut dans une pareille circonstance que périt malheureusement la reine des fées. On prononça les éloges de la défunte; l'on convoqua (suivant l'usage) l'assemblée générale des fées, & l'on procéda à l'élection d'une nouvelle reine; après bien des débats, toutes les voix se réunirent enfin sur deux d'entre elles. L'une se nommoit Paridamie, & l'autre Surcantine. Elles étoient célèbres par leurs talens, & recommandables par leur capacité. Leur mérite étoit si parfaitement égal, que malgré les lumières des dames qui composoient l'assemblée, il n'étoit pas possible de faire un choix, & de donner la préférence, sans commettre une injustice. Enfin, pour accorder tout le monde,

l'on convint d'une voix unanime, que celle des deux qui produiroit aux yeux des hommes quelque chose de plus singulier que sa concurrente, seroit dès ce moment reconnue pour la reine. L'assemblée décida (avant que de se séparer) que l'admiration que l'on causeroit aux hommes, n'auroit point pour principe le bouleversement des élémens, non plus que tout le fracas devenu si commun dans les histoires de féerie. Elle déclara authentiquement qu'elle ne vouloit ni montagne transportée, ni métamorphose de cette espèce. Surcantine, en conséquence de ces résolutions, forma le projet d'élever un prince que rien ne pouvoit rendre constant ; & Paridamie entreprit de faire voir aux mortels une princesse qui soumettroit à elle tous ceux qui la verroient un moment. On ne limita point le tems qu'elles devoient employer à l'exécution de leur ouvrage. Le royaume fut remis entre les mains des quatre plus vieilles du corps, que leur grand âge éloignoit de toute ambition.

Paridamie avoit depuis long-tems un grand fond d'amitié pour le roi Bardondon ; ce prince étoit doué de talens & d'esprit ; & sa cour magnifique étoit le modèle de la galanterie, de la politesse & de la probité. On n'a jamais vu une cour semblable à la sienne ; aussi la reine Balanice étoit-elle une personne charmante. C'est

encore

encore ce que l'on a vu bien rarement ſur le trône, que deux époux à la fois ſi parfaits.

De cette belle alliance il n'étoit venu qu'une fille qu'ils aimoient à la folie ; elle ſe nommoit Roſanie, nom qu'il n'avoit pas été difficile de lui donner, puiſqu'elle étoit venue au monde avec une roſe charmante ſur la gorge. A l'âge de quatre ans, elle avoit déjà dit des choſes ſurprenantes, & pluſieurs courtiſans les ſavoient non ſeulement par cœur, mais encore ils les répétoient à tous les momens. Au milieu de la nuit qui ſuivit l'aſſemblée des fées dont on vient de parler, la reine Balanice fit un cri perçant qui réveilla le roi Bardondon ; car, malgré la galanterie de leur cour, les bons princes ne faiſoient point lit à part. La reine dit à tous ceux qui vinrent à ſon ſecours, que la douleur qu'elle avoit témoignée, n'avoit d'autre fondement que l'illuſion d'un ſonge : il m'a paru, ajouta-t-elle, que ma fille étoit devenue tout à coup un bouquet de roſes, & dans le tems que j'en examinois les fleurs avec autant de curioſité que de tendreſſe, un oiſeau, charmant à la vérité, eſt venu fondre ſur moi, & me l'a enlevée. Que l'on aille au plutôt, continua-t-elle, ſavoir comment ſe porte ma fille : on courut à ſon appartement, mais que devinrent le roi, la reine & toute la cour, quand ils apprirent que Roſanie

n'étoit pas dans ſon berceau ? Plus les recherches que l'on fit pour en avoir des nouvelles, furent inutiles, & plus la reine devint inconſolable ; Bardondon n'étoit pas moins affligé ; mais en homme ferme, il ſavoit renfermer ſa douleur.

Le roi propoſa à Balanice d'aller paſſer quelques jours dans une maiſon de campagne aſſez retirée, qu'ils avoient fait bâtir auprès de leur capitale. Elle y conſentit avec plaiſir ; car la douleur eſt amie de la retraite. Un jour qu'ils ſe repoſoient au milieu d'une étoile formée par douze allées, ils apperçurent dans chacune une païſane qui venoit à l'endroit où ils étoient aſſis, leur gentilleſſe, leur fraîcheur & leur propreté attirèrent leurs regards : plus elles s'approchèrent de leurs majeſtés, & plus elles trouvèrent qu'elles méritoient leur attention. Chacune d'elles portoit une corbeille fort agréable, & dont elles paroiſſoient fort occupées, elles les posèrent aux pieds de Balanice, & lui dirent : charmante reine, (car on n'a jamais parlé autrement à une reine, quelque laide qu'elle ait été) recevez cette conſolation dans vos malheurs. Après ce compliment, elles diſparurent : la reine ouvrit les corbeilles avec empreſſement, & trouva que chacune renfermoit une petite fille de l'âge à peu près de celle qui cauſoit ſon affliction. Cette

première vue ranima ſes douleurs ; mais enfin les grâces de ces jolis enfans la calmèrent peu à peu, & finirent par la conſoler tout-à-fait ; l'on ordonna ſur le champ des mies, des femmes de chambre, des filles de garderobe, on envoya chercher des charretées de poupées & de jouets, & l'on fit venir des hottes pleines de dragées & de confitures de la rue des Lombards. L'on apperçut qu'elles avoient toutes au même endroit de la gorge une très-petite roſe, mais parfaitement bien coloriée.

La reine avoit trop d'eſprit pour ne pas ſentir la difficulté qu'il y avoit à trouver tout à la fois douze jolis noms pour ces douze petites filles ; elle avoit auſſi trop d'uſage du monde pour ne pas prévoir que la choſe exigeoit du moins un tems conſidérable, ſur-tout en calculant les jours que nous voyons paſſer à une femme pour donner un nom à un ſeul petit chien ; elle prit donc le ſage parti de les diſtinguer par le nom des couleurs qu'elle leur attribua, & dont elle ordonna qu'elles fuſſent toujours parées. Son ordre fut exécuté, & quand elles étoient chez la reine, elles formoient le plus agréable, comme le plus ſingulier des partères. A meſure qu'elles avançoient en âge, on découvrit en elles, premièrement un fond d'eſprit infini, qu'une éducation admirable dont elles avoient parfaitement pro-

fité, avoit orné de tous ses agrémens. On vit aussi que leurs caractères différoient absolument Ainsi, perdant les noms de gris de lin, de blanc, &c. Elles prirent à juste titre ceux de douce, de belle, de jolie, de vive, de caustique, de délicate, de complaisante, d'enjouée, de sérieuse, d'agréable, de fine & de difficile.

L'on croira sans peine qu'en voyant naître leurs agrémens qui se trouvoient fort au-dessus de toute description, l'on voyoit en même tems naître l'amour de tous les jeunes gens de la cour & celui de tous les princes étrangers attirés par le bruit de tant de beautés; mais les filles de la reine (car l'on m'a fort assuré que ce fut celle-ci qui créa la première cette charge dans sa maison) ces belles filles, dis-je, étoient aussi sages que jolies, & l'amour leur étoit absolument inconnu; elles ne faisoient donc que des passions malheureuses, article sur lequel j'ai entendu dire que les autres filles des reines qui leur ont succédé ne les ont pas toujours imitées.

Tant de différens caractères, & tous soutenus par les agrémens de l'esprit, enlevoient donc tous les cœurs, non seulement à l'indifférence, mais encore aux passions qui paroissoient les plus vives. Telles étoient les douze plus jolies créatures qu'il fût possible de rencontrer sur la terre.

Surcantine, pour former l'inconstant auquel

elle s'étoit engagé, jeta les yeux sur le fils d'un roi, cousin-germain de Bardondon. Il étoit âgé de sept ou huit ans, lors du réglement des fées pour la succession à la couronne. Elle avoit doué le jeune prince Mirliflore (car c'est ainsi qu'il se nommoit) de tous les talens de l'esprit; mais elle n'oublia rien pour les redoubler encore, & ne négligea aucuns soins pour embellir sa figure & l'orner de toutes les grâces séduisantes qui font tant d'amans dangereux & d'amantes malheureuses. Non seulement sa figure devint singuliérement agréable, mais son esprit doux & vif tout ensemble, produisoit avec autant de facilité que d'agrémens, ces choses frivoles qui amusent & qui séduisent si parfaitement les femmes; le négligé comme la parure convenoient également aux charmes de sa figure, les plus beaux cheveux du monde ornoient sa tête; cette bouche séduisante de laquelle il sortoit sans cesse, & sans aucune fadeur, les discours les plus flatteurs : cette bouche, dis-je, étoit ornée des plus belles dents du monde. Il avoit encore une voix séduisante & qui portoit au cœur. Sa beauté étoit mâle, & l'on ne pouvoit avoir plus d'adresse pour tous les exercices du corps; il avoit une valeur naturelle que les femmes aimables, dont il avoit toujours été environné, avoient encore redoublé (car les femmes de ce tems aimoient de préférence les

hommes courageux un peu plus qu'elles ne les aiment aujourd'hui). Ce fut encore pour l'éducation du charmant Mirliflore, que Surcantine inventa les romans; il ne faut pas croire qu'une chose qui entretient à la fois la valeur & la tendresse dans le cœur, puisse avoir été inventée par les hommes. La fée inspira à ce jeune prince les meilleurs sentimens du monde sur tous les articles, excepté sur les femmes; elles lui représenta les langueurs d'un attachement véritable, en lui peignant les agrémens & les vivacités de la coquetterie si flatteuse pour l'amour propre. Enfin elle joignit à toutes les séductions dont elle avoit su l'orner, ce faux sentiment que nos jeunes gens n'ont que trop aujourd'hui, & qui leur persuade que plus ils ont eu de femmes (même sans les aimer) & plus ils sont recommandables.

Mirliflore, à l'âge de dix-huit ans, ne trouva plus rien dans la cour du roi son père, qu'il pût sacrifier à son inconstance. Il en partit donc, & dans tous les pays où il alla, il éprouva le pouvoir de ses agrémens, & sut employer avec succès la séduction. Il fit des malheureuses sans nombre; mais comme l'amour fait tirer parti de tout, quelque affligées que pussent être celles qui le perdoient, elles avoient du moins la consolation d'avoir été préférées; c'étoit dans cette foule & dans ce désordre de plaisirs, que Mirli-

flore avoit paſſé ſa vie, quand il arriva à la cour de ſon grand oncle le roi Bardondon. Quel plaiſir pour un homme coquet & de plus accoutumé à plaire, de la trouver parée de cent bautés! Mais que devint-il, en appercevant les douze plus jolies perſonnes que la nature eût jamais formées? De leur côté, elles ſentirent toutes beaucoup de goût pour lui, & ce goût égal en elle redoubla la ſituation embarraſſante dans laquelle il ſe trouva; enfin il en vint au point de ne pouvoir être un moment ſans elles. La douce l'engageoit par des propos charmans, que la vivacité de l'autre lui faiſoit oublier. L'enjouée le charmoit, mais il n'en étoit pas pour cela moins ſenſible à la ſolidité des diſcours de la ſérieuſe; la fine piquoit ſon goût, & la délicate le faiſoit rougir. Il ſe conſoloit avec la complaiſante des plaiſanteries qu'il avoit eſſuyées de la cauſtique; la belle occupoit des regards que la jolie lui enlevoit auſſitôt. Enfin l'agréable le ſéduiſoit, & ſa vanité étoit piquée du plaiſir de plaire à la difficile.

Une telle ſituation rendit le beau Mirliflore inſenſible à toutes les autres beautés de la cour; les agaceries, les billets, les lorgneries, les ſacrifices, toutes choſes qui juſqu'alors avoient fait ſes délices & ſa ſeule occupation, toutes ces choſes, dis-je, ne le purent animer, il reſſentit l'amour pour la première fois, quoique douze

perſonnes en fuſſent l'objet, & Surcantine elle-même fut trompée à ce ſentiment. Cet attachement pour un ſi grand nombre, lui parut la perfection de l'inconſtance qu'elle avoit entrepris de produire : elle triomphoit donc, & Paridamie ne diſoit mot.

Le père de Mirliflore écrivit, mais inutilement à ſon fils, qu'il déſiroit ſon retour : ce fut avec la même inutilité qu'il lui propoſa un mariage très-avantageux. Le prince ne put accepter aucune de ces propoſitions : rien dans le monde ne pouvoit l'engager à ſe ſéparer de ſes douze ſouveraines.

Un jour que Balanice donnoit une fête dans les jardins, & que le prince ne ſavoit à laquelle entendre, on entendoit bourdonner quelques mouches à miel; les belles filles en craignirent les piquures, elles coururent en folâtrant enſemble pour les éviter, & par conſéquent elles ſe ſéparèrent de la compagnie. Pour lors les mouches s'accrurent en un moment, & devinrent ſuffiſamment grandes pour enlever ces douze beautés; leurs cris & ceux des ſpectateurs ſe perdirent dans les airs. Cette étonnante aventure fit éprouver à toute la cour une affliction bien ſincère. Pour Mirliflore, après les premiers momens d'un déſeſpoir qui faiſoit tout craindre pour ſes jours, il tomba dans une langueur exceſſive. Surcan-

tine accourut en toute diligence pour lui donner du ſecours, & le retirer d'un état ſi peu conforme à l'éducation qu'elle lui avoit donnée. Elle lui apporta trois romans manuſcrits qu'elle n'avoit pas encore eu le tems de faire imprimer, mais il ne daigna pas ſeulement les ouvrir; il rejeta les portraits des plus jolies femmes qu'elle lui préſenta, & dont il avoit autrefois fait un amas, comme un trophée à ſa vanité. Enfin Mirliflore triſte, ſombre, & n'aimant que la ſolitude, faiſoit craindre pour ſa vie. Un jour qu'il étoit le plus abandonné à ſes triſtes regrets, il entendit de tous côtés des cris de joie, & ſur-tout d'admiration; ſa curioſité n'en fut point émue; l'étonnement que tout le monde exprimoit, étoit aſſurément bien fondé; l'on voyoit un char de criſtal qui s'avançoit lentement dans les airs, les rayons du ſoleil rendoient la voiture éblouiſſante, un nombre infini de demoiſelles dont les aîles brillantes naturellement produiſoient un éclat merveilleux, portoient mille & mille guirlandes qui formoient un théâtre de fleurs. Six autres demoiſelles étoient attelées au char; une jeune perſonne les menoit avec une adreſſe & une grâce infinie, avec des rubans de couleur de roſe; cette marche, ou plutôt cette pompe, étoit auſſi brillante que galante, mais tout ce ſpectacle ne ſe fit plus admirer, auſſi-tôt qu'il fut

poſſible de diſtinguer la beauté qui deſcendoit des cieux. Péridamie étoit aſſiſe à ſes côtés, elles mirent pied à terre l'une & l'autre au bas du grand eſcalier du palais, & montèrent chez la reine ; elles y arrivèrent enfin malgré la foule qui les environnoit, les Suiſſes eurent même une peine infinie à leur faire faire place, & le reſpect que l'on devoit au palais, ne put empêcher les exclamations que l'on faiſoit ſur la beauté dont on étoit ébloui. Grande reine, lui dit la fée, voilà votre fille que je vous amène, cette même Roſanie qui vous a été enlevée au berceau. Après les premiers transports d'une joie pareille à celle que Balanice reſſentit : & mes douze filles, ne les verrai-je plus, en ſuis-je pour toujours ſéparée, dit-elle tendrement à la fée ? Bientôt vous ne me les demanderez plus, lui répondit la bonne Peridamie ; mais elle prononça ces paroles du ton qui fait ſentir que l'on ne veut pas être pouſſé de queſtions ; pour lors elle diſparut de l'appartement de la reine, & remontant dans le char d'une vîteſſe égale à l'éclair, elle fut perdue de vue dans l'immenſité du ciel.

L'on courut annoncer ces événemens à Mirliflore ; tout ce qu'on lui rapporta de la beauté de Roſanie, ne fit pas la moindre impreſſion ſur ſon eſprit ; l'on eut même beaucoup de peine à le réſoudre à venir rendre viſite à ſa belle cou-

ſine, la politeſſe & la bienſéance furent les ſeules choſes qui le déterminèrent à faire cette démarche. Il fut frappé de toutes ſes beautés, ſa délicateſſe même étoit venue au point de lui reprocher de ce qu'il trouvoit encore quelque choſe de beau dans le monde, après la perte qu'il avoit faite. La beauté toute ſeule n'a jamais fait un inconſtant; mais à chaque inſtant de converſation, il découvroit dans le caractère & dans l'eſprit de Roſanie, tantôt un agrément, tantôt une grâce, tantôt enfin une des ſéductions qui l'avoient enchanté dans les douze perſonnes dont il regrettoit la perte; enfin il trouva dans le caractère de Roſanie tous les divers agrémens, comme il étoit frappé de tous les traits que ſon viſage lui retraçoit à la fois, un amant auſſi éclairé, auſſi tendre que l'étoit Mirliflore, pouvoit-il s'y méprendre? Toutes ſes autres connoiſſances, la parole de la fée, tous les diſcours de Roſanie elle-même n'étoient que de foibles preuves auprès de celles que l'amour prononçoit; Mirliflore, plus amoureux qu'on ne le fut jamais, obtint aiſément ſa belle couſine en mariage. Au moment qu'il en fit la demande, Peridamie parut triomphante, elle étoit dans le plus beau des chars, deſtiné à la reine des fées, car elle en étoit déjà la reine; Surcantine, à la ſeule vue de Roſanie, s'étoit départie de ſes prétentions. Peridamie rendit un

compte très-exact du plus grand miracle de la féerie qu'elle avoit produit ; elle apprit, & de quelle façon elle avoit enlevé Rosanie, & comment elle avoit séparé les douze caractères, afin de les pouvoir plus aisément rendre parfaits, & détruire en même tems l'inconstance de Mirliflore d'une façon qui ne lui fût point suspecte, & qui cependant fût certaine au moment de la réunion d'un aussi grand nombre de rares talens.

Les nôces furent célébrées, & les charmes de Rosanie avoient si fort le don de la séduction, que Surcantine elle-même voulut faire un présent aux nouveaux mariés. Rosanie ressentoit elle seule autant d'amour qu'en avoient éprouvé les douze beautés. Pour Mirliflore, il fut constant toute sa vie (eh ! qui ne l'eût pas été ?), quoique son règne & sa vie ayent été de la plus longue durée.



LE PRINCE MUGUET ET LA PRINCESSE ZAZA,

CONTE.

IL y avoit une fois un roi & une reine qui donnoient tout ce qu'ils avoient, parce qu'ils étoient les meilleurs gens du monde, & qu'ils ne pouvoient laiſſer ſouffrir perſonne. Le roi Bambou, leur voiſin, ſachant qu'ils n'avoient plus de tréſors, entra dans leur pays avec une grande armée, & s'en empara. Le pauvre roi n'ayant rien pour ſe défendre ni pour ſubſiſter, fut obligé de mettre une fauſſe barbe, & de s'en aller à pied avec la reine ſa femme, emportant ſur ſes bras, avec beaucoup de peine, le petit Muguet, leur

fils unique, âgé de trois ans, & dont la figure étoit charmante. Ces malheureux princes eurent au moins le bonheur dans leur infortune, d'éviter les pourſuites du méchant roi Bambou, qui vouloit les faire mourir. Ils traversèrent les déſerts, & ſe trouvèrent, après des fatigues incroyables, dans une belle vallée coupée par un torrent, dont la fraîcheur entretenoit des prairies admirables. Pendant qu'ils conſidéroient les beautés de la nature, qui ſeules ont le droit de nous charmer véritablement, ils entendirent une voix qui dit: *Pêches, & tu trouveras*. Ces paroles firent d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit du roi, qu'il avoit toute ſa vie fort aimé la pêche, & qu'il portoit toujours des hameçons dans ſa poche: cette précaution lui devint alors fort utile, car il les attacha au bout d'un déſeſpoir que la reine avoit heureuſement conſervé, & prit en un moment de gros poiſſons avec leſquels il fit un très-bon repas, car les pauvres princes n'avoient mangé dans le déſert que des fruits ſauvages & des racines; ſenſibles à ce foible ſecours, & touchés de la beauté du lieu, ils firent une feuillée pour ſe mettre à l'abri; ils ramaſſèrent des feuilles & de la mouſſe dont ils ſe firent un bon lit. Tout eſt comparaiſon. Cette petite habitation leur parût donc bientôt pleine de délices; cependant, ils trouvèrent que des troupeaux manquoient à

leur bonheur, & la reine imagina qu'elle pourroit les garder avec le petit prince, pendant que le roi iroit à la pêche, car elle continuoit non-ſeulement à être très-abondante, mais les poiſſons qu'il pêchoit étoient d'une beauté raviſſante, & les couleurs de leurs écailles étoient auſſi vives que brillantes, ſouvent même il s'en trouvoit d'arlequins. Ce n'eſt pas tout encore, ils s'apprivoiſoient aiſément; & le roi s'étant apperçu de cette particularité, remarqua qu'ils apprenoient à parler & à ſiffler plus vîte qu'aucun perroquet. Cette découverte lui fit prendre la réſolution d'en aller vendre à une ville aſſez voiſine de ſa retraite. Il y fut en effet, & voyant qu'il n'y avoit dans le marché aucun poiſſon de cette même eſpèce, il expoſa les ſiens, & fit remarquer ce qu'ils ſavoient faire & dire, en aſſurant qu'ils étoient jeunes; qu'il ne les avoit inſtruits que depuis peu de tems; & qu'ainſi, leurs talens ne pouvoient qu'augmenter. Une choſe auſſi ſingulière auroit réuſſi dans tous les pays; mais elle ne pouvoit manquer de faire un grand effet dans une ville où le luxe étoit en ſi grande recommandation; auſſi tout le monde s'empreſſa pour acheter les poiſſons du roi, on lui donna tout ce qu'il demanda de ceux qu'il avoit apportés, & même on lui fit promettre de revenir avec d'autres; en peu de tems les poiſſons de-

vinrent fort à la mode; on les mettoit dans de grands vafes de criftal pleins d'eau, que l'on pendoit comme des cages dans les appartemens; leurs belles couleurs paroiffoient à découvert, & l'on pouvoit aifément les affortir aux meubles. Avec l'argent que le roi retira de ces beaux poiffons, il fut en état d'acheter des troupeaux, & d'embellir fa retraite de toutes les chofes néceffaires : il fentit bientôt après les douceurs de la vie qu'il menoit, & ne regretta plus fon beau royaume.

La fée du Hêtre, touchée de la fituation de ces princes malheureux, habitoit la vallée où le hafard les avoit conduits; c'étoit elle qui leur avoit fait entendre la voix qui leur confeilloit de pêcher, & qui les prit fous fa protection, parce qu'elle aimoit beaucoup les enfans, & que le petit Muguet, qui ne pleuroit jamais, devenoit tous les jours plus joli. Il eft très-aifé de plaire aux gens affligés, en compatiffant à leurs malheurs; auffi, fans avouer d'abord fon état de fée, elle fit connoiffance avec le roi Pêcheur & la reine Bergère, qui prirent en très-peu de tems une fort grande amitié pour elle, & lui confièrent même le beau Muguet, leur unique efpérance : elle le menoit dans fon palais, & c'étoit avec un grand plaifir de fa part, car elle lui donnoit fans ceffe des tartes, des gâteaux & de la bonne

crême

trême ; elle employa d'abord ces moyens pour s'en faire aimer ; mais dans la suite, elle fit usage du goût qu'il avoit pour elle, & s'en servit pour lui inspirer des sentimens convenables à sa naissance, & lui donner des connoissances nécessaires à tous les hommes ; mais encore plus à un prince. Malgré tout le soin de la fée, la vanité l'emporta, & corrompit les bons sentimens que la nature avoit établies dans son cœur ; & lorsqu'il eut atteint sa quinzième année, la vie champêtre le dégoûta ; cette ville voisine, où le luxe & la mollesse régnoient à l'envi, le séduisit ; & se livrant à tous les charmes de l'inconstance, il fit autant de conquêtes qu'il eut dessein d'en faire, car il étoit charmant. Le roi & la reine étoient fort affligés de ce genre de vie ; mais ils ne savoient comment s'y opposer ; car, entre nous, la fée du Hêtre étoit un peu trop bonne. Sur ces entrefaites, elle reçut la visite de Saradine, une de ses compagnes ; elle étoit si fort en colère, qu'elle ne pouvoit parler. Eh mon dieu ! qu'avez-vous donc, lui dit avec douceur la fée du Hêtre ? Hélas ! vous en allez juger, lui répondit-elle. Vous savez que non contente d'avoir doué Zaza, héritière de l'île des Roses, de tout ce qu'une princesse peut espérer pour plaire, je l'élevois auprès de moi avec des soins infinis ; que croyez-vous qu'elle m'a fait ? non, je n'en saurois re-

venir, continua-t-elle. En me faisant plus de caresses & d'amitiés qu'à son ordinaire, elle m'a fait promettre de lui accorder une grace. Ses manières m'ont séduite, & j'avoue que j'ai juré; enfin, voici ce qu'elle m'a demandé: Vous m'avez accablée de bontés, a-t-elle ajouté, je suis comblée de vos dons, mais je vous conjure de me les ôter; car enfin, si j'ai le bonheur de vous plaire, je ne sais si c'est par moi-même, & je serai toute ma vie dans la même situation avec tous ceux que je dois rencontrer; voyez donc quel dégoût vos bontés, dont je ne suis point ingrate, ont répandu sur ma vie. J'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu, continua Saradine, pour la faire changer d'avis, mes efforts ont été inutiles; n'ai-je pas raison, continua t-elle en colère, de lui faire souffrir autant de peines que je comptois lui procurer de plaisirs & de satisfaction? Après avoir fait la cérémonie nécessaire pour lui ôter tous mes dons, je viens, continua-t elle, me reposer avec vous, & chercher dans votre solitude une dissipation dont j'avoue que j'ai grand besoin; mais dans le fond, que lui ai-je ôté, à cette Zaza que j'aime peut-être encore? La nature l'a formée si belle, & lui a donné tant d'esprit, qu'elle n'a besoin que d'elle-même pour plaire. J'ai voulu commencer, poursuivit Saradine, par lui faire éprouver les peines du corps, & je l'ai

tranſportée dans ces déſerts où je viens de la laiſſer. Quoi ! ſans aucun ſecours, lui demanda la bonne fée ? Oui, reprit Saradine ; hé bien, continua la fée du Hêtre, donnez-là moi, je n'augure point mal de ce qu'elle vous a demandé, il faut punir ſa vanité, & la corriger par l'amour : il y a plus d'eſprit dans ſon procédé, que n'en ont d'ordinaire toutes ces petites ſottes que nous avons la bonté de douer. Saradine accepta la propoſition, & laiſſa la fée du Hêtre dans la forêt. Son premier ſoin fut d'écarter tout ce qui pouvoit incommoder la belle Zaza, & de former devant elle un petit ſentier d'une herbe molle, qui la conduiſit avec une ombre charmante à l'habitation du roi Pêcheur & de la reine Bergère. Ils furent ſurpris en la voyant ; mais ils furent encore plus touchés de l'état déplorable où les ronces & les épines l'avoient réduite avant que Saradine en eût pris ſoin, & quoique les agrémens de la figure augmentent toujours l'intérêt ; plus on a ſouffert, & plus on eſt ſenſible aux malheurs des autres. Ces bons princes étoient aſſis ſur le bord du torrent ; ils laiſſoient paſſer la plus grande chaleur du jour, & ſe repoſoient du travail de la matinée, en attendant un repas convenable à leur état préſent. Le roi fut au-devant de Zaza, qui n'oſoit s'approcher ; la candeur qui régnoit ſur ſon viſage, & quelques mots polis, ſimples &

remplis d'intérêt, que l'usage du monde peut seul apprendre à prononcer, l'eurent bientôt rassurée; & l'ayant conduite dans sa cabane, elle accepta sans peine le repas & le couvert. Zaza leur conta tout ce qui lui étoit arrivé sans aucun déguisement. Le roi fut charmé de son esprit, & la reine trouva qu'elle avoit été bien hardi d'oser contredire une fée. Vos bontés, madame, lui répondit Zaza, m'empêchent de regretter ce que j'ai fait; car enfin, ce que j'ai mérité jusqu'ici, je ne le dois qu'à moi-même, & ma conduite & ma reconnoissance me feront obtenir encore plus dans la suite, par les soins que j'apporterai à vous plaire, si vous me permettez de faire ici quelque séjour; de semblables discours charmèrent également le roi & la reine; ils regardèrent Zaza comme un présent du ciel, & comme une consolation dans la peine que leur causoit l'absence presque continuelle du prince Muguet, car il étoit sans cesse à la ville, où la fée lui entretenoit une maison magnifique, & toutes les commodités possibles. Zaza s'établit donc dans la cabane, & partageant les soins du ménage avec la reine, elle ne fut bientôt extrêmement aimée. On la présenta à la fée du Hêtre, à laquelle on conta son histoire qu'elle savoit aussi bien que personne; mais elle ne fit pas semblant d'en être instruite; & se laissant aller au goût qu'elle avoit

pour la jeunesse aimable, il ne lui fut pas difficile d'en être aimée ; elle la fit venir souvent dans sa retraite ou dans son palais de feuilles ; il étoit formé par les plus beaux arbres & les plus anciens du monde ; l'enlacement de leurs branches formoit plusieurs appartemens & plusieurs étages, dont la déesse Astrée de messire Honoré Durfé, n'étoit qu'une copie très-imparfaite, mais que le sentiment rendra toujours préférable. La fée lui montroit tous les jours quelques-unes des raretés qu'elle avoit rassemblées pour son amusement. Mais Zaza préféroit à tous les autres endroits, le cabinet des romans. Il est vrai que cette pièce étoit fort agréable ; l'on y voyoit, dans un ordre charmant, les morceaux les plus rares, qui ont été la base ou le plus grand ornement des romans, comme l'épée de Lisvart, la lance de Roger, le modèle de l'arc des loyaux amans, un parfaitement beau tableau de la gloire de Niquée ; en un mot tous les plus beaux livres que l'imagination a su créer pour plaire & pour amuser, ils charmoient Zaza. Mais comme elle vouloit être parfaite, elle s'instruisoit aussi de tous les contes des fées qu'elle pouvoit apprendre ; non contente de la mener dans le cabinet des romans, elle la faisoit souvent entrer dans un autre, où lui montrant les plus grandes raretés, elle disoit à chaque pièce, c'est pour

celui qui l'époufera ; tantôt c'étoit un beau chapeau d'or ; tantôt un vaiffeau qui voguoit entre deux eaux, un cor de chaffe fait d'un rubis, deux cierges de cire bleue qui ne fe confommoient point, des diamans qui en produifoient d'autres, & mille autres chofes auffi belles que fingulières dont le détail feroit trop long. Comment ne pas aimer à la folie quelqu'un qui ajoutoit aux charmes de la fociété l'efpérance de faire d'auffi beaux préfens ; car la belle Zaza ne doutoit point que ces raretés ne fuffent un jour les préfens de fa nôce. Il eft vrai que la fée du Hêtre ne lui avoit jamais rien dit de plus pofitif. Mais pourquoi les lui auroit-elle montrés, s'ils ne lui avoient été deftinés? Il y auroit eu de l'impoliteffe & de la dureté dans le procédé de la fée. Mais elle n'en agiffoit avec cette douceur apparente, que pour la punir plus effentiellement. Pour y parvenir, elle jeta les yeux fur le beau Muguet. J'ai déjà dit, ce me femble, qu'il avoit pris autant d'éloignement pour la campagne, que de goût pour la ville dont j'ai parlé. Le luxe & les plaifirs fuffifoient pour occuper pleinement un jeune homme doué de la beauté, mais qui fort attaché à fa figure, la croyoit encore plus parfaite. Quelqu'un blâmera peut-être la fée du Hêtre de fon indulgence ; mais elle aimoit ce jeune prince, & ne

vouloit le corriger des plaisirs que par les plaisirs mêmes. Ce remède est encore plus doux qu'il n'est sûr ; mais enfin par bonté elle n'en avoit point imaginé d'autres. Muguet, le modèle & l'exemple de nos petits maîtres, vouloit être par-tout, connoître tout le monde, passer pour avoir eu toutes les jolies femmes, & pouvoir les mettre sur un catalogue qu'il tiroit à vanité d'augmenter. Des projets aussi beaux l'empêchoient de rendre visite à la fée, encore moins à ses parens ; la campagne l'ennuyoit, disoit-il, & ces bonnes gens trop simples n'entendoient point sa langue, & n'admiroient point les récits qu'il leur faisoit de ses prétendues prouesses. Il étoit le plus occupé de ces belles réflexions si communes à la jeunesse, lorsque la fée du Hêtre le jugea très-propre à mortifier la belle Zaza. Elle lui en parla souvent comme d'un jeune homme charmant, & dont la naissance, égale à la sienne, pourroit être un parti convenable pour elle, si leurs sentimens se trouvoient conformes. Elle annonça le retour de Muguet quelques jours avant son arrivée. Zaza se prépara à cette vue par mille attentions sur sa parure, & quoiqu'elle ne doutât point du succès, elle étoit agitée de mille idées qui toutes lui promettoient une conquête assurée. Mais la fée du Hêtre qui ne doutoit point que le prince, par goût, par nouveauté

ou par vanité, ne s'enflammât pour elle au premier coup d'œil, avoit trouvé moyen d'y mettre ordre; car elle avoit répandu ſur toute la perſonne de Zaza un air gauche & une altération ſur les traits de ſon viſage qui ne paroiſſoient qu'aux yeux du beau Muguet. Il entra dans le palais des Feuilles, plus agréable encore que la fée ne l'avoit repréſenté; mais regardant à peine Zaza, il fit cent queſtions à la fée, & pour le moins autant de récits. La princeſſe fut très-étonnée du peu d'effet de ſes charmes, & par un dépit qui n'eſt que trop naturel, & qui ſe fait ſentir en un moment, elle ne répondit au compliment, qu'il ne lui fit que par égard pour la fée, qu'avec beaucoup de dédain; mais ſes dédains furent inutiles, on ne les remarqua ſeulement pas. Zaza piquée, ne douta point que les charmes de ſon eſprit ne méritaſſent ſon attention, & quoiqu'elle eût grand ſoin de les faire paroître, cette dernière reſſource ne lui fut pas plus utile. Connoit-on l'eſprit à un certain âge? La beauté fait cent conquêtes contre une que fait l'eſprit; celui-ci ne ſert ordinairement qu'à les conſerver.

Les réponſes du prince étoient polies, mais elles n'étoient point accompagnées de cette vivacité qui donne envie de dire quelque choſe d'auſſi agréable que ce que l'on vient d'entendre, non plus que de cette ſurpriſe & de cette façon

d'écouter qui découvre jusqu'es dans le silence le contentement que l'on inspire : plusieurs visites confirmèrent le malheur de Zaza ; car le prince avoit touché son cœur, & malgré tous les ridicules qu'elle lui avoit trouvées sans peine, elle n'avoit pu résister aux charmes de sa figure ; après s'être dit à elle-même tout ce que nous lisons dans les romans, & ce que l'on peut dire dans une situation pareille, elle regretta mille fois les dons qu'elle n'avoit pas voulu conserver. Muguet, de son côté, étoit surpris des éloges que la fée, le roi & la reine faisoient continuellemenc de la figure de Zaza : ils servoient à le confirmer dans l'idée du peu de goût qu'il trouvoit aux gens de la campagne ; & pour leur prouver finement l'opinion qu'il en avoit, il leur faisoit à tout moment le portrait des beautés de la ville qu'il aimoit, qu'il avoit aimées, ou qu'il comptoit aimer. Ces propos étoient autant de coups de poignard pour Zaza, qui souvent en étoit témoin. La fée vouloit cependant le corriger aussi du commerce de ces femmes connues sous le nom de caillettes : elle avoit assurément raison, car elles rendent presque toujours un homme insupportable, & sûrement ridicule. Pour venir à bout de son dessein, elle lui fit remettre par un inconnu qui fit son message avec beaucoup de mystère, un paquet qui renfermoit un portrait de Zaza, telle

qu'elle étoit en effet ; il étoit accompagné de cette lettre.

Cette beauté, beaucoup d'esprit, un cœur tout neuf avec un grand royaume, auroient comblé les désirs du beau Muguet ; mais son inconstance est redoutable.

Ce billet fit moins d'impression sur l'esprit du prince, que le portrait n'en fit à ses yeux. Il s'écria souvent, ne pouvant s'en empêcher que jamais il n'avoit rien vu qui fût à la fois si beau & si joli ; il n'est pas possible, continuoit.il, qu'une telle physionomie soit trompeuse, & que l'esprit ne réponde à tant de charmes. Après ces premiers transports, il fit un retour sur lui-même, & courut à la ville pour éviter le ridicule d'être amoureux d'un portrait, & pour chasser promptement toutes les idées qu'il en avoit pu recevoir ; mais il ne trouva plus dans les beautés qu'il croyoit les plus piquantes, les attraits qu'il y avoit laissés ; celle-ci, disoit-il, n'a pas cette finesse dans les yeux ; cette autre n'a point autant de grâces dans le sourire ; le nez de celle-là n'est pas si bien façonné ; en un mot, tout ce qu'il apperçut ne ressembloit point au portrait, dont, malgré lui-même, il se trouvoit occupé. La ville, bientôt après, lui devint importune ; & comme

il ne ſavoit plus s'occuper, ni ricanner de ces minuties qui compoſent ordinairement le commerce des femmes du monde, lui-même il leur parut moins aimable ; le ſéjour de la fée du Hêtre, & la retraite de ſes parens commencèrent à lui paroître plus agréables. La fée ne fit pas ſemblant de s'appercevoir de ce changement ; & voulant, au contraire, le traiter comme elle avoit toujours fait, & contribuer à ſes plaiſirs, elle aſſembla dans ſon palais toutes les femmes que le prince avoit aimées, & leur donna un grand dîné, où Muguet, qui ſeul en faiſoit les honneurs, jouoit un rôle très-embarraſſant. La vue de tant d'objets, les uns quittés fort mal, les autres tournés en ridicule, ou ſacrifiés, & que même il ne voyoit plus que par leur mauvais côté, lui firent une telle impreſſion, que jamais fête ne fut plus ennuyeuſe ; car il étoit l'objet des regards tendres, mécontens, piqués, jaloux, ironiques, fades, ou ſottement animés. Cette fête, compoſée d'une vingtaine de femmes, qui, dans tout autre tems, auroit été ſon triomphe, devint alors une ſource de remors & de réflexions qui le conduiſirent encore au dégoût de ſa vie paſſée. Pendant ce tems, la malheureuſe Zaza étoit chez le roi pêcheur & la reine bergère, humiliée, c'eſt tout dire pour une jolie femme. Elle croyoit que l'abſence détruiroit à la fin des ſentimens qu'elle ne pouvoit

ſe pardonner. Mais que peut-on propoſer à une paſſion qui réſiſte au mépris ? Muguet, s'adonnant à la retraite, & commençant à en éprouver les douceurs, fit renaître non pas de l'eſpérance dans le cœur de Zaza, mais au moins quelque curioſité ; car elle voulut ſavoir ce qui cauſoit le changement qu'elle remarquoit en lui. Plus elle l'examinoit, plus elle voyoit les apparences de l'amour. Eh ! qui le connoît mieux que ceux qui le reſſentent? Mais auſſi plus elle croyoit reconnoître les apparences du ſentiment, & plus elle voyoit avec douleur qu'elle étoit bien éloignée de l'inſpirer. Aucune des démarches du prince ne pouvoit être priſe pour cette timidité, qui ſouvent retarde les conſolations que l'amour eſt au moment de donner. Zaza, douce & timide (car une femme ne devient fière & haute que par les ſoumiſſions & la déférence qu'on a pour elle) Zaza, dis-je, voulant au moins voir le prince, cherchoit les occaſions de l'entretenir ; & lui, de ſon côté, loin d'éviter ſa converſation, la cherchoit ; il ne put même lui cacher ſon amour, mais il convint qu'il n'oſoit ſe l'avouer à lui-même, tant il avoit occaſion d'en rougir ! Cet aveu, que la princeſſe ne pouvoit s'attribuer, lui fut infiniment ſenſible ; mais enfin, comme elle étoit accoutumée à ſurmonter ſa douleur, elle ne laiſſa rien échapper qui pût découvrir le

malheureux état de son cœur. Un jour que le prince étoit endormi au pied d'un arbre, elle s'en approcha doucement, pour jouir sans trouble du plaisir de le voir : quelle fut sa surprise, quand appercevant un portrait à ses côtés, elle le reconnut pour le sien ! & quoiqu'en l'examinant, elle n'en fût pas trop contente, la joie & le saisissement d'un bonheur inespéré la firent presque éclater; mais quand elle se rappela la façon dont il vivoit avec elle, la distraction, les idées tendres qu'il avoit en sa présence, & dont elle n'étoit point l'objet, elle tomba dans de nouveaux embarras; mais tout ce qui soulage la jalousie, étant un bonheur, & ne pouvant plus être jalouse de tous les soins qu'il donnoit à ce portrait, elle ne pensa plus qu'aux moyens de le faire déclarer : ses efforts furent inutiles; aussi plus elle y pensoit, moins elle pouvoit comprendre comment il se pouvoit faire que le prince adorât son portrait, & eût en même tems une si grande indifférence pour elle : il convenoit cependant qu'elle avoit beaucoup d'esprit; souvent même il désiroit à l'objet pour lequel il soupiroit un caractère semblable à celui qu'il aimoit en elle. C'étoit bien peu mériter pour un aussi grand amour, il en faut convenir. La vue de son portrait l'avoit cependant rendue plus hardie : aussi se hasarda-t-elle un jour de lui demander le nom de l'heu-

reuſe princeſſe dont il étoit occupé. Hélas! je voudrois pouvoir vous le dire, lui répondit triſtement le prince. Eh! ſeigneur, qui vous en empêche, reprit la tendre Zaza? Que pouvez-vous craindre? tout, hélas! interrompit Muguet, puiſqu'elle m'eſt inconnue, mais je ne demeurerai pas long tems dans le trouble où je ſuis; & ſi l'univers la renferme, elle ne peut échapper à mes recherches. Zaza, ſurpriſe au dernier point, vouloit douter de ce qu'elle avoit entendu; mais enfin l'envie de plaire étant toujours accompagnée de patience & de douceur, elle le conjura de lui montrer ce portrait; & pour l'obtenir, elle ne lui déguiſa point de quelle façon elle l'avoit déjà vu. Le prince y conſentit, & Zaza, l'ayant examiné quelque tems, lui dit d'un air modeſte en le lui remettant, qu'il étoit aſſez bien. Un éloge auſſi foible fut mal interprété par le prince, qui ne put s'empêcher de lui dire: je vous avoue, Zaza, que je croyois votre eſprit au-deſſus de ces petiteſſes ſi communes dans les femmes; croyez-vous, continua-t-il vivement, que l'on puiſſe trouver ailleurs cet éclat mêlé de tant de douceur & de grâces? Je crois, ſeigneur, lui répondit Zaza en rougiſſant, que cette princeſſe doit être contente du peintre. C'eſt à-dire, dit Muguet, que vous la croyiez flattée. Sans doute, mais cependant on la peut reconnoître,

reprit Zaza en baissant les yeux. Quoi! vous la connoissez, s'écria le prince; de grâce, tirez-moi de peine, dit-il en se jetant à ses genoux; comptez que je vous devrai la vie, si je puis voir, par vos soins, un objet si parfait. Eh bien, seigneur, reprit la princesse avec les yeux baignés de larmes, n'avois je pas raison de vous dire qu'il étoit flatté; pourquoi voulez-vous m'obliger à vous en faire convenir? Le prince eut alors besoin de toute sa politesse pour ne lui rien répondre. Pensant comme il faisoit, toute réponse eût été choquante; mais voyant que Zaza s'attribuoit cette peinture, & ne voulant pas lui faire sentir à quel point il la trouvoit aveuglée par sa vanité, il se leva d'un air froid & réservé, sans proférer une seule parole; & jamais une conversation vive n'a fini si brusquement; car, par d'autres raisons faciles à imaginer, Zaza, de son côté, ne pensa point à la soutenir; & le prince s'étant retiré, partit quelques heures après. Ce départ mit la princesse au désespoir; car enfin elle ne pouvoit se croire aimée; & l'absence du prince lui fit voir avec tant d'horreur les lieux témoins du mépris que l'on avoit fait de ses charmes, qu'elle résolut de s'en éloigner, & qu'elle partit sans témoigner sa reconnoissance au roi, à la reine & à la fée, ne pouvant se déterminer à faire l'aveu de ses malheurs: ils intéressoient trop son amour

propre pour avoir besoin de confiders. Quand elle eut marché quelque tems, accablée de sa douleur, elle apperçut de très-loin une petite maison, vers laquelle elle adressa lentement ses pas (car elle étoit extrêmement fatiguée); plus elle en approchoit, & moins le bâtiment lui paroissoit considérable; enfin elle distingua une petite vieille assise sur le pas de la porte, qui, la regardant d'un air assez refrogné, je parie, lui dit-elle, quand elle la put entendre, que voilà de mes demandeuses que la paresse engage à courir le pays. Hélas! madame, lui répondit Zaza en pleurant, une triste destinée m'oblige à vous demander le couvert. Eh bien! ne l'avois-je pas dit, qu'elle me demanderoit quelque chose? Du couvert; elle viendra au souper; du souper, on voudra de l'argent pour continuer son chemin; vraiment, vraiment, si l'on trouvoit tous les jours sa dupe, je ne voudrois pas vivre autrement; mais, pour moi, je ne la suis pas; on bâtira, on achetera des provisions, ce sera pour vous? Nenni, ce sera pour les passans; je parie qu'une jeunesse comme çà a plus d'argent que moi, il faut que je la fouille, dit-elle en se levant, & s'appuyant sur son bâton. Hélas! madame, reprit Zaza, je voudrois en avoir, vous me feriez grand plaisir de l'accepter. Mais vous êtes bien vêtue, continua la vieille, pour la vie que vous menez.

Quoi!

Quoi ! vous croyez, reprit Zaza, que je vous demande l'aumône. Je ne sais pas ce que vous faites, lui répondit la vieille, mais je sais bien que vous n'apportez rien. Au reste, continua-t-elle, en regardant toujours ses habits, que me voulez-vous? le couvert, n'est-ce pas? encore passe, cela ne coûte guère; mais de là vous viendrez au souper : nenni, nenni, je n'entends pas cela; car à votre âge, on a l'appétit toujours ouvert; de plus, vous avez marché, & je parie que vous mourez de faim. Hélas! madame, lui répondit Zaza, quand on a du chagrin, on n'est pas difficile à nourrir. Eh bien, dit elle, en se déridant un peu, si vous me promettez d'être bien triste, vous passerez la nuit avec moi : j'y consens : pour lors elle fit asseoir Zaza à ses côtés; & frappée de la beauté de ses habits qui cependant étoient des plus simples, elle disoit toujours avec étonnement : cote dessus, cote dessous, voyez combien tout cela vous a coûté, ne valoit-il pas mieux garder de quoi manger à vos dépens, que d'en demander aux autres? Si l'on étoit sûr d'en trouver, comme je vous l'ai déjà dit, cela seroit fort commode; mais dans ce tems-ci, on ne donne rien, on vend tout, & l'on a bien raison, car on ne sait pas ce qui peut arriver, le tems est si dur. Ces habits sont bien chers, ajouta-

t-elle. Hélas! madame, répondit la princeſſe, ils ne m'ont rien coûté, & je n'ai jamais ſu ce que c'étoit que l'argent. Qu'avez-vous donc appris, s'il vous plaît, reprit la vieille? Ah! je le vois bien, vous êtes de ces petites demoiſelles du monde qui mépriſent le ménage, & qu'un amant aura ſans doute abandonnée. Non, madme, répondit Zaza, je ſuis plus à plaindre & plus ſage que vous ne le ſoupçonnez; mais puiſque mon état ne peut vous toucher, continua-t-elle, en fondant en larmes, ſi mes ſervices pouvoient vous convenir, vous pourriez.... Moi! des ſervices, reprit la vieille, il faudroit les payer, & je ne ſuis pas trop bonne pour me ſervir moi-même, une ſervante coûteroit trop d'argent, une ſervante ne me laiſſeroit rien, elle mangeroit tout. Madame, lui dit Zaza, réduite au ſort le plus déplorable, je ne vous demanderois rien, je vous ſoulagerois dans vos peines, je ferois, en un mot, tout ce qui dépendroit de moi pour vivre dans un lieu auſſi retiré que celui-ci. C'eſt pour m'attraper, reprit la vieille, que vous dites que vous me ſervirez pour rien; cependant je conçois que vous le pouvez faire; mais comment voulez-vous que ma ſervante ſoit mieux vêtue que moi? Cela n'eſt pas poſſible: il y a cependant remède à tout, je vous donnerai d'autres

habits, si vous voulez me laisser les vôtres. Allons, voilà qui est fait, je n'y regarderai pas de si près, & je vous prendrai à mon service, car dans le fond je suis bien vieille, & il pourroit m'arriver quelque accident. La pauvre Zaza qui ne cherchoit qu'un asyle à l'abri de tous les regards, consentit à tout, & la vieille ayant été chercher un petit paquet, vint l'aider à se deshabiller, disant toujours : comme cela est doublé ? Ah! bons dieux, que d'ampleur ? & mesurant la juppe sur son bras, elle s'écrioit : il y a pour le moins quatre juppes dans celle-là, vous n'auriez jamais pu marcher avec tout cet attirail, mon enfant, ni vous tourner dans ma maison. En disant cela, elle plioit avec une grande propreté toutes ces étoffes pour lesquelles elle avoit une véritable considération, & Zaza se couvroit des vieux haillons que la vieille lui avoit apportés. Quand elle la vit ainsi vêtue, elle lui dit : vous êtes à merveille, & je vous aime beaucoup mieux avec ces habits, comment vous appelez-vous ? Madame, reprit la triste princesse, je m'appelle Zaza. Eh bien ! Zaza, voyez quelle est ma bonne foi, que de gens à présent seroient capables de ne vous pas tenir parole & de vous renvoyer ! Convenez au moins que je suis bonne femme. Hélas ! madame, lui répondit Zaza,

que pourrois-je regretter ? Ne ſuis-je pas à préſent dans un état plus convenable à la ſituation de mon cœur. La vieille attribuant ſon inſenſibilité aux chagrins qu'elle éprouvoit, ne laiſſa pas que d'être frappée de ſon peu d'attachement pour des choſes dont elle faiſoit tant de cas ; car elle comptoit avoir gagné des habits pour le reſte de ſa vie. Quand l'heure du ſouper fut venue, elle entra dans ſa maiſon, ne voulant pas que Zaza la ſuivît, & revint, en lui diſant : ſoupons à préſent. Pour lors, elle lui donna un très-petit morceau de pain noir, & ſervit deux pruneaux ſur une petite planche très-propre : allons, mangeons, dit-elle, ſavez-vous bien que j'ai doublé l'ordinaire ? Vous m'en ſaurez le gré qu'il vous plaira. Alors elle en prit un & dit : partageons celui-ci, ce qu'elle fit en effet ; & comme vous êtes une nouvelle venue, ajouta-t-elle, vous aurez le côté du noyau, mais prenez garde de l'avaler, car je les amaſſe avec grand ſoin, & vous n'imaginez pas le bon feu que j'en fais pendant l'hiver : ainſi apprenez de moi, (cela ne vous coûtera rien) qu'il faut toujours acheter les fruits à noyau de préférence à tous les autres. Zaza, peu ſenſible à ces bons conſeils, mangea ſon petit morceau de pain & but un peu d'eau, ſans toucher à ſa

moitié de pruneau que la vieille eut grand ſoin de reprendre & de garder pour ſon déjeûné. Charmée de ſon procédé, elle ne put s'empêcher de lui dire : je ſuis très-contente de vos ſervices, Zaza, ſi vous continuez, nous vivrons long-tems enſemble, & vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, car je vous apprendrai des choſes connues de fort peu de gens ; par exemple, lui dit-elle, voyez-vous ma maiſon ? C'eſt moi qui l'ai bâtie ; devineriez-vous bien avec quoi ? C'eſt avec les pierres de toutes les poires que j'ai mangées, tout le monde les jette, mais dieu ne fait rien d'inutile, & quand on a de la patience & de l'intelligence, pourſuivit-elle, on n'imagine pas tout ce que l'on peut faire. Zaza, peu ſenſible à de ſemblables conſeils, ne lui répondit point, & d'abord que le ſoleil fut couché, l'air du ſoir donne de l'appétit, dit la vieille ; de plus, le ſerein eſt dangereux, couchons-nous de bonne heure, c'eſt mon uſage à moi, & je demeure long-tems dans le lit, on y diſſipe moins, & par conſéquent il ne faut pas tant réparer. Zaza paſſa toute la nuit dans une cruelle agitation, & quand la vieille voulut ſe lever, elle lui dit : je vous ai bien entendue, vous avez paſſé une bonne nuit, & je ſuis sûre que vous n'avez pas envie de déjeûner. Hélas !

non, madame, reprit Zaza, n'avez-vous besoin de rien ? Demeurez au lit, lui dit-elle, tâchez de dormir, cela fait du bien, pour moi, je m'en vais faire le ménage, je ne me fie pas encore assez à vous pour vous le confier, tout cela me connoît, & jamais je n'ai rien cassé, voilà comme il faut être : j'irai demain à la ville, c'est jour de marché, & j'apporterai pour un sou de pain pour notre semaine. Elle tint cent autres propos de cette force à la pauvre Zaza qui ne l'écoutoit pas, & qui s'étant levée, fut dans ces beaux déserts rêver à son infortune; mais comme un régime aussi terrible que celui de la vieille auroit assurément ruiné sa santé, la fée du Hêtre, qui ne vouloit que diminuer son orgueil, lui envoya des secours dont elle ne pouvoit démêler la source. Ce fut une belle vache blanche qui la vint carresser, & qui la suivant sans cesse, revint avec elle à la maison de la vieille. Quand celle-ci l'apperçut, sa joie fut extrême ; mais bientôt craignant que ceux à qui elle appartenoit, ne la vinssent réclamer, elle dit à Zaza : tirons-la toujours, nous mangerons un peu de lait, nous en garderons pour demain, nous en ferons du fromage; cela est si bon, du lait, c'est dommage que cela soit aussi cher. Avec ces belles réflexions la vache fut tirée : elles lui

firent un petit abri au pied d'un arbre avec des herbes sèches, & la vieille ne pouvoit se lasser d'admirer par quel bonheur elle avoit trouvé un si bel animal. Zaza habitoit depuis quelque tems ce triste séjour qui n'étoit susceptible d'aucune variété, lorsque rêvant au bord d'un ruisseau, pendant que sa belle vache paissoit, elle apperçut un jeune homme dans la prairie. Elle se leva promptement & voulut fuir, lorsque le beau Muguet (car c'étoit lui-même) l'apperçut à son tour : il courut au-devant de Zaza avec d'autant plus d'empressement, qu'il la reconnut, non pour cette Zaza qu'il avoit méprisée, mais pour l'original du portrait qu'il adoroit.

La fée du Hêtre trouvant la vanité de Zaza assez humiliée, voulut employer le même remède contre Muguet, qui n'en avoit pas moins besoin ; la fée rendit à Zaza ses véritables traits, & priva dans l'instant Muguet de la beauté qui avoit été la source de son inconstance.

Muguet se jeta au-devant de Zaza pour l'empêcher de fuir. On peut juger quels discours il devoit tenir à un objet dont il avoit le cœur rempli, & qu'il retrouvoit après des recherches infinies. Il employa des termes si humbles & si touchans, que Zaza consentit à l'écouter par

compaſſion. Muguet voulut la ſuivre, mais elle le lui défendit; elle lui permit ſeulement de venir quelquefois dans le même lieu partager ſa ſolitude. L'amour malheureux & mépriſé, eſt ordinairement ſoumis : il lui obéit ; mais il ne manquoit pas un jour de venir dans la prairie chercher celle qu'il adoroit, & tâcher de la fléchir. Que je ſuis heureux, lui diſoit-il, de vous avoir trouvée. Je ſuis déjà trop enchanté de mon ſort pour oſer m'en plaindre ; décidez-en, vous en êtes ſouveraine. Ce fut dans une de ces converſations que Muguet, qui s'étoit attaché à mériter la confiance de Zaza, apprit avec une douleur extrême qu'elle avoit diſpoſé de ſon cœur. Je ne puis, lui dit-elle un jour, recevoir vos vœux : J'ai aimé, & j'aime encore pour mon malheur, un prince léger, inconſtant, plein d'orgueil, qui n'aimoit que lui, qui n'étoit ſenſible qu'aux faux airs; que ſes bonnes fortunes avoient rendu ridicule; que les femmes avoient gâté ; qui par conſéquent étoit incapable de connoître l'amour, & qui, pour comble de maux, m'a mépriſée. Mais c'eſt un fat que vous me dépeignez, reprenoit le prince : Se peut-il, avec l'eſprit que vous avez, qu'un tel homme vous ait ſéduite ? Il n'eſt que trop vrai, reprenoit la belle Zaza, en verſant un torrent de larmes. Ainſi, le

prince pénétré, lui disoit contre lui-même, tout ce que l'idée de rival présente à l'esprit. Comment, ajoutoit-il, avec la beauté dont vous êtes ornée, avez-vous pu trouver un insensible ? Si l'amour m'eût accordé le bonheur de toucher votre cœur, je vous aurois sacrifié le monde entier. J'ai couru l'univers, j'ai renoncé à tous les plaisirs, par la seule vue d'un portrait : Que cet aveu m'eût été humiliant autrefois ; mais vous êtes plus belle que votre portrait : Je vous ai vue, je ne me séparerai jamais de vous ; Quoi ! mon portrait, reprit Zaza avec une vivacité dictée ? Par un mouvement de jalousie, Muguet l'auroit-il sacrifié ? Il ne le quittera qu'avec la vie, ce précieux portrait, reprit alors le prince, avec l'éloquence d'un cœur pénétré d'amour ; mais d'où pouvez-vous savoir mon nom ? L'embarras de Muguet & de Zaza n'auroit fait qu'augmenter par leurs discours si, dans ce moment, la fée du Hêtre, qui avoit assez éprouvé leurs cœurs, n'eût permis que Muguet parut aux yeux de Zaza sous ses véritables traits, & tel que la belle princesse l'aimoit : tous les reproches qu'il avoit essuyés sur ses ridicules passés, tout le mal qu'il en avoit dit lui-même ; & plus que tout cela, le degré d'amour auquel il étoit parvenu, avoit détruit la vanité qui faisoit le seul obstacle à son

bonheur ; qui pourroit décrire le plaisir qu'ils éprouvèrent ? Ces récits sont au-dessus de l'expression. Contens, charmés l'un de l'autre, ils prirent le chemin de la petite maison où Zaza avoit été reçue ; ce fut alors qu'elle se reprocha les haillons dont elle étoit couverte ; elle s'en inquiétoit, le prince n'y pensoit pas ; & quand il s'en apperçut, il fut attendri & flatté de tout ce qu'elle avoit souffert. Ils ne furent pas long-tems sans se trouver chez la vieille, qui, les voyant arriver, s'écria : On a vraiment bien raison de dire : plantez-là des filles, il y viendra des garçons ; ce que vous faites est fort joli pour une fille, dit-elle à Zaza ; je ne veux point de tout ce train dans ma maison ; vous comptez bien n'y pas rentrer, vrament, vrament, il y feroit beau voir ; mais ma bonne, lui dit le prince, vous n'y pensez pas. Si-fait, vrament, j'y pense ; c'est pour y avoir bien pensé, & je ne penserai point autrement. Mais voyez cette belle barbe avec sa bonne, à qui croit-il parler ? Muguet fut au moment de se fâcher, voyant l'injustice de la vieille & l'insulte qu'elle faisoit à Zaza ; aussi lui laissa-t-il cette querelle à démêler, mais elle n'en tira pas meilleur parti, car les cris, les pleurs & les sermens de ne les point avoir, s'exhalèrent au seul mot d'habits qu'elle prononça. Cepen-

On a vraiment bien raison de dire : plantez-là des filles, il y viendra des garçons.

C. P. Marillier inv. C. De Ghendt sculp

dant la princeſſe inſiſta, car depuis qu'elle étoit aimée, ſes haillons lui étoient inſupportables. La vieille cependant crioit comme ſi on l'avoit égorgée : voilà ce que c'eſt que de rendre ſervice aux gens, ils vous pillent, ils vous emportent votre bien ; à les entendre, ne diroit-on pas qu'ils ont raiſon ? Si je n'étois pas éloignée du ſecours, des voleurs ne viendroient pas abuſer, comme ils font, de ma foibleſſe. Enfin, elle atteſta tous les dieux qu'elle n'avoit point ſes habits, que c'étoit elle au contraire qui, touchée de compaſſion pour Zaza, qui n'en avoit point, lui avoit donné les ſiens, que tout le monde reconnoîtroit aiſément, puiſqu'elle les avoit toujours portés. Mais enfin, après des faux ſermens, elle ſe radoucit un peu, quand la princeſſe lui dit : Mais je ne vous les demande pas ces habits pour rien, je compte vous les acheter. Le prince pour lors lui jeta ſa bourſe, qu'elle ramaſſa promptement, en diſant, je vais voir ſi par haſard je ne me ſerois pas trompée. Avant que d'entrer dans la maiſon, elle revint ſur ſes pas, & demanda au prince & à la princeſſe, s'il étoit bien vrai que la bourſe fût à elle ; non content de cette queſtion, elle les fit jurer l'un & l'autre, qu'ils ne la lui demanderoient jamais ; car, voyez vous, leur dit-elle, vous êtes plus forts que moi, &

qui vous empêcheroit de reprendre votre argent, si vous étiez d'assez mauvaise foi pour cela ? Ils lui jurèrent tout ce qu'elle voulut, & la vieille rapporta une partie de ce qu'elle avoit pris. Zaza s'étant habillée dans la maison de la vieille, qui la gardoit à vue, dans la crainte qu'elle ne lui emportât quelque chose, reparut aux yeux de son amant, plus belle mille fois que tout ce qu'il avoit vu. Après une conversation ravissante, ils eurent bien besoin de manger, car malheureusement *on ne vit ni d'air, ni d'amour*, & ce fut alors que la vieille recommença ses doléances. Nourrir, disoit-elle en pleurant, des gens de ce contentement là. Mais quoi qu'elle en dît, comme le prince n'avoit plus d'argent, & qu'il commençoit à se fâcher, la peur lui fit donner un morceau de pain & six pruneaux, qui lui coûtèrent chacun douze soupirs ; l'on joignit à cela du lait de la belle vache ; & malgré le besoin, nos amans mangèrent peu, car l'avidité de leurs regards, & le contentement, remplissoient toute leur ame ; au milieu des sermens & des plus tendres assurances, ils satisfaisoient leur curiosité réciproque. La princesse instruisit le prince de tout ce qu'elle avoit éprouvé chez la fée du Hêtre, & son récit fut long à cause de toutes les interruptions du prince, qui tantôt détestoit son

aveuglement, & tantôt demandoit un pardon, qu'il falloit obtenir avant que de laiſſer pourſuivre. Quand la princeſſe eut fini un détail intéreſſant par lui-même, & délicieux par tout ce qui l'avoit accompagné, le prince lui raconta que l'embarras où elle l'avoit mis en lui découvrant ſes ſentimens, la juſtice qu'il rendoit à ſon eſprit, & le deſir de rencontrer un objet ſi néceſſaire à ſon bonheur, l'avoient obligé de partir; qu'il avoit parcouru, comme un inſenſé, pluſieurs royaumes, tantôt ſeul, tantôt avec ſon équipage, toujours entretenu par la fée du Hêtre; qu'il n'avoit point eu d'autre occupation, que celle de s'informer des beautés qui faiſoient du bruit dans le monde; que ſes recherches avoient été inutiles; que rien n'avoit répondu à l'idée que ſon portrait lui avoit donné des graces & de la beauté, & qu'il lui paroiſſoit toujours que l'on ne parloit point aſſez d'aucune femme, pour lui perſuader que ce pût être celle dont il étoit frappé; car, ajouta-t-il, les plus grands éloges ſe réuniſſoient ſur Zaza, à laquelle on me renvoyoit d'une voix unanime; mais comme j'en avois jugé ſi différemment, je diſois toujours, je l'avoue, quelle prévention! & que pourroit-on dire, ſi l'on avoit vu celle que je ne connois qu'en peinture? On ne parleroit pas autrement.

Enfin laſſé, & plus encore déſeſpéré, je réſolus de m'abandonner au haſard, & de parcourir les campagnes ; ces déſerts m'ont enchanté par leurs beautés naturelles, & j'y conſacre ma vie, puiſqu'enfin je vous ai trouvée ; comment vous aimerai-je, puiſque j'ai tant aimé un portrait qui ne me fait plus de plaiſir depuis que je vous vois? Ce portrait me flattoit trop pour m'y reconnoître il y a un an ; aujourd'hui ma beauté le détruit, reprit la princeſſe ; que de raiſons pour m'allarmer ! Mais je vois bien que mon cœur m'attache à vous ; il eſt plus fort que l'eſprit & la réflexion, n'y penſons plus. Au reſte, continua t-elle, vous ſentez bien que nous ne pouvons demeurer ici ; indépendamment de la bienſéance, nous n'avons aucuns ſecours. Le prince en convint aiſément, & pour remédier à cet inconvénient, il lui propoſa d'aller chercher ſon équipage pour les conduire chez la fée du Hêtre, lui déclarer leurs aventures, & s'en rapporter à ſes bontés. Dans cette réſolution le prince alloit partir, lorſqu'ils virent arriver par les airs deux petits chars, l'un de jaſmin, & l'autre de chevrefeuilles, qui les conduiſirent chez la fée du Hêtre. Auparavant leur départ, ils entendirent les cris de la vieille, en voyant la belle vache s'évanouir. Ils apprirent dans la ſuite qu'elle étoit morte de faim & de laſſitude,

voulant toujours ramasser les pièces d'or que le prince lui avoit données, & qui, par une punition de la fée, tomboient sans cesse du sac qui les renfermoit. La fée du Hêtre fut au-devant de ces deux princes jusques sur son perron; elle les embrassa mille fois, & leur dit: Cette leçon vous étoit nécessaire, à vous, s'adressant à Zaza, pour vous guérir de votre orgueil; & vous, de votre inconstance & de votre vanité, dit-elle au prince. Alors le roi Pêcheur & la reine Bergère arrivèrent avec Saradine, car la bonne fée les avoit envoyé chercher: Saradine pardonna à la belle Zaza qu'elle embrassa mille fois. Plus elle la trouva embellie, plus il lui parut qu'elle avoit trop souffert. Elle lui rendit l'île & l'empire des Roses, en lui promettant sa protection. Zaza de son côté, l'assura qu'elle la mériteroit toujours. La fée du Hêtre dit au roi & à la reine, que leurs sujets avoient fait périr le tyran Bambou, & qu'on les attendoit dans leur royaume avec grande impatience; mais accoutumés à une vie simple & délicieuse, ils abdiquèrent avec joie en faveur de leur beau Muguet. Les fées se chargèrent d'introduire les princes dans leurs beaux royaumes, qui par bonheur étoient voisins, & de les établir sur le trône: ce qu'elles firent avec la plus grande magnifi-

cence, après les avoir comblés de tous les beaux préſens qui rempliſſoient ſon cabinet. Muguet & Zaza vécurent heureux, car ils furent conſtans.



TOURLOU ET RIRETTE,

CONTE.

Il y avoit une fois dans un hameau un jeune enfant nommé Tourlou. Sa figure étoit agréable autant qu'intéressante, & son caractère étoit vif & animé.

Une jeune fille, à-peu-près du même âge, brilloit dans le même hameau, elle se nommoit Rirette. On ne peut être plus jolie qu'elle l'étoit; sa douceur étoit imprimée sur son visage, mais cette douceur n'étoit marquée que par tous les traits brillans qui dénotent ordinairement la vivacité.

Tels étoient le petit Tourlou & la jeune Rirette. Leurs parens étoient séparés par ces vieilles inimitiés si communes dans la tête des vieillards, & qu'ils conservent plus par habitude que par raison.

Dès la plus tendre enfance, Tourlou cherchoit Rirette, & Rirette ne s'amufoit point quand Tourlou ne l'avoit point rencontrée. Leur occupation étoit la garde de leurs troupeaux. C'eſt un des premiers ſoins de l'humanité que les gens du monde, même les plus ambitieux, ne ſauroient imaginer ſans le regretter.

Quoique jeunes, on leur confia donc de très-bonne heure ce que leurs parens avoient de plus cher; mais ce ne fut pas ſans leur défendre de ſe rencontrer. Ce ne fut point l'envie que la défenſe d'une choſe a toujours inſpirée, qui leur faiſoit déſirer de ſe trouver, leur penchant naturel les conduiſoit toujours aux mêmes lieux, & ſans avoir jamais éprouvé d'autres ſentimens, ni connu la moindre diſtraction dans leur cœur ni dans leur eſprit, l'amour dont ils ignoroient même le nom, n'avoit point de plus vifs & de plus zélés ſujets que Tourlou & Rirette.

La fée des Prés s'étoit intéreſſée à leur fortune dès leur plus tendre enfance, par le ſeul attrait que les jolies phyſionomies ont toujours inſpiré. Plus ils croiſſoient en âge, plus ils habitoient les lieux de ſon empire, & plus chaque jour ils lui devenoient chers. Les ſentimens de cette bonne fée étoient de la nature de ceux qui aiment à donner des preuves effectives; ceux-ci pour l'ordinaire ne ſont point accom-

pagnés de doutes. Elle leur faisoit toujours trouver, & cela par hasard, ou dans le hameau, ou dans les prairies, ce qu'ils pouvoient désirer l'un pour l'autre, car pour eux ils ne connoissoient point de desirs personnels. C'étoit assez que l'un des deux eût fait la rencontre des attentions de la fée, pour que l'autre à l'instant les partageât ; ils étoient donc réciproquement parés de tout ce qu'ils s'étoientdonné l'un à l'autre, & de ce qu'ils avoient désiré de se donner. Indépendamment de ces petits présens, la fée des Prés aimoit, comme je l'ai déjà dit, à plaire & à obliger ; elle avoit donc toujours le soin de leur faire trouver, tantôt les meilleurs petits gâteaux du monde, tantôt des confitures, & très-communément des dragées, le tout pour leur collation.

Quand ils eurent atteint un certain âge, la bonne fée voulut se faire connoître à eux. Un jour qu'ils prenoient le frais à l'ombre d'une haie vive & fleurie, ils apperçurent une grande dame vêtue de vert, & coîffée de fleurs simplement, mais avec grâce. Ils virent qu'elle tournoit ses pas de leur côté ; ils se levèrent en la saluant avec politesse, dans le dessein de l'éviter ; mais cette belle dame les remit de leur surprise & de leur embarras par les propos doux & flatteurs dont elle accompagna son abord ; elle leur dit qu'ils étoient les plus jolis enfans du monde, qu'elle les

aimoit depuis long tems, & que, pour leur témoigner l'amitié qu'elle avoit pour eux, c'étoit elle qui leur donnoit d'auſſi bonnes collations que celles qu'ils trouvoient tous les jours, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Mais pour vous donner des preuves de ce que je vous dis, aujourd'hui, par exemple, ajouta-t-elle, vous n'avez rien trouvé, ſoyez toujours ſages, aimez-vous bien, je vous apporte de quoi faire collation; pour lors elle leur donna un petit panier rempli de choſes meilleures encore que toutes celles qu'ils avoient mangées juſqu'alors. Les remercîmens furent proportionnés à la bonté des préſens. La fée les quitta quelques momens après, en leur diſant adieu, & leur recommandant de ne parler d'elle que quand ils ſe trouveroient tête à tête. Vous me verrez ſouvent, leur ajouta-t-elle; mais ſouvenez-vous que je vous vois, quand même vous ne me voyez pas. Cette viſite ne fut pas la ſeule qu'elle leur rendit; elle prenoit plaiſir à les voir, & s'occupoit du ſoin de former à la vertu les cœurs du monde les mieux nés. Elle voyoit avec joie, par la candeur & la ſimplicité de leurs réponſes, ou par celle de leurs demandes, combien le naturel du cœur & de l'eſprit ſont aimables.

Plus cette ſage fée aima Tourlou & Rirette, plus elle voulut orner l'eſprit de ces deux jolis

élèves. Elle se servit habilement des sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Pour réussir dans ce projet, elle leur conta souvent de petites histoires qui toutes avoient un objet. Ils sentirent d'eux-mêmes que la lecture & l'écriture sont d'un grand soulagement dans les plus courtes absences de ce que l'on aime. Le sentiment donc leur apprit avec une promptitude incroyable à lire & écrire. Les premiers mots qu'ils tracèrent & qu'ils se donnèrent à lire, furent ceux-ci : *je vous aime.* Tourlou écrivoit de tous côtés le nom de Rirette, & lisoit aussi de tous les côtés son nom écrit de la main de sa bien-aimée. La musique & la poésie leur devinrent ensuite familières. Ils n'eurent d'autre maître que l'auteur de leurs désirs. La peinture de la vie délicieuse qu'ils passoient dans l'innocence, l'histoire de leurs petits événemens, & le détail de leurs premiers amusemens, ont été les premiers exemples, comme les premiers principes de l'églogue; mais il s'en faut beaucoup qu'ils aient été souvent imités. L'esprit a tout gâté dans ce genre, en prenant la place de la simplicité du sentiment.

Rirette fut convaincue, par des exemples qui ne trouvèrent rien à combattre dans son cœur, que la sagesse & la vertu sont nécessaires à une jeune personne de son sexe; & Tourlou lui-même, tout vif qu'il étoit en effet, fut obligé

de convenir que cette même vertu eſt un des plus forts liens de l'amour.

Quand leur eſprit fut bien formé du côté des choſes agréables & du côté des talens, la fée des Prés voulut exiger d'eux, & les accoutumer à une légère attention, non pas pour elle, car ils l'aimoient de tout leur cœur, & quand on aime on eſt toujours attentif. J'exige, leur dit-elle un jour à l'un & à l'autre, que vous donniez vos ſoins à une choſe qui m'eſt chère. Vous connoiſſez la fontaine que j'appelle ma Favorite, & qui mérite ce nom ſoit par la fraîcheur, ſoit par la clarté de ſes eaux. Promettez moi que tous les matins avant que les rayons du ſoleil aient pu l'échauffer, vous aurez l'attention de la nétoyer, & d'ôter les pierres & tout ce qui pourroit troubler ſa pureté : j'attache à ce ſoin innocent une preuve de votre amitié pour moi. Sachez de plus que le bonheur de vous voir & celui de n'être jamais ſéparés, dépend abſolument de l'exactitude avec laquelle vous remplirez l'engagement que vous prenez avec moi. Pour témoigner leur reconnoiſſance & l'amitié qu'ils reſſentoient, & ſur-tout pour n'être jamais ſéparés, ils trouvèrent qu'ils n'étoient pas chargés d'un ſoin aſſez conſidérable. Ils repréſentèrent le peu de peine qu'ils auroient à s'acquitter d'une choſe ſi facile à exécuter, & dont la récompenſe étoit ſi conſidé-

rable ; mais la fée n'exigea que cette condition.

Pendant un très-long tems la fontaine la plus propre fut, sans contredit, la favorite. Nos amans s'envioient le bonheur de lui rendre leurs premiers soins, & le plaisir d'avoir satisfait l'un avant l'autre à la preuve de tous leurs sentimens ; mais l'excès de l'amour & celui de la délicatesse ont souvent fait commettre bien des fautes.

Un matin que l'un & l'autre avoient devancé l'aurore, & qu'elle découvroit dans le plus beau jour du printems toutes les fleurs qu'elle venoit elle-même de faire éclorre, nos amans enchantés de cet aspect, & qui savoient si bien rapporter tout à ce qu'ils aimoient, se persuadèrent chacun, de leur côté, qu'ils avoient assez de tems, l'un, pour cueillir un bouquet, & l'autre, pour faire une couronne à l'objet de son amour. La multiplicité des fleurs leur présentoit de quoi se satisfaire en un moment ; mais le sentiment rend difficile pour les choses que l'on destine à ce que l'on aime ; une fleur paroissant plus belle que celle que l'on venoit de cueillir avec joie comme la plus rare de la prairie ; une autre attirant la vue par la nouveauté ou pat l'agrément de son odeur. A ce choix si simple en apparence, & qui ne devoit occuper qu'un instant, les momens s'envolèrent, les rayons du soleil les avertirent de leur faute ; ils coururent avec ardeur à la favorite, ils

la trouvèrent déjà dorée par l'aſtre qu'ils étoient engagés par ſerment à prévenir. Ils arrivèrent préciſément enſemble, mais par différens chemins, & s'apperçurent qu'elle bouillonnoit de la manière la plus effroyable. Un grand fleuve terrible par ſa largeur & par ſa grande rapidité, vint engloutir à leurs yeux la favorite qui leur étoit ſi préciſément recommandée. Le terrein qui portoit nos deux amans, ſe retira de chaque côté, & devint le bord de ce fleuve redoutable dont la largeur permettoit à peine à la vue, de diſtinguer l'objet qui ſe trouvoit de l'autre côté. Cet événement ſe paſſa avec tant de promptitude, que nos amans, en faiſant un cri de douleur, n'eurent que le tems de ſe montrer la couronne & le bouquet; un ſimple coup-d'œil exprime bien des choſes quand le cœur eſt attentif, & cette tendre exclamation ne ſervit encore qu'à redoubler leur malheur. Tourlou vingt fois ſe mit à la nage pour rejoindre, ou du moins pour revoir de plus près ſa chère Rirette; mais toujours une force invincible le rapporta au bord d'où il s'étoit élancé. Rirette trouva pluſieurs bateaux, pluſieurs arbres même que le fleuve entraînoit par ſa rapidité; mais les efforts qu'elle fit de ſon côté, pour rejoindre ſon amant, ne furent pas plus heureux que ceux qu'il avoit faits. Ils ſuivirent donc avec une peine infinie les bords de ce fleuve, dans

l'eſpérance de pouvoir à la fin le traverſer. Les nuits étoient terribles à paſſer; mais la lumière du jour leur ramenoit du moins le plaiſir de s'appercevoir des montagnes, des rivières qui venoient mêler leurs eaux à ce fleuve qui les ſéparoit; enfin tout ce que la ſurface de la terre préſente d'inégalités, leur cauſa non ſeulement des fatigues infinies, mais les priva de la conſolation qu'ils avoient en ſe voyant, quoique de bien loin. Ils ſuivirent le cours de ce prodigieux fleuve pendant l'eſpace de plus de trois ans. Ils arrivèrent enfin au bord de la mer, dans laquelle il venoit perdre ſon orgueil & ſon nom. Cette immenſe étendue d'eau, leur cauſa d'abord la ſurpriſe que le premier aſpect de cet élément imprime à tous les hommes; mais après quelques réflexions, ils ne doutèrent point que la fée mécontente, ne leur préſentât cet objet pour terminer leur deſtinée, & ne pouvant réſiſter davantage à une ſéparation à laquelle ils ſe croyoient éternellement condamnés, ils ſe regardèrent tous deux, ſe firent des ſignes d'adieux inſpirés par le plus tendre amour, & tous deux d'un commun accord, ſe précipitèrent dans la mer.

La bonne fée des Prés, qui les avoit toujours ſuivis, qui n'avoit pu s'accoutumer elle-même à la ſolitude des lieux qui lui retraçoient à tous les momens les tableaux agréables de Tourlou & de

Rirette, & qui n'avoit jamais eu d'autre dessein que celui de les rendre attentifs, ne souffrit pas que ni l'un ni l'autre tombât dans la mer : elle les retint donc en l'air; & les posant à côté l'un de l'autre sur le même sable, elle leur laissa quelque tems le sensible plaisir de se retrouver. Elle fit plus, elle attendit qu'ils eussent exprimé d'eux-mêmes les regrèts de leur désobéissance, elle ne fit point la délicate mal-à-propos; elle reçut pour elle le chagrin de ce que leur désobéissance avoit fait souffrir à ce qu'ils aimoient. Quand ils eurent abondamment conté leurs plaisirs présens, & leurs peines passées, & qu'ils eurent eu le tems de faire quelques réflexions sur l'éloignement où ils se trouvoient de leur hameau, & sur l'embarras de leur retour, la bonne fée parut au milieu d'eux; ils tombèrent à ses genoux, & lui demandèrent tant de pardons, que la fée des Prés, en pleurant de tendresse, les releva, les embrassa tous deux, les assurant du pardon qu'elle leur accordoit : elle leur promit en même tems de leur donner toujours des marques de son amitié. D'un coup de sa baguette, elle fit arriver son petit carrosse de jonc vert, clouté & orné partout des perles de l'aurore du mois de Mai, qu'elle conservoit avec soin comme les plus rares; elle fit placer Rirette à côté d'elle, & Tourlou se mit sur le devant : elle ordonna à ses six taupes à courte

queue, de la mener chez elle ; en un quart d'heure au plus, elle se trouva dans les belles prairies dont elle étoit la fée, & nos amans revirent avec transport les témoins de leur enfance & de leur amour. Tout muets que soient ces témoins, ils parlent aux amans, ils savent les entretenir. La fée avoit résolu de faire leur bonheur, ils n'en désiroient aucun que celui d'une éternelle union ; elle rétablit la paix dans les familles désunies ; & le jour qu'elle avoit destiné pour leur mariage, elle conduisit Tourlou & Rirette dans une petite maison basse & bien bâtie ; elle étoit rustique, solide & propre. La favorite, qui avoit repris sa première forme, avoit reçu un ordre auquel elle avoit obéi, de faire la clôture de la maison & du verger ; enfin tout ce que l'on pouvoit desirer pour les maîtres & pour les troupeaux, se trouvoit dans ce séjour champêtre. La fée les fit asseoir l'un & l'autre à ses côtés, après qu'ils eurent observé avec soin toutes les recherches utiles de cette agréable demeure ; & comme la bonne fée aimoit un peu à raconter, elle leur dit : vous ne pouvez douter, par les marques de mon pouvoir, & par celles de mes bontés, que je ne sois une fée ; j'ai trouvé dans nos anciennes annales un conte que je veux vous faire.

L'OISEAU JAUNE.

Une fée dont la conduite n'avoit pas été parfaitement régulière, fut condamnée par le conſeil ſupérieur, à ſouffrir la peine de ſoutenir pendant quelques années la métamorphoſe d'un animal dont on lui laiſſa le choix ; mais en même tems, on lui ordonna de faire la fortune de deux hommes au moment qu'elle reprendroit ſa figure ordinaire, pour mériter ſa grace & ſatisfaire à ſes engagemens : comme elle aimoit beaucoup le jaune, elle ſe transforma en un oiſeau jaune, dont la vivacité de la couleur & la beauté du corſage ne pouvoient ſe comparer à aucuns de ceux que les hommes ont jamais connus. Quand le tems auquel ſa métamorphoſe devoit finir fut arrivé, le bel oiſeau vola près de Bagdad, & ſe laiſſa prendre par un oiſeleur, au moment que Badi al Zaman * ſe promenoit auprès de ſa ſuperbe maiſon de campagne. Ce Badi al Zaman étoit regardé dans Bagdad comme l'homme le plus heureux & le plus aimable ; & pourquoi cela, parce qu'il étoit le plus riche : En effet, ſes richeſſes étoient innombrables, ſon commerce lui avoit toujours réuſſi, & ſes heureux vaiſſeaux ſans nombre n'avoient jamais éprouvé ni nau-

* Ce mot veut dire en arabe merveille du monde.

frage ni retardement. Son opulence étoit accompagnée des dégoûts qui la suivent toujours; l'inquiétude, l'ennui, aussi bien que l'humeur, n'abandonnoient jamais un seul moment ce héros de Bagdad. Il étoit donc à la maison de campagne qu'il avoit fait bâtir pour se retirer, disoit-il, du grand monde, & dont il avoit fait dans ce dessein, un palais que cent maîtres pouvoient habiter, & qu'ils habitoient en effet : ennuyé de ses jardins où l'art contraignoit à chaque instant la nature, il se promenoit dans la campagne pour se dissiper. Le seul instinct le conduisoit dans les lieux que le philosophe cherche avec goût. L'oiseleur qui venoit de prendre l'oiseau jaune l'apperçut, & trouvant l'occasion favorable de lui présenter un oiseau qu'il lui avoit destiné du moment qu'il en avoit fait la prise, il en eut bientôt conclu le marché, d'autant plus que Badi al Zaman, en considérant l'oiseau, s'apperçut que ces mots étoient écrits sous son aîle droite : *Celui qui mangera ma tête sera roi, & celui qui mangera mon cœur aura tous les matins, à son lever, cent pièces d'or*, étoient écrits de la même écriture sous son aîle gauche : Badi al Zaman enchanté de cette nouvelle faveur de la fortune, résolut d'en profiter; mais presque tous les gens riches ont encore le malheur de ne pas connoître la confiance. Dans le nombre prodigieux de ses valets,

il n'en imagina pas un ſeul auquel il ſe pût livrer dans une occaſion de cette importance. Il demanda donc à l'oiſeleur s'il étoit marié, il lui répondit que oui. Eh bien, lui dit-il, allons chez-toi, ſi ta femme veut me faire un ragoût tout ſimple de cet oiſeau, je lui donnerai cent piſtoles, cet oiſeau me rendra peut-être un appétit que j'ai perdu depuis long-tems. L'oiſeleur charmé, conſentit à ſa propoſition ; ils arrivèrent peu de tems après, dans la chaumière de l'homme aux filets ; on tua l'oiſeau, on le pluma, on fit la fricaſſée, on ſervit ; mais quelle devint la fureur de Badi al Zaman, quand il ne trouva pas la tête dans le plat, & qu'en cherchant le cœur de l'oiſeau pour ſe conſoler du moins de la perte de la tête, il ne le trouva pas non plus. La femme de l'oiſeleur ſe mit à ſes genoux, & lui confeſſa que pendant l'inſtant qu'il étoit ſorti de leur maiſon, ſes deux enfans l'avoient tant tourmentée, qu'elle avoit donné à l'un la tête, & à l'autre un morceau des entrailles, deux choſes qui pour l'ordinaire ne ſe mangeoient point. Badi al Zaman ſortit plein de fureur en les menaçant en général, & leurs enfans en particulier, qu'ils ne ſurvivroient pas à ſa fureur. Tout homme riche eſt à redouter ; dans tous les pays, ſes injuſtices pour l'ordinaire ſont révérées ; l'oiſeleur & ſa femme jugèrent qu'ils n'avoient

point d'autre parti à prendre, que celui de faire éloigner leurs enfans; mais la femme pour consoler son mari, lui apprit qu'ils ne devoient point en être inquiets; pour lors, elle lui conta quelles étoient les promesses de l'oiseau dont elle s'étoit apperçu en le plumant, & lui avoua qu'elle en avoit privé Badi al Zaman, dans le dessein de faire la fortune de leurs enfans. Ils les embrassèrent, leur donnèrent ce qu'ils avoient pour se mettre en chemin, leur recommandèrent de s'éloigner & de se séparer, & leur firent promettre de leur donner de leurs nouvelles. Pour eux ils demeurèrent cachés & déguisés dans la ville, & trouvèrent le moyen d'éviter la colère d'un homme riche & méchant, ce qui m'a toujours paru n'être pas maladroit à eux. Badi al Zaman peu content de la fortune immense dont il jouissoit, mourut de la douleur & du chagrin d'avoir manqué celle qui s'étoit présentée à lui, & l'oiseleur & sa femme revinrent dans leur maison attendre des nouvelles de leurs enfans.

Le cadet qui avoit mangé le cœur de l'oiseau jaune, ne fut pas long-tems à s'appercevoir du trésor qu'il portoit avec lui, car effectivement tous les matins à son réveil, il trouvoit la bourse de cent pièces d'or sous sa tête. Pour la consolation de ceux qui ne sont pas riches, rien au monde n'exige autant de conduite & de précau-

tions que les richeſſes. Le vil amas d'un tréſor fait non-ſeulement mépriſer celui qui le conſerve, mais encore il expoſe la vie de celui qui le poſsède; la diſſipation de ces mêmes richeſſes produit les mêmes inconvéniens, expoſe aux mêmes accidens. Le cadet de l'oiſeleur employa ſon revenu avec profuſion, & fut ſoupçonné d'avoir un tréſor inépuiſable. Dans la vue de ſes richeſſes, on attenta ſur ſa vie, & ſi bien qu'il ſuccomba. Son frère aîné, celui qui avoit mangé la tête de l'oiſeau jaune, ſans qu'il lui fût arrivé aucune aventure remarquable, arriva enfin dans une des grandes villes de l'Aſie. Il trouva tout en rumeur, l'on procédoit à l'élection d'un émir, mais les partis de ceux qui prétendoient à l'autorité étant diviſés, tout le monde étoit unanimement demeuré d'accord que celui auquel il arriveroit quelque choſe de ſingulier, ſeroit déclaré émir, & cela ſans aucun appel; notre jeune homme aſſez mal mis, encore plus mal monté, paré ſimplement de la figure qu'il avoit aſſez agréable, ſentit tout-à-coup que quelque choſe ſe poſoit ſur ſa tête, & pour lors il vit que tout le monde avoit les yeux tournés ſur lui, & qu'à l'étonnement qu'il remarqua ſuccédoient les acclamations. Un pigeon blanc qui s'étoit poſé ſur ſa tête, étoit l'occaſion des applaudiſſemens qu'on lui donna; il fut conduit au palais, & reconnu pour émir

émir, non, comme on peut le croire, sans un grand étonnement de sa part. Comme il n'y a rien de si doux que de commander aux autres, il n'y a rien non plus à quoi on s'accoutume plus aisément, mais l'agrément d'une chose n'en corrige pas toujours la difficulté; le jeune émir commanda donc & gouverna, il fit des fautes de toutes les espèces, & ceux dont le parti étoit puissant avant son élection, se révoltèrent & le privèrent à la fois de la vie & de l'autorité. Châtiment qu'il méritoit d'autant plus, qu'il n'avoit pas voulu reconnoître l'oiseleur & sa femme pour ses père & mère, & qu'il les avoit laissés périr dans la misère. Cet homme riche & ce roi auroient peut-être été de fort bons oiseleurs, peut-être même d'honnêtes gens, si l'ambition de leur mère ne les avoit pas fait changer d'état.

Je vous ai conté cette histoire, reprit alors la bonne fée des Prés, pour vous dire, mon cher Tourlou & ma chère Rirette, que les présens que je vous fais de cette maison rustique sont préférables à tous ceux que je pourrois vous faire. Promettez-moi de travailler à la culture de vos champs & à l'entretien de vos troupeaux, & tenez-moi parole plus que vous n'avez fait pour les soins de la favorite; ne vous laissez accabler, ni par la négligence, ni par la paresse, & je vous promets que l'abondance des seuls biens à dé-

ſirer ne vous manquera jamais. Je vous puis répondre que vous y réunirez la ſanté du corps, l'amuſement de l'eſprit, & la conſtance du cœur.

Après cette courte harangue, la bonne fée des Prés aſſembla tous les parens & tous les amis de Tourlou & de Rirette, & fit une nôce comme au bon vieux tems. L'on coucha les mariés à leur grande ſatisfaction. Ce fut à cette occaſion que l'on chanta, & que l'on fit les couplets de Tourlouriretre, dont le refrein a paſſé juſqu'à nous. C'eſt la ſeule preuve qui nous ſoit reſtée pendant un très-long-tems de cette véritable hiſtoire.

Tourlou & Rirette s'aimèrent bien, ſuivirent exactement les conſeils de la bonne fée; & ce qui eſt très-rare, ils eurent beaucoup d'enfans qui firent le bonheur de leur vie, & la conſolation de leur vieilleſſe.



LA PRINCESSE PIMPRENELLE ET LE PRINCE ROMARIN,

CONTE.

Il y avoit autrefois un roi & une reine qui vivoient, (quoiqu'il y a bien long-tems qu'ils ſoient morts) à-peu-près comme les princes vivent aujourd'hui, c'eſt-à-dire, en ſuivant leurs goûts. Le roi qui ſe nommoit Giroflée, aimoit beaucoup la chaſſe, cependant il étoit occupé des affaires de ſon royaume tout autant qu'il le pouvoit être, & ſans ceſſe il arrangeoit & dérangeoit ſes papiers.

Pour la reine elle avoit été très-belle; mais comme elle aimoit beaucoup à l'être, elle étoit perſuadée qu'elle l'étoit encore, quoiqu'elle eût plus de cinquante ans. Il eſt bien vrai que les

princeſſes & les filles de théâtre joignent également au privilège d'être plus long tems jeunes & belles, celui d'être traitées comme telles plus long-tems que toutes les autres femmes. La reine ſe nommoit Filigrane, nom que le haſard lui avoit donné, & que l'on a cru depuis être un ſobriquet, tant elle étoit ſeche & maigre; elle ne penſoit qu'à imaginer des fêtes, des bals & des maſcarades; enfin, tout ce que le luxe & la galanterie réunis ont inventé pour le divertiſſement des cours. L'on peut s'imaginer comment un auſſi beau royaume étoit gouverné; auſſi prenoit des provinces qui vouloit, pourvu qu'on laiſſât des forêts au roi, & des violons à la reine; tous ces événemens ne faiſoient aucune impreſſion ſur leur eſprit.

La reine Filigrane & le roi Giroflée n'avoient eu de leur mariage qu'une fille; elle promettoit dès l'enfance une ſi grande beauté, qu'à quatre ans Filigrane en devint eſſentiellement jalouſe; & que prévoyant le tort qu'elle pourroit faire un jour à ſes appas, elle réſolut de la ſouſtraire aux yeux de toute la cour. Pour exécuter ce deſſein, elle inventa quelque prédiction, quelque pauvreté qui, telle qu'elle fût, ne manqua pas d'être applaudie de tout ce qui l'environnoit, elle fit enclorre ſur les bords d'une petite rivière qui traverſoit les jardins du palais, un aſſez

grand terrein, elle y fit bâtir une petite maiſon dans laquelle elle renferma la charmante Pimprenelle (c'eſt le nom de la princeſſe). On lui donnoit par un tour toutes les choſes néceſſaires à la vie, & une muette étoit chargée du ſoin de la ſervir. Un corps de garde placé à cinquante pas du tour avoit ordre, ſous peine de la vie, de ne laiſſer approcher qui que ce fût de la maiſon, & cet ordre avoit été exécuté dans tout ſon entier pour la reine, elle ne parloit jamais qu'avec une fauſſe douleur des défauts qu'elle donnoit libéralement à la pauvre Pimprenelle. Elle avoit ſi ſouvent répété ces mauvais propos, qu'elle en avoit perſuadé tout le monde, & que l'on ne s'en formoit d'autre idée que celle d'un monſtre ſouſtrait avec raiſon aux regards de la Cour.

Cette cour étoit dans la ſituation que je viens de décrire, & la princeſſe pouvoit avoir quinze ans, lorſque le prince Romarin, âgé de dix huit, plus beau que le jour, & un tant ſoit peu moins étourdi que ſon âge ne le comportoit, y parut attiré par le bruit des fées & des plaiſirs dont Filigrane étoit ſans ceſſe environnée : mais il eſt bon de ſavoir ce qu'étoit Romarin. Il étoit fils d'un roi & d'une reine, qui peut-être ſont le commencement d'un autre conte ; les bonnes gens moururent preſque en même tems ; ils

laiſsèrent leur royaume à l'aîné de leurs enfans, comme de raiſon; pour Romarin, leur cadet, celui dont il s'agit, ils le laiſsèrent par teſtament à la fée Melinette, afin, je crois, de n'avoir pas leur conſcience chargée de ne rien laiſſer à cet aimable enfant. Il eſt conſtant qu'ils firent en cela une action d'eſprit; car Melinette étoit auſſi puiſſante que bonne. Elle éleva donc le petit prince avec tous les ſoins imaginables, elle lui apprit même quelques-uns des ſecrets de la féerie, & ne négligea rien des connoiſſances dont l'eſprit d'un prince devroit être toujours orné; mais elle avoit elle-même trop d'eſprit, pour ne pas ſavoir que tout homme ne peut employer ſes talens qu'autant qu'il eſt inſtruit de l'uſage du monde, elle ſavoit encore que les meilleurs princes ſont ceux qui ont été confondus avec les ſujets. Toutes ces conſidérations engagèrent Melinette à faire voyager Romarin, & à le laiſſer en un ſens maître d'une conduite à laquelle elle veilloit toujours inviſiblement. A propos d'inviſibilité, elle donna au prince, en le quittant, une bague qui pouvoit le rendre inviſible en la mettant au doigt; ces bagues-là ſont fort communes, on en voit dans beaucoup d'autres contes. Je crois que voici toute l'expoſition faite, & que le lecteur ſait à peu près quels ſont les gens à qui il va avoir à faire.

Romatin arriva donc à la cour de Filigrane, il fut l'objet de l'attention & de la coquetterie de toutes les dames. Il fut présenté au roi Giroflée qui le reçut à merveille; il fut encore mieux reçu de Filigrane & de sa cour, à laquelle il se livra avec cet air de galanterie & cette coquetterie de l'esprit que l'on ne peut avoir qu'avec la liberté du cœur. Après quelque tems d'un séjour qui ne produisit rien qui mérite attention, Romarin entendit parler de Pimprenelle; mais comme les récits sont toujours excessifs, on la lui dépeignit d'une façon si hideuse, & en même tems si singulière, qu'on excita en lui une curiosité qu'il ne déclara point, mais qu'il résolut de satisfaire. Il se souvint de sa bague. La petite vanité de se montrer avoit empêché jusqu'ici le prince de s'en servir. Il s'en souvint donc, il résolut d'en faire usage, pour juger, par lui-même, de ce qu'on lui avoit dit, & des effets qu'une solitude aussi complette auroit pu produire.

Il partit invisible, il traversa facilement la garde, & franchit le mur qui renfermoit la plus charmante créature du monde; il la voyoit, & il cherchoit encore le monstre qu'on lui avoit décrit, tant la prévention a d'empire sur notre esprit. Il s'apperçut enfin de son erreur, & la trouva belle comme la rose du matin, parée des ornemens simples que la modestie & la coquette-

rie naturelles peuvent indiquer : sa parure ne dépendoit d'aucune mode, c'étoit la simple & la belle nature tout ensemble. Romarin fut si frappé de tout ce qu'il remarqua, que le trait de l'amour égala le coup de la foudre ; & quoique dans le fonds, il fût un peu petit maître, & qu'il en eût la confiance, il n'osa cependant cesser d'être invisible, & se contenta d'admirer. Pimprenelle étoit assise sur le bord du ruisseau qui traversoit sa retraite, elle étoit occupée du soin de renouer les plus beaux & les plus longs cheveux que l'on puisse imaginer. Après cette attention personnelle, elle fut arroser quelques fleurs ; la compassion la porta ensuite à visiter un nid d'oiseaux pour soulager la mère dans ses besoins : car, en tout les mouvemens de notre cœur se déploient, & les plus petites bagatelles nous en dévoilent les replis, la douceur & la bonté de Pimprenelle avoient séduit ce qui composoit son empire. Les oiseaux avoient eu jusqu'ici le pouvoir de l'admirer ; elle les avoit tous apprivoisés, ou plutôt séduits ; elle s'étoit donc formée une petite cour, peu brillante à la vérité ; mais cette cour avoit du moins auprès d'elle le mérite de lui sacrifier une liberté connue. Au moindre signe, au moindre mot, ils arrivoient à elle pour exécuter tous ses ordres ; enfin elle en étoit adorée. Romarin fut quelque tems témoin de ces

douces occupations; ensuite il la suivit dans son petit appartement; la propreté y régnoit, la lecture, un des plus grands délassemens qu'elle pût avoir, lui avoit été d'un grand secours. Romarin, enchanté de tout ce qui prouvoit un esprit qui répondoit à la beauté dont il étoit enchanté, persista dans son invisibilité. La timidité qui naquit autrefois avec l'amour, est toujours une de ses compagnes inséparables : elle l'empêcha donc non seulement de paroître aux yeux de la belle & simple Pimprenelle, mais elle le contraignit encore de retourner au palais, dans la crainte que son absence ne donnât du soupçon. Cette crainte est un sentiment que je suis bien éloigné de blâmer; mais souvent elle a fait découvrir ce que l'on avoit le plus d'envie de tenir caché. Ce ne fut plus dès-lors ce Romarin, qui, n'ayant rien dans le cœur, saisissoit avec esprit tout ce qui se présentoit d'agréable à dire ou à répondre; ce fut un homme distrait & rêveur; on peut croire que, dans une cour aussi frivole que celle de Filigrane, on ne fut pas long tems à s'appercevoir qu'il avoit une passion dans le cœur. On le plaisanta, & son embarras confirma ces soupçons, sans que l'on pût découvrir, quelque peine que l'on se donnât, l'heureux objet qui avoit fait une si belle conquête. Le prince, occupé de la belle Pimprenelle, ne se repentit point de sa retenue,

ſon cœur & ſon eſprit approuvèrent, au contraire, la délicateſſe qui l'avoit fait agir ; ils applaudirent l'un & l'autre à une timidité qui naît autant du bon cœur que du véritable amour. Il paſſa les premiers jours à ſatisfaire aux moindres déſirs de la beauté qu'il adoroit, l'innocence de ſon cœur, la droiture & la juſteſſe de ſon eſprit achevèrent de le charmer ; l'occupation d'une fleur, celle de l'aſſortiment d'une ſoie, le lien d'un panier de jonc, loin de le révolter, l'attachoient par les plus fortes chaînes ; enfin plus les déſirs de Pimprenelle étoient ſimples, plus les ſentimens de Romarin étoient redoublés. Après quelques jours d'un pareil examen, il conjura Melinette de l'entretenir par les ſonges les plus agréables. L'on peut croire qu'il lui demanda, & qu'il obtint d'en être le ſeul objet, & rien ne l'engageoit alors à ne pas laiſſer voir ſon aimable figure. Les idées agréables dont il rempliſſoit l'eſprit, & peu-à-peu le cœur de la belle Pimprenelle, lui firent en peu de jours, regarder le ſommeil comme le ſouverain de tous les biens. Pimprenelle, inſenſiblement accoutumée par les ſonges, fut plus en état de recevoir les déclarations inviſibles de Romarin, qui ſatisfit alors à ſes innocens déſirs avec plus de hardieſſe ; tantôt il faiſoit arriver à elle la bagatelle dont elle étoit éloignée, & qu'elle déſiroit : ces démarches lui causèrent au com-

mencement, des mouvemens de frayeur dont la délicateſſe de l'amant ſe déſeſpéroit. Il lui fit entendre quelques ſoupirs, enſuite il l'accoutuma à un ſon de voix, que la figure auroit bien embelli. La ſolitude fait faire du chemin en peu de tems. Pimprenelle vint à être ſenſible, quoiqu'elle ignorât encore & le nom de l'amour, & la figure de ſon amant. Tant de révolutions ſi ſingulières en elles-mêmes, auroient embarraſſé des perſonnes plus expérimentées que notre jeune beauté. Romarin liſoit avec tranſport dans ſon cœur & dans ſon eſprit les effets de ſa propre figure, quoiqu'elle ne la connût qu'en ſonge. Il remarquoit cependant en elle les troubles, le déſir, les agitations, enfin la tendre émotion que l'amour ſeul peut cauſer. Pimprenelle déſiroit de voir celui dont la converſation & l'obéiſſante attention faiſoient une impreſſion auſſi agréable que ſéduiſante ſur ſon eſprit; mais elle n'oſoit avouer à celui qui l'entretenoit, l'impreſſion que la figure qu'elle avoit vu en ſonge, avoit fait ſur ſon cœur; elle craignoit ſans ceſſe de les trouver ſéparés, & la curioſité, cette mère de tant de diſgraces, la tourmentoit ſouvent. Romarin, lui diſoit-elle un jour, je crois que je vous aime. Vos attentions me charment, elles flattent, il eſt vrai, ma vanité, & votre eſprit me ſéduit. Vous m'aſſurez que vous n'êtes point difforme, je le

veux croire ; mais ſi vous n'êtes pas fait comme ce que j'imagine, je ſens que ne pourrai vous aimer. Il eſt un dieu, lui répondit Romarin, que tous les hommes ſervent à la vérité, mais que je ſers encore plus parfaitement que jamais on ne l'a ſervi. Ce dieu ſe nomme Amour, vous le ſavez, mes ſentimens vous en ont donné l'idée ; mais cet amour a pour fille une autre déeſſe, dont les attributs & les agrémens ſont à l'infini ; elle ſe nomme la Délicateſſe, & c'eſt elle qui m'empêche de me découvrir à vos yeux.

Mais cette déeſſe vous aime-t-elle, ajouta Pimprenelle ? Que deviendrai-je, ſi cela eſt ? Que d'avantages elle a ſur moi ! Ces témoignages de vos ſentimens redoublent encore les miens, reprit avec hardeur le charmant Romarin ; mais cette déeſſe ne doit vous cauſer aucune inquiétude, elle vous connoît, bien loin de l'emporter ſur vous, elle vous eſt ſoumiſe. Elle m'ordonne tout ce que je fais pour vous ; elle me reproche même de n'en pas faire encore aſſez. Mais elle vous défend de paroître à mes yeux, interrompit Pimprenelle avec vivacité & vous lui obéiſſez plutôt qu'à moi. Satisfaites encore pour quelque tems à mon inviſibilité, lui dit alors le prince Romarin, croyez qu'elle me coûte infiniment ; mais laiſſez-moi vous plaire avec certitude ; laiſſez moi vous convaincre, par la ſeule vivacité de

mes ſentimens, d'une paſſion qui ne veut pas employer ſur votre cœur les effets de la figure. Toutes ces raiſons parurent foibles, Pimprenelle inſiſta, & la bague tomba du doigt. Quelle joie, pour la princeſſe, de voir que l'eſprit & que le caractère qu'elle aimoit étoient réunis dans l'objet de tous ſes ſonges! La fée Melinette étoit du tems paſſé; elle croyoit la convenance des caractères & les épreuves des ſentimens néceſſaires pour former ce terrible nœud de mariage. Elle s'apperçut donc avec plaiſir des ſentimens vrais & purs qui naiſſoient dans le cœur de ces aimables enfans.

Pendant que nos jeunes amans, livrés à toute la vivacité de leurs cœurs, ne voyoient qu'eux ſur la terre, & qu'ils ne pouvoient concevoir la plus foible idée du malheur, ils étoient au moment d'éprouver ces troubles & ces chagrins qui, malgré l'auſtérité & le ſérieux des philoſophes, ſont les plus ſenſibles de la vie. Pimprenelle étoit aſſiſe ſur le bord de ſon petit ruiſſeau, dans la place que ſon amant avoit occupée, le murmure de l'eau, le mouvement de ſon cours, entraînent, malgré eux, les amans à la rêverie; il n'eſt donc pas néceſſaire de dire qu'elle penſoit à lui de toute ſon ame. Quand en traverſant les airs dans une bouffée de vent pleine de pouſſière & de paille, le génie Grumedan

l'apperçut. Une taille de nymphe, ou plutôt de déesse, des yeux admirables d'un bleu foncé, que des paupières d'un noir parfait rendoient encore plus vifs, des cheveux qui descendoient plus bas que la ceinture, un teint charmant, une bouche accompagnée de sourires & de grâces, toutes ces beautés, dis-je, frappèrent le génie. Eh! qui n'en eût été saisi d'admiration! Il abat son vol tout auprès de Pimprenelle, il la regarde quelque tems, son cœur s'enflamme, & les désirs augmentent; il ressentit quelques momens la honte de paroître en habit de chasse; il eut quelque envie de demeurer invisible, mais une telle résolution pour un être qui ressent de l'amour, ne se peut soutenir que dans un cœur bien fait; car enfin quel chagrin de n'oser se montrer sous sa propre figure, quand on éprouve une passion fondée presque toute entière sur l'amour propre & la bonne opinion que l'on a de soi? L'orgueil de Grumedan prévalut donc, il parut tout à coup aux yeux de Pimprenelle, qui fit un cri de frayeur & de surprise. L'une & l'autre étoient fondées, car il n'étoit pas beau; & sa grande taille rustique & grossière, étoit l'image de son ame; de plus, il étoit borgne. L'on m'a fort assuré qu'il avoit perdu son œil droit il y avoit près de neuf cens ans, dans un combat singulier contre un de ses cousins, à l'occasion de

quelques bordages de terres; les fées & les génies accommodèrent l'affaire, les combattans étoient demeurés amis, & l'œil étoit demeuré perdu. Il étoit donc borgne, un peu bègue, les cheveux crépus, & les dents aſſez belles, mais longues. Malgré le cri de la princeſſe, qu'il n'attribua qu'à la ſurpriſe, il lui fit un compliment très-long par lui-même, & de plus allongé par ſa difficulté naturelle de parler. Tel qu'il fut, il s'en applaudit, & Pimprenelle s'écria : ah ! mon cher Romarin. Grumedan lui répondit avec autant de vivacité qu'il lui fut poſſible : vous en aurez, madame, cela n'eſt pas rare. Il eſt conſtant qu'elle eût alors découvert le ſecret de ſon cœur, ſi la bonne Melinette, toujours attentive à ce qui pouvoit intéreſſer ſon pupille, ne fût accourue. Elle ſe rendit inviſible; & prenant le ſon de la voix de Romarin, elle lui dit : nous ſommes expoſés au plus grand de tous les dangers; je ne ſuis allarmée que pour vous, ma chère Pimprenelle, déguiſez vos ſentimens, eſpérons en l'amour, il ne nous abandonnera pas. Melinette eut le tems de dire tout bas ces mots, qui laiſsèrent Pimprenelle dans un trouble & dans une agitation extrême, pendant que Grumedan, qui étoit le plus grand preneur de *pied de la lettre* que l'on ait jamais vu, conjura tous les romarins de la contrée de venir à ſes ordres. Cette petite attention toucha

peu l'objet aimé : elle le pria très-froidement de vouloir bien les renvoyer. Il le fit avec assez de peine ; & comme il étoit toujours content de tout ce qu'il produisoit, il voulut assez insolemment prendre la main de Pimprenelle, qu'il croyoit avoir mérité de reste, par l'aveu de l'amour qu'il venoit de déclarer, & par l'attention qu'il avoit témoignée. Pour lors Melinette parut avec toute la splendeur de la féerie. Arrête, Grumedan, arrête : cette beauté est sous ma protection ; la moindre insolence te coûtera mille ans de captivité. Si tu peux obtenir le cœur de la belle Pimprenelle par les voies honnêtes & convenables, je ne m'oppose point à tes démarches ; mais détrompes-toi, si tu te flattes de pouvoir mettre à exécution tes enlevemens, & enfin tes démarches ordinaires. Cette déclaration fut un coup terrible pour Grumedan ; mais il n'y avoit point de remède à apporter, il fallut donc tourner toutes ses idées du côté des attentions ; & quoiqu'il fût très-peu dans l'habitude d'en avoir, la beauté qui l'avoit frappé étoit de celles auxquelles on ne peut se dispenser de tout sacrifier. Melinette, bien certaine de la sauve-garde qu'elle avoit établie, courut avertir Romarin de tout ce qui se passoit. Au premier mot de rival & de génie, son cœur s'enflamma ; & sans Melinette, il eût été sur-le-champ se livrer à toutes les folies d'une jeune

tête :

tête : heureuſement elle ſut le contenir. Elle lui repréſenta l'autorité du génie, & le danger auquel ſa vivacité pouvoit même expoſer l'objet de tous ſes vœux ; elle lui promit que Grumedan n'entreprendroit rien qui pût lui déplaire, pourvu qu'il fût toujours inviſible, quand il ſeroit auprès de Pimprenelle. Quand elle eut exigé ſa parole, elle lui dit que Grumedan étoit le génie le plus ruſtre & le plus injuſte que l'on eût jamais vu ; elle lui apprit encore que ſouvent il avoit été puni de ſes injuſtices par le conſeil ſouverain des fées & des génies ; que tantôt il avoit été enfermé dans un arbre, pour n'en ſortir que quand l'arbre ſeroit abattu ou détruit par l'injure des tems, que d'autres fois, il avoit été mis ſous une groſſe pierre au fond d'une rivière, ſans pouvoir être délivré que par le dérangement de cette même pierre ; enfin elle le mit au fait de cent punitions dont le détail ſeroit trop long, & qui n'avoient jamais pu l'amener à cette douceur ſi recommandable à un génie. Grumedan, qui craignoit les menaces de Melinette, fut donc obligé de chercher à plaire, & d'imaginer des amuſemens pour engager & ſéduire Pimprenelle : il ne douta point de la réuſſite.

Pendant que la fée contenoit Grumedan, elle avoit impoſé au prince Romarin la dure néceſſité de l'inviſibilité, elle l'avoit averti que de cet ar-

ticle dépendoit sa conservation; mais elle l'avoit assuré pour le consoler, qu'attendu la stupidité du génie, il pourroit avoir la consolation de voir & d'entretenir Pimprenelle à tous les momens. Ce fut à quoi l'un & l'autre ne manquèrent point : mais que fait une défense en amour? Elle empêche de jouir de ce qui nous est accordé, & notre cruelle imagination n'est plus occupée que de ce qui nous est défendu.

Grumedan & Romarin, celui-ci sous le nom de Melinette, à l'envi l'un de l'autre, donnoient à tous momens des divertissemens à l'objet de leur amour, & cherchoient à lui prouver tous les sentimens dont ils étoient animés.

Romarin se servit d'abord de ces oiseaux dont j'ai parlé, il leur fit à tous prononcer le nom de Pimprenelle, il le leur fit chanter dès le matin; & réglant avec soin les sons les plus heureux de leur gosier, tout l'air retentissoit à la fois du nom de la plus rare beauté, & tous chantoient l'amour discret & constant. Grumedan trouva que cette idée n'avoit rien de nouveau; que les oiseaux avoient toujours chanté depuis que le monde étoit monde, & que les amans avoient tous entendu les hôtes des bois ne parler que de l'objet de leur amour. Il avoit lu quelques opéras nouveaux pour le malheur de Pimprenelle; & le peu de goût ou la présomption qu'il avoit, il l'avoit

pris dans ces bons ouvrages; il voulut donc faire éclorre quelque chose qui fût absolument neuf; car le nouveau dans le genre des amusemens, a des charmes inconcevables; tel qu'il soit, quand on peut dire, cela n'a pas encore paru, tout est dit, & la chose doit être admirable. Il imagina fort agréablement de former un concert qui n'eût jamais été entendu, & qui lui fît à lui un plaisir infini. Ce fut la réunion de dix mille grenouilles que son grand pouvoir rassembla. Il leur inspira le peu qu'il imaginoit de l'harmonie, & ce qu'il croyoit savoir du goût du chant. Ce bruit affreux, ce croassement mille fois répété, lui causèrent un contentement que je ne puis décrire. Il ne pouvoit cacher la satisfaction qu'il éprouvoit; & tantôt sur le choix des concertans, tantôt le tour nouveau des paroles, mais toujours d'un ton importun, il répéta mille fois son propre éloge. Les paroles dont il faisoit tant de cas, lui avoient fait suer sang & eau pour venir à bout de les produire, elles étoient cependant toutes des plus triviales; les voici à peu près, & telles qu'on me les a redites.

Adorable Pimprenelle,
Toujours plus belle,
Ah ! que vous allumez de feux
Dans mon cœur amoureux.

Un gros génie tel que Grumedan, ne fait point

donner des bornes à ſon amour-propre, ni mettre une fin à ce dont il eſt flatté. Le concert fut donc auſſi long qu'un opéra italien l'eſt ordinairement, c'eſt-à dire, qu'il dura près de cinq grandes heures, ſans qu'il y eût la moindre variété dans les paroles. Pimprenelle, comme on peut croire, en ſeroit morte d'ennui, & du concert, & de la longueur des répétitions, ſi Romarin n'eût été préſent. Il l'entretenoit avec ardeur pendant le tems que Grumedan étoit occupé à faire eſſouffler ſes grenouilles auxquelles il ne donna pas le moindre relâche; l'on m'a fort aſſuré même qu'il périt un grand nombre des concertans.

Romarin, pour amuſer la princeſſe, ſe ſervit heureuſement de la petite rivière dont j'ai parlé. Il fit paroître (à la vérité en petit) toute la flotte de Cléopâtre, préciſément telle & tout auſſi magnifique que l'hiſtoire nous la dépeint. Tous les vaiſſeaux avec les voiles de pourpre ſe découvrirent de loin, en faiſant toutes la manœuvres de l'ancienne navigation. Sur le plus beau & le plus riche de ces bâtimens, Cléopâtre ſe diſtinguoit par ſa beauté ainſi que par ſa magnificence; quand elle fut vis-à-vis de l'endroit où Pimprenelle étoit aſſiſe, tous les vaiſſeaux ſe mirent en ligne; & cette reine ſi fière débarqua, & vint préſenter à la princeſſe cette ſuperbe perle dont il eſt tant parlé dans l'hiſtoire, en lui diſant:

vous êtes plus belle que je ne le fus jamais; que mon exemple vous serve à faire un meilleur usage de votre beauté Pour lors elle se rembarqua, & toute sa petite flotte, dont l'aspect étoit charmant, poursuivit sa route, & fut apperçue jusqu'à l'extrémité du petit jardin de la princesse. Grumedan étoit présent à ce petit divertissement : je ne trouve rien de joli, dit-il, à toutes ces petites figures, ce sont des marionettes; voilà bien des façons pour donner une perle : que ne dites-vous, madame, que vous les aimez? Aussi-tôt il tira de sa poche un grand sifflet, & l'on vit à l'instant même l'eau de la petite rivière se grossir, & devenir toute bourbeuse, dans un moment, il parut plus de cent mille huîtres à écailles qui s'ouvrirent devant Pimprenelle, & dégorgérent toutes à ses pieds, qui plus, qui moins, de perles, mais toutes admirables. Voilà des perles, cela, s'écria Grumedan, il est réel qu'il y en eut assez pour sabler tout le jardin. Romarin, le lendemain, construisit tout-à-coup, pendant la promenade de la princesse, & lorsqu'elle y pensoit le moins, un cabinet de verdure simplement mêlé de fleurs qui composoient le chiffre de Pimprenelle : par respect, plus que par la crainte du génie, il n'osa pas y joindre le sien; des siéges de mousse & de gazon, des sources qui couloient dans les angles & qui formoient un ornement

naturel, sans être asservis à une simétrie exacte ; & dont le murmure & la fraîcheur étoient charmans, rendoient ce séjour délicieux. Le repas fut champêtre, mais les fruits les plus rares & le plus agréablement arrangés, en faisoient le principal ornement. Quelques musettes invisibles chantoient l'amour, & ne se faisoient entendre qu'à propos. Romarin lisoit si bien dans le cœur de Pimprenelle, qu'à la moindre apparence de longueur, toute la musique cessoit. Un rossignol des favoris de la princesse, & qui réellement avoit la plus belle voix du monde, vola sur le fruit, & chanta des brunettes & des chansons à danser. Eh! qui t'en a tant appris, mon cher Rigdi, lui dit Pimprenelle? L'oiseau bien instruit, lui répondit tout simplement, c'est l'amour. Grumedan eut de l'humeur pendant cette fête, il la trouva platte; il déclara que les musettes ne faisoient pas assez de bruit; il critiqua les oiseaux. Quoi, je verrai toujours des oiseaux! De plus, dit-il, qu'est-ce qu'une collation sans vaisselle & sans buffet? Effectivement il en donna une le lendemain dans un autre coin du jardin. Il avoit bâti pendant la nuit, un cabinet d'or massif. Les chiffres de la princesse & du génie n'étoient point oubliés; car le dedans & le dehors en étoient également semés. Il avoit encore eu plus de soin de ne pas oublier les buffets; il y en avoit en effet

deux si prodigieusement chargés de richesses & de choses inutiles, que l'œil ne les pouvoit regarder. Le repas fut composé de viandes chaudes, servies fort pesamment; tout étoit de la vieille cuisine. Grumedan mangea comme un diable, quoique Pimprenelle ne prît goût à rien. Au fruit, dans lequel il n'y avoit de remarquable que des assiettes volantes de diamans brillantés, il dit : pour des chanteurs & de la musique, vous n'en aurez point, je n'aime le bruit que quand je le fais; mais vos beautés n'en seront pas pour cela moins célébrées. Pour lors, avec un sourire campagnard, il chanta les belles paroles qu'il avoit faites pour le concert des grenouilles : du moins il fit pour cette fois grâce de l'accompagnement. Romarin, dans l'envie de varier les amusemens de Pimprenelle (il est vrai que c'étoit la première & la seule de ses intentions, la seconde pouvoit bien avoir pour objet les ridicules dont Grumedan savoit toujours se saisir quand on lui présentoit une nouvelle idée) Romarin donc imagina de donner une fête pendant la nuit, & quoi qu'en eût dit Grumedan, il se servit encore des oiseaux, mais il employa tous ceux du pays, tant les grands que les petits; il les chargea de lampions diversement coloriés, &, suivant les ordres qu'il leur donna, ils partirent à la fois, & lorsqu'on y pensoit le moins, & se réunissant

dans l'air, ils formèrent en planant un temple où tous les ordres se distinguoient à merveille, de plus, on y lisoit sans peine dans le fronton : *à la divine Pimprenelle.* Quand ce temple eût été suffisamment remarqué, tous les oiseaux se divisèrent sans ordre dans le ciel qu'ils remplirent d'une quantité infinie de lumières très-agréables à l'œil. Ils revinrent ensuite, suivant les ordres qu'ils en avoient reçus, à différens points de réunion, & formèrent un bouquet où toutes les fleurs étoient faciles à distinguer, soit par la précision du trait, soit enfin par les couleurs dont les lampions étoient chargés. Pendant le tems que le bouquet parut, d'autres oiseaux, qui ne pouvoient être apperçus, parce qu'ils n'étoient chargés d'aucune lumière, répandoient dans l'air les eaux distilées des fleurs qui se dessinoient à l'œil, ce qui produisit une pluie délicieuse non-seulement pour le séjour de Pimprenelle, mais encore pour toute la ville attirée par un spectacle aussi nouveau de tout point.

Grumedan étoit spectateur de cette fête, il l'avoit assez méprisée. Une jambe croisée sur l'autre, le nez en l'air dans un fauteuil, il ne put s'empêcher de dire : Oh ! pour des effets de feu, si vous en voulez, belle Pimprenelle, vous n'avez qu'à parler, vous en verrez demain de ma façon.

Ce demain produisit une assemblée de toutes

des exhalaiſons que l'on appelle communément des feux folets; il leur fit faire l'exercice dans une grande plaine que Pimprenelle voyoit de ſes fenêtres, après que Grumedan eut bien dit cent fois : cela eſt joli, ma princeſſe, n'eſt-ce pas? tout-à-coup il fit ſortir de terre un volcan qui jeta feu & flamme, & qui répandit des torrens de feu dans la plaine; il orna cet agréable & galant ſpectacle de quelques ſecouſſes de tremblement de terre. Le gros rire qui lui prit de la frayeur de tout le peuple ne ſe peut exprimer; il n'eſt pas poſſible non plus de répéter toutes les ſotiſes qu'il dit à ce ſujet. Mais enfin, continua-t-il, la fête d'hier n'a pas été terminée. Tous les feux de l'hôtel-de-ville ſont couronnés par un bal, n'eſt-ce pas ? donc Melinette n'a rien entendu au divertiſſement qu'elle vous a donné. A ces mots il fit paroître le nombre de feux folets néceſſaire pour éclairer le jardin de la princeſſe, & Grumedan enchanté de ſon imagination, fit commencer un bal formé par tous les ifs du jardin. Il dura, pour ſon propre plaiſir, fort longtems même après le départ de Pimprenelle, qui s'étoit retirée tout auſſi-tôt que ſuivant les conſeils de Melinette il lui avoit été poſſible & honnête de le faire.

Voilà quels étoient à-peu-près les amuſemens que l'on donnoit à Pimprenelle; la pauvre prin-

cesse se désoloit de l'importunité de Grumedan ; & du chagrin de ne pas voir le beau Romarin, qui, de son côté, séchoit sur pied de la contrainte où le réduisoit le plus gros des génies. Personne enfin n'étoit content, car Grumedan, tout sot & tout grossier qu'il étoit, étant amoureux, voyoit bien qu'il importunoit ; il sentoit encore qu'il ne faisoit aucun progrès dans le cœur de Pimprenelle, & ce même amour ne lui laissoit point ignorer que tout ce qu'il voyoit étoit bien vif & bien attentif, pour n'être que les marques d'amitié d'une fée aussi sage que Melinette. Il devint donc jaloux, un peu tard à la vérité, mais enfin il le devint. La jalousie, cette barbare déesse, ne se nourrit que de sentiment, l'esprit ne lui est point nécessaire ; de plus, elle ressemble à l'amour, pour trouver les moyens d'arriver à son but. Ceux qui ont reçu le plus d'esprit en naissant, sont souvent ceux qui sont la dupe des panneaux les plus grossiers. Grumedan, pour s'éclaircir des soupçons dont il étoit frappé, prétexta un départ pour des affaires de conséquence. Il parut affligé d'être obligé de se séparer de Pimprenelle ; enfin, il fit des adieux qui furent très-bien reçus. Quand on le crut bien éloigné, Romarin fut obligé de céder à la douce violence que lui fit la princesse de cesser d'être invisible. A peine s'enyvroient-ils du plaisir de se

revoir & de celui de s'aimer, que Grumedan sortit tout-à-coup d'une platte-bande du jardin qu'il entr'ouvrit. La vue de Romarin autorisa sa jalousie, & fit naître sa fureur. Quelle satisfaction pour un homme brutal, que de voir sa haine & son humeur fondées! J'ai vu quelques maris outrés de leurs découvertes, éprouver cependant une sorte de plaisir d'avoir eu raison. Grumedan leva sa massue avec fureur, & donna un coup dont il eut assommé Romarin. Pimprenelle ne douta point que son dessein n'eût été exécuté, & tomba évanouie. Pour le prince, il ne put échapper au triste sort qui le menaçoit, que par les soins de Melinette qui sut habilement le soustraire aux fureurs de Grumedan, & qui le transporta dans son palais des nues. Les soins du génie rappelèrent Pimprenelle à la vie, quoiqu'avec bien de la peine : mais que la connoissance qui lui revint fut douloureuse, & pour l'un & pour l'autre! Pimprenelle ne voyant point Romarin, après s'être accusée elle-même du comble de malheurs qu'elle éprouvoit, ne déguisa rien au génie de la haine qu'elle lui portoit, & de l'amour qu'elle ressentoit pour son cher Romarin. Mille fois elle eût attenté sur ses jours, mais le génie étoit trop attentif à tous ses mouvemens, pour qu'il lui fût possible de rien entreprendre sur sa vie.

Mon cher Romarin, s'écrioit douloureuse-

ment Pimprenelle, vous n'êtes plus, & mon trop d'amour a causé votre malheur. J'ai voulu vous voir, il vous en a coûté la vie, & pour comble de maux, on me force à vous survivre; Grumedan se glorifie de votre mort, & je ne puis, hélas, douter de mon malheur! si vous voyiez le jour, vous ne me le laisseriez pas ignorer, mon désespoir vous perceroit le cœur, vous que j'ai vu mille fois peiné, pour le mal le plus léger que je ressentois. Votre délicatesse, votre parfait amour, vous permettroient-ils de m'abandonner au plus horrible des génies. L'absence de Melinette me prouve encore plus mon malheur, elle m'abandonne, elle qui ne m'aimoit que par rapport à vous, je suis pour elle un objet odieux. Que je vous pardonne bien, divine fée, de me détester, je me déteste moi-même! & pour me punir plus long-tems, vous ne voulez pas me donner la mort. Ces propos étoient ceux que Pimprenelle répétoit sans cesse, & la présence de Grumedan en rendoit la vivacité plus éloquente. Il a pu paroître jusqu'ici dans cette véritable histoire, que Grumedan étoit aussi grossier & aussi amoureux qu'il lui étoit possible de l'être, par conséquent, la brutalité tenoit dans son cœur la place que la délicatesse occupoit dans le cœur de Romarin. Le génie souffroit au commencement ces reproches, avec une sorte d'impatience;

mais enfin il s'y accoutuma, & forma le projet le plus digne de son caractère. Vous faites mon malheur, petite Pimprenelle, je suis déterminé à faire le vôtre, n'en doutez point; vous aimerez, ou vous n'aimerez plus votre colifichet de Roma[illegible] mais vous serez ma femme, soyez de plus [illegible] que vous ne mourrez pas. La malheu[illegible] Pimprenelle n'ayant qu'un évanouissement [illegible]pposer à ces paroles, perdit connoissance. Le [illegible] prolongea la durée de cet évanouissement [illegible]'à son retour. Il sortit de la retraite de Pimprenelle, & voulut faire une entrée dans le palais de Giroflée, digne du cas qu'il faisoit de lui-même. Tout lourd qu'il étoit, il s'appesantit encore, & monta sur un char fait en espèce de charrette, les roues étoient pleines & massives, & les brancards étoient gros comme les plus gros chênes; mais à la vérité toute la machine étoit d'or. Il commanda quarante-huit bœufs d'Auvergne les plus grands & les plus forts que ce pays ait jamais produit. Ils paroissoient suffire à peine pour le tirer, & le char, tout massif qu'il étoit, sembloit succomber sous son poids. Il étoit appuyé sur une massue, & tenoit sur ses genoux, avec une sorte de négligence, un des plus grands lions de l'Afrique, comme bien des hommes à Paris ont coutume de tenir de petits chiens dans leur carrosse pour leur tenir compagnie. Cet équipage

parut à la porte de la ville, & prit le chemin du palais environ sur les sept heures du matin; Giroflée étoit déjà botté pour aller à la chasse; pour Filagrane, il s'en falloit bien qu'elle fût éveillée; à peine étoit-elle dans son premier sommeil, & qui que ce soit à la cour, & le roi moins que tout autre n'auroit osé la réveiller. Le roi se crut obligé d'attendre la visite, & se débotta avec une peine extrême. La ville étoit grande, ainsi la marche fut longue, d'autant plus que l'affluence du peuple la retardoit à chaque pas. Quand les quarante-huit bœufs eurent pris leur tournant dans la grande cour du palais, Grumedan cria d'une voix déjà rauque naturellement, & dont il redoubloit encore le son : où est-il donc ce roi, que je lui parle, qu'on appelle sa femme. Giroflée ne perdit pas un mot de ces paroles, elles lui parurent un peu rudes; mais ayant consulté son piqueur favori, qui dans le fond étoit un assez bon diable, il prit le parti de descendre de son appartement, & de venir lui-même voir ce qu'on lui vouloit. Quand il fut auprès de la voiture : touchez-là, lui dit Grumedan, en lui tendant la main; touchez-là, Giroflée, mon ami, me connoissez-vous? non, dit le roi, d'une voix assez embarrassée. Je suis, dit-il, le génie Grumedan, je viens pour faire votre fortune; montons là-haut, je

vous parlerai. Pour lors il mit pied à terre, il ordonna aux bœufs de retourner à leurs affaires; ils se dételèrent d'eux-mêmes; & plus légers que des cerfs, ils s'enfuirent si promptement, qu'en un instant on les perdit de vue; pour lors, il donna un coup de sa massue sur son char, qui se convertit en un monceau de petite monnoie d'or qui a eu bien long-tems cours dans le royaume, & dont on voit encore quelques-unes dans les cabinets des curieux. Je donne cela, dit-il, pour boire à vos valets. Bref, il ne garda de son équipage, que le lion dont j'ai parlé. Les cris de tous ceux qui s'étouffoient pour avoir des pièces d'or, éveillèrent la reine; elle sonna pour faire tirer sur ceux qui lui portoient aussi peu de respect; mais quand on lui dit qu'il y avoit un monsieur qui demandoit à lui parler, elle crut que tout le monde avoit perdu l'esprit, d'autant plus qu'on lui parloit tout à la fois de bœufs, d'or, de massue, de grand homme, de lion; enfin, toutes ses femmes vouloient conter chacune une particularité de ce qu'elles n'avoient point vu, & de ce qu'on leur avoit confusément conté. Pendant ce tems, le roi entretenoit le génie, & trouvoit sa conversation fort à son gré. Giroflée avoit inutilement demandé au génie ce qui pouvoit l'attirer à sa cour, mais il lui avoit toujours répondu qu'il ne ne lui vouloit

dire qu'en présence de la reine. On étoit donc venu plusieurs fois la prier de passer chez le roi, mais on ne pouvoit la déterminer à paroître; elle n'avoit point dormi, elle avoit la migraine. Comment oser se montrer, elle étoit faite comme un chien fou. Toutes ces minauderies ne touchèrent point le géant, il dit toujours qu'il étoit nécessaire qu'il l'entretînt; mais comme il avoit envie de lui plaire, il pria quelques courtisans, qui étoient debout dans la chambre, de lui porter sa massue, en la priant de vouloir bien la sentir, ce qui étoit, disoit-il, un remède éprouvé & souverain, pour guérir la plus forte migraine. Ils furent obligés de la porter à quatre. Les choses extraordinaires trouvent grace quelquefois auprès des dames. Filigrane, avec un air à la fois de mépris & de complaisance, se fit approcher la massue; elle la sentit, & sa migraine fut dissipée sur le champ. L'on est en doute de savoir si ce fut précisément l'odeur de ce bois qui opéra ce miracle, ou bien s'il le faut attribuer à la vue d'un grand nombre de parures qui tombèrent de la massue au moment que Filigrane s'en approcha : quoi qu'il en soit, un prodige aussi agréable détermina la reine, elle passa promptement son manteau royal par-dessus une robe à peigner, elle coëffa son vieux diadême de diamans de karat par-dessus son bonnet de nuit, elle mit promptement une tasse de

rouge ſur chacune de ſes joues, c'eſt-à-dire depuis la paupière juſqu'au plus bas du viſage, & dans cet équipage, ſe cachant encore le nez avec un grand éventail à cauſe du grand jour, elle arriva dans la ſalle du trône, en tenant toutes ſortes de mauvais petits propos. Le génie fut au-devant d'elle plus poliment qu'à lui n'appartenoit. Il ſe plaça au milieu du roi & de la reine; toute la cour ſe retira par reſpect, & le génie leur dit alors : je m'appelle Grumedan, & je ſuis de la meilleure & de la plus ancienne maiſon des génies, mon pouvoir eſt mille fois au-deſſus de ma force; cependant un ſi grand nombre d'avantages que je réunis en moi ont ſuccombé, & n'ont pu réſiſter aux charmes de Pimprenelle votre fille, je l'aime éperdûment; je ſais bien qu'elle ne m'aime point, mais je ne puis vivre ſans elle. Un certain freluquet de Romarin que vous avez connu, a ſu lui plaire, je crois qu'il ne ſera plus un obſtacle à mes déſirs, vu la façon dont je l'ai traité il y a quelques jours. C'eſt le fils cadet d'un petit roi qui n'a pas ſeulement une mine de cuivre dans ſes états. Quoi qu'il en ſoit, j'en ai purgé le monde. Vous croyiez que, ſi je le voulois abſolument, je n'ai pas beſoin de votre conſentement pour épouſer votre fille, mais il eſt néceſſaire que je l'obtienne à cauſe d'une certaine bégueule de Melinette qui protégeoit le

petit Romarin, & que j'ai quelque raiſon de ménager. Filigrane & Giroflée redoutoient également un gendre auſſi terrible que celui qui ſe propoſoit; cependant avec un air aſſez embarraſſé, ils dirent au génie que ſon alliance leur faiſoit beaucoup d'honneur, mais qu'ils ſeroient bien aiſes de le connoître un peu davantage, afin que leurs ſujets n'euſſent point de reproches à leur faire de marier à un génie qu'ils ne connoiſſoient point, l'héritière préſomptive de la couronne. Grumedan leur répondit à cela : je veux bien vous accorder quelques jours pour faire connoiſſance avec moi; mais j'ai démêlé dans votre eſprit que la crainte de perdre votre royaume, vous inquiétoit plus que ce que vous m'avez allégué; allez, ſoyez tranquilles, je vous en donnerai ſoixante autres, ſi vous les aimez. En attendant, je vais envoyer chercher votre fille, afin que vous la déterminiez vous-même à me donner la main. A ces mots, il tira de ſa poche le grand ſifflet dont il s'étoit ſervi pour appeler les huîtres (c'étoit ſon inſtrument favori), au bruit qu'il fit, ſon grand lion qui l'attendoit tranquillement à la porte de la rue, arriva à ſes pieds. Il ne craignoit pas qu'on le lui volât, car il avoit un colier à ſes armes, ſur lequel ſon nom étoit écrit : ce qui, joint à de petits grelots, rendoit ſa parure complette. Mirtil, lui dit-il, allez

chercher la princeſſe, amenez-la bien doucement ici tout-à-l'heure. A ces mots, Mirtil, d'une courſe légère, fut bien-tôt à l'extrémité des jardins. Il ſe fit jour à travers des troupes qui gardoient la retraite de la princeſſe. D'un coup de queue, il enfonça la porte, & chargeant la princeſſe toujours évanouie, ſur ſon dos qu'il rendit canapé tout autant qu'il pût, & tenant les habits dans ſa gueule, il revint en moins d'un demi-quart-d'heure, dans la chambre du trône où Grumedan, Giroflée & Filigrane avoient une converſation dans le fond aſſez triviale. Ce fut un ſpectacle aſſez ſingulier que celui de voir arriver cette malheureuſe princeſſe qui rendoit ainſi ſa première viſite à ſes parens. Grumedan lui fit alors ſentir le bout de ſa maſſue; à peine eut-elle ouvert ſes beaux yeux, qu'en appercevant Grumedan, elle fit un cri de douleur, & ſeroit infaillement retombée dans l'état dont elle ſortoit ſans le ſecours du flacon de Grumedan, c'eſt-à-dire celui de ſa maſſue. Les cris & les pleurs de Pimprenelle continuèrent, malgré les inconnus dont elle ſe voyoit environnée, car les grandes douleurs ne ménagent qui que ce ſoit au monde. Filigrane, malgré la douleur dont la princeſſe ſa fille étoit accablée, fut outré de l'exceſſive beauté dont elle lui parut à elle-même, avec un faux air d'amitié & d'intérêt qui n'eſt que trop com-

mun dans le monde; elle propoſa de l'emmener dans ſon appartement, & de la faire mettre au lit pour la laiſſer repoſer, promettant de plus de lui parler de l'affaire dont Grumedan venoit de les entretenir; mais c'étoit bien plutôt pour ſe rendre maîtreſſe de ſa perſonne, & pour l'empêcher d'être admirée de toute la cour; elle lui mit un grand mouchoir ſur le viſage, la prit par deſſous le bras, & la conduiſit elle-même dans ſon appartement, elle fit tendre un lit de camp dans ſa garde-robe, & ne voulut pas que perſonne la ſervît, & ſous le prétexte de la laiſſer repoſer, elle empêcha tout le monde de la voir. Pour le roi, il adreſſa la parole au génie, & lui dit : nous n'avons plus rien à faire ici d'aujourd'hui, voulez-vous que nous allions à la chaſſe? mon équipage eſt prêt, & j'ai connoiſſance d'un des plus gros ſangliers; le génie accepta la propoſition, l'on équipa, pour ſon uſage, tout au plus vîte les plus grands chevaux de carroſſe de la petite écurie, & nos gens partirent enſemble. Laiſſons-les chaſſer, prendre ou ne pas prendre, & revenons au beau Romatin.

Le lecteur ſe ſouvient de l'obligation réelle qu'il eut à la bonne Melinette, quand le génie le ſurprit avec Pimprenelle. Elle ne l'eut pas plutôt ſouſtrait à la fureur du génie, que le mettant ſur ſon char, elle le conduiſit dans ſon palais

des nues, comme je l'ai déjà dit, mais on ignore quel étoit ce château. C'étoit une eſpèce de retraite qu'elle avoit fait bâtir, & qu'elle préféroit ſouvent à l'habitation de la terre. Là elle n'étoit détournée par aucun bruit, elle y travailloit, elle s'y repoſoit, elle y faiſoit enfin tout ce que bon lui sembloit, le palais étoit ſuperbe; & comme il étoit ſitué ſur les nues les plus élevées, le ſoleil, dont les rayons n'étoient jamais obſcurcis, y brilloit ſans ceſſe dans toute ſa pureté. Ce fut donc là que Melinette conduiſit Romarin. Il ne fut ſenſible, comme on peut le croire, à aucune des beautés, non plus qu'à la ſingularité du palais. Quoi, diſoit-il ſans ceſſe à Melinette, quoi, vous m'aimez, & je ne verrai plus Pimprenelle! Quoi, vous me conſervez la vie, & vous abandonnez une ſi rare beauté à toutes les fureurs de Grumedan! Raſſurez-vous, mon cher Romarin, lui dit alors la bonne Melinette, tout étendu que peut être le pouvoir des fées, il eſt, vous le ſavez, borné par quelques decrets du deſtin. Croyez que tout ce que je pourrai faire pour vous, certainement je le mettrai à exécution. Je vous laiſſe ici le maître, rien ne vous y peut manquer; mes papillons & les hirondelles mes favorites, ont ordre de n'obéir qu'à vous. Adieu, je vous quitte; que mon amitié vous faſſe eſpérer. Romarin ne trouva point que Melinette lui

eût parlé d'un ton assez positif; il ne trouva dans les mots de consolation qu'elle lui avoit dit que tout ce qu'il falloit pour s'affliger; car la tristesse & le chagrin ont bien de l'art pour se nourrir. Il s'abandonna donc à toutes les idées les plus funestes. D'abord que la fée l'eut quitté, il ne douta point qu'il ne fût pour jamais séparé de tout ce qu'il adoroit; & ne pouvant survivre à sa douleur, il se précipita mille fois, mais en vain, des fenêtres les plus hautes du palais; il s'élança du haut de toutes les terrasses. Les nues avoient ordre de veiller à sa conservation, elles n'eurent garde d'être sans attention. Romarin, bien convaincu qu'il ne lui étoit pas possible d'attenter à sa vie, donna cent fois les épithètes de cruelle & de barbare à Melinette; & trouvant la clarté du soleil trop brillante pour la triste situation de son cœur, il abandonna les appartemens les plus agréables & les plus magnifiques : ce qui se voit rarement dans les grands palais ornés & meublés avec le plus de goût; il dédaigna, dis-je, ces superbes lambris, & choisit pour son habitation une des caves du palais, dans laquelle, à la vérité, l'obscurité n'étoit point répandue; mais ce n'étoit assurément pas sa faute, si le jour le suivoit. La clarté que l'on y voyoit, & l'air que l'on y respiroit, imitoient les brouillards épais de l'hiver, je n'en puis donner une plus juste

idée, & ce fut là qu'il gémissoit à son gré, qu'il nommoit Pimprenelle, & qu'il appeloit sans cesse la mort à son secours. Un jour que, plus affligé que jamais, il pensoit à sa triste destinée; en se rappelant les beautés & l'esprit de Pimprenelle, & qu'il se retraçoit le souvenir de son bonheur passé, il entendit chanter une voix qui ne lui étoit pas inconnue. Le son de cette voix le frappa, moins encore cependant que les paroles & que le nom de Pimprenelle, c'étoit, en effet, un des couplets qu'il avoit faits pour son adorable maîtresse, il sortit avec ardeur de sa sombre retraite. Au même instant le fidelle & charmant Rigdi parut à lui. La joie de Romarin ne se peut concevoir. Le fidelle rossignol lui apprit qu'une hirondelle du palais qu'il habitoit, avoit prié devant lui une de ses cousines de faire une commission pour elle; qu'il avoit entendu dans leur conversation que Melinette avoit doublé le service de son palais pour la garde du prince Romarin; qu'il avoit donc appris le lieu de sa demeure; qu'il avoit espéré d'en instruire Pimprenelle, & apporter ce soulagement à ses peines; mais que, dans ce même moment, elle étoit évanouie, & qu'elle avoit été plus de vingt-quatre heures sans connoissance. Il apprit alors au prince tout ce qui s'étoit passé depuis son départ, & tout ce qu'on a déjà lu. Fondant en larmes à cet

endroit de son récit, il lui conta que, toute évanouie qu'elle étoit, un grand lion l'étoit venue enlever; qu'il n'avoit pu savoir ce qu'elle étoit devenue, & qu'il avoit pris le parti de venir pleurer, s'affliger & mourir auprès de son cher maître. L'arrivée de Rigdi avoit été d'abord un des grands contentemens que Romarin pût avoir, les nouvelles qu'il apporta mirent le comble à ses malheurs. Ses désirs de mourir redoublèrent; mais la douce conversation de cet aimable oiseau étoit du moins une consolation pour ce malheureux amant. Voilà quel étoit au juste l'état de l'habitant du palais des nues.

Il me semble que nous avons laissé Grumedan & le roi Giroflée allant à chasse de compagnie; ils y furent, en effet, le roi fort joliment monté, & le génie trottant sur un grand cheval de carrosse, la chasse commença. Grumedan lâcha son grand lion Mirtil, & dans le même instant, le sanglier fut terrassé & mis en pièces. Le roi avoit beau crier: vous ne chassez pas dans les règles. Qu'importe, disoit Grumedan, pourvu que je le prenne. Les piqueurs levoient les épaules à de telles façons d'agir & de parler, & le roi leur répondoit (quand Grumedan ne les regardoit pas) & leur faisoit signe qu'il falloit pardonner quelque chose à un homme qui n'étoit pas encore au fait, & qui n'étoit qu'à sa première

chaſſe. Ils revinrent au palais, ils ſoupèrent, comme font d'ordinaire tous les chaſſeurs, ſans parler d'autre choſe que de grandes bêtes, de chiens, de piqueurs, de chevaux, &c. Le génie propoſa pour le lendemain une chaſſe à l'Ogre : il lui fut aiſé d'en faire ſentir l'utilité ; & la nouveauté du divertiſſement piqua le goût de tous les chaſſeurs.

Malgré l'exactitude de ceux qui m'ont donné des mémoires, & le ſoin que j'ai eu d'en raſſembler, je ſuis obligé d'avouer que le détail de cette jolie partie n'eſt pas venu juſqu'à moi ; je ſais ſeulement qu'il y eût un page de l'équipage qui fut mangé, & que l'ogre qui fut couru, n'en ſeroit pas demeuré en ſi beau chemin, ſi Gremudan ne l'eût aſſommé d'un coup de ſa maſſue.

Après une auſſi belle chaſſe que le fut celle-ci, le génie, de retour au palais, fut voir la reine pour la prier de ſe déterminer promptement, & d'engager Pimprenelle à ſuivre ſes volontés. Il trouva Filigrane fort adoucie en ſa faveur ; l'ennui de voir ſa fille auſſi belle qu'elle étoit, avoit conſidérablement avancé le mariage. Ils en donnèrent les paroles à cette dernière entrevue, & les articles ſecrets furent que le royaume appartiendroit à Giroflée, & à elle, pendant tout le cours de leur vie, & que Pimprenelle ne paroîtroit jamais dans aucun endroit où elle ſe trou-

veroit. Grumedan consentit à tout; pour achever de le contenter, on fixa le jour des nôces au surlendemain; & pour donner quelque certitude à l'engagement que l'on prenoit, on ne trouva point de parti plus doux que celui de donner à la pauvre princesse le choix de l'époux, ou celui d'une coupe empoisonnée qui seroit sur l'autel dressée pour le mariage. Cette nouvelle n'effraya point Pimprenelle. Quelques gens de la cour qui s'imaginent toujours que l'on ne peut se déterminer à la mort, attribuèrent la gaîté avec laquelle elle reçut cette nouvelle à la plate joie des filles quand on les marie.

Grumedan, pour témoigner le contentement qu'il éprouvoit, sachant que Filigrane aimoit les fêtes, résolut de lui en donner une à elle & à toute la cour : il prit jour pour le lendemain, veille de ses nôces; on ignoroit absolument quel seroit le divertissement, car le génie n'avoit consulté personne; il n'avoit pas voulu que sa production pût être soupçonnée, l'effet du plus léger avis. On arriva dans la salle des spectacles au moment qu'il en donna la permission; quand on fut placé, & que la toile fut levée, on vit avec une sorte de surprise le théâtre fermé par de gros barreaux de fer qui laissoient cependant assez d'espace pour distinguer & pour voir le jeu des acteurs. Quel fut l'étonnement de toute l'assemblée,

quand on vit paroître de grands ours qui, marchant ſur les pieds de derrière, vinrent réciter une paſtorale avec des habillemens & des parures tels qu'on les voit à l'opéra. On peut juger que le deſſus, qui chantoit les premiers rôles de bergères, étoit une terrible baſſe-taille. Tout étoit complet, quant au nombre, & les chœurs étoient aſſurément bien remplis. Le premier acte fut exécuté aſſez tranquillement de la part des acteurs; mais, pour les ſpectateurs, il eſt réel qu'ils ne ſavoient où ſe mettre. Le balet qui ſuivit l'acte, fut même aſſez agréable, car il fut exécuté par de grands ſinges très-ſavans & très-adroits. La ſuite ne fut pas tout-à-fait auſſi bien repréſentée. Il y avoit dans la parole une ſcène de rivalité, les ours prirent la choſe au perſonnel, & le combat à mort commença dès ce moment. Il fut d'autant plus terrible, que les chœurs prirent parti, & que preſque tous les muſiciens périrent; pour lors on fit grand cas des grilles dont on s'étoit mocqué en arrivant.

Il n'y a rien de ſi commun dans le monde que de voir des gens qui non ſeulement font des ſottiſes, mais encore qui les ſoutiennent après les avoir faites ſans en vouloir démordre. Grumedan étoit de ce nombre, il ſoutint toujours que c'étoit par une réflexion auſſi fine que judicieuſe; qu'il avoit choiſi des ours pour repréſenter ſon

divertiſſement. Si j'avois connu, diſoit-il, un animal auſſi propre au théâtre, puiſqu'il marche ſur les pieds de derrière, & plus méchant que l'ours, je l'aurois certainement préféré. Eh bien, dit-il, ils ſe ſont pris de querelle, cela eſt naturel, & ce n'eſt pas ma faute! Toutes ces pauvretés & pluſieurs autres que, par pitié pour le lecteur, je paſſe ſous ſilence, furent écoutées; elles furent même applaudies, parce que le génie au lieu de fruits & de glaces, avoit fait ſervir à toute la cour des baſſins immenſes de grandes pièces d'or, & des corbeilles remplies de diamans; l'on m'a fort aſſuré qu'il ne retourna rien aux offices.

Le lendemain de cette belle fête, jour deſtiné pour le mariage, Pimprenelle fut conduite dans la ſalle du trône; elle marchoit au milieu de Giroflée & de Filigrane, qui ſe pinçoit très-inutilement les lèvres à deſſein de ſe les rendre rouges, & qui grimaçoit tout de ſon mieux, outrée des applaudiſſemens que la princeſſe s'attiroit. Quand ils furent arrivés au milieu de la ſalle, Grumedan parut avec une perruque à toupet, une bourſe énorme, un plus grand nœud de cravatte, vêtu d'une pluie d'argent, & tout farci de couleur de roſes, tel enfin, ou à peu près, que nous voyons que les étrangers s'habillent à leur arrivée à Paris, moitié ſur leur goût, moitié ſur la perfide

parole de leurs tailleurs. Il étoit triomphant, & ne pouvoit s'imaginer que l'on pût préférer la mort à lui. Ce fut cependant ce qui lui arriva, car après l'alternative propoſée, Pimprenelle, ſaiſiſſant la coupe avec avidité, & levant ſes beaux yeux au ciel, s'écria d'une voix qui tira les larmes des yeux de tous les ſpectateurs, ô mon cher Romarin, que je m'eſtime heureuſe de perdre une vie que je ne puis paſſer avec vous! Au moment qu'elle avaloit la trop fatale coupe, les fenêtres du palais s'ouvrirent, & Melinette parut éblouiſſante de gloire, montée ſur le nuage le plus brillant du ciel; Romarin, beau comme le jour, lui ſervoit d'écuyer. Toute la cour demeura ſurpriſe, & même un peu éblouie : Pimprenelle apperçut ſon amant, laiſſa tomber la coupe, & courut à lui. Grumedan voulut ſe mettre en défenſe d'abord qu'il vit paroître Melinette; mais la fée paſſant du côté de ſon mauvais œil (car on doit ſe ſouvenir qu'il étoit borgne, quoique ſon ſerment favori fût celui de dire toujours : *par mes yeux*); la fée, dis-je, le prenant par un de ſes ſourcils, qu'il avoit très-bien fournis, l'éleva au milieu de la ſalle, & le fit gambiller quelque tems pour marquer ſa ſupériorité; pour lors elle le toucha de ſa baguette, & l'enferma pour mille ans dans la boule d'un chandelier de criſtal. Reçois le prix, lui dit-elle,

& de ta férocité, & du mépris que tu as fait de moi. Pour lors elle maria nos amans auxquels elle donna avec raison, le royaume à gouverner; car Giroflée & Filigrane, à parler vrai, ne gouvernoient presque plus. La générosité des nouveaux mariés qui ne vouloient point accepter le royaume, ne put résister aux ordres de Melinette, on donna au roi & à la reine dans leur retraite, tout ce qui pouvoit convenir à leurs goûts. Pimprenelle & Romarin déclarèrent le fidelle Rigdi, leur premier ministre. Ils furent adorés de leurs sujets, ils eurent des enfans très-aimables; l'on dit qu'ils s'aimèrent toujours, & qu'ils furent parfaitement heureux du côté des sentimens: je le veux croire.



LES DONS,

CONTE.

LA fée des Fleurs habitoit un palais, & tenoit une cour au milieu des fontaines & des jardins. Trianon & Marly ne sont que d'informes copies de ce délicieux séjour. Les lieux que nous avons ornés & choisis, peignent ordinairement notre caractère : ainsi tout l'agrément de la nature rassemblé dans cette aimable retraite, donnoit une idée de tous ceux de cette aimable fée. Les charmes de sa société ne se peuvent exprimer, mais les qualités de son cœur les égaloient pour le moins; non-seulement elle secouroit les malheureux, mais elle se plaisoit à aller au-devant de leurs besoins, & leur laissoir ignorer à qui ils en étoient redevables. Il lui suffisoir d'obliger. Sa cour étoit composée de jeunes princes & de jeunes princesses (car elle aimoit beaucoup les enfans). Elle les élevoit depuis leur tendre jeunesse, ou bien elle les faisoit venir auprès d'elle; à treize ans pour un sexe, à seize pour l'autre.

Elle les douoit ordinairement du don qu'ils déſiroient obtenir ; c'étoit ainſi que la fée des Fleurs compoſoit ſa cour, & vivoit dans les véritables délices du cœur & de l'eſprit. Bien différente en ce point des autres fées qui n'ont pas toujours connu le plaiſir d'obliger, le ſeul qui puiſſe faire ſupporter l'autorité, quand on eſt ſage.

Sans entrer dans le détail de toutes les belles éducations qu'elle avoit faites, je ne parlerai que de Silvie qu'elle aimoit autant qu'elle méritoit de l'être. Son enfance étoit naïve, ſon caractère étoit vif, mais il étoit docile : ces préſens de la nature firent naître & nourrir ſon amitié pour cet aimable enfant. Quand Silvie fut parvenue à l'âge auquel la fée diſtribuoit ſes dons, elle voulut lui faire connoître par elle-même, & ſans l'avertir de ſon deſſein, pluſieurs des princeſſes qu'elle avoit douées, afin qu'elle pût décider plus ſainement du choix qu'elle avoit à faire. Je veux, lui dit-elle, ma chère Silvie, que vous alliez paſſer quelque tems avec des princeſſes que j'ai douées de différens dons. Elles vous recevront bien, n'ayez aucune inquiétude ; tout ce que vous avez à faire, c'eſt de me rendre compte à votre retour, de l'impreſſion que leur caractère aura fait ſur vous. Silvie promit à la bonne fée d'exécuter ſes ordres, & de bien obéir à la gouvernante qu'elle lui donna, & la quitta avec beau-

coup

coup de regret. Elle fut deux mois absente ; au bout de ce tems, la fée lui renvoya le même équipage de Papillon qui l'avoit conduite hors de sa cour, & Silvie retrouva la bonne fée des Fleurs avec un contentement infini ; elle répondit à toutes les questions qu'elle lui fit, & la remercia de toutes les bontés dont elle avoit été accablée à sa considération. La fée lui ayant demandé un détail plus exact de son voyage, voici quelle fut à peu près la réponse de Silvie.

Vous m'avez envoyez, madame, à la cour d'Iris, j'ai appris par d'autres femmes, que c'est vous qui l'avez douée de la beauté ; elle se loue à tous les momens de vos bontés, mais jamais elle n'en a fait le détail ; il faut lui pardonner, on n'aime point à devoir sa beauté à personne, du moins on n'en fait point l'aveu. J'ai remarqué que cette beauté que vous lui avez donnée, & qui m'a paru éblouissante, lui ôtoit absolument l'usage de son esprit ; qu'en se montrant, & qu'en se laissant voir, elle croyoit avoir tout fait. Quelque tems après mon arrivée à sa cour, il lui est survenu une maladie ; la crainte que sa beauté n'en fût dérangée, a rendu son mal peut-être plus considérable qu'il ne l'eût été : elle a résisté aux attaques de la maladie la plus violente ; mais son retour à la vie m'a paru le comble du malheur, puisqu'en effet, cette beauté dont elle étoit si

contente, s'eſt évanouie au point de ne pouvoir ſe ſouffrir elle-même. Elle eſt enfin dans un ſi grand déſeſpoir, que vous m'en voyez toute attendrie, & que je vous conjure d'avoir pitié d'elle. Je lui ai promis de vous repréſenter ſon malheur; il eſt d'autant plus grand, ajouta-t-elle, que j'ai eu le tems de l'entretenir, & que j'ai remarqué que les propos que la beauté qui étoit en elle, rendoient ſupportables, & quelquefois même agréables, ne peuvent plus ſe ſoutenir. Ils ne vont point enfin avec la laideur; elle le ſent, elle en convient elle-même; & ſon eſprit qu'elle n'a jamais occupé juſqu'ici, eſt continuellement agité de ſa douleur, ſans pouvoir être capable d'aucune autre choſe. Jugez donc, grande fée, continua l'aimable Silvie, ſi quelqu'un dans la nature, a plus de beſoin d'éprouver vos bontés que la malheureuſe Iris. Je ſuis contente de vos réflexions, lui répondit la fée, mais je ne puis la ſecourir, mon pouvoir eſt borné, & je ne puis douer qu'une fois.

Après quelque tems de ſéjour dans le délicieux palais de la fée, elle voulut que la jeune Silvie la quittât, & le voulut pour les mêmes motifs, les mêmes chagrins furent témoignés & reſſentis; mais d'abord que les papillons furent attelés, la jeune Silvie fut tranſportée avec ſa gouvernante dans un autre royaume, c'étoit celui qu'habitoit

la princesse Daphnée ; Silvie trouva le moyen de donner un billet au premier papillon qu'elle rencontra, pour le porter à la fée, ce qu'il fit en effet. Par ce billet, elle la conjuroit de ne la pas laisser plus long-tems absente ; il n'y avoit cependant pas encore quinze jours qu'elle étoit partie du palais des Fleurs ; la fée lui accorda sa demande, & la fit revenir : Silvie, pour satisfaire à son devoir, & pour soulager son cœur, s'écria : Ah ! madame, où m'avez-vous envoyée cette fois-ci ? Chez une de celles qui m'ont demandé le don de l'éloquence, lui répondit la fée. Que l'éloquence sied mal à une femme, reprit Silvie, avec vivacité ; il est vrai que la princesse Daphnée parle en beaux termes, que ses mots sont justes & qu'ils sont bien choisis, mais elle ne déparle point ; elle commence toujours par charmer, & finit par ennuyer ; elle aime plus que tout, l'assemblée de son conseil, car il lui fournit mille occasions pour parler, que rien ne peut interrompre ; aussi préfère-t-elle ce devoir de la royauté à tous les autres ; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au sortir du conseil elle n'en est que plus fraîche pour toutes les conversations qui se présentent. La fée des Fleurs vit bien que Silvie étoit suffisamment dégoutée de l'éloquence ; elle lui donna le tems de se remettre de la fatigue qu'elle venoit d'éprouver,

& malgré toutes les instances qu'elle pût faire, pour ne plus voyager, la jeune Silvie fut obligée d'obéir encore une fois. La même voiture la conduisit chez Silvanire, elle habita plus de trois mois la cour de cette princesse. Quand la fée imagina son retour nécessaire, elle l'en avertit, & Silvie revint auprès d'elle avec le contentement qui nous rapproche de ceux pour lesquels nous avons une véritable & tendre amitié.

La fée curieuse à son ordinaire, voulut examiner les impressions que Silvie avoit reçue d'une princesse aussi aimable que Silvanire, & qu'elle avoit douée du don de plaire : voici quelle fut la réponse de sa jeune élève.

Il m'a paru dans les commencemens de mon absence, que Silvanire étoit la princesse de la terre la plus heureuse, ornée par vos bontés de ce beau don de plaire, paré de l'éclat de la jeunesse, quelle mortelle, disois-je, peut être plus heureuse sur la terre ? mille amans empressés autour d'elle, préviennent à chaque instant ses plus foibles desirs ; les fêtes, la galanterie, les sacrifices, l'oubli de toute la terre, enfin tout ce qui peut flatter l'amour-propre lui est sans cesse offert. J'ai commencé par être persuadée que j'obtiendrois de vos bontés un pareil don. Quoi ? vous ne comptez pas me le demander, reprit la fée ? Non, madame, en vérité, ajouta Silvie, & voici

les raiſons qui m'en empêchent. Séduite donc au commencement par les apparences de la ſituation de Silvanire, j'ai trouvé à tous ces amans l'eſpèce la plus agréable de l'humanité; il m'a paru que l'autorité que Silvanire avoit ſur eux étoit le comble de la félicité; mais après avoir fait une plus grande connoiſſance avec la princeſſe, j'ai vu que ſon bonheur n'étoit point réel, que ſon cœur n'étoit pas ſatisfait, & que les diſſipations de l'amour-propre n'étoient pas ſuffiſantes pour occuper ſon cœur; j'ai compris que Silvanire abuſoit du don de plaire, & que ce qu'elle pratiquoit étoit la coquetterie pour laquelle vous m'avez inſpiré tant d'horreur; non-contente des découvertes que j'ai faites par l'examen de Silvanire, j'ai ſuivi les impreſſions que ſes procédés avoient faites ſur ceux qui lui étoient le plus vivement attachés; j'ai vu que peu à peu leur flamme ſe rallentiſſoit, que les bontés, les attentions, les agaceries qu'elle étoit obligée de faire pour entretenir leur paſſion ne faiſoient plus ſur eux aucune impreſſion, qu'ils ceſſoient d'en être flattés, & qu'en remarquant que toutes ces choſes étoient générales, ils étoient honteux d'en avoir été les dupes, & que ſouvent le mépris étoit leur dernier ſentiment.

Je ſuis contente de vos réflexions, lui dit la fée des Fleurs, jouiſſez du repos de mes jardins

& des charmes réels de la vie que l'on mène ici. Silvie reçut ces ordres avec satisfaction, mais tout ce qu'elle avoit vu & qui ne l'avoit pas contentée, l'embarroissoit extrêmement, car elle ne pouvoit se déterminer à la demande qu'elle avoit à faire.

Au bout d'un certain tems, la fée voulut encore qu'elle s'éloignât, & la docilité de Silvie fut obligée d'y souscrire; même départ, même voiture, mêmes adieux, mêmes regrets, semblable retour & semblables plaisirs de la part de Silvie en retrouvant l'aimable fée. Pareilles questions de sa part, auxquelles voici la réponse de Silvie.

J'ai été reçue, comme vous l'eussiez été vous-même par Aglaé, chez laquelle vous m'avez envoyée. Elle a mis en usage cette vivacité dont vous l'avez douée. Tout ce que le brillant de l'esprit & celui de l'imagination peuvent avoir de séduisant, Aglaé me l'a montré presque en un moment: cette envie de me plaire étoit fondée sur l'obligation qu'elle vous conserve: mon amour-propre en a cependant pris une partie pour lui. J'ai été éblouie, je l'avoue, de la façon enjouée avec laquelle elle sait occuper toute sa cour, & ce dont vos bontés m'a paru éviter tous les inconvéniens des autres, dont vous avez voulu que j'aie jugé par moi-même. Pendant huit jours je n'ai pas imaginé que je pusse désirer autre chose, & cet agrément m'a paru un des plus essentiels pour la so-

ciété : cependant un plus long examen d'un tel caractère m'engage à ne vous le point demander. Et Quelles raifons avez-vous pour exclure ce don de ceux que je peux vous accorder, lui demanda la fée? j'ai remarqué, lui répondit Silvie, que cette extrême vivacité a pour la fociété les mêmes défauts que la coquetterie a pour le fentiment, c'eft-à-dire, que ni l'un ni l'autre ne peuvent donner une fatisfaction pleine & entière; de plus, je me fuis accoutumée peu à peu à cette vivacité, elle a ceffé de me furprendre, enfuite elle m'a dégoûtée, parce que j'ai remarqué que fouvent, pour l'entretenir, on difoit des chofes trop à la légère, qui par conféquent devenoient dangereufes, & je me fuis enfin apperçue que cette même vivacité avoit fouvent befoin du fecours de l'intrigue pour fe foutenir, & plus fouvent encore de celui des tracafferies; & qu'enfin la vivacité employoit tout, fans admettre aucune diftinction. La fée ne contredit point aux fages réflexions de Silvie, elle leur donna des éloges, & s'applaudit elle-même de la bonne éducation qu'elle lui avoit donnée.

Mais quand le tems de la douer fut venu, & que la fée eut convoqué, pour affifter à cette folennité, toute la jeune affemblée au milieu de laquelle elle aimoit à fe trouver, Silvie lui demanda un *efprit pareffeux*, & l'obtint.

Ce caractère est divin, il conduit ordinairement à la tendresse & à tous les agrémens de la vie dans tous les âges.

Ce ne fut point par amour propre, comme mille autres, que Silvie ne demanda point la beauté, indépendamment de l'exemple d'Iris, qui l'en avoit dégoutée. Elle réunissoit la gentillesse à la beauté; elle étoit faite de façon que lorsque ses attraits étoient dérangés par quelque incommodité, ou par quelque chagrin, ce que l'on pouvoit dire de plus fort, en parlant de son changement, se réduisoit à dire : Silvie est bien belle aujourd'hui, j'en suis inquiet; & quand au contraire la joie & la bonne santé régnoient en elle, les grâces & la gentillesse produisoient le plus joli de tous les visages.

Silvie jouit donc pleinement du don de la fée; & de la sagesse du souhait qu'elle a formé.



NONCHALANTE
ET
PAPILLON,
CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui vécurent dans la plus grande union, & cette tendre union succéda à la passion la plus vive & la plus traversée dont on ait jamais entendu parler. La reine, qui se nommoit Santorée, méritoit, par les grâces de sa personne, par celles de son esprit, & sur-tout par la tendresse de son cœur, tous les sentimens que Gris de Lin son mari, avoit pour elle. Ce prince étoit d'autant plus aimable, qu'il avoit conservé sur le trône toutes les vertus & tous les agrémens d'un particulier; aussi l'on ne peut douter qu'une fée n'eût présidé à sa naissance. En effet, cette fée, sans avoir été contredite par aucune de ses compagnes, après avoir évoqué tous les parens morts de Gris de

Lin, avoit pris de chacun d'eux une vertu, aussi bien qu'un agrément, pour former le caractère d'un prince qu'elle vouloit obliger ; mais malheureusement elle donna la dose de tendresse un peu trop forte : les malheurs des honnêtes gens n'ont presque point d'autre principe. Quoi qu'il en soit, jamais prince ne fut plus heureux que Gris de Lin. Il aimoit, autant que l'on peut aimer, un objet digne de son amour : cet aimable objet répondoit parfaitement à sa tendresse, & de plus, il étoit roi d'un fort beau royaume ; mais tant de faveurs de la fortune ne peuvent être d'une longue durée. La belle Santorée, en mettant au jour une fille charmante que l'on nomma Nonchalante, fut extrêmement malade. Le roi, par amour propre pour sa mere, ne voulut point qu'on douât ce gage de leur union. Il ne douta pas que, pour peu qu'elle ressemblât à Santorée, elle ne fût préférable à toutes les princesses de la terre. Mais les fées ne rendent pas toujours aux sentimens la justice qui lui est due. Il leur parut que ce procédé entreprenoit sur leurs droits ; & pour en punir le roi, elles augmentèrent la maladie de la reine. Elles annoncèrent à l'infortuné Gris de Lin les suites funestes de cette maladie, & la reine mourut. Il est constant que, sans la petite Nonchalante, rien au monde n'auroit pu déterminer le roi à survivre une épouse si tendrement aimée.

Il consentit donc à vivre pour cette seule raison ; mais ce fut avec une si grande tristesse, qu'il devint incapable de toute affaire. La fée Lolotte, malgré ce qui s'étoit passé, se chargea de l'éducation de la petite princesse, & de celle du prince Papillon, neveu de Gris de Lin, que l'on avoit envoyé presqu'au berceau, à la cour de Gris de Lin son oncle, parce qu'il s'étoit trouvé orphelin. Quoique l'on ne négligeât rien pour l'éducation de ces deux enfans, ils prouvèrent l'un & l'autre que les soins que l'on prend ne peuvent qu'adoucir les défauts de la nature, sans les détruire absolument. Nonchalante, belle & jolie tout ensemble, parfaitement bienfaite, avec un esprit capable de tout, avoit pour tous les événemens un fond d'indifférence qu'il seroit difficile d'exprimer. Papillon, au contraire, charmante par sa figure, abusoit de sa vivacité ; il saisissoit jusqu'aux plus grandes bagatelles avec une rapidité surprenante, & les abandonnoit avec une pareille promptitude. Comme ces enfans étoient à-peu-près du même âge, ils parvinrent en même tems à celui auquel les peuples pouvoient s'intéresser à eux, & former des projets convenables à leurs caractères. Alors les sentimens se trouvèrent partagés ; les gens tranquilles & amateurs de la paix, voyoient dans Nonchalante toutes les vertus qu'ils desiroient à leur reine ; & ceux

que le mouvement animoit, & les partifans de la gloire du royaume, efpéroient tout d'un prince tel que Papillon. Ces différentes façons de penfer annonçoient infailliblement une guerre civile & la divifion dans l'état : on devoit d'autant plus l'appréhender, que l'intérieur du palais n'étoit pas tranquille. Ces deux aimables enfans, en fe rendant juftice fur leurs agrémens, avoient cependant l'un pour l'autre un éloignement extrême caufé par l'oppofition de leurs caractères; & cette contrariété devenoit un obftacle invincible au mariage que tout le monde défiroit, & qui pouvoit feul calmer tous les efprits. Papillon, qui avoit beaucoup d'efprit, fentit, quoique dans un âge très-peu avancé, les avantages qu'il pouvoit tirer du parti qui fe déclaroit hautement en fa faveur; mais foit qu'il fût déterminé, par un fentiment d'honneur, à ne point faire tort à fa belle coufine, foit qu'il voulût fatisfaire fa vivacité & fa légereté naturelle, il forma le deffein de chercher les aventures, & de voyager *incognito*. Auffitôt que cette idée fe préfenta à fon efprit, il la mit à exécution : heureufement pour lui elle lui vint étant à cheval; car s'il eût été pied à terre, peut être ne fe feroit-il pas donné le tems d'en demander un à fon écuyer : il partit donc fans avoir d'autre projet que celui de s'éloigner; il ne fut d'abord occupé que du foin de fortir du

royaume. Ce départ inopiné mit tout l'état en trouble, & l'on regreta généralement un prince d'une aussi grande espérance, & dont on ignoroit absolument la destinée. Tout insensible qu'étoit Gris de Lin à tous les événemens de la vie, il fut touché de cette perte; & quoiqu'il ne pût voir la princesse sa fille sans verser des torrens de larmes, il voulut juger par lui-même de ses talens & de sa capacité; mais indépendamment de la paresse d'esprit avec laquelle elle étoit née, elle avoit auprès d'elle une fée qui la gâtoit tout autant que si elle eût été sa grand-mère. Cette fée avoit conçu pour Nonchalante, depuis le moment de sa naissance, une amitié mal entendue, souvent plus dangereuse que la haine. Gris de Lin s'en apperçut, & ne put s'empêcher d'en faire des reproches à la bonne Lolotte. Il la fit convenir de ses torts, & elle lui promit de ne plus nourrir l'indifférence de la princesse. En effet, elle tint parole, & depuis cet instant, la pauvre Nonchalante eut beaucoup à souffrir : on l'obligea de s'occuper du soin de sa parure, du choix de ses étoffes, & de la variété de ses plaisirs; mais plutôt que d'entrer dans le moindre détail, elle portoit ses vieux habits, demeuroit dans le plus grand négligé, & ne pensoit jamais à se montrer en public. On n'en demeura pas là, Gris de Lin voulut qu'on lui parlât des affaires de son royaume, & qu'elle parût

au conseil pour y donner son avis, & se mettre par ce moyen, au fait du Gouvernement. Alors son palais, ses états lui devinrent à tel point importuns, qu'elle conjura Lolotte de l'emmener hors d'un pays où tout lui étoit devenu insupportable. La fée refusa d'abord avec beaucoup de fermeté, de satisfaire cette fantaisie; mais que ne peuvent point les larmes de la plus jolie enfant du monde, quand elle est aimée! Lolotte lui accorda enfin sa demande; & sans lui faire quitter un canapé qu'elle préféroit à toutes les commodités de son appartement, elle l'enleva, & la conduisit dans sa grotte. Ce second départ mit tous les sujets au désespoir, & Gris de Lin en fut aussi touché qu'il le pouvoit être. Mais revenons à Papillon, & voyons ce que sa vivacité lui fit rencontrer.

Quoique les états de Nonchalante fussent d'une grande étendue, le cheval de ce jeune prince eut assez de force pour les lui faire traverser : ce fut aussi tout ce qu'il put faire; car à peine étoit-il hors de la frontière, qu'il se rendit. Papillon fut donc obligé de marcher à pied; & quoique cette façon de voyager ne répondît point à sa vivacité, il fallut cependant s'y déterminer. Il se trouvoit alors dans une forêt dont l'antiquité respectable inspiroit une secrette horreur : il suivit un chemin qui lui parut assez fréquenté; & malgré toute

la diligence dont il étoit capable, il fut ſurpris par la nuit : une petite lumière qu'il apperçut ſuſpendit ſa laſſitude : il voulut s'en approcher ; mais plus il faiſoit d'efforts pour y parvenir, & plus il lui paroiſſoit qu'elle s'éloignoit, les inégalités du terrein & l'épaiſſeur du bois, la déroboient ſouvent à ſes yeux : quelle ſituation pour un prince extrêmement vif qui n'étoit jamais ſorti d'une cour, & dont par conſéquent on avoit toujours prévenu les deſirs! Auſſi l'on peut dire qu'il ſoutint cette traverſe avec une impatience extrême. Enfin n'en pouvant plus de faim & de laſſitude, il arriva tout auprès de cette lumière, vers laquelle il dreſſoit depuis ſi long tems ſes pas : elle le conduiſit à une méchante chaumière, il y frappa rudement, une vieille femme lui répondit ; mais comme elle ne venoit point aſſez promptement, il redoubla ſes coups, & parla d'un ton d'autorité (car c'eſt avec peine que l'on en perd l'habitude) : la vieille cependant n'en alloit pas plus vîte, elle répondoit toujours ſimplement & avec douceur à tout ce qu'il diſoit en dehors, *patience :* elle paroiſſoit déterminée à lui ouvrir ; mais elle fut encore long tems avant que de lui faire ce plaiſir ; il l'entendoit qui chaſſoit ſon chat, dans la crainte qu'il ne ſortît en ouvrant la porte : il diſtinguoit clairement, par la converſation qu'elle avoit avec elle-même, qu'elle retournoit ſur ſes

pas pour moucher ſa lampe, afin de mieux diſtinguer celui qui frappoit à ſa porte ; & s'appercevant alors qu'il ne ſe trouvoit pas aſſez d'huile dans la lampe, elle ſe crut obligée d'en remettre ; en un mot, elle fit mille autres choſes ſemblables en répondant toujours, *patience ;* quelquefois elle ajoutoit ſeulement, eh ! mon Dieu, patience, & ce ne fut enfin qu'après bien du tems, que cette porte s'ouvrit. Le prince ne trouva dans cette cabanne que l'image de la pauvreté, & pas la moindre apparence de nourriture. Cet aſpect le mit preſqu'au déſeſpoir ; il témoigna à la bonne vieille ſon extrême fatigue & l'excès de ſon appétit, mais elle ne lui répondit point autre choſe que ce triſte mot de patience ; cependant venant à l'examen des ſecours qu'elle pouvoit lui donner, vous aurez, lui dit-elle d'un ton doux, une botte de paille pour vous coucher : la voilà, continua-t-elle derrière la porte (qu'elle avoit eu grand ſoin de refermer), & de quoi manger, répondit bruſquement Papillon ? Attendez, lui repliqua-t-elle, patience, je vais cueillir des pois dans le jardin ; nous les écoſſerons paiſiblement, enſuite nous allumerons du feu, & puis quand nous les aurons bien fait cuire, nous les mangerons ſans nous preſſer ; & puis je ſerois mort, ajouta le prince : dame, je ne vais pas plus vîte, moi, reprit doucement la vieille, non ſans ajouter encore

ſelon

ſelon ſa louable coutume, donnez-vous patience, qui pour cette fois fut ſuivi du proverbe : *tout vient à point qui peut attendre ;* toutes ces choſes étoient bien dures à ſouffrir, auſſi Papillon étoit-il dans un état violent ; mais que faire, il falloit bien en paſſer par-là ; allons cueillir les pois, dit alors la bonne femme, prenez la lampe pour m'éclairer ; le prince lui obéit, mais ſa promptitude éteignit pluſieurs fois la lumière, il fallut la rallumer à deux petits charbons preſqu'éteints & couverts d'un peu de cendre proprement ramaſſée dans le milieu de la cheminée ; & enfin après bien des peines, les pois furent cueillis ; on revint à la maiſon, on parvint à les écoſſer, & quand le feu fut allumé, ce qui fut encore très-long, il fallut les compter, car la vieille ne voulut abſolument en faire cuire que cinquante-quatre ; le prince eut beau repréſenter la médiocrité de ce nombre, & combien un pois de plus ou de moins étoit de peu d'importance. Il fallut encore en paſſer par-là ; les pois tombèrent pluſieurs fois par la vivacité du prince, par conſéquent il fallut non-ſeulement les ramaſſer, mais encore en vérifier le compte ; enfin on les mit ſur le feu, & quand ils furent preſque cuits, la bonne femme tira des balances d'une vieille armoire, prit un petit morceau de pain & ſe mit en devoir de le partager & de le peſer, mais Pa-

pillon ne lui en donna pas le tems; il se jeta dessus, le mangea, & lui dit à son tour, *patience.* « Vous croyiez plaisanter, lui dit-elle toujours » doucement, mais non; vous me nommez vé» ritablement, & vous apprendrez bientôt à me » connoître ». Ils soupèrent cependant, & les » vingt-sept pois qu'il eut pour sa part, & qu'elle lui donna bien exactement, joints à quelques verres d'une eau très-claire, le nourrirent à merveille, & il dormit du sommeil le plus tranquille sur la paille qu'elle lui avoit promise; le lendemain matin, elle lui donna pour déjeûner du pain bis & du lait qu'il mangea de tout son cœur, enchanté qu'il ne se trouvât à ce repas ni rien à cueillir; ni rien à compter, ensuite il la pria de lui apprendre qui elle étoit. J'y consens, lui répondit-elle, mais cela sera bien long. Eh bien, reprit le prince, si cela est, je vous en quitte; mais, continua la vieille, il faut à votre âge écouter les vieillards, & vous accoutumer à la patience; mais, mais, dit-il, d'un ton d'impatience, il ne faut pas non plus que les vieillards nous excèdent; dites-moi seulement, continua-t-il, quel est le pays où je me trouve? Volontiers, lui répondit la vieille, vous êtes dans la forêt de l'Oiseau noir, & c'est là qu'il rend ses oracles. Un oracle, dit le prince, je vais le consulter; il voulut donner quelqu'argent à la vieille; mais

elle le refusa, il le jeta sur la table, & partit comme un éclair sans avoir demandé le chemin de ce qu'il avoit envie de voir; il prit à tout hasard le premier sentier qui se présenta devant lui, & toujours courant, & se perdant souvent, il s'éloigna sans regret d'une maison qui lui avoit encore moins déplu que le caractère de celle qui l'habitoit; il marcha quelques tems au hasard, mais enfin il apperçut dans l'éloignement un grand bâtiment qui dominoit sur toute la forêt, & dont la couleur étoit noire : cet objet, aussi lugubre que singulier, lui parut le temple où se rendoit l'oracle qui le faisoit courir; il marcha cependant encore long tems, & fort peu avant le coucher du soleil, il arriva aux premières grilles du palais noir, il étoit environné de plusieurs enceintes de bâtimens & de fossés dont les eaux & les pierres qui les revêtissoient étoient de couleur assortissante au temple; quand il fut à la première porte, il lut sans peine une inscription écrite en gros caractère de fer rouge, qui contenoit ces paroles : *mortel curieux de ta destinée, frappe sur le timbre noir, & sois soumis à mon culte.*

Le prince, pour exécuter cet ordre, ramassa une grosse pierre, & la lança contre le timbre qui rendit un son terrible & caverneux; à ce bruit, la porte s'ouvrit & se referma avec une rapidité prodigieuse dès qu'il fut entré; dans le même ins-

tant il partit des bâtimens voisins, plusieurs millions de chauve-souris dont les cris & l'obscurité qu'elles répandirent dans l'air, augmentèrent infiniment l'horreur de ce lieu : toute autre que Papillon en eut été effrayé; mais il marcha d'un pas ferme & déterminé jusqu'à la seconde grille que soixante nègres couverts de grands voiles noirs lui vinrent ouvrir; il voulut leur parler, mais il reconnut que son langage leur étoit tout-à-fait étranger : ce tourment qu'il ne connoissoit pas encore, de penser vivement & de ne pouvoir se faire entendre, lui rappela tristement le souvenir de la bonne femme, *patience*; mais ce ne fut pas tout, car il fut encore obligé de se soumèttre à ces soixante nègres qui le désarmèrent; après cette affligeante cérémonie, il fut conduit très-civilement par les ministres noirs, dans un appartement magnifique où l'ébène, le jai & les tentures noires brilloient à l'envi : réduit à parler par signes, il exprima le besoin qu'il avoit de manger, & par signes aussi on lui fit entendre que, dans quelques heures, il seroit satisfait : en effet, on vint le prendre (toujours avec autant de respect que de lenteur) pour le conduire dans une espèce de réfectoire; il s'y plaça aussi bien que tous les nègres à l'endroit qui lui étoit destiné, il vit quelques plats posés devant lui, ils étoient de différentes couleurs, mais tirant tou-

jours sur le noir ; il en voulut prendre un pour satisfaire au plutôt sa faim, mais il s'apperçut qu'il étoit comme tous les autres attachés à la table, & il remarqua que sa nouvelle, mais lugubre compagnie, se servoit d'un chalumeau, & que le plus doucement du monde chacun suçoit sa portion ; il fallut donc employer le chalumeau qu'il trouva devant lui, & manger d'une façon si peu conforme à sa vivacité. Après le soupé, on passa dans une salle où les nègres deux à deux, s'établirent à un jeu d'échets dont il fut obligé d'être le témoin ; quand on eut fini la dernière partie qui fut très-disputée, & par conséquent infiniment longue, on le conduisit dans son appartement, toujours avec la même lenteur & toujours avec le même respect. L'espérance de consulter l'oracle & celle de sortir de ce triste séjour, l'éveillèrent de grand matin, il témoigna l'envie qu'il avoit d'aller au temple ; mais sans lui rien répondre, on le conduisit aux bains, en lui faisant entendre qu'il falloit se purifier ; il se déshabilla promptement, & voulut se précipiter dans l'eau, mais tous les nègres l'arrêtèrent, & ne lui permirent d'y entrer qu'à la hauteur d'un pouce, & ce fut avec bien de la peine & beaucoup de chagrin pour lui qu'on lui fit entendre que son bain augmenteroit tous les jours d'une pareille mesure. Quand il fut convaincu de cette

trifte néceffité, il perdit abfolument patience; il conjura, preffa par fignes, & par là même, quoiqu'il fût bien affuré que l'on n'entendoit rien de ce qu'il difoit; mais tout fut inutile, il fallut fe foumettre, & foixante jours fe pafsèrent à rendre fon bain complet. Toujours mangeant avec un chalumeau, toujours obfervant le filence, toujours conduit & complimenté lentement, & toujours voyant jouer aux échets, le jeu qui de tous lui étoit le plus antipathique: enfin, il parvint au bonheur d'avoir de l'eau jufqu'au menton, & le lendemain de cet heureux jour, les nègres revêtus de leurs voiles noirs, ayant chacun une chauve-fouris fur la tête, marchèrent à petits pas, en chantant du nez un cantique des plus lugubres, ils arrivèrent avec le prince, à la grille qui les féparoit de l'intérieur du temple. A leurs chants, une autre troupe de nègres, mais qui marchoit beaucoup plus lentement encore, vint recevoir le malheureux Papillon; toute la différence qu'il pût remarquer entre ce dernier cortège & le premier, c'eft que ceux qui compofoient celui-ci, avoient chacun un corbeau fur le poing, dont le croaffement devenoit infupportable; on prit alors le prince fous les bras, moins pour lui faire honneur que pour le contenir. Après une très-longue marche, on arriva aux premiers degrés du temple;

le prince crut être à la fin de ses peines ; mais on fut encore plus de deux heures à lui donner le voile noir ; après quoi il parvint enfin dans le temple, où il fut encore au moins autant de tems spectateur des différentes prières que l'on y fit : l'impatience du prince s'étoit convertie il y avoit déjà long-tems, en des baillemens continuels & vraisemblablement scandaleux ; mais rien n'étoit capable d'interrompre l'ordre des cérémonies ; & quoiqu'il en fût le principal objet, on ne s'étoit point du tout occupé de l'ennui qu'il témoignoit avec si peu de modération. L'intérieur du temple étoit comme l'extérieur, revêtu du marbre le plus noir ; un grand rideau tout aussi noir que le reste, le séparoit en deux parties : après les fumigations les plus épaisses ; ce rideau fut tiré, & l'oiseau noir parut dans toute sa majesté ; c'étoit une espèce d'aigle, mais beaucoup plus gros qu'un rock ; il étoit perché sur une barre de fer qui traversoit le temple. A son aspect, tous les nègres se prosternèrent, n'osant soutenir ses regards ; quand il eut trois fois battu des aîles, & que trois fois le tems se fut éclairci, il prononça distinctement ces mots dans la langue de Papillon : *Prince, tu ne peux être heureux que par ce qui t'est opposé.* Aussi tôt que ces paroles eurent été prononcées, le rideau se referma, & tous les nègres, tant de l'intérieur que de l'ex-

térieur du temple, vinrent très-respectueusement le baiser des deux côtés. Après cette longue cérémonie, on lui donna un corbeau noir sur le poing, & on le reconduisit tout aussi lentement à la grille qui s'ouvrit comme la première fois. Là, il rendit son corbeau, & fut remis entre les mains des premiers nègres; une chauve-souris se plaça d'elle-même sur sa tête, & cette escorte le ramena à son premier gîte, pour prendre autant de bains en rétrogradant, qu'il en avoit déjà pris. Pour lors il fut embrassé par les derniers nègres qui le conduisirent fort civilement à la grille du timbre noir, & lui rendirent ses armes avec tous les signes & toutes les démonstrations d'amitié possibles; il répondit très-mal à leurs politesses, car la porte ne fut pas plutôt ouverte, qu'il se mit à courir de toutes ses forces, sans autre dessein que celui de s'éloigner d'un lieu dans lequel il ne concevoit pas qu'il eût pu vivre; il se repentit mille fois de la curiosité qui l'avoit engagé à venir consulter un aussi triste oracle qui ne lui avoit rien appris; il fit quelques réflexions (fort courtes à la vérité) sur l'inutilité & les inconvéniens de la curiosité. Après plusieurs jours d'une vie très-dure & très-pénible, il sortit de la forêt, & se trouva sur les bords d'un grand fleuve dont il suivit le cours, dans l'espérance de rencontrer quelque moyen de le traverser; il étoit dans cet

embarras, lorſqu'un jour au lever du ſoleil, il apperçut un objet d'une blancheur éblouiſſante, ſon empreſſement redoubla à cet aſpect. Il reconnut que c'étoit un vaiſſeau le plus blanc, le mieux fait & le plus joli du monde; il étoit mouillé dans le grand fleuve, & ſa chaloupe étoit à terre: le prince ne put réſiſter long-tems à l'envie d'en faire uſage, non plus qu'à celle de viſiter le bâtiment: il cria inutilement pour en faire ſortir quelqu'un; & impatienté du ſilence qu'on y gardoit, il ſauta légèrement dans la chaloupe, & ſe conduiſit avec une extrême facilité; car cette chaloupe ne peſoit rien, puiſqu'elle étoit de papier blanc, auſſi bien que le vaiſſeau; le prince y monta ſans aucune difficulté, & n'y trouvant perſonne, il examina ſans obſtacles tout ce qu'il eut envie de voir, & remarquant qu'il y avoit non-ſeulement un bon lit, mais encore toutes les choſes néceſſaires à la vie, il réſolut d'en profiter juſqu'à nouvel ordre. Comme il avoit été fort bien élevé à la cour de Gris de lin, il ſavoit un peu de tout, & la néceſſité jointe aux connoiſſances qu'il avoit acquiſes, lui firent trouver une partie des manœuvres les plus néceſſaires. Le vaiſſeau, le fleuve, les campagnes, tout ce qui ſe préſenta à ſes yeux lui parut inhabité; la légéreté dont étoit ſon bâtiment, répondant à ſa vivacité, le dédommagea de l'ennui qu'auroit pu lui

causer une aussi grande solitude ; enfin, après quelques jours de navigation, le courant du fleuve l'entraînant toujours vers son embouchure, il se trouva presque sans s'en être apperçu dans la grande mer; il ne l'avoit jamais vue : l'aspect de cette immensité d'eau l'étonna ; tout courageux qu'il étoit, il fut effrayé, & voulut rentrer dans la rivière ; mais les courans plus forts que lui, l'emportèrent au large, & le vent le prenant alors en poupe, lui fit perdre la terre en fort peu de tems ; il se souvint alors de la défense qu'on lui avoit faite dans son enfance, de badiner avec l'eau, mais il n'étoit plus tems ; il sentit toute l'horreur de sa situation, & ne savoit comment se garantir du péril où son peu de réflexion l'avoit exposé ; tout ce qu'il put faire, fut de s'impatienter & de s'ennuyer, deux choses dont il s'acquittoit merveilleusement bien ; pour comble de maux, il fut pris par des calmes, & l'on n'a jamais pu comprendre comment il avoit résisté à un état qui déplaît même aux plus patiens, aussi regretta-t'il alors le temple de l'oiseau noir ; car il y voyoit au moins des hommes ; il leur faisoit des signes, & l'espérance d'en sortir le soutenoit dans ses chagrins ; au lieu que dans son navire de papier blanc, il n'avoit aucune espèce de société, & ne pouvoit prévoir comment il seroit délivré de cette ennuyeuse prison. Sa na-

vigation fut extrêmement longue, & il ne découvroit aucune terre ; la première qu'il reconnut, & dont son navire approcha, lui causa une si grande joie, & son empressement pour débarquer fut si fort, qu'il se jeta à la mer, résolu de gagner la côte à la nage ; mais son projet fut inutile, car son vaisseau se trouva toujours sous ses pieds toutes les fois qu'après s'être précipité dans la mer, il revenoit au-dessus de l'eau. Il fut donc obligé, malgré lui, de se soumettre aux vents, de se tenir enfermé dans sa chambre, & de sécher ses habits au feu d'un réchaud à l'esprit de vin, qui lui servoit pour accommoder les vivres qu'il trouvoit en abondance, & dont il ne manqua jamais ; cette dernière impatience ne fut pas de longue durée ; le vaisseau arriva de lui-même dans un port formé par la nature, & bordé des plus grands arbres. Cette vue enchanta le prince, & quand il fut auprès de terre il y sauta légèrement, & contre son espérance il se vit enfin délivré de la persécution de son vaisseau ; il marcha pour ne le plus voir, traversa promptement la plus belle forêt du monde, & s'arrêta au bord d'une fontaine délicieuse, par la pureté de son eau & par la beauté des cèdres dont elle étoit ombragée ; à peine y fût-il arrivé, qu'il vit une gazelle presque aux abois qui vint tomber à ses pieds, en prononçant ces paroles : Ah ! Papillon,

ſecourez-moi. Le prince étonné & touché de la beauté & de la délicateſſe de ce petit animal, ramaſſa ſes armes, & fut au devant d'un lion vert qui pourſuivoit la gazelle avec ardeur. L'intrépide Papillon l'attaqua; le combat fut vif, mais enfin Papillon demeura vainqueur. Le lion en tombant, ſiffla trois fois avec tant de force, que la forêt en retentit, & que le bruit s'en fit entendre à plus de deux lieues à la ronde, après quoi ce lion expira, n'ayant apparemment plus rien à faire dans ce monde. Papillon s'embarraſſant auſſi peu de lui que de ſon ſifflet, ſe tourna du côté de la belle gazelle, & lui dit: Eh bien, êtes-vous contente à préſent? Puiſque vous ſavez parler, dites-moi promptement ce que c'eſt que tout ceci, & pourquoi vous me connoiſſez? Il faut que je me repoſe long-tems, lui répliqua-t'elle, & de plus vous n'avez pas le loiſir de m'écouter, car cette affaire n'eſt pas finie; vous êtes trop preſſé, régardez, continua-t-elle, (ſans s'échauffer davantage) regardez derrière vous. Papillon ſe tourna promptement, & vit en effet un géant qui marchoit droit à lui à grands pas. Qui diable, s'écria le géant d'une voix formidable, a donc fait ſiffler mon lion? C'eſt moi, répondit fierement le prince; mais regarde, il ne ſifflera plus ſur ma parole. Ah! mon pauvre Bibi, répliqua le géant, quel malheur! mon cher petit ami;

mais au moins je puis venger ta mort : A ces mots il présente à Papillon le grand serpent qu'il tenoit à sa main, & la seule arme qu'il eût apportée. Le prince, sans s'étonner, porte au serpent un coup mortel, & dans le moment il devint géant, & le géant devint serpent ; les coups de Papillon firent jusqu'à six fois une semblable métamorphose ; mais enfin le prince donna un si grand coup de sabre, qu'il coupa le serpent en deux, en ramassa un morceau, & le jeta au nez du géant qui tomba sans connoissance dans les pattes du lion ; dans ce moment, un nuage épais les déroba à la vue du jeune prince, & les enleva avec une extrême rapidité. Papillon, sans se donner le tems de remettre son épée, s'adressant à la gazelle, lui dit : Vous avez à présent repris vos sens, vous ne craignez plus rien ; expliquez-moi donc ce que vous êtes & ce que veulent dire ce lion, ce vilain géant & son camarade le serpent, mais sur-tout dépêchez-vous ? Vous serez satisfait, lui répondit-elle, mais rien ne presse : je voudrois vous mener au château vert, & je voudrois bien aussi ne pas aller à pied, c'est une chose si fatigante, de plus le château ne laisse pas d'être éloigné ; mettons-nous donc tout-à-l'heure en chemin pour nous y rendre, reprit le prince avec impatience, ou bien je vous laisserai là, vous & votre histoire ; n'est-ce pas une chose honteuse qu'une

jeune & jolie gazelle comme vous ne puiſſe marcher à pied ? Partons donc promptement, car plus le château eſt éloigné, & plus nous dêvons faire diligence : Allons, allons, continua-t'il, nous irons doucement, c'eſt tout ce que je puis vous accorder ; d'ailleurs, nous cauſerons en chemin ; faiſons mieux, reprit elle, portez-moi ſur vos épaules ; mais comme je n'aime point que les autres ſe donnent de la peine (& vous moins qu'un autre) vous me porterez, il eſt vrai, mais vous monterez ſur ce limaçon ; en effet, elle lui en montra un (en étendant à peine la plus jolie patte du monde) qu'il prit pour un gros quartier de pierre, tant il étoit d'une taille énorme ; moi, que je monte ſur un limaçon, reprit Papillon, vous moquez-vous, c'eſt donc pour n'arriver que dans un an ? Eh bien, ne le faites pas, lui répondit la gazelle, nous demeurerons ici, pour moi je m'y trouve fort bien, la fontaine eſt fraîche & l'herbe eſt tendre ; mais croyez moi, ſuivez le conſeil que je vous donne & montez. Toute oppoſée que la choſe étoit au caractère de Papillon, elle lui parut ſi ridicule qu'il obéit, & après avoir mis la jolie gazelle ſur ſes épaules, le limaçon à ſes ordres, & aux coups de talon qu'il lui donnoit ſans ceſſe, gliſſoit aſſez paſſablement. La gazelle lui diſoit inutilement que cette voiture étoit la plus douce qu'elle eut en-

core trouvée; il n'en sentoit que la lenteur. Enfin, après une très-longue marche, ils arrivèrent au château vert; tous ceux qui l'habitoient furent attirés par la singularité de la marche & de la voiture. La gazelle ayant bien voulu qu'on la mît à terre, reprit sur les degrés du péristile, une forme aussi douce qu'aimable, & fit connoître à Papillon sa belle cousine. La joie & la reconnoissance que la princesse lui témoigna fut tranquille & fort douce; celle du prince au contraire fut aussi vive qu'animée; toutes les femmes avec lesquelles Nonchalante vivoit depuis quelques tems, accoutumées à deviner, apprirent par deux ou trois paroles, que l'emportement de sa joie lui fit prononcer, la défaite du géant, & les prodiges de valeur de son cousin. Nonchalante marcha lentement pour se reposer dans le grand appartement du château. Papillon la suivit pour obtenir promptement le récit qu'il avoit déjà demandé; la vue de sa cousine le lui faisoit infiniment desirer; mais il fallut encore, avant que de satisfaire sa curiosité, qu'il reçût les complimens des habitans des terres vertes, qui, par la mort du géant, venoient le reconnoître pour leur souverain. Il coupa court à la moitié des harangues qui étoient toujours trop longues; les complimenteurs furent congédiés tout aussi-tôt que la chose fut possible, & Pa-

pillon obtint enfin de Nonchalante le récit de ses aventures, qu'elle commença de cette sorte.

Après votre départ, ennuyée des fatigues du gouvernement dont on voulut absolument m'instruire, je conjurai la bonne Lolotte que vous avez connue, de m'emmener chez elle ; ce fut avec beaucoup de peine qu'elle m'accorda cette faveur, mais enfin elle y consentit : elle m'enleva sur mon canapé, & je passai quelques jours délicieux dans sa grotte, où tout étoit aussi commode que tranquille : elle fut obligée d'aller à l'assemblée des fées, mais elle m'apprit à son retour, en fondant en larmes, que les complaisances qu'elle avoit eues pour moi lui avoient coûté bien cher ; qu'on l'en avoit grondée avec beaucoup de vivacité, & que le conseil lui avoit ordonné de me mettre entre les mains de Mirlifiche, déjà chargée du soin de votre personne, & dont la conduite étoit très bonne à votre égard. Oh oui, fort bonne, interrompit Papillon, si c'est elle qui m'a causé tous les ennuis que j'ai éprouvés. Vous en jugerez tout à l'heure : continuez, continuez, ma belle cousine, car je sais ce qui m'est arrivé à moi, mais j'ignore tout ce qui vous regarde. Je fus d'abord très-affligée, reprit Nonchalante, des pleurs de la bonne Lolotte, mais je me consolai ensuite par l'idée des ressources que fournit la tranquillité ; je ne tardai

pas

pas à voir arriver la fée Mirlifiche, montée sur sa grande licorne; elle s'arrêta devant la grotte que nous habitions, & me demanda à la bonne Lolotte, dont les pleurs redoublèrent dans cet instant; mais ne pouvant me refuser, elle me prit dans ses bras, me donna plusieurs baisers de nourrice, & me mit elle-même en croupe derrière la fée : tenez-vous bien, petite fille, me dit Mirlifiche, si vous ne voulez pas vous casser le cou; effectivement j'eus besoin de toutes mes forces pour ne pas tomber; car sa vilaine monture alloit un trot si rude, que souvent je perdois haleine. Nous trotâmes cependant un très-long-tems, & quand nous fûmes arrivées à une grosse ferme, le fermier & la fermiere accoururent au-devant de la fée, d'aussi loin qu'ils la virent, & l'aidèrent à descendre de sa licorne; j'ai su depuis qu'ils étoient rois & reines, & que les fées les avoient réduits à cet état, autant pour les punir de leur ignorance & de leur paresse, que pour tâcher de les en corriger. Quand Mirlifiche fut descendue, & que l'on m'eut portée à terre, presque morte de fatigue, elle voulut absolument que je donnasse les soins nécessaires à sa licorne. Pour cet effet, elle m'ordonna de monter au grenier au foin, où l'on n'alloit que par une échelle, & de lui apporter l'une après l'autre quatre-vingt poignées de foin pour la nuit de sa

monture; je n'ai jamais reſſenti une auſſi grande laſſitude, & je frémis encore quand j'y penſe; cependant j'obéis; j'apportai devant elle les quatre-vingt poignées de foin, je les reportai enſuite par ſon ordre, de la même façon dans l'écurie; ce ne fut pas tout, on me fit travailler au ſouper, & quand il fut achevé, je crus en être quitte & pouvoir jouir paiſiblement d'un petit lit que la fée avoit fait apporter auprès du ſien. Point du tout, je fus non-ſeulement obligée de le préparer (car il n'étoit pas fait) mais encore celui que l'on avoit apporté pour Mirlifiche; j'aurois cent fois préféré le ſommeil que j'aurois pris ſur une chaiſe, plutôt que dans un lit qui me coûtoit tant de peine; mais il fallut obéir, fermer les rideaux de la fée, & lui rendre mille ſervices qui ne finiſſoient point, & auxquels je n'étois point du tout accoutumée; enfin, n'en pouvant plus, & ne ſachant pas encore me déshabiller toute ſeule, je me jetai ſur mon lit dans l'état où j'étois; la fée qui s'en apperçut, me tira des charmes d'un premier ſommeil, pour me faire déshabiller; mais malgré ſes menaces, je ne laiſſai pas d'en garder une partie; je fus aſſez heureuſe pour qu'elle ne s'en apperçût pas; & je vous dirai confidemment que je me ſuis toujours aſſez bien trouvée de la déſobéiſſance: *on eſt, il eſt vrai, ſouvent grondée, mais on gagne tou-*

jours quelque chose du côté de la peine. Dès le point du jour, Mirlifiche me réveilla, & m'obligea de me lever pour aller ſavoir comment ſe portoit ſa licorne, & pour lui rendre compte du foin qui lui reſtoit à manger; elle réitéra ſes ordres, & me contraignit de faire pluſieurs voyages, tantôt pour l'inſtruire du tems qu'il faiſoit, tantôt pour l'informer de l'heure; je m'acquittai ſi mal, & j'exécutai ſi lentement ſes ordres, qu'avant de partir elle appela le roi & la reine qui l'avoient reçue avec le plus profond reſpect. Princes, leur dit elle, en montant ſur ſa licorne, continuez à faire bien valoir votre ferme, ſi vous voulez remonter ſur le trône; je ſuis plus contente de vous cette année; mais je vous laiſſe cette petite princeſſe, en me montrant à eux, faites là moi travailler d'importance, & que je la trouve corrigée? Autrement..... Elle n'en dit pas davantage, piqua ſa monture, & dans un inſtant diſparut à nos yeux; le roi & la reine ſe tournant alors de mon côté, me demandèrent ce que je ſavois faire, *rien du tout*, répondis-je d'un air qui devoit aſſurément les perſuader: malgré cette réponſe, ils entrèrent dans le détail & le choix des occupations, pour ſavoir laquelle ſeroit plus de mon goût; mais je les aſſurai toujours que je n'en avois point d'autre que celui de ne rien faire, & je finis par les conjurer

de me laisser dormir. Ils eurent non-seulement la bonté d'y consentir, mais encore celle de m'apporter à manger dans mon lit, dont je ne voulus pas sortir de tout le jour; le lendemain au matin, la bonne reine me vint trouver, & me dit d'un air embarrassé : ma belle enfant, il faut nécessairement vous résoudre à vous lever, je sais bien que c'est une jolie chose que de ne rien faire, telle que vous me voyez, je le sais par moi-même; car enfin, quand nous étions roi & reine, nous ne faisions rien, mon mari & moi, mais je dis, rien du tout, & j'espère bien qu'un jour viendra que nous en ferons tout autant; mais nous n'en sommes pas là, ni vous ni nous; vous avez entendu ce que la fée nous a dit en partant, vous nous feriez gronder, & peut-être vous nous exposeriez à pis encore, si nous ne vous faisions pas travailler : ainsi, levez-vous, mon enfant, car mon mari l'a résolu comme cela; nous n'avons parlé que de vous hier au soir, & même toute la nuit; allons, venez déjeûner, j'ai de la bonne crême qui vous attend; ce ne fut pas encore sans peine que je suivis son conseil, & tout alla bien jusqu'au déjeûné. Quand il fut achevé, l'on agita de nouveau ce que l'on me donneroit à faire; mais je disois toujours, croyez-moi, ne me chargez de rien : enfin, la reine accommoda plus de quatre livres de chanvre autour

d'une groſſe quenouille qu'elle accompagna d'un fuſeau, en m'envoyant garder les moutons, & en m'aſſurant que cet ouvrage étoit d'autant plus agréable, que je me repoſerois tant que je le voudrois; quelque ſéduiſante que pût être ſa promeſſe, je fis encore de nouvelles repréſentations, mais elles furent inutiles, & je fus obligé de partir; je ne marchai pas long-tems ſans trouver une ombre charmante; l'endroit me parut délicieux; je m'aſſis ſur une herbe tendre; & me faiſant un chevet de ma quenouille, je me couchai comme j'aurois fait, s'il n'y avoit point eu de mouton dans le monde; pour eux, ils ſe conduiſirent comme s'il n'y avoit eu perſonne pour les garder; ils ſe répandirent à leur volonté dans la campagne, en fourrageant tous les grains; les païſans du canton étoient trop intéreſſés au dégât pour le paſſer ſous ſilence: au bruit qu'ils firent, le roi & la reine ſortirent de leur ferme, & voyant ce qui ſe paſſoit, ils ſe mirent à courir après leurs moutons, avec d'autant plus de raiſon, qu'on vouloit leur faire payer le déſordre. Pour moi j'étois tranquille, je les regardois courir, & j'y ſerois encore (car j'étois fort à mon aiſe) ſi le roi & la reine, tout eſſoufflés de leur courſe, ne m'euſſent apperçue dans cette ſituation; ils m'obligèrent à me lever, & m'ordonnèrent de les ſuivre, ce qui ne ſe paſſa pas ſans

éprouver beaucoup de reproches de leur part; on me chargea par la ſuite, comme vous pouvez penſer, de toute autre choſe que du ſoin de garder les moutons, mais je m'en acquittai toujours de la même façon; enfin, je ſus ſi bien mettre au déſeſpoir les gens du monde les plus patiens, que craignant un jour que la reine ne me battît, je ſortis de la ferme pour éviter ſa colère, & je trouvai devant moi le bateau qui ſervoit à pêcher dans la petite rivière qui traverſoit la ferme; à peine y fus-je aſſiſe, que le courant de l'eau m'emmena tout doucement; je ne m'y oppoſai point, & je m'embarraſſai fort peu de la reine qui me ſuivoit, en criant comme une aigle : Eh ! mon bateau, mon bateau; venez donc mon mari, la petite fille l'emmène; elle ſe laſſa à la fin de le ſuivre & de crier; & moi je me laiſſai aller au gré du courant de la rivière; je trouvai la choſe ſi douce & ſi jolie, que je paſſai la nuit dans cette ſituation; j'y aurois paſſé ma vie ſi, au lever du ſoleil, mon bateau ne ſe fût arrêté ſur les bords d'une prairie charmante; le beſoin, plus que la curioſité, me contraignit à m'approcher de quelques maiſons d'une forme très-ſingulière; quand j'eus marché quelques pas; j'apperçus en l'air un nombre infini de choſes brillantes qui n'étoient attachées à rien, & qui cependant demeuroient fixes; je

marchai de ce côté, & je me trouvai tout auprès d'un cordon de ſoie qui pendoit juſqu'à terre ; je le pris parce qu'il ſe trouva ſous ma main, & dans un inſtant toutes les ſonnettes d'argent, (car c'étoit ce que j'avois apperçu de brillant) formèrent le plus joli & le plus agréable de tous les carillons ; je m'aſſis pour l'écouter, & quand il eut ceſſé, il vint autant d'oiſeaux qu'il y avoit de ſonnettes, ſe poſer ſur chacune d'elles ; ils chantèrent d'une façon raviſſante, & quand cet agréable concert fut fini, je vis venir à moi une grande & majeſtueuſe femme d'un âge aſſez avancé, & d'un embonpoint conſidérable ; elle étoit ſuivie de tous les oiſeaux de l'univers ; les uns groſſiſſoient ſa cour, & les autres étoient occupés auprès d'elle à toutes les fonctions, dont la vanité a fait un ſervice ordinaire. Dès qu'elle fut auprès de moi, elle me dit : Qui vous a donné la hardieſſe, petite fille que vous êtes, de venir ici où je ne ſouffre pas un habitant à plus de cent lieues à la ronde, dans la crainte d'effaroucher mes oiſeaux ? Encore ſi vous étiez bonne à quelque choſe, continua-t-elle, en me regardant, je verrois à quoi je pourrois vous employer : madame, lui dis-je en me relevant, vous pouvez me laiſſer ici en toute ſûreté, certainement je n'irai pas dénicher vos oiſeaux ; mais par pitié, daignez me faire donner à man-

ger : J'y consens, me répondit-elle, avant que de vous traiter comme vous le méritez ; pour lors, une demi-douzaine de geais que je jugeai être ses pages, volèrent à la grande voliere qu'elle habitoit, & revinrent chargés de toutes sortes de biscuits que je trouvai parfaitement bons ; en un mot, je fus servie à merveille, mais avec trop de promptitude & de vivacité, car je n'aime point à me presser ; je trouvai sur toutes choses le fruit charmant & délicieux, car les oiseaux s'y connoissent à merveille : je me sentis une si grande envie de demeurer dans ce pays, que je ne pus m'empêcher de la témoigner encore une fois à la dame qui me traitoit si bien. Vous ! me répondit-elle, avec un air de mépris & d'ironie : Vous ! demeurer ici dans un pays où tout est aussi vif. Vraiment non, vous n'y pensez pas, continua-t-elle, & ce n'est pas là non plus ce que je veux faire de vous, j'ai rempli les devoirs de l'hospitalité, & c'est tout ce que vous aurez de moi. Alors elle tira avec beaucoup de vivacité le cordon de soie dont j'ai déjà parlé, & bien loin de produire ces sons enchanteurs qui m'avoient fait un si grand plaisir, elle mit en branle une cloche dont le son terrible m'épouvanta ; un instant après je vis paroître un oiseau noir d'une taille monstrueuse, qui abbatit son vol aux pieds de la fée, & qui lui dit avec une voix proportionnée à sa

taille : Que voulez-vous, ma sœur ? je veux, lui dit-elle, que vous emportiez tout-à-l'heure cette belle Nonchalante à mon cousin le géant du Château vert ; vous lui direz de ma part de la faire travailler jour & nuit aux belles tapisseries qu'il fait faire. A ces mots, malgré mes cris, l'oiseau noir m'enleva, & partit d'un vol rapide. Bon, dit Papillon, vous vous moquez, ma cousine, dites donc des plus lents, je le connois ce vilain oiseau noir, & jamais lenteur n'égala celle dont il est environné ; il en sera tout ce que vous voudrez, répliqua Nonchalante, je n'aime pas à disputer, ce n'est peut être pas le même que vous connoissez ; mais enfin, celui-là m'emporta prodigieusement vîte, & me posa fort doucement dans ce château dont vous êtes à présent le maître ; nous entrâmes par une des fenêtres qu'il trouva ouverte, & quand il m'eût présenté de la part de la fée des oiseaux, au géant dont vous avez eu la bonté de me défaire, il partit en disant : adieu, cousin, jusqu'au revoir ; à peine avois-je eu le tems de considérer le lieu dans lequel je me trouvois, que le géant me dit ; vous êtes donc une paresseuse, puisque l'on vous envoye ici : nous en avons fait travailler d'autres ? Voyez, ajouta-t-il, comme tout cela est occupé ; je levai les yeux pour lors, & je vis dans une galerie immense, des métiers, des dévidoirs, des laines,

des desseins, &c. Il y avoit tel métier sur lequel plus de douze personnes étoient occupées ; cet aspect me fit évanouir ; quand j'eus repris mes sens, on me demanda ce que je savois faire : ce fut en vain qu'avec une extrême bonne foi, & la plus grande envie de persuader, je répondis comme j'avois fait dans la ferme, *rien*. Le géant me dit à cela que l'on m'instruiroit, & qu'il y avoit de l'ouvrage pour tout le monde. On travailloit dans le château à faire des tentures de tapisseries de tous les contes nouveaux que les fées approuvoient le plus. Le roi Guillemot, Nabottine, Silentieux, & Babillarde Viollette, paroissoient dans tout leur éclat. On voulut me faire travailler ; mais des premières classes où l'on m'avoit mise en arrivant, on me fit toujours descendre jusqu'aux ouvrages les plus simples ; on me donna vainement les pénitences qui réussissoient le plus ordinairement sur les autres, & ce fut aussi vainement que le géant me fit voir sa ménagerie ; elle étoit prodigieusement grande, & composée de tous les enfans qui n'avoient pas voulu travailler ; tout cela ne me fit aucune impression, & je fus enfin réduite à tirer de l'eau pour la teinture des laines ; comme je ne m'en suis pas mieux acquittée que des autres choses, le géant s'est emporté ce matin contre moi, & m'a fait prendre la forme d'une gazelle : tout de

ſuite il m'a conduite à ſa ménagerie, & la timidité naturelle de cet animal l'a emporté en moi, ſur le goût que j'ai pour le repos; la vue d'un chien m'a fait prendre la fuite, & je ſuis ſortie de la cour du château; le géant a craint de me perdre, il a lâché ſon lion vert après moi, avec ordre de me ramener à quelque prix que ce fût; mais cependant je me ſerois peut être laiſſé prendre ou dévorer, plutôt que de courir ſi long-tems, ſi mon bonheur ne m'eût fait vous rencontrer à la fontaine.

La princeſſe termina le récit de ſes aventures par l'éloge du repos & d'une vie douce & tranquille; mais Papillon l'aſſura qu'il n'étoit que trop demeuré en place, & que depuis qu'il ne l'avoit vue, il avoit éprouvé des ſituations qui ne l'avoient point du tout amuſé, & tout de ſuite il lui conta fort vîte l'hiſtoire de la bonne femme, celle de l'oiſeau noir, & lui fit le récit de ſon voyage dans le vaiſſeau de papier blanc; enſuite, ils donnèrent l'un & l'autre la liberté à tout ce qui ſe trouva dans le château & dans la ménagerie, dont les animaux avoient repris leurs premières formes de princes & de princeſſes, au moment du combat du géant. Ils partirent en leur donnant mille bénédictions; Nonchalante les conjura de ne plus travailler, & fit brûler tous les métiers; elle accompagna la liberté qu'elle leur ac-

corda, de présens magnifiques qu'une de ses femmes leur distribua. Cependant Nonchalante & Papillon n'étoient pas d'accord sur l'exécution de leurs projets; & quoique tout leur fût soumis dans le château vert, on obéissoit lentement à tout ce que Papillon ordonnoit, & l'on alloit très-vîte au-devant de ce que Nonchalante ne désiroit souvent pas; mais enfin, ils s'accoutumèrent à se confier leurs peines, & condamnèrent sans s'en appercevoir, tout ce qui déplaisoit à l'un & à l'autre; ensuite, ils en vinrent à s'en consoler, & ils ne furent pas long-tems sans se prêter réciproquement au caractère l'un de l'autre: ils parvinrent aisément à l'applaudissement, & de l'applaudissement au sentiment; ils n'eurent qu'un pas à faire; car c'est ainsi que le cœur séduit toujours l'esprit, on croit aimer, & l'on aime en effet ce qui nous étoit naturellement opposé; les progrès de leur sentiment furent si prompts, que Papillon, demeuré vif pour la seule Nonchalante, étoit indifférent pour tout le reste de la nature, & que Nonchalante ne l'étoit plus pour aucun objet; Papillon fit construire une feuillée dans un des bosquets du parc; & comme il avoit long-tems parcouru les forêts, il avoit remarqué l'antipathie que tous les oiseaux ont pour le hibou, car les gens vifs retrouvent tôt ou tard les idées dont ils ont été frappés,

ſans y faire aucune attention ; il imagina donc le premier, le plaiſir d'une pipée qui, ſans donner aucune peine, pouvoit plaire à ſa belle couſine, & lui procurer en même-tems la ſatisfaction de donner la liberté aux malheureux oiſeaux qui venoient de la perdre. Nonchalante de ſon côté, propoſa le prix des courſes de chevaux dont elle varia infiniment les eſpèces ; Papillon ne penſant plus qu'aux plaiſirs tranquilles, faiſoit planter des boſquets, donnoit des fêtes ſur l'eau, qu'il faiſoit terminer par des pêches magnifiques & galantes, & la princeſſe imaginoit des chaſſes, des danſes, & tout ce que le mouvement pouvoit inſpirer d'agréable, non ſans y trouver des plaiſirs infinis, & ſans partager les peines & les fatigues dont ils ſont toujours accompagnés ; l'on peut croire aiſément que leurs ſentimens, joints à la ſolitude du château vert & à l'autorité dont ils jouiſſoient dans un âge auſſi peu avancé, auroient peut-être conduit leurs affaires avec une diligence peu convenable, ſi les fées toujours attentives à leurs démarches & à leurs intérêts particuliers, ne fuſſent arrivées pour en ralentir les progrès ; elles furent piquées que l'amour eût fait en un inſtant ce que tout leur art & leurs réflexions n'avoient pu produire ; elles réſolurent donc, d'un commun accord, de mettre leurs ſentimens à de dures

épreuves, & de tourmenter ces jeunes amans; c'eſt ainſi que les fées ne pouvant plus éprouver les douceurs de l'amour, & faiſant leur poſſible pour le détruire, malgré l'expérience du contraire, travaillent toujours à l'animer. Pour réuſſir dans leur nouveau projet, elles donnèrent à Nonchalante l'apparence de la fièvre la plus ardente, & à Papillon, celle de la langueur la plus exceſſive; elles leur perſuadèrent aiſément la grandeur du danger auquel ils étoient expoſés, & leur causèrent la plus vive des inquiétudes. Pour lors Mirlifiche attentive au moment de les trouver ſéparés leur apparut, & s'adreſſant d'abord à Nonchalante : Papillon, lui dit-elle, me paroît bien malade; hélas oui, madame, lui répondit la princeſſe fondant en larmes, il ſe meurt, envoyez-moi chez le roi fermier, faites revivre le géant, & vous verrez comment je ſaurai leur obéir; me voilà ſoumiſe à tout; mais guériſſez-le, je vous en conjure; ſi vous voulez, lui répliqua gravement la fée, ſauver la vie à Papillon, il ne tient qu'à vous, partez dans le moment, & ne négligez rien pour trouver la ſouris qui trotte & le pinçon qui vole; apportez-les moi, & ſongez que le tems preſſe : à peine eut-elle achevé de parler, que Nonchalante étoit déjà ſortie du château vert. Peu de tems après, la fée eut une ſemblable converſation avec le prince,

qui la conjura le plus tendrement du monde, de lui faire tout ſouffrir, pourvu qu'elle ſecourût ſa belle couſine; il l'aſſura que les oracles noirs, les navires de papier blanc, ne ſeroient plus des obſtacles ſi, par ce moyen, il obtenoit d'elle la grace qu'il lui demandoit avec tant d'ardeur; Mirlifiche convint de l'état dangereux auquel la princeſſe étoit réduite; mais en même tems, elle l'aſſura que s'il lui pouvoit donner la taupe couleur de roſe, elle ſe flattoit de la guérir: Papillon ne voyant que le danger de Nonchalante, ſortit auſſi du château, & prit par haſard une route oppoſée à celle que ſuivoit ſa belle couſine: voilà donc nos amans différemment occupés, la princeſſe ne cherchant que les bois, toujours courant & toujours écoutant, ſe donnoit un mouvement continuel pour trouver, & qui plus eſt, pour attraper deux animaux qui lui paroiſſoient bien difficiles à ſurprendre; mais elle cherchoit cependant avec empreſſement & ſans relâche: le prince au contraire avoit les yeux continuellement fixés ſur les prairies, & toujours attentif au mouvement de toutes les taupes; il marchoit lentement ſur la pointe des pieds, en retenant ſon haleine; très-ſouvent il étoit immobile, au point qu'on l'auroit pris pour une belle ſtatue. Si le deſir de réuſſir n'a pas toujours donné les talens, on peut aſſurer qu'au moins c'eſt à

lui que l'on en doit la perfection. Auſſi dans un eſpace de tems fort médiocre, aucune taupe n'échappoit au prince; mais quelle étoit ſa douleur, & combien ſon inquiétude ſe trouvoit-elle augmentée, en voyant celles qu'il prenoit avec tant de peines, noires comme elles le ſont ordinairement? Bien loin de s'impatienter, il ſembloit à chaque inſtant prendre de nouvelles forces pour continuer une chaſſe auſſi triſte. Mais ces traits de patience & de vivacité qu'ils pouſſoient l'un & l'autre à l'excès, ſont les miracles ordinaires de l'amour. La recherche qu'ils faiſoient d'une façon ſi fort oppoſée à leur caractère, ne fut interrompue par aucun événement; ils ne reconnurent pas même le pays où ils étoient parvenus. Quand on eſt occupé pour ce que l'on aime, & ſur-tout, pour ſe ſauver d'un danger que l'on croit imminent, que voit-on? ou qu'arrive-t-il qui puiſſe cauſer la moindre diſtraction? Auſſi le prince & la princeſſe n'en éprouvèrent-ils aucune: Ils s'écrièrent tous deux au même inſtant: *A la fin je vous tiens, tout ce que j'aime ne ſera plus en danger.* Au ſon de leurs voix dont ils furent frappés, ils tournèrent la tête, & ſe reconnurent. Pour lors ne penſant plus qu'au plaiſir de ſe voir, ils abandonnèrent l'idée de ce qu'ils cherchoient avec tant de peines & tant de ſoins, ils oublièrent toutes les choſes qu'ils

avoient

avoient à se dire, & la surprise qu'ils éprouvèrent, les empêcha de prononcer une seule parole ; mais pendant le délicieux silence qu'ils observoient, le bon roi Gris-de-Lin qui se promenoit tristement seul, & comme à son ordinaire (car c'étoit auprès de son parc que nos amans étoient arrivés, sans qu'ils s'en fussent apperçus) le bon roi, dis je, les reconnut, & courant à eux, il suspendit pour quelques momens le charme avec lequel ils se voyoient; quelque grande que fût leur joie en retrouvant un si bon père (en effet Papilon n'en connoissoit point d'autre), elle ne les empêcha pas de sentir dans le moment la perte qu'ils venoient de faire ; car au lieu de retrouver auprès d'eux le Pinçon, la Souris & la belle Taupe, ils n'apperçurent qu'une belle femme qu'ils ne connoissoient pas, l'Oiseau noir & le géant : à la vue de cette beauté, Gris-de-Lin tomba évanoui dans ses bras ; c'étoit la belle Santorée qui n'avoit été qu'enlevée, & dont l'enlèvement fait peut-être partie de quelqu'autre conte : enfin ne pouvant résister au bonheur qu'elle éprouvoit, après une si longue & si cruelle séparation, elle perdit aussi connoissance. Dans le tems que leurs enfans se donnoient auprès d'eux des soins dignes de la bonté de leur cœur, l'Oiseau noir & le Géant reprirent leur ancienne figure de génies, & ce

même inſtant, marqué par les deſtinées pour d'auſſi grands événemens, vit accourir dans leurs chars Mirlifiche & Lolotte : elles firent revenir les princes de leur évanouiſſement; & cette compagnie, contente de retrouver ce qu'ils aimoient (car les génies étoient fort attachés à leur figure naturelle), ſe rendit au palais, où l'on célébra les nôces de Nonchalante & de Papillon. Les fées & les génies n'épargnèrent rien pour les rendre magnifiques & brillantes : ils employèrent, pour y réuſſir, tous leurs ſecrets & leur eſprit; mais ce qui fut préférable à ce prodigieux éclat, dont le cœur ne peut être que foiblement touché, c'eſt que l'amour les rendit charmantes par ſes plaiſirs. Après une auſſi belle union, la belle Santorée & Gris-de-Lin ne voulurent plus ſe mêler d'aucune affaire, & ſe retirèrent dans un lieu tranquille; ſuffiſamment occupés pendant le cours de leur vie, de tous les ſentimens de l'eſtime la mieux fondée, & de la plus vive tendreſſe, leurs enfans les imitèrent dans leur façon d'aimer; c'eſt-à-dire, qu'ils rendirent leurs peuples heureux, & par conſéquent le furent eux mêmes.



LE PALAIS DES IDÉES,

CONTE.

Il y avoit autrefois un roi & une reine qui laissèrent un fils & un royaume sous la tutelle de la fée Minatine. Elle étoit bonne & bienfaisante ; le royaume fut donc très-bien gouverné, & le prince nommé, Constant, très-bien élevé.

Quand il eut atteint un certain âge, la fée consentit au désir qu'il eut de voyager. Cette école où tout le monde se dévoile en action, est peut-être la plus utile de toutes ; les princes sont ceux qui en auroient le plus de besoin, & qui en font le moins d'usage.

Quand le jour fixé pour le départ du prince fut arrivé, Minatine se sépara de lui avec une douleur infinie ; elle ne lui recommanda nulle autre chose que celle d'éviter les charmes de Rosanie. Constant le promit à sa bonne amie, & partit bien persuadé que rien au monde ne pourroit lui faire manquer de parole. Le nom de Constant,

mais plus encore les agrémens de sa figure, lui firent éprouver les bontés d'un grand nombre de jolies femmes dans les pays qu'il parcourut. Il avoit cru connoître l'amour, mais il n'en connoissoit que l'abus que l'on en fait, & que la vanité dont on est susceptible à un certain âge. Content des conquêtes qu'il avoit faites, enflé de ses succès, il oublia insensiblement la parole qu'il avoit donnée à Minatine; tout ce qu'il apprenoit de merveilleux & de charmant de Rosanie, le détermina à juger par lui-même de la vérité des récits qu'il en avoit entendu faire, & qu'il croyoit au-dessus de la nature humaine.

Il laissa la nombreuse suite qui l'accompagnoit à quelques journées de la ville capitale où Rosanie faisoit son séjour. Il s'y rendit *incognito*; il arriva précisément le jour que l'on célébroit la fête des fleurs. L'usage du pays ordonnoit à l'héritière de l'empire, ou bien à la première princesse du sang, de présider à la fête du printems, & de paroître à la tête de toutes les jolies personnes que l'on rassembloit avec soin dans le royaume; car dans ce pays (la seule famille royale exceptée) l'adresse & la valeur étoient la noblesse des hommes; les grâces & la beauté des femmes étoient leurs titres & leur dot. Celles qui composoient la suite de la princesse, ne pouvoient avoir ni plus de seize ans, ni moins

de douze. Il y avoit une ſemaine fixée pour cette fête, & dans cette ſemaine, on choiſiſſoit le plus beau jour pour la célébrer. On jugeoit au lever de l'aurore de la ſérenité de l'air ; les hauts-bois, les muſettes avertiſſoient toute la ville par des chants tendres & gais que la cérémonie ſe devoit faire. Conſtant arriva donc au moment que toute la ville ſortoit pour voir un ſpectacle préférable à tous ceux de l'univers, puiſque celui ci avoit tous les printems de la nature pour objet. Le prince ſuivit la foule, & s'arrêta comme tout le monde, quand il fut arrivé dans une prairie qui s'élevoit par une pente douce; le plus élevé de ce terrein étoit orné d'une décoration de fleurs, au milieu de laquelle paroiſſoit un trône de pareille ſtructure, ſur lequel Conſtant apprit que Roſanie étoit aſſiſe.

A proportion de leur beauté, les filles étoient aſſiſes plus ou moins près de la princeſſe ; toutes les autres qui compoſoient cette aimable fête au nombre de plus de deux mille, formoient ſur des gradins ſemés de fleurs, un amphithéâtre, dont le milieu étoit ſuffiſamment eſpacé. Toutes ces beautés parées de leurs cheveux, vêtues de gazes, & de toutes les choſes ſimples qui pouvoient les rendre agréables, étoient coîffées de fleurs ; en ſorte que tout à la fois l'odeur de ces parfums naturels, & la vue de tant d'agréables objets enchan-

toient les regards, & répandoient dans le cœur cette volupté si bien connue sous le nom de fille du ciel, & que les hommes doivent rechercher avec un si grand soin. Constant parcourut des yeux une assemblée plus brillante que l'Olympe ne put jamais l'être. Il fit le tour intérieur de l'enceinte; & quand il fut en face de Rosanie, il en fut ébloui. Elle joignoit à toutes les grâces de sa figure, ce contentement que donne la certitude de ne pouvoir être effacée par aucune autre beauté, & cette tranquillité de l'ame qui sied si bien au visage; elle s'apperçut aisément de l'impression qu'elle faisoit sur le jeune étranger. La moins coquette des femmes n'ignora jamais les effets de sa beauté. Les appels d'un héraut retirèrent le prince de l'admiration, où la vue de tant de charmes le tenoient comme enseveli. Le héraut proclama les excercices de la jeunesse, & cria que la beauté à laquelle on étoit attaché, ou celle qui paroîtroit la plus agréable, seroit le prix de la force ou de l'adresse que l'on alloit montrer aux yeux de l'assemblée, en se soumettant cependant aux usages du pays, & à la décision de la princesse, qui seule pouvoit en ordonner. Par un mouvement dont il ne se donna pas le tems de se rendre compte à lui même, Constant se présenta le premier sur les rangs avec cette vivacité que l'amour & la jeunesse peuvent seules inspirer. Il gagna tous

les prix, mais avec une ſupériorité & une diſtinction dont tous les ſpectateurs furent auſſi ſurpris que les vaincus conſternés.

Il vint aux genoux de Roſanie recevoir les prix qu'il avoit gagnés d'une façon ſi diſtinguée; pour lors la voyant de plus près, ſon admiration ne lui laiſſa que l'uſage de la vue. Quand il fut aux pieds du trône, Roſanie lui dit qu'il pouvoit choiſir celle de toutes les beautés qui l'environnoient. Conſtant lui répondit avec empreſſement: je ne ſuis flatté d'être vainqueur, que parce que je vais être couronné de votre main; & je ne ſuis ſenſible à la victoire, qu'autant que l'avantage que je viens de remporter peut me mettre à portée d'être votre eſclave. Vous ignorez les uſages de ce pays, lui répondit la charmante Roſanie; les princeſſes ne choiſiſſent pas plus dans ce pays que dans les autres: il ne leur convient d'être préférées qu'à leurs ſemblables, vous oubliez votre rang & le mien; elle prononça ces dernières paroles avec autant de fierté que de hauteur.

Cette aigreur qui commençoit leur première entrevue, a ſouvent été le commencement des plus grands attachemens. Le prince rougit de l'état de ſimplicité dans lequel il paroiſſoit aux yeux de celle qui l'adoroit déjà. L'amour propre l'engagea preſque à ſe déclarer.

Roſanie, ſurpriſe à ſon tour de la rapidité de

ſes triomphes, lui dit (en le couronnant de ſa propre couronne de fleurs, parce que le maître des cérémonies n'avoit point trouvé ſur ſes regiſtres ni l'exemple d'un vainqueur auſſi déſintéreſſé, ou plutôt auſſi téméraire, ni celui de toutes les victoires remportées par le même homme, & qu'une demi-douzaine de couronnes auroient un peu trop chargé la tête du vainqueur); Roſanie donc en accordant une telle faveur au prince, lui dit : Choiſiſſez de toutes ces beautés, il n'en eſt point qui ne puiſſe être à vous dans ce même moment.

Cette offre eſt inſultante, s'écria le prince. Que vous ſavez mêler d'amertumes aux bontés que vous avez pour moi! Je n'aurois pas diſputé le prix, ſi je n'avois cru que ce prix étoit un moyen de vous acquérir; & ſans le ſecours de cette idée, il eſt certain que je n'aurois pas triomphé. Diſputez entre vous l'honneur de poſſéder ces beautés, dit-il à l'aſſemblée, je n'ai combattu que pour l'honneur; il dit ces mots en ſe retirant, & les prononça avec cette aigreur de l'amour mécontent & révolté.

Les exercices ayant recommencé par ſon déſiſtement, il ne put s'empêcher de ſe mêler dans la foule, ni réſiſter au deſir de venir s'enivrer de nouveau du plaiſir de regarder Roſanie.

Quand la cérémonie fut finie, & que les ma-

riages eurent été célébrés ſelon l'uſage ordinaire, le prince ſe retira, & vint chercher une retraite dans le fauxbourg le moins fréquenté de la ville. Il envoya ſur-le-champ l'écuyer, qui ſeul l'avoit ſuivi, chercher ſon équipage & ſes gens.

Il eſt aiſé de croire que l'on parla du bel étranger dans toute la ville; ſon adreſſe & ſa force furent le ſujet des converſations. Les beautés qu'il avoit mépriſées trouvoient toutes des raiſons pour blâmer la froideur de ſon procédé: on étoit piqué contre lui. C'étoit, il eſt vrai, le louer plus qu'on n'en avoit la volonté; l'on diſoit à chaque moment que l'on ne vouloit plus en parler, & cependant la converſation tomboit toujours ſur ſon chapitre. On ſe demandoit ſans ceſſe: mais d'où eſt-il venu? quand eſt il arrivé? & vous, ne le connoiſſez-vous point? On recommençoit ces queſtions ou de ſemblables, quoiqu'à l'inſtant on ſe fût répondu. Enfin l'on faiſoit toutes les queſtions poſſibles; elles étoient accompagnées de toutes les répétitions imaginables, tantôt ayant l'aigreur, tantôt l'admiration pour motifs. Tous ces propos, comme je l'ai déjà dit, tels qu'ils fuſſent, étoient un éloge bien réel; enfin toutes les perquiſitions furent inutiles.

Dans les grandes villes, les propos ſont vifs, mais ils ne ſont pas de durée; l'on commençoit à ne plus parler du prince, lorſque trois jours

après on le vit paroître à la promenade publique, dans un équipage digne de lui & de la fée qui en avoit ordonné. Son amour lui avoit fait ajouter tout ce que la galanterie peut avoir de plus agréable à tout ce que la fée Minatine lui avoit donné de superbe & de magnifique. Il fut reconnu dans le char le plus galant pour le vainqueur de toute la jeunesse, & pour l'objet des regrets de toutes les belles du pays.

La parure ajoute à la plus belle figure : comment parut-il donc aux yeux de toute la cour? Il vint descendre au palais de Rosanie, se fit nommer en demandant audience au roi, à la reine & à la princesse. Elle lui fut accordée sur-le-champ, & ce fut là que, soit par la modestie avec laquelle il répondit aux éloges que méritoient & sa force & son adresse, soit par les grâces que l'envie de plaire fait répandre dans la conversation, il charma toute la cour, & ce fut avec un plaisir général que l'on apprit de lui-même, qu'il espéroit faire quelque séjour dans le pays. Il s'y établit en effet; mais s'il toucha quelquefois l'esprit de Rosanie, il ne fit aucun progrès sur son cœur.

Constant servit Rosanie avec toute l'habileté possible dans les guerres étrangères qui lui furent déclarées. Il ne lui fut pas d'un moindre secours dans les troubles de son empire, puisqu'il calma mille fois des esprits séditieux & mal intention-

nés, dont sa capitale n'étoit que trop remplie.

Rosanie lui fit oublier pendant plusieurs années, qu'il avoit un royaume, & sur toutes choses, sa malheureuse passion lui avoit toujours fait craindre de revoir Minatine. Les égaremens de l'amour ont redouté de tous les tems les conseils de l'amitié éclairée. Que n'auroit il point oublié, puisqu'il s'oublioit lui-même. Un jour que, plus outré de ses malheurs, & qu'il étoit aussi vivement affligé qu'on peut l'être, quand l'amour est sans espérance, il desira de voir la fée sa véritable amie; la desirer & la voir, ne furent qu'une même chose, elle parut donc à ses yeux. Vous êtes assez puni de n'avoir pas suivi mes conseils, cher prince, lui dit-elle avec douceur, sans que je vous accable encore des reproches que vous méritez. Si la nature entière & mon art pouvoient vous rendre Rosanie indifférente, il est bien certain que le bouleversement de l'une seroit l'effet de l'autre; mais quand on aime une fois Rosanie, la mort peut seule délivrer de l'attachement que l'on a pour elle. Je vous ai prédit ce que vous souffrez; l'amour seul, vous ne le savez que trop, peut récompenser l'amour, & tous les prodiges ne peuvent donner aucune satisfaction au sentiment : je ne puis donc que vous plaindre; la seule chose qu'il me soit possible de faire pour vous prouver ma sincère

amitié, c'eſt de vous donner une conſolation que votre amour ne déſavouera pas. Pour lors elle le toucha de ſa baguette, & lui accorda la faculté d'entrer dans le Palais des Idées. Elle y joignit celle de le pouvoir conſtruire dans tous les lieux où il ſe trouveroit, & dans tous les inſtans qu'il le pourroit deſirer.

Ce palais entretient & nourrit la conſtance; mais il eſt impoſſible à décrire avec préciſion. Tantôt il repréſente tout ce que l'art & le goût peuvent compoſer de plus parfait; dans l'inſtant même, il devient une cabane auſſi pauvre que ſolitaire; il eſt également ſitué ou dans un vallon délicieux, ou ſur un rocher eſcarpé. La mer, les rivières, les forêts & les prairies ſe trouvent dans ſon enceinte; la ſolitude & l'obſcurité des cavernes ſuccèdent en un moment à la cohue & à l'illumination d'un bal; les objets funèbres prennent en un inſtant la place des plus agréables. Le prince Conſtant faiſoit un uſage continuel de ce palais, puiſqu'il y voyoit ſans ceſſe Roſanie, & qu'elle ſe préſentoit accompagnée de tous ſes charmes. Mille tableaux, tous animés & tous parfaitement reſſemblans, la retraçoient ſans ceſſe ſous toutes les formes poſſibles. Il s'entretenoit avec elle, pour lors il lui diſoit ce qu'il avoit toujours oublié de lui dire; mais quand après l'avoir vu douce, tendre & complaiſante,

il fortoit de fon palais; la cruelle réalité devenoit alors le tourment de fon cœur.

Rofanie reconnut cependant quelque différence dans la conduite générale du prince. Souvent il eft arrivé que l'on ne veut point répondre à la tendreffe d'un amant, mais que cependant on n'eft point déterminé à le perdre, foit que la princeffe fût dans le cas de cette vanité, foit qu'elle fût frappée d'une autre idée, car il eft bien difficile de favoir précifément tout ce que penfe une jeune perfonne. Cette réflexion la piqua de curiofité, cet auteur de tant d'inconvéniens. Elle fit fentir à Conftant qu'elle le foupçonnoit d'avoir quelque diffipation, & d'être moins à plaindre qu'il ne fe vantoit de l'être. La feule apparence de foupçon, le rapport que l'amour propre fait lui trouver avec un reproche, allarmèrent le malheureux Conftant. Jamais il ne fut de fecret pour ce que l'on aime véritablement. Il fit l'aveu du préfent de la fée, mais il fut décrit à Rofanie avec la vivacité de l'amour fatisfait.

Je vous y vois, lui dit-il, fans ceffe : quand le malheur me fépare de vous, ma vive imagination vous y peint à tous les momens telle que vous êtes, & mon cœur vous dicte vos réponfes : jugé de mon bonheur dans ces heureux inftans. Je vous donne des fêtes; & tout ce qui peut fer-

vir à ma délicateſſe, & vous prouver mes ſentimens, ſe trouve ſoumis à mes ordres. Je donne une tendre interprétation aux paroles les plus indifférentes que votre froideur me fait recevoir en reponſe de tout ce que je puis vous dire de tendre & de paſſionné. Enfin dans cette heureuſe retraite, toute la nature eſt ſoumiſe à mon amour. Vous êtes amoureux, lui dit Roſanie, par conſéquent votre palais ne vous repréſente que l'amour; mais pour moi qui ne connois point la tendreſſe, ſi j'en poſſédois un ſemblable, il me ſemble que j'en ferois un uſage charmant par les images agréables & ſéduiſantes qu'il me traceroit ſans ceſſe. Je crois, lui répondit Conſtant, que ces palais doivent non ſeulement leurs agrémens, mais encore leur exiſtence à l'amour; mais quoi qu'il en ſoit, vous en deſirez un; & quoique tout m'allarme de votre part, & que je craigne avec raiſon que vous ne faſſiez uſage d'un tel préſent pour vous paſſer plus aiſément de moi que vous ne le faites encore, tout ce que vous deſirez eſt mon unique loi: je vais donc conjurer la fée de vous ſatisfaire. A ces mots, Minatine parut au milieu d'eux; elle toucha Roſanie d'un coup de ſa baguette comme elle avoit touché le prince, & pour lors elle diſparut.

Dès le premier moment de ſolitude dont la princeſſe put diſpoſer, elle voulut employer le

nouveau don qu'on venoit de lui faire; mais quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit, à peine les objets se retraçoient-ils à elle : rien de ce qu'elle vouloit se représenter n'avoit de consistance, & tout s'évanouissoit, tant il est vrai que le cœur seul peut fixer les idées.

C'est à mon sens un préjugé favorable pour l'amour, que celui de voir une personne indifférente tomber dans la rêverie : un amant, s'il n'en est point jaloux, doit en être charmé.

Les objets qui se peignirent à Rosanie étoient froids; ils étoient dépourvus de cette grâce & de cette chaleur si nécessaire à toute peinture. Après quelque tems d'un usage aussi peu important que celui auquel la princesse employoit son palais, elle apperçut un jour Constant, mais elle ne fit au commencement que l'entrevoir, & ce ne fut même qu'à l'extrémité d'une galerie infiniment longue, & très-éloignée d'elle. Ses attentions, sa fidélité, son parfait dévoûment donnèrent insensiblement des couleurs plus vives à son portrait, & par conséquent plus de consistance à son palais. Toutes ces réflexions frappèrent enfin le cœur de Rosanie : il en fut attendri. Cette tendre pitié précède ordinairement le triomphe de l'amour.

La seule vertu ne peut prévenir ni bannir l'attention d'une première idée; elle frappe avec tant de simplicité, qu'il n'est pas possible de se la

reprocher, non plus que d'être en garde contr'elle : elle s'insinue pour l'ordinaire par des degrés très peu sensibles, & quand elle a produit une assez forte impression pour que l'indifférence en soit allarmée.

Le détail des sentimens de Rosanie & leur progrès furent donc à peu près tels que je viens de les décrire.

Elle étoit intérieurement convaincue de sa défaite, cependant elle faisoit encore souvent des questions à Constant, sur la manière dont il la voyoit dans son palais. Le rapport qu'elle trouvoit avec son récit, & celui de ses propres sentimens, lui donnoit quelquefois du chagrin, & très-souvent de l'humeur. Quoique seule, elle rougissoit des impressions que l'amour faisoit sur son cœur, & les combats de sa fierté faisoient payer cher à Constant les commencemens de son triomphe. Si l'amour laissoit à un amant la liberté de son esprit, il seroit enchanté de reconnoître une humeur qui précède toujours l'aveu des sentimens, & la soumission du cœur d'une jeune personne. Rosanie, souvent après les questions dont je viens de parler, quittoit brusquement un prince qui ressentoit trop d'amour pour ne pas éprouver tout l'aveuglement, & même la sottise que cette passion donne à l'homme du monde doué du plus grand esprit. Il s'affligeoit donc de

ce qui le conduisoit au but de tous ses vœux. Aussi-tôt après avoir quitté Constant, Rosanie le trouvoit dans son palais, & le voyoit affligé de son dernier procédé; elle vouloit quelquefois s'en applaudir, mais elle finissoit toujours par se le reprocher, & même par en être allarmée.

Tant de troubles cessèrent à la fin; un jour que sortant chacun de leur palais, ils se rencontrèrent, leur conversation commença par cet heureux silence, où tout parle en nous hors la voix. Cette douce situation où l'ame est alors attentive, fut enfin interrompue; le récit de ce dont ils étoient occupés, & le transport de leurs cœurs, devinrent une déclaration réciproque.

Rien ne s'étoit jamais opposé au bonheur de Constant que l'indifférence de Rosanie; l'aveu du don de son cœur précéda de quelque tems celui de sa main, & leur mariage fut bientôt conclu à leur grande satisfaction.

Nos amans, quoiqu'époux, voulurent à leur ordinaire mettre leurs palais en usage, mais ils n'existoient plus. Minatine n'étoit pas une fée du commun, elle s'étoit sérieusement appliquée à l'étude du cœur humain : elle leur avoit donc retiré ce don qui leur avoit été à l'un & à l'autre d'un aussi grand secours; mais elle n'avoit pas usé de cette précaution à la légère; elle craignit que les idées ne fussent contraires au bonheur de leur

ſituation préſente ; car enfin les idées conduiſent aiſément à la jalouſie. C'eſt en vain qu'on lui donnera le beau nom de délicateſſe; la délicateſſe d'un mari eſt preſque toujours une jalouſie terrible, & certainement elle eſt toujours au moins une fadeur. Minatine prit donc le ſage parti de ſouſtraire les idées à l'un & à l'autre ; & mon avis eſt qu'elle fit bien.

Ils reçurent en échange de ce qu'ils perdoient, le don du palais de la plus aimable réalité. C'eſt un palais plein de délices qui s'écroule, il eſt vrai, quelquefois de lui-même, mais jamais ce malheur ne lui arrive que par la faute de ſes fondemens ; & quand le rapport de l'humeur, celui des goûts, & les douceurs de l'amitié, joints à l'amour parfait, ont élevé ce charmant édifice, il ſurpaſſe en ſolidité tout ce que nous connoiſſons dans le monde ; d'autant plus que les brèches que le tems ou les diverſes circonſtances peuvent occaſionner, ſont réparées chaque jour par les plaiſirs infinis que produiſent & le cœur & l'eſprit.

Ce fut ſur des principes auſſi délicieux que ſolides que vécurent Conſtant & Roſanie, plus heureux mille fois par leurs ſentimens que par la poſſeſſion de deux grands royaumes, & par tout ce que les hommes regardent comme la fortune. La véritable eſt, en tous ſens, dans notre cœur.

LA PRINCESSE LUMINEUSE,

CONTE.

Il étoit une fois un roi & une reine; la reine se nommoit Marjolaine, & le roi s'appeloit Biribi; ils vécurent toujours dans une fort grande union, quoiqu'ils se fussent mariés par amour.

La passion qui les dominoit l'un & l'autre, étoit celle du jeu : elle les occupoit les jours & les nuits.

Il passe pour constant que le roi Biribi fut l'inventeur d'un jeu qui porte aujourd'hui son nom. Le roi passoit la journée dans son cabinet, à imaginer des tableaux pour son jeu, & à faire peindre des cases plus singulières les unes que les autres. Ces tableaux étoient tous applaudis, non seulement parce qu'ils étoient de la composition du roi, mais encore parce que les habitans de ce grand état aimoient naturellement le jeu.

Le roi Biribi employa très-utilement le goût

que ses sujets avoient pour le jeu; il tailloit lui-même pour donner l'exemple, & il étoit de toutes les banques qu'il établit dans toutes les villes de son royaume. Il eut soin, pour la commodité & l'amusement des différens états, d'en avoir à tout prix.

Il fit un réglement très-raisonnable pour favoriser ses banquiers généraux; c'étoit un édit par lequel il étoit expressément ordonné qu'une personne de chaque famille tireroit ou feroit tirer une boule par jour, & cela sans qu'aucune raison pût dispenser de cette obéissance. Les femmes étoient ordinairement chargées, par la famille, d'exécuter une ordonnance aussi avantageuse pour les banques; car on ne s'en tient pas si aisément à une seule boule.

Le roi Biribi dans le fond, n'étoit pas joueur; jamais banquier ne le fut; il n'aimoit que l'argent, & sentoit tout l'avantage de son jeu. Il soulagea son peuple de tous les impôts & de toutes les entrées, & ne voulut, pour le revenu de sa couronne, que le profit des banques. Jamais droits ne furent payés par les femmes avec plus de bonne volonté & plus d'exactitude, & jamais prince ne se trouva des sommes plus considérables dans ses coffres.

Cette cour, suivant l'usage, étoit gouvernée par deux fées d'un caractère bien différent; l'une

ſe nommoit Balſamine; elle étoit bonne naturellement, & la juſteſſe de ſon eſprit étoit infinie; elle blâmoit beaucoup le goût déclaré du roi & de la reine pour le jeu, & cette façon de tirer l'argent de ſes ſujets, & voulut ſouvent faire honte au roi, non ſeulement de ce qu'il tenoit la banque, mais encore de ce qu'il étoit de part avec les banquiers; mais ſes remontrances furent inutiles.

L'autre fée, qui poſſédoit bien plus la faveur & la confiance de Biribi, parce que la conformité des goûts les rapprochoit, ſe nommoit la fée Sansdent. C'étoit une vieille joueuſe, qui, dans de certains cas de perte, auroit été capable de jouer juſqu'à ſa baguette. Elle étoit hâve & sèche; les veilles & l'altération du jeu lui avoient brûlé le ſang, & le ſang brûlé lui donnoit une humeur épouvantable, & lui faiſoit très-ſouvent tenir des propos que tout autre qu'un banquier de Biribi n'auroit pas ſoutenu. Elle joignoit à cette altération le malheur de n'aimer pas trop le plaiſir des autres, & d'être un tant ſoit peu envieuſe: voilà ſon caractère. Quant à la façon de ſe mettre, jamais elle n'étoit achevée de coîffer, & l'on ne pouvoit être plus mal vêtue; car tout ce qu'elle tiroit de ſes appointemens de fée, au lieu d'aller à ſon entretien, ſe fondoit dans la banque. L'on ignore peut-être que, malgré le

grand pouvoir des fées, elles sont soumises à un conseil qui leur demande un compte exact de l'emploi qu'elles ont fait de l'argent du trésor. Sans ce réglement, il n'est pas douteux que Sansdent n'eût joué, & par conséquent perdu tout l'argent que les fées pouvoient avoir, quelque considérables que leurs richesses eussent été.

La reine étoit une bonne femme assez simple, qui pontoit toute la journée avec un zèle & une patience sans exemple. Le roi, qui connoissoit parfaitement la force de son jeu, donnoit des sommes immenses à la reine pour ses menus plaisirs & pour son entretien, sachant très-bien ce que deviendroit cet argent. En effet, elle perdoit tout ce qu'on lui donnoit, & n'étoit pas mieux parée que Sansdent. Elles se servoient d'excuses l'une à l'autre. Biribi, toujours attentif à donner de bons exemples, avoit expressément défendu que l'on marquât la reine elle-même, c'étoit tout dire pour les autres. Quant le roi tenoit la banque, la bonne Marjolaine lui servoit de croupier, & qui donnoit les jetons, à la vérité, dans une cuillier d'or garnie de diamans; & le gentilhomme de la chambre, qui étoit d'année, présentoit le sac; car il faut convenir qu'on ne pouvoit tenir Biribi avec plus de dignité que ce grand prince le tenoit. Il ne quittoit le jeu que pour recevoir l'argent de tous ses banquiers gé-

néraux, vérifier leurs comptes, renvoyer de l'argent à ceux qui, par hasard, avoient été débanqués; enfin il étoit occupé à tenir en ordre un aussi grand nombre de banques; il ne négligeoit pas non plus de faire punir les familles qui n'avoient pas tiré de boules suivant l'ordonnance. Il faisoit mettre dans les gazettes tous les pleins qui avoient été gagnés dans la semaine, avec les noms des prédestinés; & sur toutes choses, il faisoit citer avec un peu d'augmentation les pertes que les banques avoient faites.

Voilà quel étoit au juste l'état de la cour de ce roi, lorsque la reine Marjolaine se trouva grosse. Les veilles non plus que le jeu ne l'empêchèrent point de se bien porter pendant le cours de sa grossesse, & d'accoucher fort heureusement d'une princesse qui parut aux yeux de tout le monde belle comme le plus beau jour.

Balsamine se chargea du soin de son éducation, & la nomma Lumineuse. Pour Sansdent qui s'apperçut de tous les charmes qui paroissoient déjà dans cet admirable enfant, elle ressentit une envie qui, comme je l'ai déjà dit, lui étoit naturelle, & qui fut encore redoublée, parce qu'elle prévit qu'une petite princesse dont elle s'étoit chargée depuis deux ans, qu'elle aimoit autant qu'elle pouvoit aimer, & qui se nommoit Pivoine, seroit d'une figure bien différente de celle

de Lumineuſe, & que ſon eſprit ſeroit très-inférieur au ſien. Toutes ces raiſons l'engagèrent à ſoumettre Lumineuſe à tous les inconvéniens qui ne ſont que trop ordinaires dans le monde, de façon même qu'aucun pouvoir des fées ne pourroit les lui faire éviter. Balſamine n'avoit encore eu que le tems d'excepter des malheurs de la vie de Lumineuſe que la petite vérole; mais hélas! il en eſt beaucoup d'autres encore, & la princeſſe, malgré l'amitié de la fée, ne s'y trouva que trop ſoumiſe. Balſamine s'apperçut de la méchanceté de ſa compagne; mais comme il n'étoit plus poſſible d'y remédier, elle prit ſur cette affaire le ſage parti du ſilence. La taille & la figure de Lumineuſe qui ne pouvoient être plus parfaites, étoient encore ſurpaſſées par la vivacité & la juſteſſe d'un eſprit également porté à la douceur & à la pareſſe.

Balſamine ne lui donna pas le moindre conſeil ſur le jeu dont elle déſapprouvoit les excès; elle ſavoit très-bien que les enfans n'ont preſque jamais de goût pour les choſes que leurs parens ont trop aimées; auſſi eût-elle toute ſa vie un éloignement infini pour cette paſſion.

Quand Lumineuſe eut atteint l'âge de quinze ans, elle enchantoit par ſes regards, & charmoit par ſon eſprit; elle eût effacé bien d'autres beautés que celle de la princeſſe Pivoine que

Sansdent avoit auprès d'elle à la cour du roi Biribi. Sa taille étoit courte & grosse, & jamais aucune fille à son âge n'avoit eu une si prodigieuse gorge. Elle n'avoit point d'autre esprit que celui du jeu, & répétoit de mémoire les plaisanteries qu'elle avoit entendu faire sur les cases du tableau. Jamais Sansdent ne l'avoit grondée que parce qu'elle ne filoit pas bien son argent, ou parce qu'elle ne demeuroit pas à la fin des parties pour parer la table, & retenir plus long-tems les joueurs. Lumineuse & elle ne s'aimoient pas beaucoup, quoiqu'elles eussent passé leur jeunesse ensemble.

Le roi ni la reine n'aimoient pas beaucoup leur fille ; la raison en étoit bien simple, leurs goûts étoient différens. Marjolaine ayant plusieurs fois fait venir la princesse sa fille à son jeu pour la dissiper & l'amuser, elle avoit toujours fait des baillemens excessifs pour lesquels on l'avoit renvoyée, en la traitant de petite sotte, &c. Ces reprimandes engageoient toujours Pivoine à se rengorger, parce qu'elle les regardoit comme une louange indirecte que l'on donnoit à son caractère.

Balsamine étant fort considérée dans tout le corps de la féerie, fut mandée pour traiter d'affaires importantes ; ce fut le tems de cette absence que Sansdent choisit pour proposer au

roi & à la reine de marier Lumineufe. Sansdent leur propofa donc le roi des Brouillards pour être leur gendre. Elle leur fit valoir non feulement la grandeur de fon alliance, en leur difant qu'il étoit un peu parent de la Nuit, & fort aimé des médecins; mais encore elle leur repréfenta que la beauté de Lumineufe leur attireroit infailliblement des guerres pendant lefquelles il leur feroit très-difficile de pouvoir jouer, & dont les dépenfes diminueroient confidérablement le fonds des banques.

Le roi des Brouillards eft un bon homme qui n'a pas à la vérité un grand commerce dans le monde, il n'eft pas reçu dans beaucoup de maifons; mais il emmenera votre fille, & vous ferez au moins certains de la voir pendant les hivers.

D'auffi bonnes raifons déterminèrent le roi & la reine. La demande de Lumineufe fut faite dès le même jour avec toutes les cérémonies ordinaires; le contrat fut figné fur le champ, & dès le foir même les nôces furent célébrées. Lumineufe étoit douce, Balfamine étoit abfente; que peut faire une princeffe qui n'a que quinze ans, & qui n'ofe s'oppofer à la volonté de fes parens? Elle fe foumit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire. Les nôces furent obfcures, malgré la quantité des bougies qui rem-

plissoient les appartemens. Le roi des Brouillards & sa suite, qu'il avoit fort diminuée par considération, faisoient tort aux lumières. Toute la Cour fut enrhumée, parce que tous ces brouillards répandoient une fort grande humidité. Le trop heureux époux de la belle Lumineuse étoit un grand & gros homme âgé pour le moins de soixante ans; il avoit la voix rauque; il parloit peu, mais ce qu'il disoit étoit infiniment diffus. Il parut vêtu comme le sont les petits enfans voués au blanc; toute sa cour portoit le même uniforme, aussi-bien que celui des cheveux plats qui ne relevoient ni leur figure, ni leur bonne mine. Le lendemain des nôces, le marié parut, comme il arrive ordinairement, fort amoureux, & Lumineuse toute aussi froide qu'elle étoit la veille de son mariage, & ne fut point animée par toutes les mauvaises plaisanteries que l'on fait dans les nôces.

Le roi son mari, après avoir fait ses grosses plaisanteries, voulut conduire la nouvelle reine dans une portion de ses états qu'il avoit établis dans une prairie voisine de la capitale du roi son beau-père, & pour donner une idée de sa magnificence, il invita toute la cour du roi Biribi à un grand soupé. Les exhalaisons formoient son palais, mais le goût de l'architecture étoit un peu gothique, & la porte d'entrée étoit véri-

tablement si basse, qu'il fallut que tout le monde baissât la tête pour entrer dans le palais. Quand toute la compagnie fut assemblée, l'on ferma une espèce de trappe, de façon que l'on ne savoit plus, ni par où l'on étoit entré, ni par où l'on ressortiroit.

Le Roi Provincial par nature & par habitude, en inféra que l'on devoit boire bien long-tems. Le mets qui dominoit le plus dans ce festin, & dont la profusion fut extrême, fut celui des bécasses.

Quoique toute la cour du roi Biribi fût venue à ce repas en redingottes & en capottes, quoique le roi des Brouillards eût eu l'attention de faire donner, comme à l'audience du grand seigneur, des caffetans de toile cirée, l'humidité de son palais incommoda tout le monde; & malgré l'envie qu'il eut de prolonger le repas, & les mauvais propos qu'il tint pour en venir à bout, le soupé fut court; & tout le monde s'étant retiré, Lumineuse fut laissée dans les états du roi son mari, abandonnée à ses pleurs.

Le roi Biribi & la reine Marjolaine ayant fini la seule affaire qui pouvoit les distraire du jeu, retournèrent chez eux avec leur bonne amie Sansdent. Elle avoit toujours eu le projet de couronner les soins qu'elle avoit pris de la princesse Pivoine par un mariage avantageux; pour

cet effet, elle avoit jeté les yeux ſur le prince Grenadin, dont les états étoient voiſins de ceux du roi Biribi, & dont la figure & le mérite faiſoient grand bruit dans le monde. Ce prince étoit un ſi bon parti, que Balſamine, toute ſage & toute éclairée qu'elle étoit, n'en avoit jamais déſiré d'autre pour la princeſſe Lumineuſe.

Quand cette bonne fée revint, qu'elle fut ſa douleur de ne plus trouver ſa chère Lumineuſe? La converſation fut vive entre les fées ; le roi & la reine répondirent aux reproches qu'elle leur fit, qu'ils avoient fait une bonne alliance ; qu'ils avoient déféré aux conſeils de leur amie Sansdent. Balſamine fut piquée du peu de conſidération que l'on avoit eue pour elle : elle partit, & fut de ce pas chez la belle Lumineuſe qu'elle trouva ſeule dans ſon boudoir. Leur entrevue auroit attendri les témoins dont le cœur auroit été le plus dur.

Lumineuſe l'embraſſa mille fois en lui diſant, pourquoi m'avez-vous quittée, ma bonne amie, Vous ſavez que je n'ai de reſſources qu'en vous: ne me quittez donc jamais. Balſamine lui répondit avec tendreſſe, n'ayez point d'inquiétude, tôt ou tard je vous vengerai de Sansdent : hélas! lui répondit la princeſſe, je paſſerai toute ma vie dans une obſcurité inſupportable, je ne pourrai jamais accoutumer mon tempérament à l'hu-

midité qui règne dans ces ſombres lieux. Je conſens volontiers à vivre ſans aucune ſociété, pourvu que vous ne m'abandonniez pas, ma chère Balſamine : le roi mon mari, pour mon malheur, reſſent de l'amour pour moi, & je n'ai pour lui qu'une indifférence bien digne de lui & de ſes triſtes états. Eſpérez lui dit Balſamine, une ſituation plus heureuſe, ne vous laiſſez point aller au déſeſpoir; comptez que je ne vous abandonnerai point, & qu'au moins je vous tiendrai fidelle compagnie, puiſque Sansdent m'a mis hors d'état de vous donner d'autres preuves de mon amitié. Lumineuſe reſſentit ce ſoulagement que donnent les ſecours de l'amitié. Le roi des Brouillards qui s'apperçut de quel ſecours la compagnie de Balſamine étoit à la reine ſa femme, la combla de toutes les amitiés poſſibles. Quoiqu'il fût naturellement d'un tempérammment froid, il reſſentoit vivement l'indifférence que Lumineuſe avoit pour lui.

Auſſi-tôt que la nôce de Lumineuſe eut été terminée,& que la nouvelle reine eut été remiſe entre les mains du vieux roi ſon mari, j'ai dit, s'il m'en ſouvient, que Sansdent, Marjolaine & le roi Biribi retournèrent promptement ſe mettre à une table de jeu; les jours ſuivans la même choſe ſe répéta, & l'on reprit le même train de vie que celui qui avoit précédé les nôces. Sansdent qui ne

perdoit point ſon projet de vue pour ſa groſſe favorite Pivoine, s'occupa ſérieuſement du mariage de Grenadin avec ſa protégée.

Ce prince charmant étoit demeuré jeune ſous la tutelle de la reine Brillante ſa mère ; le roi ſon père avoit gagné une pleureſie à la chaſſe du Papillon, dont il mourut fort regretté de ſes ſujets Brillante fut donc déclarée régente ; elle éleva Grenadin avec tous les ſoins imaginables. Ce prince avoit un éloignement marqué pour le mariage ; mais il avoit une galanterie réelle dans l'eſprit, avec laquelle il faiſoit les délices de la cour de la reine ſa mère. Telle étoit la diſpoſition de cette cour lorſque Sansdent envoya pluſieurs fois le même ſonge à la reine Brillante, qui l'entretenoit de l'éloignement que Grenadin avoit pour le mariage, & l'aſſuroit que cette averſion ne finiroit que dans les états du roi Biribi, dans leſquels il trouveroit la fée Sansdent, à laquelle il pouvoit s'adreſſer en toute ſûreté ; ce ſonge fut envoyé ſi ſouvent à la reine, & toujours ſi fort accompagné des mêmes circonſtances, qu'enfin elle ſe détermina à ſuivre l'avertiſſement qu'il lui donnoit.

Le prince partit donc avec un équipage digne de ſa naiſſance & de ſon goût naturel. Il fut reçu par le roi Biribi avec tous les honneurs dûs à ſon rang ; & comme l'on croit aſſez ordinairement à tout le monde le même goût que celui que l'on a,

l'on redoubla les parties de jeu, dans le dessein de lui faire plus d'honneur. Sansdent s'apperçut avec chagrin du dégoût de Grenadin pour le jeu. Elle ne vouloit cependant pas avoir le démenti de son projet, elle résolut donc de donner au prince, ce que l'on appelle une fête dans toutes les formes. Elle construisit avec sa baguette dans les jardins du palais, qui n'étoient pas trop bien entretenus, une salle d'un goût d'architecture admirable, elle résolut d'y donner un bal où toute la cour fut invitée. Mais hélas ! personne dans le pays ne savoit plus danser. Pivoine se trouva la seule qui sut à peu près faire le pas de menuet ; encore comment le faisoit-elle ? Mais elle n'avoit point du tout d'oreille ; & sans les attentions du prince, & son excessive politesse, elle étoit si maladroite, que plus de dix fois elle seroit tombée à la renverse, sa queue se mettant toujours entre ses jambes, ou bien s'embarrassant dans ses pantoufles. Un bal où il y avoit aussi peu de danseurs, se trouva nécessairement très-court. Que faire en attendant le souper? Il fallut donc se mettre au jeu. Voilà donc la partie établie, & Grenadin, à côté de la grosse Pivoine, obligé par politesse de jouer. On fit une fois l'éloge de la noblesse avec laquelle il perdoit son argent ; Pivoine lui dit mille gentillesses de celles qu'elle avoit entendu faire au jeu ; elle lui conseilloit bien sérieuse-

ment

ment de prendre tantôt l'arlequin, tantôt une autre figure : Il y a quatre jours qu'il n'est venu, lui disoit-elle, je l'ai marqué sur mes tablettes. Elle lui demandoit en grace de prendre les chiffres de 25, de 7, ou de 52, & lui rendoit un compte très-exact de la cabale, à laquelle le prince ne put comprendre un mot, malgré l'explication de la princesse; & comme il plaisantoit avec graces sur ces propos, dont il ne pouvoit être la dupe avec l'esprit qu'il avoit, Pivoine lui dit, cependant ce sont de ces choses qu'il faut savoir, non-seulement parce qu'elles réussissent au jeu, mais encore parce qu'elles en donnent l'air. Croiriez-vous bien même, ajoutoit-elle, que je leur ai l'obligation de m'avoir fait obtenir la préférence sur une princesse avec laquelle j'ai été élevée dans cette cour, & qui jamais n'a pu en retenir un mot, tant elle avoit l'esprit bouché. Le souper fut servi long-tems avant que l'on se mît à table; les joueurs étoient piqués, on l'avoit retardé plusieurs fois, & quand il fut servi, on le laissa long-tems refroidir encore. Pendant le souper, on voulut mettre quelques conversations agréables sur le tapis, mais elles retombèrent toujours sur le jeu. Sur un coup piquant, sur la noblesse du jeu d'un tel, sur son exactitude à payer; enfin, ces agréables propos occupèrent tout le tems du souper. A peine le fruit fut-il servi, que l'on courut se

remettre au jeu; la politesse du prince le fit souffrir beaucoup intérieurement, & l'engagea à s'entretenir avec la grosse Pivoine, assez pour s'en dégoûter pour toujours, & suffisamment pour qu'elle se prît pour lui d'un goût très-vif.

La conversation tomba sur Lumineuse, & Pivoine dit tout ce qu'elle en imagina de plus mal, ce qui fit un effet opposé dans l'esprit du prince. Pivoine voulut tourner en ridicule l'aversion de Lumineuse pour le jeu, & la façon dont elle savoit s'occuper dans son appartement & demeurer seule. Ces détails, contre son intention, firent une impression favorable sur l'esprit de Grenadin, & il fut touché de la façon dont on avoit sacrifié une aussi belle princesse à un roi tel que celui que Pivoine lui avoit dépeint. Le prince ressentit une espèce de chagrin de ce que Lumineuse avoit épousé un semblable mari ; ce chagrin fut suivi du déplaisir d'imaginer qu'elle fût mariée ; ensuite il forma des regrets de ce qu'il n'avoit pas été plutôt instruit de toutes les perfections de la princesse ; il s'affligea de n'avoir pas voyagé l'année d'auparavant, & se repentit de ne s'être pas proposé lui-même pour l'épouser. Un portrait de Lumineuse que la reine lui montra par hasard, fortifia toutes ses idées, & lui en donna de nouvelles. Occupé de toutes ces choses, sans presque croire y penser, que comme

on est frappé des événemens singuliers, d'abord qu'il appercevoit du brouillard, il sortoit du palais, en se servant du prétexte d'aller à la chasse. Il espéroit qu'à force de chercher, un jour peut-être il la verroit elle-même. Il en vint, pour satisfaire sa curiosité, jusqu'au point de courir les brouillards, comme au printems l'on cherche les premiers rayons du soleil, ou comme en été l'on recherche la fraîcheur de l'ombre. Il passa quelque tems dans une aussi triste occupation. Enfin, il apperçut un jour dans une prairie fort étendue, un grand brouillard des plus épais, avec le mouvement que l'on remarque quelquefois dans ces sortes d'exhalaisons. Le soleil venoit de se lever, & doroit tout le reste de la campagne. Le prince accourut à ce brouillard. (On ne pourra jamais rendre un compte bien précis de cette espèce d'instinct qui conduit & qui frappe les amans.) En effet, ses espérances ne furent point déçues. Ce brouillard étoit un des petits palais de la reine, & le plus léger de ceux qu'elle habitoit. Le roi des Brouillards le faisoit marcher dans des lieux plus marécageux, dans le dessein de faire des recrues pour un projet qu'il méditoit vers le nord. La reine étoit sur une espèce de terrasse, ou pour mieux dire, à l'extrémité du brouillard, pour voir le soleil, & respirer un air plus pur & plus serein. Le prince la reconnut aisément, & ne put

s'empêcher de s'écrier : Enfin donc, belle Lumineuse, j'ai pu vous voir ! La reine frappée de ce compliment, le regarda avec l'attention que sa figure pouvoit mériter, & sans rien répondre qui pût la commettre, elle témoigna par un regard que le compliment lui étoit agréable. Qu'un amant entend aisément ce langage ! Le palais poursuivant son chemin, laissa le prince enchanté de ce qu'il avoit vu, & la reine courut promptement instruire Balsamine de cette petite aventure. La fée consulta son livre d'heures, & lui dit en soupirant : Hélas ! ma chère princesse, vous avez vu le prince Grenadin, celui que j'espérois de vous faire épouser.

La reine, en apprenant que celui qu'elle venoit de voir, étoit un prince, sa figure lui parut encore plus agréable, par le rapport des conditions. Elle fit la comparaison de Grenadin & du roi son mari. L'esprit fait tout ce chemin en un moment, & la vertu la plus austère ne peut empêcher les premières impressions. Enfin, la solitude, l'amitié, & plus encore, la plénitude du cœur, engagèrent la princesse à faire l'aveu de tous ses sentimens à Balsamine. Ce ne fut d'abord que pour avoir le simple plaisir d'en parler. La fée ne pouvant se refuser à une conversation aussi naturelle, s'y livra avec toute la patience qu'il faut qu'un confident apporte, pour essuyer toutes les répétitions

& les redites d'un cœur amoureux. Elle lui devoit d'autant plus cette complaiſance, que ſuivant la loi que Sansdent avoit impoſée au moment de la naiſſance de Lumineuſe, Balſamine ne pouvoit lui prédire l'avenir, ce qui, dans le fond, n'étoit point un ſi grand mal? car l'eſpérance de l'amour prédit ſuffiſamment des choſes aux amans. Il ne lui étoit donc poſſible que de lui repréſenter le paſſé & le préſent. Après avoir fait une conjuration ſimple, elle lut tout haut dans ſon petit livre d'heures, parce que tout ce que l'on déſiroit ſavoir du paſſé & du préſent, s'y trouvoit écrit. Elle lut dônc tout ce que j'ai rapporté de l'indifférence & de la galanterie de Grenadin, lorſqu'il étoit à la cour de la reine ſa mère. Enſuite elle lut le ſonge que Sansdent avoit envoyé, le départ & l'arrivée du prince à la cour du roi Biribi, ſon ennui pour le jeu, le détail de la danſe & celui des groſſes gentilleſſes de Pivoine. Balſamine entra dans le détail le plus exact de tout ce qui s'étoit paſſé.

La reine ne ceſſoit de lire dans les heures de la fée. Elles étoient ornées de miniatures ſur velin, & ces charmantes peintures exprimoient au naturel tous les événemens qui pouvoient intéreſſer ou amuſer. Lumineuſe y vit avec plaiſir le prince retourner chez le roi Biribi après la rencontre qu'elle en avoit faite. Elle s'apperçut du redou-

blement de son ennui, & de la recherche exacte qu'il faisoit de tous les brouillards les plus épais; elle craignit mille fois pour sa poitrine. Elle fut témoin de tous les soins qu'il se donna pour avoir une copie de son portrait. Ce fut avec contentement qu'elle remarqua tout ce que la princesse Pivoine souffroit de son indifférence pour elle. Enfin elle lut que, comme il y avoit des brouillards dans ses états, & qu'il avoit autant d'espérance de la pouvoir trouver dans ce pays, que par-tout ailleurs, il prenoit le parti d'y retourner, après avoir constamment refusé toutes les offres avantageuses que Sansdent lui avoit faites pour le mariage de Pivoine, & après avoir perdu le plus noblement du monde, des sommes très-considérables à la banque du roi, Lumineuse s'apperçut que Sansdent vouloit punir le prince, & venger Pivoine du peu de cas qu'il avoit fait de sa personne. Elle courut à Balsamine, en lui disant : sauvez-le, ma chère amie, elle va peut-être le métamorphoser; qu'au moins il ne perdre pas sa figure. Soyez tranquille, lui répondit la bonne fée, j'en ai eu soin. En effet, il ne lui arriva pas le moindre accident, & la reine le vit partir sans obstacle.

Grenadin s'abandonnoit aveuglément à sa passion; il déclamoit quelquefois contre la destinée, & sur-tout contre le songe de la reine Brillante.

Pour la reine Lumineuſe, elle avoit du moins ſon petit livre, mais elle n'en étoit pas pour cela plus heureuſe. Quand on aime bien, on ne penſe que médiocrement aux ſecours que l'on a, & l'on n'eſt jamais occupé que du regret de ce dont on eſt privé.

Le roi des Brouillards, agité & tourmenté de l'indifférence de Lumineuſe, & dont l'âge étoit en effet, aſſez avancé, tomba dans une eſpèce de langueur. Les médecins conſeillèrent au roi de prendre quelquefois un air plus vif que celui qu'il reſpiroit ordinairement. Il obéit à cette ordonnance, & malheureuſement (pour lui, s'entend) il reçut un coup de ſoleil dont il mourut quelques jours après. La reine lui avoit donné tous les ſoins imaginables; en un mot, ſes procédés furent admirables en cette triſte occaſion, & tous les brouillards en furent enchantés.

Quand on eut rendu les derniers devoirs au roi, & qu'on l'eut porté dans un grand lac, le tombeau des rois ſes prédéceſſeurs, Lumineuſe forma la réſolution de quitter cette triſte demeure, & de retourner dans les états du roi ſon père, à qui elle l'écrivit. Le roi Biribi répondit à ſa fille qu'elle n'avoit qu'à ſe démettre hardiment de toute l'autorité qu'elle avoit ſur ſes peuples, & qu'elle trouveroit toujours un aſyle dans ſes états. Après cette réponſe, Lumineuſe

fit tous ſes paquets avec une diligence incroyable; tous les brouillards ne vouloient point abandonner leur reine; ils reſſentoient pour elle un véritable attachement. Toutes les inſtances qu'ils firent pour engager la reine à ne les point abandonner, furent inutiles. Elle les dégagea du ſerment de fidélité, & les quitta; & c'eſt la raiſon pour laquelle ils errent de différens côtés. Perſonne depuis ce tems, ne s'étant voulu donner la peine de les réunir, non plus que celle de les gouverner. Tout ce que j'ai ſu de particulier ſur la diviſion de ce grand état, c'eſt que la plus grande partie ſe retira en Angleterre.

Lumineuſe parut à la cour du roi ſon père, plus belle encore qu'elle n'en étoit partie. La fraîcheur & la beauté de ſon teint, étoient encore augmentées : elle n'étoit nullement hâlée en venant d'un ſemblable pays. Le grand deuil avec lequel elle arriva, lui ſervit de prétexte pour ne point faire la partie du roi, & pour s'éloigner peu à peu d'un genre de vie qui lui convenoit auſſi peu. Ce grand deuil ſe portoit tout en blanc, ſuivant l'uſage des veuves des Brouillards; & ce qui peut-être eût déparé beaucoup d'autres beautés, ne la rendoit que plus belle encore. Quelque tems après ſon arrivée, de l'avis de la bonne Balſamine, elle demanda un terrein au roi Bitibi, dans lequel, avec le ſecours

de la fée, elle bâtit un palais magnifique, dont la ſimplicité extérieure, & dont l'intérieur réuniſſoient le goût & la magnificence. Ce fut là qu'elle raſſembloit une cour de perſonnes choiſies de l'un & de l'autre ſexe. Les jardins répondoient à la magnificence du palais; mais le boſquet de la vérité dont Balſamine lui avoit fait un préſent particulier, étoit la choſe la plus utile à une perſonne qui ne vouloit être environnée que de gens ſincères. Ce boſquet renfermoit les plus admirables ſtatues de marbre blanc; la vérité, toute nue, dominoit ſur toutes les autres, & c'étoit auſſi ſur elle, que, par la diſpoſition du plan, les regards étoient d'abord attachés. La candeur étoit exprimée ſur ſon viſage, & l'on y voyoit en même tems les impreſſions que les vices ſavent lui faire reſſentir. Ce grand boſquet dans lequel la vérité paroiſſoit toute ſeule, ſe diviſoit en pluſieurs eſpaces qui renfermoient les différentes vertus que les hommes doivent ſuivre. Ces eſpaces formoient des temples de verdure conſacrés à chacune de ces divinités. L'amour ſe voyoit dans l'un, avec la délicateſſe & la fidélité. La valeur paroiſſoit dans un autre, accompagnée de la douceur & du ſang froid.

La reconnoiſſance des bienfaits avoit pour compagnes la mémoire & la ſenſibilité. L'honneur des femmes étoit placé entre la pudeur & la

modeſtie. Le temple de la religion étoit orné de la bonne foi & de la perſuaſion.

Ce ſuperbe boſquet étoit ouvert à tout le monde; un vieillard accompagnoit ceux que la curioſité y conduiſoit.

Que de gens ſe préſentèrent à ce boſquet avec la hardieſſe & la ſuffiſance qui ne ſont que trop communes à la cour! Combien de courtiſans virent la vérité, qui, tout d'un coup à leur aſpect, paroiſſant couverte de lambeaux dorés, ſe déroboit à leurs yeux, ſans leur laiſſer voir que le maſque du menſonge, & l'horreur de ſa figure! Que d'amans de l'un & de l'autre ſexe obligèrent la figure de l'amour à prendre celle de la fauſſeté; & cette même fidélité, tant de fois atteſtée, devenir à l'inſtant l'inconſtance au pied léger, ou la coquetterie aux yeux pervers! Combien d'autres, au lieu de voir paroître à leurs yeux l'amour tel qu'ils eſpéroient de le trouver, ne furent frappés que du faux air! Que de fauſſes valeurs parurent tantôt avec le viſage de la peur, & les geſtes de l'épouvante, & tantôt dépourvues du ſang froid, ayant beſoin de l'action pour ſe ſoutenir; d'autres enfin que l'on n'appercevoit point ſans la férocité! L'ingratitude à tous les momens paroiſſoit à la place de la reconnoiſſance. L'oubli prenoit celle de la mémoire, & la ſenſibilité s'évanouiſſoit avec la mémoire. Que de

femmes dont le maintien de prude chassa la modestie pour y substituer la débauche, & dont l'aspect fit évanouir la pudeur! Que d'hypocrisie & de projets humains ne voyoit-on point dans le temple de la statue de la religion!

Ce bosquet servit beaucoup à Lumineuse, aussi bien que ses lumières naturelles, pour ne rassembler autour d'elle que des gens sincères : sa cour n'étoit pas nombreuse, mais elle étoit charmante.

La princesse n'étoit intérieurement occupée que de Grenadin. Elle avoit vu dans le petit livre de Balsamine que le prince, ennuyé de tout ce qui se présentoit à lui, n'avoit pu faire un plus long séjour à la cour de la reine Brillante; que toujours occupé du désir de la voir, il étoit parti pour faire la recherche des plus épais brouillards, & que, pour cet effet, il avoit marché tout seul vers les pays les plus affreux du nord. Il ne lui fut plus possible alors de résister au plaisir de le tirer d'inquiétude, de lui faire savoir la mort du roi son mari, l'état de liberté dont elle jouissoit, & le lieu de son séjour; mais elle ne pouvoit espérer aucun des secours que les fées donnent aux jeunes princesses qu'elles protègent. Ce fut à l'amour à lui faciliter ce qu'elle désiroit. Elle ouvrit une des fenêtres de son palais, & fit venir à elle un brouillard léger qu'elle apperçut

dans ſes jardins. Elle le reconnut pour être rempli de vivacité & du déſir d'obliger, & pour l'avoir ſervi avec beaucoup d'attachement ; il étoit naturellement grand voyageur. Elle lui dit le lieu dans lequel il trouveroit le prince Grenadin, & lui donna ſes ordres. Dès l'inſtant que Grenadin eut appris le lieu du ſéjour de Lumineuſe, il évita les brouillards avec autant de ſoin qu'il les avoit recherchés, il reprit avec empreſſement le chemin des états du roi Biribi.

L'on peut ſe ſouvenir des procédés de Sansdent; ils avoient, par toutes ſortes de raiſons, déplu à Balſamine. Cette bonne fée ſage juſques dans ſa colère, ne voulut point éclater qu'elle n'eût établi Lumineuſe d'une façon auſſi agréable que ſolide. Quelque tems après, les deux fées eurent une converſation des plus vives. La diſpute s'échauffa ſi fort, qu'elle ne pouvoit plus ſe terminer que par un combat ſingulier, & dont la fin eût été peut-être le bouleverſement de l'état ; mais le conſeil des fées en ayant été averti dans le même moment, elles furent mandées l'une & l'autre. Les fées étant arrivées devant ce ſage tribunal, racontèrent tout ce qui leur étoit arrivé.

Sansdent fut condamnée ſur tous les chefs, & fut envoyée chez les ſauvages Iroquois, ſous prétexte de les civiliſer, mais dans le fond pour

la punir par un honnête exil qui lui fut d'autant plus sensible, qu'il n'y avoit pas dans ce pays la plus foible ressource du côté du jeu. On envoya chercher Pivoine, sans vouloir donner à Sansdent la permission de faire ses adieux au roi Biribi & à la reine Marjolaine. On lui donna en partant celle de marier la princesse Pivoine à quelque roi des Sauvages, & pour lors le conseil les congédia l'une & l'autre, sans qu'il fût attendri par leurs larmes.

Balsamine, à son retour, trouva le roi Biribi & la reine Marjolaine, qui, tout tristes qu'ils étoient de l'absence de Sansdent, & de l'inquiétude de ne la plus revoir, jouoient en attendant la décision des événemens. Ils vinrent au-devant de la fée avec la démarche embarrassée que donnent les torts. Ils furent fort étonnés de voir qu'elle les pria de ne se point déranger, & de continuer leur partie; mais elle vouloit les punir d'une façon qui, sans faire d'éclat, ne leur fût pas pour cela moins sensible. Toutes les banques furent détruites par la fortune des pontes, & cette fortune se trouva si sagement départie, que tous les joueurs du royaume regagnèrent précisément ce qu'ils avoient perdu, & se trouvèrent au même degré d'opulence où les réglemens du jeu les avoient trouvés. Il étoit tems que cette réparti-tion fût faite, car presque toutes les familles de

ce grand état étoient absolument ruinées. Balsamine voulut consoler le roi des pertes considérables qu'il venoit de faire, en lui faisant envisager quels étoient les inconvéniens & la honte de la vie qu'il avoit menée jusqu'alors; elle lui conseilla la façon dont on ordonne, de se rapporter, pour le gouvernement de son état, aux conseils de Lumineuse; & son incapacité se joignant aux autres raisons, le déterminèrent à suivre l'ordre ou le conseil de la fée.

Lumineuse indépendamment de l'esprit infini qu'elle avoit, & des connoissances dont elle étoit ornée, aidée des sages conseils de Balsamine, rétablit la police, l'ordre, & fit enfin fleurir le commerce dans un royaume dont les affaires étoient depuis long tems bien dérangées; & ces changemens avantageux se firent en très peu de tems. Le choix des hommes étant la partie la plus essentielle d'un gouvernement, le bosquet de la vérité lui servit utilement pour connoître le fond des cœurs, le degré des vertus de ceux qu'elle employoit. Balsamine inventa, pour l'amusement du roi Biribi, de la reine Marjolaine, & pour celui de leur petite cour, tous les jeux de commerce, comme l'oie, le trou-madame, & mille autres, dont une partie est passée jusqu'à nous, sans compter le jeu du roman, & ceux qui mettent au fait de l'orregraphe & de la géo-

graphie : jeux qui pour lors étoient absolument nécessaires pour l'oubli que l'on avoit fait de ces connoissances.

Balsamine, au nom de Lumineuse, défendit expressément, & sous les peines les plus rigoureuses, tous les jeux de reste, & sur-tout le Biribi. Elle fit brûler dans la grande place tous les tableaux, les sacs & les boules qu'elle avoit fait revenir de tous les coins du royaume; & je ne comprens pas comment, avec toutes ces précautions, ce jeu a pu passer jusqu'à nous, sur-tout après un aussi long espace de tems.

Grenadin averti, comme nous l'avons rapporté, par le brouillard, partit aussi-tôt qu'il eut appris toutes ces heureuses nouvelles; mais il étoit si loin, si loin, que Lumineuse & Balsamine avoient eu le tems de faire tout ce qui vient d'être rapporté, avant qu'il eût eu celui d'arriver. Le prince, qui croyoit trouver encore les états du roi Biribi dans la situation dans laquelle il les avoit laissés, craignoit non-seulement de revoir Sansdent, parce qu'il l'avoit laissée furieuse contre lui, & qu'il étoit naturel qu'il en redoutât les menaces; mais il craignoit encore plus de revoir Pivoine, parce qu'elle l'aimoit, & que rien ne déplaît autant à un homme bien amoureux, que l'amour d'un objet désagréable, le prince prit le parti d'arriver déguisé dans la capitale.

Quelle joie pour un amant, de recevoir en réponse de chaque question, un éloge de ce qu'il aime! Le récit d'une vertu, un exemple de douceur, un trait d'esprit & de sagesse, enfin de voir l'amour de tout un peuple qui ne se lasse point de répondre aux questions réitérées de la curiosité que donne l'amour! Le prince Grenadin, enchanté de tant de récits flatteurs, ne garda plus l'*incognito ;* & déclarant sa naissance & son nom, il se fit conduire chez la fée qui faisoit les fonctions de premier ministre. Leur entrevue fut courte, parce que la fée le conduisit aussi-tôt chez la princesse qui, par son livre, avoit été témoin de toutes les impressions qu'avoit reçues son amant, & qui jugeoit de tous les instans qui le conduisoient à elle. Si Balsamine ne se fût pas heureusement trouvée en tiers, la conversation n'eût pas été vive du côté des paroles, pour avoir trop de choses à se dire : pour en penser trop, ils ne pouvoient se parler. Et qui ne voudroit se taire à ce prix, & faire l'épreuve d'un pareil silence! Grenadin demanda la permission d'être son premier courtisan, en l'assurant que puisqu'elle étoit libre, & que sa délicatesse n'avoit plus à souffrir, il s'estimoit trop heureux de la voir & de l'admirer. Cette permission lui fut aisément accordée.

Grenadin avoua à Lumineuse un amour dont elle ne doutoit pas. Elle convint elle-même du

goût

goût qu'elle avoit pour lui. Grenadin se jeta à ses genoux, la conjurant de couronner son amour, & de lui permettre d'aspirer à l'honneur de sa main.

Cette princesse adorable se rendit & consentit aux desirs de son amant; mais afin de n'avoir rien à se reprocher, & de pouvoir pleinement satisfaire sa raison, elle voulut exiger du prince de faire l'épreuve du bosquet de la vérité. Grenadin fut très-offensé de sa proposition. Tout ce que vous m'ordonnerez, lui dit-il, pour vous prouver l'attachement le plus tendre & le plus sincère, il est certain que je le ferai. Mais se peut-il que vous doutiez de moi, de la sincérité de mes sentimens? Se peut-il que je vous doive à toute autre chose qu'à votre consentement, qu'à mon amour? Enfin Grenadin prononça ces paroles avec la vivacité de la délicatesse offensée, & d'une façon si touchante, que Lumineuse, frappée de son amour, lui demanda pardon de lui avoir fait une telle proposition, & la désavoua pleinement, en le faisant maître de sa personne & de ses états. C'est à présent que l'épreuve me convient, lui dit le prince, en lui baisant la main avec transport, & c'est à présent que j'y cours sans la redouter. En effet, Grenadin s'éloignant de la princesse avec ardeur, courut au bosquet. Lumineuse le suivit agitée de tous les troubles,

de toutes les inquiétudes, & de toutes les espérances de l'amour. Mais quelle fut la joie de cette tendre amante, quand elle apperçut la vérité qui s'embellissoit à la vue de son amant, l'amour qui accouroit à lui suivi d'un nombre infini d'attributs presqu'inconnus dans le monde, de voir l'honneur & la valeur, enfin toutes les vertus se mettre à sa suite, & le présenter à l'amour. Quel transport pour Grenadin de voir qu'il avoit été suivi par Lumineuse, à laquelle la pudeur & la modestie étoient accourues, & quelle satisfaction de distinguer l'embarras de l'amour & de son aimable suite, qui ne savoient auquel des deux, de la princesse ou de lui, il étoit plus juste de déférer !

L'amour enfin & la vérité formèrent eux-mêmes dans le bosquet l'union éternelle des deux plus parfaits amans, & ces deux divinités ne les quittèrent jamais pendant le cours d'une vie qui fut aussi longue que fortunée.



BLEUETTE ET COQUELICOT,

CONTE.

Il y avoit une fois une fée nommée Bonnebonne, qui se dégouta des grands emplois de la féerie, auxquels son caractère & ses talens l'avoient élevée ; elle choisit pour sa retraite une île placée au milieu d'un très-beau lac dont les côtes étoient formées par le pays le plus riche, le plus riant & le plus fertile. Cette heureuse retraite fut nommée l'île du Bonheur ; l'on sait qu'elle a existé, l'on se persuade même qu'elle est toujours dans le pays dont on est voisin ; mais les géographes ne l'ont encore placée sur aucune carte, & je n'ai point lu qu'aucun voyageur y soit jamais abordé : il nous suffit que les annales des fées nous en ayent donné connoissance.

Bonnebonne dégoûtée du monde, & n'aimant

point à faire sa cour, demanda à la reine des fées la permission de se retirer : elle se rendit dans l'île du Bonheur; & ce fut là qu'avec la plus belle bibliothèque, & toutes les connoissances qu'elle avoit acquises dans le monde, elle devint la plus habile de toutes les fées. Elle faisoit le bonheur de tous ses voisins, & la reconnoissance étoit le fondement de son autorité. Indépendamment de ce que son goût la portoit à obliger, & que l'éloignement du grand monde ne diminue point le sentiment, c'est une grande satisfaction que celle de voir tout ce qui nous environne heureux.

Pour satisfaire à ce véritable plaisir, & n'être pas en même tems accablée de toutes les ridicules demandes, elle avoit placé à fort peu de distance l'une de l'autre, sur les bords du lac, des colonnes de marbre blanc, auxquelles s'adressoient ceux qui avoient des demandes ou des plaintes à lui faire. Ces colonnes étoient construites de façon qu'en parlant fort bas, elles reportoient distinctement le son de la voix dans un cabinet du château. Bonnebonne y faisoit demeurer ordinairement une nièce qu'elle élevoit pour être fée, & qui lui rendoit compte le soir de tout ce que les colonnes avoient rapporté; la fée pour lors en décidoit. La principale occupation de Bonnebonne étoit d'élever & de rendre heureux des enfans; elle donnoit à déjeûner, comme à col-

lation, tout ce que l'on pouvoit désirer de sucre & de pâtisserie; mais quand on avoit habité quinze jours cette heureuse demeure, on ne se soucioit plus de dragées, on passoit la journée à se promener sur l'herbe, à cueillir des noisettes dans le bois, ou des fleurs dans les parterres; on alloit sur le lac dans de jolis bateaux, on les menoit soi-même; enfin, l'on faisoit tout le jour ce que l'on avoit envie de faire, & le bonheur consiste principalement dans la liberté; il est vrai qu'il y avoit des mies & des précepteurs, mais ils étoient invisibles; ils avertissoient Bonnebonne de ce que l'on avoit fait de mal; & pour lors elle faisoit une réprimande, mais toujours avec douceur, parce qu'elle étoit la meilleure femme du monde. Quelquefois les mies & les précepteurs cessoient d'être invisibles, & pour lors on les voyoit souper ensemble sur l'herbe, ou bien danser aux chansons, ou s'amuser à faire des jouets & des poupées; enfin, rien n'avoit l'air de la sévérité dans cette heureuse habitation, aussi tout le monde souhaitoit de l'habiter, & l'on n'en sortoit jamais sans éprouver la plus grande des afflictions; mais comme tout est soumis à la destinée, & que les fées elles-mêmes lui doivent obéir, quand on étoit parvenu à un certain âge, c'est-à-dire, depuis douze jusqu'à quinze ans, & lorsque les leçons de la fée avoient fait une sorte d'impression sur

l'esprit de ses élèves, & qu'elle les trouvoit assez formés pour entrer dans le monde, elle étoit obligée de les renvoyer, ce qu'elle faisoit en les comblant de caresses & de présens, & les assurant d'une amitié dont elle leur donnoit souvent des preuves dans le cours de leur vie.

Dans le nombre des enfans qu'elle avoit obtenu de la confiance de leurs parens, il se trouvoit une petite fille nommée Bleuette, si jolie & si sage, que Bonnebonne la préféroit à toutes les autres, & qu'elle l'aimoit à la folie; elle étoit caressante sans être incommode, & vive sans être importune; sa figure annonçoit la douceur de son caractère; sa beauté s'accrût avec l'âge; Bleuette possédoit encore cet éclat qui produit l'éblouissement, & c'est à sa rare beauté que nous devons cette façon de parler, encore usitée dans le langage familier; ou pour parler de ce qui nous a ébloui, l'on dit, j'ai vu des Bleuettes.

Un jeune enfant, plus âgé qu'elle de deux ans ou environ, habitoit aussi l'île du Bonheur, il se nommoit Coquelicot; sa figure étoit charmante; elle étoit aussi vive que son esprit, & ses gentillesses naturelles plaisoient également à Bonnebonne; ce qui les rendoit bien plus charmans l'un & l'autre, c'est que dès leur enfance ils devinrent inséparables, & que la vivacité de l'un, se soumettant à la douceur & à la tendresse de

l'autre, rendoit leurs caractères plus modérés & plus aimables. Bonnebonne jouissoit sans cesse de l'impression & du progrès que le véritable amour faisoit sur l'innocence & sur l'ingénuité; elle en étoit continuellement occupée, & tous les autres bonheurs qu'elle savoit si parfaitement procurer, ne pouvoient être comparés à celui-ci; en effet, quelle félicité peut être mise en balance avec celle que produit l'union de deux cœurs que l'amour unit par la convenance & le rapport des humeurs? Coquelicot vif comme il étoit, peut être même un peu emporté, n'étoit modéré & n'avoit de douceur, que pour ce qui regardoit Bleuette qui, de son côté, n'étoit animée & n'avoit de vivacité que par rapport à Coquelicot. La naissance & le progrès de leurs sentimens avoient fait leurs délices; la douce situation qu'ils éprouvoient, faisoit les charmes de la vie de Bonnebonne, car elle disoit cent fois: mon Dieu qu'ils sont jolis, ces pauvres enfans, qu'ils s'aiment bien, qu'ils sont heureux, ils ne pensent point à sortir de mon île, jamais plus heureux sujets n'ont habité mon empire.

Un jour que sur le soir d'un des plus beaux jours de l'été, tous les aimables enfans jouoient & s'amusoient dans les différens lieux de ce séjour enchanté, il parut tout-à-coup dans les airs un char traîné par six griffons couleur de feu; le

char étoit de la même couleur, relevée par des ornemens noirs ; il portoit la fée Arganto coîffée en brune, avec un ou deux pieds de rouge, sa parure étoit assortissante à son char. Ses griffons abattirent leur vol au perron du château, où Bonnebonne & sa nièce se trouvèrent pour faire les honneurs à la fée, & lui donner la main pour descendre. Après les premiers complimens, Arganto témoigna à Bonnebonne, que ne pouvant comprendre les plaisirs de la retraite, & dégoûtée par quelques mécontentemens, de la cour, elle avoit voulu juger par elle-même des agrémens & des peines d'une semblable vie, & que pour en être parfaitement éclaircie, elle venoit dans la résolution de passer quelques jours avec elle. Bonnebonne lui répondit avec douceur, qu'elle la satisferoit volontiers, & qu'elle n'auroit rien de caché pour elle. Les beautés de la nature, ajouta t-elle, sont les tableaux dont je suis occupée ; ses fruits sont mes trésors ; ses secrets, l'objet de mes recherches, & ma dissipation n'est attachée qu'au bonheur des autres ; l'enfance est l'état de l'humanité qui peut être rendu le plus heureux ; vous ne me trouverez donc environnée que des plus jolis enfans que la nature ait produits : en disant cela, elles s'avancèrent dans l'île, en trouvant à chaque pas des troupes de petits enfans de tout sexe & de tout âge, dont les traits

naturels inſpiroient une véritable gayeté ; les uns danſoient, les autres jouoient à colin maillard ; ceux-là s'amuſoient à la madame, enfin, ils paſſoient ſubitement d'une fantaiſie à une autre ; leurs caractères ſe développoient, & l'on pouvoit aiſément imaginer celui qu'ils devoient avoir dans un âge plus avancé ; Arganto trouva que ce délaſſement de Bonnebonne étoit aſſez médiocre, elle en jugea en perſonne du monde, c'eſt à dire, avec mépris : elle dit à ſa compagne qu'elle ne concevoit ces ſortes de plaiſirs qu'autant que l'on employoit ſon eſprit à les faire valoir ; ce fut en vain que Bonnebonne en voulut faire l'éloge, elle ne la perſuada point ; enfin, en continuant leur promenade, elles apperçurent Bleuette & Coquelicot qui s'entretenoient, qui ne voyoient qu'eux ſeuls dans la nature, qui n'attendoient leurs plaiſirs, leurs deſirs, leurs occupations & leur volonté, que d'eux ſeuls. Bonnebonne les appela, ils accoururent à elle avec cette confiance & cette amitié que les bontés & la reconnoiſſance ſavent inſpirer. Arganto fut frappée de l'agrément de leur figure, elle le leur témoigna, ils en rougirent & remercièrent la fée l'un pour l'autre ; je conçois, dit-elle à Bonnebonne, que la nature ne peut pas préſenter un plus agréable tableau que celui de ces aimables enfans ; mais, continua-t-elle, ont-ils autant d'eſprit que leur

phyſionomie en promet ? Ils en ont aſſurément, répondit Bonnebonne, il ne vous plaira peut-être pas, car il n'eſt que naturel ; de plus, ils s'aiment trop pour en montrer, ſur-tout à quelqu'un qu'ils ne connoiſſent point ; les fées leur firent mille careſſes, & les laiſsèrent enſemble.

Bonnebonne convint avec Arganto qu'elle ne ſe contraindroit point pendant leur ſéjour, & qu'elle pourroit ſe livrer à ſes études ordinaires ; mais comme cette dernière ne pouvoit ſe taire de l'impreſſion que Bleuette & Coquelicot avoient fait ſur elle, elle voulut qu'ils lui tinſſent compagnie.

Arganto étoit née méchante, & la méchanceté ne ſouffre qu'avec impatience le bonheur des autres, & n'eſt occupée que du ſoin de le détruire, ſans autre motif que celui de nuire. Sur ces funeſtes principes, elle employa le tems de ſon ſéjour à leur dépeindre la froideur & l'inſipidité du lieu qu'ils habitoient ; eux que la nature avoit formés pour les délices & l'ornement des cours les plus brillantes : pour lors elle leur faiſoit une deſcription avantageuſe du ſéjour des rois. Vous êtes enchantés, leur diſoit-elle ſans ceſſe, de la vie que vous menez ; mais en connoiſſez-vous quelqu'autre? Le brillant du monde, les fêtes qui ſont données à la ſeule beauté, les préférences qui lui ſont à tous les momens accor-

dées, font les véritables triomphes d'une jolie perfonne; c'eft ainfi qu'elle parloit à Bleuette. Et vous, s'adreffant à Coquelicot, avec de l'efprit comme vous en avez, que ne ferez-vous point dans une cour? Vous devez certainement avoir de la valeur; de quoi votre mérite ne fera-t-il pas capable? Ces difcours pervers firent peu-à-peu l'impreffion qu'Arganto défiroit fur l'efprit de ces aimables enfans.

Ils fe cherchoient à leur ordinaire, mais ils fe furprenoient, occupés d'autre chofe que d'eux-mêmes; ils commencèrent par s'en faire quelques reproches, enfuite ils fe firent des aveux réciproques, car ils ne pouvoient prefque plus fe parler d'autre chofe que des idées de la fée; l'amour & l'efpérance de ne fe point quitter, étoient encore, il eft vrai, le fondement de leurs projets; mais enfin, la curiofité, la nouveauté de tout ce que leur avoit dit Arganto, & plus que toutes ces chofes, l'amour-propre, le poifon de la vie, féduifit à la fin leur innocence; ils s'abandonnèrent à la méchante fée qui, pour les faire tomber plus aifément dans le piege qu'elle leur tendoit, n'oublia pas de détruire le refpect, l'amitié & la reconnoiffance qu'ils avoient pour Bonnebonne, en leur difant; c'eft une fée de province dont les goûts font peu élevés; fon caractère ne convenant pas à la cour, elle eft trop heureufe de

pouvoir vous garder auprès d'elle, elle ſacrifie votre fortune à l'agrément & à l'utilité dont vous lui êtes. Ce fut par de ſemblables diſcours qu'elle préparoit l'ingratitude de ces enfans ; elle leur promit encore de ne les point abandonner, & les aſſura qu'étant fée plus puiſſante que Bonnebonne, ils ne devoient s'inquiéter de rien ; elle fit plus, elle prévint dans leur eſprit tous les diſcours que cette ſage fée pourroit leur tenir quand elle feroit inſtruite de la réſolution qu'ils prenoient ; enfin, ils lui promirent de la ſuivre après qu'elle leur eut encore donné ſa parole de ne les point ſéparer.

Quand Arganto fut bien aſſurée du parti qu'ils avoient pris, elle dit à Bonnebonne qu'il étoit tems qu'elle ceſsât de l'incommoder dans ſa retraite, elle la pria en même tems de trouver bon qu'elle emmenât avec elle Bleuette & Coquelicot ; la bonne fée qui ne s'étoit nullement apperçue, & qui n'avoit aucun ſoupçon des deſſeins d'Arganto, parce qu'elle leur avoit elle-même ordonné de faire leur cour & d'obéir à la fée pendant qu'elle étoit retirée dans ſon cabinet, & ſurtout parce que le bon cœur ne prévoit point l'ingratitude ; Bonnebonne, dis-je, conſentit à la demande qu'elle lui fit, au cas cependant que la propoſition leur conviendroit, bien perſuadée qu'ils ne voudroient jamais la quitter ; on les fit

avertir sur le champ. Quel fut l'étonnement de Bonnebonne quand ils acceptèrent la proposition de suivre la fée & de l'abandonner ? Elle leur tint inutilement tous les propos les plus remplis d'amitié & de bon conseil ; ils étoient prévenus : Bonnebonne leur dit alors avec douceur, c'est la persuasion qui fait le bonheur. Vous cesseriez d'être heureux dans ce séjour, puisque vous imaginez une plus grande félicité dans un autre pays ; partez, que rien ne vous retienne, leur dit-elle, les larmes aux yeux, puissiez-vous être contens ; Bleuette & Coquelicot se trouvèrent émus par ce tendre discours, au point de tomber aux genoux de cette adorable fée, & de la conjurer de vouloir bien oublier qu'ils eussent eu seulement l'idée de se séparer d'elle ; le saisissement qu'ils éprouvèrent en ce moment, les fit l'un & l'autre tomber en foiblesse ; ainsi, les méchancetés d'Aganto devenoient inutiles par ce retour de leur cœur ; elle-même fut touchée d'un spectacle aussi tendre, & se vit presqu'au moment de se repentir du chagrin qu'elle causoit à trois personnes, qui n'étoient à plaindre que pour avoir eu trop de confiance en elle ; ne sachant quel parti prendre, elle se préparoit à partir toute seule, quand Bonnebonne lui dit : Je pourrois me plaindre de la façon dont vous avez abusé de l'accueil que je vous ai fait ; mais le plus grand fruit de l'étude

& de la ſolitude, eſt celui de pardonner : Je ne ſuis donc nullement touchée pour moi, je le ſuis du malheur de ces jeunes enfans. Je les aimois pour eux ; je ne veux plus les emmener, lui répondit Arganto, vous voyez qu'ils m'ont refuſée, & vous ne pouvez douter de l'attachement qu'ils ont pour vous ; non, lui répliqua Bonnebonne, je me trouve forcée à vous prier d'emmener ce que j'aimois le mieux dans ma retraite ; vous les avez pervertis, leur cœur n'eſt plus tel qu'il étoit, ils ne demeureroient plus avec moi que par complaiſance. Quand ils auroient aſſez d'art pour me la déguiſer, pourrois-je ignorer leurs penſées ? Emmenez-les donc, je vous conjure, & ménagez-les au moins dans les malheurs auxquels vous avez voulu les livrer. Puiſque vous le voulez abſolument, reprit Arganto, je vais vous ſatisfaire ; pour lors on les porta l'un & l'autre dans ſon char, tout évanouis qu'ils étoient. Les griffons d'Arganto volèrent avec rapidité, & arrivèrent promptement dans le royaume des erreurs.

Le roi qui le gouvernoit alors, ſe croyoit le plus grand de tous les princes. La flatterie lui avoit perſuadé qu'il étoit du ſang des dieux. En conſéquence de cette idée, il ſe faiſoit adorer par ſes ſujets. Son trône d'or & de pierreries ſur lequel il ne paroiſſoit qu'une fois par mois, étoit environné de tigres, de lions & d'éléphans

enchaînés avec des chaînes du même métal, & couverts des broderies les plus ſuperbes.

Sans entrer dans un plus grand détail de l'étiquette de cette cour, le roi pratiquoit à chaque inſtant tout ce que l'orgueil du diadême peut inſpirer. Arganto étoit ſa bonne amie, elle partageoit ſes plaiſirs, & ce fut dans le ſuperbe palais qu'elle avoit à ſa cour, qu'elle conduiſit Bleuette & Coquelicot.

Dans l'inſtant qu'ils revinrent à la vie, ils eurent le plaiſir de ſe revoir. La richeſſe du lieu dans lequel ils ſe trouvèrent, les étonna. Leur incertitude ne fut pas longue ; Arganto vint pour les en tirer. Ils lui demandèrent en l'abordant des nouvelles de Bonnebonne. La fée leur apprit qu'elle avoit conſenti à leur fortune, & qu'elle l'avoit conjurée elle-même de les emmener. Bleuette & Coquelicot ſe trouvèrent ſoulagés par ce récit, car ils avoient craint de lui déplaire. Arganto leur dit enſuite : Pour vous, belle Bleuette, voici l'appartement que je vous deſtine, votre maiſon ſera faite ce ſoir : en attendant, voici vos femmes que je vous préſente. A ces mots, il en parut une douzaine, toutes bien faites, & chargées des choſes frivoles devenues ſi néceſſaires au luxe & à la parure. Elles furent ſuivies par un pareil nombre de valets de chambre qui portoient des coffres & des caſſettes, & qui dreſsèrent en

un moment la plus ſuperbe toilette. Les habits de la ſaiſon parurent enſuite avec une ſi grande profuſion, qu'ils occupoient les chaiſes, les lits & les canapés de ce grand appartement. Quand tout fut arrangé au gré de la fée, elle dit à Bleuette: Ceci vous appartient, vous n'avez point d'autre étude à faire que celle d'apprendre à vous en ſervir. Enſuite elle lui montra une corbeille remplie de bijoux, & un quarré tout rempli de pierreries, auſſi parfaites en elles-mêmes, qu'agréablement montées. Elle lui dit : Belle Bleuette, ce petit écrin vous amuſera. Paſſons à préſent dans l'appartement que je deſtine à Coquelicot. Bleuette ſuivit la fée, ſans être en état de pouvoir répondre; ſa ſurpriſe & ſon étonnement lui paroiſſoient un beau ſonge. Ils paſsèrent tous les trois dans un autre appartement. Il étoit ſimple, mais propre. Quatre valets de chambre qui ſe trouvèrent dans la ſeconde pièce, vinrent lui préſenter des habits auſſi galans que ſuperbes, afin qu'il choisît celui dont il vouloit être paré ce jour là. L'on ouvrit enſuite la porte d'un fort grand cabinet, dans lequel on vit toutes ſortes d'inſtrumens de muſique. Ce même cabinet étoit orné d'une bibliothèque remplie de livres d'hiſtoires, & ſur-tout de romans & de contes des fées. Voilà, lui dit Arganto, de quoi vous délaſſer quand vous aurez envie de donner quelque relâche à vos plaiſirs,

ſirs, ou de vous repoſer de vos exercices. Enſuite elle ordonna à celui qu'elle avoit choiſi pour être ſon écuyer, de paroître. Vous pouvez, dit-elle à Coquelicot, prendre de ſes conſeils ; c'eſt un homme sûr & de fort bonne compagnie : faites voir, continua t-elle, monſieur, les choſes dont vous êtes chargé. Il parut alors des gens de livrée qui portoient les armes les plus magnifiques & les plus parfaites pour la guerre & pour la chaſſe. Ce n'eſt pas tout encore ; mettons, dit Arganto, la tête à la fenêtre. Ils lui obéirent, & ils apperçurent cinquante chevaux de main, tenus par vingt-cinq palfreniers ſuperbement vêtus & très-bien montés. Voilà, dit-elle, vos chevaux de chaſſe & de manège. Enſuite elle ordonna aux carroſſes de paroître ; berlines, berlingots, vis-à-vis, caleches de toutes les eſpèces, défiloient ſous les fenêtres, attelés des plus jolis chevaux du monde, & les mieux nattés. Coquelicot éprouvant la même ſatisfaction que Bleuette, obſervoit auſſi le même ſilence. Apprenez l'un & l'autre à faire uſage de ce que je viens de vous donner, leur dit Arganto, vous êtes charmans l'un & l'autre ; mais, croyez-moi, la parure eſt néceſſaire à la beauté. Pour lors, elle les laiſſa chacun dans leur appartement, queſtionnant leurs nouveaux domeſtiques ſur l'utilité de tout ce dont ils étoient environnés, car ils n'oſoient encore leur

donner des ordres. Ils s'habillèrent enfin, & Coquelicot ayant paſſé chez Bleuette, ils furent étonnés de l'effet agréable de la parure, en ſe récriant cent fois ſur le bon goût d'Arganto, ils ſe perſuadèrent d'autant plus aiſément tout ce qu'elle leur avoit dit de Bonnebonne, dont la ſimplicité commençoit à les faire rougir.

Toute la cour inſtruite de l'arrivée de Bleuette & de Coquelicot, ſoit par curioſité, ſoit par envie de plaire à la fée, vint chez elle avec empreſſement. Le roi, lui-même, lui fit cet honneur. Les éloges des hommes pour Bleutte, & ceux des femmes pour Coquelicot, les ſatisfirent également. Ils trouvèrent que le langage dont on ſe ſervoit dans ce pays, avoit un tour agréable qui leur étoit inconnu; ils en furent frappés, & ne ſongèrent plus qu'à l'imiter. Bleuette, dès le premier jour, s'apperçut que Coquelicot n'étoit pas fait pour ſes habits, & qu'il avoit un air emprunté que n'avoient point les autres jeunes gens dont elle étoit environnée; enfin l'un & l'autre ſe trouvèrent occupés de mille idées nouvelles. Ils ſe voyoient tous les jours, il eſt vrai, mais ils ſe cherchoient moins; & les tendres converſations, où la naïveté, l'ingénuité, la candeur & la vérité avoient autrefois tant de part, n'étoient plus en uſage parmi eux; ils cherchoient ſeulement à placer les mots & les tours de phraſe

qui les avoient frappés dans ce nouveau séjour.

La parure, la magnificence & l'éclat avec lequel ils éblouirent toute la cour, engagèrent tout le monde à leur donner les titres de prince & de princesse. Ils savoient bien qu'ils ne le méritoient pas, par la bassesse de leur naissance; mais l'erreur des autres satisfaisant leur vanité, ils convinrent entr'eux de tenir le cas secret, & chacun espéra, dans son particulier, que la beauté & le mérite les conduiroient en effet à parvenir à cet état.

Coquelicot étoit parfaitement joli, & sa taille étoit charmante. Il fit ses exercices avec un merveilleux succès; presque toutes les dames se l'arrachoient. Bleuette n'étoit en aucune façon jalouse de ses conquêtes; & quoique dans ces sortes de situations l'on ne soit pas toujours équitable, elle avoit du moins la justice de ne lui pas faire le moindre reproche, elle en auroit elle-même cependant mérité; car la cour & les grands airs leur avoient également dérangé & le cœur & l'esprit. Bleuette, de son côté, ne cherchant qu'à plaire & qu'à l'emporter sur toutes les autres beautés de la cour, suivit le penchant flatteur de la coquetterie. L'on peut juger si pensant comme je viens de le dire, elle fut long-tems à faire usage de tous les présens de la fée. Bientôt elle inventa des modes, que toutes les autres belles ou laides étoient, malgré elles, obligées de suivre. Pen-

dant quelque temps cette coquetterie satisfaisant sa vanité, ne présentoit à ses yeux que des rivales jalouses, que des hommes enivrés & séduits, flattés ou désespérés, par des regards & des discours trompeurs & pervers; mais Bleuette étoit belle; elle avoit tant d'esprit & de grâces, qu'en faisant leur malheur, elle étoit l'objet de tous les éloges, & celui de tous les empressemens des gens les mieux faits de la Cour; elle s'étoit même si bien gouvernée, qu'il étoit impossible de faire le moindre reproche à sa vertu.

Coquelicot, de son côté, *volage adorateur de mille objets divers*, flatta sa vanité, sans jamais satisfaire son cœur.

Telle étoit la véritable & malheureuse situation qu'éprouvoient les deux personnes autrefois les plus tendres & les plus aimables, lorsque cette même vanité, l'écueil de bien des fortunes, fut elle-même vivement offensée.

L'on peut se souvenir qu'éblouis l'un & l'autre de l'éclat dont ils étoient environnés, ils avoient reçu avec plaisir les titres de princes, rien n'est ignoré dans le monde, & cette vanité devroit seule inspirer du dégoût pour le mensonge, si la vertu n'étoit pas suffisante. Un enfant élevé, comme ils l'avoient été, dans l'île du Bonheur, s'en étant écarté comme tant d'autres avoient fait, en parcourant divers pays, fut attiré à la cour

qu'habitoient Bleuette & Coquelicot. Il fut étonné de trouver les grands titres de princes ajoutés à leurs véritables noms. Il courut cependant au palais de la fée pour les aller embraſſer ; mais loin de le bien recevoir, ils ne daignèrent ſeulement pas le reconnoître. Il en fit ſes plaintes à qui voulut les entendre, & toute la cour fut promptement inſtruite que les princes Bleuette & Coquelicot étoient fils de deux honnêtes gens à la vérité, mais qui étoient de pauvres bergers. La cour eſt un pays où l'on ne pardonne rien, & où les ridicules ſont recherchés avec un ſoin extrême ; ainſi, l'on profita de ceux-ci. Les chanſons & les épigrammes coururent en un moment ; il ne leur fut pas poſſible même d'en ignorer ; car, ſelon la louable coutume des auteurs de ces ſortes d'ouvrages, la première copie eſt adreſſée à la perſonne intéreſſée. Coquelicot fut plaiſanté par quelques-uns des *agréables* de la cour ; mais il en tira une prompte ſatisfaction, & le combat dans lequel il tua ſon adverſaire, lui fit honneur dans un pays où la vérité eſt ſi rare, mais dans lequel on ne pardonne cependant point au menſonge. L'on rendit juſtice à ſa valeur, mais on ne lui fit plus le même accueil ; car enfin, quoique les richeſſes faſſent tout obtenir, le ridicule d'une baſſe naiſſance qui s'eſt montrée avec vanité, s'oublie rarement à la cour. Pour Bleuette, que ſon

orgueil blessé rendoit plus fière encore, & qui comptoit réparer par sa beauté & par ses agrémens les bruits désagréables qui se répandoient de sa bergerie passée, Bleuette, dis-je, eut en surplus la douleur de voir sacrifier quelques lettres qu'elle avoit eu l'imprudence d'écrire. Ses attraits humiliés, & sa réputation commise (quoiqu'injustement) lui causèrent un véritable chagrin, & l'engagèrent à faire des réflexions. Se rappelant alors le souvenir de son bonheur passé, les discours de Bonnebonne se présentèrent à son esprit.

Bleuette étant donc agitée de toutes ces idées qui la conduisoient à ses premiers sentimens pour Coquelicot, ne vit plus qu'avec regret tout ce qu'elle avoit fait depuis qu'elle étoit à la cour. Elle en fut honteuse ; mais il ne lui fut pas possible de se déterminer à lui parler à cœur ouvert. Il prendra, disoit-elle, pour coquetterie ou dépit, le retour le plus sincère, & je ne pourrai m'en plaindre. Il croira que ma naissance connue, & devenue publique dans ce pays, a dérangé mes projets de fortune, & qu'elle me ramène à lui par honte & par nécessité. Non, continua-t-elle, je ne le rendrai pas le témoin de toute la foiblesse de mon cœur, & de toutes les peines que me font éprouver les fausses bontés d'Arganto.

De semblables idées agitoient Coquelicot de

ſon côté. Il croyoit que tous ceux qui le traitoient en prince, comme ils avoient fait auparavant, le faiſoient par dériſion, & pour ſe moquer de lui. Il ne doutoit pas que ceux ſur qui le bruit qui s'étoit répandu, avoient changé de conduite à ſon égard, ne lui donnaſſent des démentis continuels : cette ſituation, toute affligeante qu'elle puiſſe être, n'étoit pas le ſeul des maux dont il étoit accablé. Le ſouvenir de Bleuette, tendre, fidelle, ſimple & naïve, les idées du ſéjour de Bonne-bonne, & celles des graces & de la douceur de ſon commerce, répandirent un ſi grand dégoût ſur tout ce qu'on appelle dans le monde des plaiſirs, & qu'il avoit pris lui-même pour la félicité, qu'il prit le parti de fuir la cour. Ils n'avoient qu'à ſe parler l'un & l'autre, ils ſe feroient perſuadés & conſolés ; mais jeunes encore, ils ſe déterminèrent à la choſe du monde que l'on doit le plus éviter en amour comme en amitié, c'eſt le ſilence. Car enfin, il augmente, il empoiſonne le tort que l'on a, auſſi-bien que celui que l'on donne aux autres : ainſi donc, n'oſant ſe regarder, (tant la honte de leurs procédés avoit fait d'impreſſion ſur leurs cœurs) ils prirent ſéparément, & ſans ſe rien communiquer, le parti de la retraite. La ſolitude leur paroiſſant la ſituation la plus capable de les conſoler, ils partirent le même matin, comme ils auroient pu faire s'ils

avoient agi de concert. Ils choisirent l'habit le plus simple, non sans regretter celui qu'ils avoient apporté à la cour. Il les auroit rapprochés de leur première innocence, en leur rappelant toutes les idées de leur félicité passée. Ils n'emportèrent que leurs portraits qu'Arganto avoit fait peindre en miniature, tels qu'ils étoient au sortir de l'île du Bonheur.

Ils prirent des chemins fort opposés; mais à mesure qu'ils s'éloignoient de la cour, la nature parloit à leur cœur. Le chant des oiseaux, la sérénité de l'air, la vue de la campagne, cette douce liberté qu'elle inspire, tout leur rappeloit leur bonheur passé, tout les attendrissoit & les ramenoit l'un à l'autre. Mais comment nous retrouverons-nous, se disoient-ils sans cesse à eux-mêmes? Je l'aurois convaincu, il m'auroit pardonné; retournons à la cour. Mais comment y pourrois-je reparoître (car chacun d'eux croyoit que l'autre n'en avoit point abandonné le séjour) dans un état aussi triste que celui qu'ils éprouvoient. Le souvenir de Bonnebonne se présenta à leur esprit: c'est l'amitié que l'on implore dans les adversités. Ils résolurent donc de recourir à ses bontés. Quand ils n'auroient pas connu par eux-mêmes les délices de l'île du Bonheur; quand ils n'auroient pas été flattés de revoir les lieux témoins de leur bonheur passé, il est si na-

turel de rechercher une semblable habitation, que l'on se met souvent en marche sur la parole des autres ; ils partirent donc. Il leur fut bien aisé d'en retrouver le chemin, eux qui l'avoient si dignement habité. Leur dessein étoit de s'adresser à une des colonnes dont j'ai parlé, & qui portoient les demandes que l'on vouloit faire à la fée. Quelle fut leur surprise, ou plutôt quel fut leur ravissement, de se retrouver, de se voir dans un lieu, dans un habillement qui leur disoit tout! Après les premiers transports où les yeux suffisent à peine à l'ame pour se satisfaire, la première parole qu'ils prononcèrent, fut : *pardonnez-moi ! je ne puis vivre sans vous.* Une chose qui se trouve à la fois demandée & désirée, est ordinairement bientôt accordée ; il ne leur fut pas nécessaire d'implorer plus long-tems le secours de la fée. L'union de leurs désirs les avoit déjà transportés dans les plus beaux endroits de l'île. Ils voulurent se justifier & demander pardon à Bonnebonne ; mais elle les en empêcha. Je sais tout ce qui vous est arrivé, leur dit-elle, j'ai partagé vos peines, quoiqu'elles fussent méritées ; jouissez du bonheur de mon empire, vous êtes à présent plus en état d'en connoître les délices.

Ils vécurent heureux puisqu'ils ne cessèrent

point de s'aimer, & qu'ils moururent au même inſtant. Bonnebonne donna leurs noms à des fleurs champêtres, dans le deſſein de rendre leurs noms immortels.



MIGNONNETTE,

CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui régnoient bonnement & ſimplement ſur des ſujets auſſi bonnes gens qu'eux, de façon qu'ils étoient également heureux ; mais comme il n'y a point d'état dans le monde qui n'ait ſes peines, le bonheur du roi & de la reine étoit troublé par l'humeur d'une fée qui les protégeoit depuis leur enfance. Madame Grognon, c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit, marmotoit toujours quelque choſe entre ſes dents, & répétoit cent fois la même choſe, trouvant à redire à tout ce que l'on faiſoit, ou pour mieux dire, à tout ce qui s'étoit jamais fait. Il eſt vrai qu'elle n'avoit que ce ſeul petit défaut, & que du reſte, elle étoit la meilleure femme du monde ; car, à dire les choſes comme elles étoient, elle obligeoit ſouvent. Le roi & la reine la prioient très-ſouvent de leur accorder des enfans, & madame Grognon leur répondoit toujours : vraiment oui, des enfans ; &

pourquoi faire ? pour les entendre crier, pour vous faire enrager & moi aussi ? A quoi cela sert-il, des enfans ? on ne sait qu'en faire. Les filles sont difficiles à garder aussi bien qu'à marier, & les garçons deviennent des libertins. Ce discours, & mille autres semblables, étoient les seules réponses qu'elle faisoit aux instantes prières de leurs majestés. Le ton d'humeur avec lequel elles étoient faites, & la façon de parler du nez, les rendoit insupportables. Cependant, le roi & la reine les écoutoient avec une patience admirable. Enfin, soit par un effet du hasard, soit par la permission de la fée, car elle avoit quelquefois de bons momens, la reine devint grosse; & comme de raison, on fit aussi-tôt part à madame Grognon d'un événement aussi heureux pour le roi & pour l'état. Elle arriva donc aussi tôt, non pour en faire son compliment, ni pour prendre part à la joie de toute la cour; mais pour demander à la reine pourquoi elle étoit grosse, & lui reprocher en même tems de ne l'avoir pas été plutôt; elle dit enfin ce jour là, tant de choses désagréables à la reine, que cette pauvre princesse ne put retenir ses larmes; elles coulèrent en si grande abondance, que le roi qui l'aimoit beaucoup, & dont la tendresse étoit augmentée par la situation où elle se trouvoit, ne put s'empêcher de se mettre en colère, & de lui répondre des choses un peu

trop fortes, & malheureusement il lui reprocha son humeur. Dieu sait combien madame Grognon tira parti de cette conversation, & combien voyant que l'on avoit tort avec elle; car effectivement le roi en avoit un peu trop dit, elle en profita pour rappeler tous les torts qu'elle prétendoit avoir reçus en sa vie. Elle témoigna par une grande abondance de paroles la joie d'avoir raison pour la première fois, & jura par sa baguette & par son clavier, de se venger du peu de déférence que l'on avoit pour elle... Le roi lui répondit encore, tant il étoit aveuglé par sa colère, qu'il ne craignoit rien, & que les rois étoient indépendans. Oui, vous êtes roi, dit madame Grognon, mais vraiment vous êtes un beau grand roi, bien docile, & vous avez bien profité de l'éducation que je vous ai donnée: vous êtes roi, continua-t-elle, nous savons bien grâces à qui vous l'êtes devenu; mais vous allez être père, puisque vous en avez tant d'envie: vous le serez, j'en jure, plus que vous ne le voudrez. Je suis bien aise de voir de quelle façon vous me répondrez, & nous verrons comment vous vous en trouverez. Ensuite elle le quitta brusquement pour aller gronder tous ceux qu'elle rencontra. La reine fut alarmée de cette aventure & des menaces de la fée; elle fit sentir au roi, quand sa colère fut passé, les suites fâcheuses

qu'elle pouvoit avoir; mais ne ſachant quel remède y apporter, ils demeurèrent l'un & l'autre dans une grande inquiétude. Ceux qui ont des humeurs, ne ſont pas toujours dans les mêmes accès, ſouvent même ils ſe repentent d'en avoir fait ſouffrir les autres. Soit que madame Grognon fût dans ce cas, ou qu'elle fût plus à ſon aiſe dans cette cour pour y gronder, elle y reparut, ſans parler de ce qui s'étoit paſſé, mais de plus mauvaiſe humeur que jamais, non ſeulement parce qu'elle avoit eu tort, mais parce que le roi & la reine furent plus ſoumis qu'ils ne l'avoient encore été. Cependant la reine étant devenue groſſe à l'excès, mit au monde ſept beaux enfans; & quand elle dit à la fée avec une douleur extrême : madame, voilà bien des enfans. Madame Grognon lui répondit; dame auſſi, vous en avez voulu, des enfans, en voilà : à vous entendre, je croyois que vous n'en auriez jamais aſſez; c'eſt votre affaire, accommodez-vous; mais vous n'y êtes pas encore, je vous en avertis, & vous verrez bien autre choſe. Si vous aviez été ſoumiſe à ma prudence, & ſi vous m'aviez laiſſé faire, vous auriez eu des enfans comme tout le monde; mais vous en avez voulu, oh! vous en aurez, ſur ma parole. Mais, madame, lui répondit la reine, j'en ai déjà, ce me ſemble, un nombre ſuffiſant. Bon, bon, c'eſt

une bagatelle que ſept, lui dit madame Grognon. En effet la Reine s'étant abſolument rétablie, devint groſſe en très-peu de tems, & accoucha, comme la première fois, de ſept princes ou princeſſes qu'il fallut recevoir ſans ſe plaindre, dans la crainte d'en avoir encore davantage. Madame Grognon, après l'avoir grondée de ce nombre prodigieux d'enfans, tout autant que ſi la choſe avoit dépendu d'elle, lui promit, touchée par ſes larmes & par ſa docilité, qu'elle n'en auroit plus. Mais quatorze princes du ſang ſont très-embarraſſans dans un état, & quelque riche que l'on ſoit, un ſi grand nombre d'enfans coûtent à nourrir, à élever, & puis après à établir. Madame Grognon oublia, comme tous ceux qui ont de l'humeur, qu'elle s'étoit miſe elle-même dans l'embarras d'une ſi nombreuſe famille; & juſqu'à ce que les petits-enfans fuſſent en âge d'être grands, elle ne fut point fâchée d'avoir à reprendre toutes les mies & les nourrices qu'il fallut avoir en grand nombre pour les élever. C'étoit un train quand elle étoit dans la chambre des enfans, ſi grand que l'on ne ſavoit où ſe fourrer. La ſimplicité des cours d'autrefois étoit extrême, & les enfans des rois jouoient tous les jours avec ceux des particuliers, ce qui n'étoit pas étonnant, puiſqu'ils alloient enſemble à la même école; la politique trouvoit

alors des raiſons pour autoriſer cet uſage qu'elle ne trouve plus aujourd'hui. Il y avoit tout auprès du palais un bon charbonnier qui vivoit tranquillement dans ſa petite maiſon, du charbon qu'il vendoit ; tous ſes voiſins le conſidéroient, parce qu'il étoit le plus honnête homme du monde ; le roi lui-même avoit une grande confiance en ſa capacité, & le conſultoit ſur les affaires de l'état ; on le nommoit le Charbonnier tout court, & l'on ne vouloit point, à plus de deux lieues à la ronde, avoir d'autre charbon que le ſien. Il en portoit dans toutes les maiſons des grands ſeigneurs & des fées, & par tout on le recevoit à merveille, ſi bien même que les petits-enfans n'en avoient aucune peur, & que l'on ne leur diſoit point de lui : ſoyez ſages, voilà le Charbonnier qui va vous emporter. Quand il avoit travaillé tout le jour, il revenoit dans ſa petite maiſon goûter le repos & la liberté, car il étoit le maître chez lui. Il étoit veuf depuis long tems, & ſa femme, avec laquelle il avoit vécu, ne lui avoit laiſſé qu'une petite-fille nommée Mignonette qu'il aimoit à la folie ; la régularité de ſes traits perçoit à travers la vapeur du charbon dont la maiſon de ſon père étoit remplie ; & malgré les mauvais habits dont elle étoit vêtue, on étoit frappé de toutes les grâces dont la nature l'avoit comblée.

Le

Le petit Pinçon, le dernier des enfans du roi, étoit aussi vif que joli, & par son instint naturel, il cherchoit toujours Mignonette, la préférant à tous les autres petits-enfans pour jouer avec elle, si bien même qu'on ne voyoit presque jamais l'un sans l'autre. Le charbonnier cependant sentoit qu'il avançoit en âge, & il étoit inquiet sur le sort de Mignonette quand il ne seroit plus. La bonté que le roi avoit pour lui, ne lui paroissoit pas une ressource pour elle. Bon, disoit-il tout haut, en rêvant à cette affaire, il est accablé de famille, ce roi-là; il a tant de choses à demander à madame Grognon, pour lui même, & cette madame Grognon est si difficile à vivre, qu'il n'oseroit jamais lui dire un mot pour ma fille; & quand il me promettroit de le faire, je ne m'y fierois pas, continuoit-il, & finissoit toujours ses réflexions par trouver le roi plus malheureux que lui. Mais enfin, après y avoit bien pensé, il ne savoit quel parti prendre, & rien ne soulageoit son inquiétude. Il alloit donc dans toutes les maisons du voisinage; mais il étoit encore mieux reçu dans celle d'une fée bienfaisante, qui se nommoit la bonne Prâline, & c'est elle en effet qui a donné son nom aux dragées que nous connoissons, parce qu'elle les avoit inventées. Cetre bonne fée apperçut un jour le charbonnier dans la cour de son château, elle

lui fit plusieurs questions, auxquelles il répondit d'une façon qui la contenta; l'inquiétude qu'il lui témoigna sur le sort de Mignonette, l'attendrit, au point qu'elle résolut d'en prendre soin. Elle lui ordonna donc de la lui amener le dimanche suivant; le bon homme, tout à la fois charmé de l'établissement de sa fille, & fâché de s'en séparer, exécuta l'ordre qu'il avoit reçu: il lui fit mettre du linge blanc & porter ses sabots neufs qu'il lui avoit achetés la veille, avec de beaux dessins dessus. Mignonnette sautoit autour de lui, couroit devant, revenoit lui prendre la main, en disant toujours, nous allons au château: c'étoit en effet tout ce que le charbonnier lui avoit dit de leur voyage. Prâline les reçut à merveille; & malgré les beautés du château, & tout le sucre & les dragées qu'on lui donna, Mignonnette ne vouloit point quitter son cher papa; & quand elle ne le vit plus, elle pleura pour la première fois de sa vie. Ce bon sentiment toucha la fée qui ne l'en aima que davantage. Tous ceux qui furent témoins de cette séparation, disoient: ma petite-fille n'en feroit pas autant pour moi; mais enfin petit à petit Mignonnette cessa de pleurer, & la fée qui en faisoit tout ce qu'elle vouloit, sans être à la peine ni de la gronder, ni de lui dire deux fois la même chose, la rendit, en très-peu de tems,

la plus jolie enfant du monde, & qui couroit toujours les bras ouverts pour embrasser son papa, & cela du plus loin qu'elle le voyoit, au risque même de noircir & de gâter les beaux habits que la fée lui donnoit sans cesse. Après avoir fait des carresses à son papa, elle lui demandoit toujours des nouvelles de Pinçon, & lui donnoit ses plus beaux jouets & ses meilleures dragées pour lui porter. Le charbonnier s'acquittoit de sa commission; & le petit prince de son côté, demandoit toujours des nouvelles de Mignonette, & disoit qu'il voudroit bien la revoir. Mignonnette, toujours plus aimée de la fée, parvint à l'âge de douze ans, & ce fut dans ce tems que Prâline fit un jour monter le charbonnier dans son cabinet; elle étoit si bonne qu'elle ne voulut jamais l'entretenir debout; & ce ne fut pas sans peine qu'elle le fit asseoir : il est vrai qu'il étoit assez singulier de voir le charbonnier dans un fauteuil de satin blanc brodé, qui ne savoit quelle contenance tenir. Quand il fut assis, la fée lui dit: bon homme, j'aime votre fille; madame, c'est votre grâce, lui répondit le charbonnier; mais vous avez bien raison, elle est si gentille; & je veux, reprit la bonne Prâline, vous consulter sur ce que j'en ferai; vous savez, ou vous ne savez pas, continua t-elle, que je serai bientôt obligée d'aller habiter un

autre pays : eh bien ! madame, dit le charbonnier, vous l'emmenerez avec vous, ſi vous avez tant de bonté ; c'eſt ce que je ne puis faire, répliqua la fée, mais je la puis bien établir, voyez ce que vous deſirez pour elle ; eh bien ! madame, lui répondit le charbonnier, faites-la reine d'un auſſi petit royaume qu'il vous plaira. La fée ſurpriſe de cette propoſition, lui repréſenta que plus on étoit élevé, plus on avoit de peine : le charbonnier l'aſſura toujours qu'il avoit entendu dire qu'il y avoit des peines par tout, & que celles de la royauté avoient au moins plus de conſolations ; ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que je vous prie de me faire roi ; moi ! non, je veux demeurer charbonnier, c'eſt un métier que je ſais, & je ne ſais peut-être pas l'autre ; mais Mignonnette eſt jeune, il ne lui ſera pas difficile d'apprendre celui que je vous propoſe ; je ſais bien à peu près comme il ſe fait, car je le vois faire tous les jours. Nous verrons lui dit Prâline, en le renvoyant, ce qui me ſera poſſible ; mais je vous avertis d'avance qu'elle aura beaucoup à ſouffrir. Bon, madame, lui répondit-il, j'ai ſouffert, pour n'attraper pas grand choſe ; ayez ſeulement la bonté de la faire reine, voilà tout ce que je vous demande, continua-t-il en s'en allant.

Pendant ce tems madame Grognon avoit éta-

bli presque tous les enfans du roi & de la reine; elle avoit envoyé les uns chercher fortune, & ils avoient trouvé des royaumes; les princesses avoient été bien mariées, sans que l'on ait jamais su précisément le détail de leurs aventures. Le cadet des quatorze, le petit Pinçon, étoit le seul pour lequel elle n'avoit rien fait. Un jour elle arriva à la cour du roi & de la reine dans ses dispositions ordinaires; & trouvant le petit prince que son père & sa mère carressoient, elle leur dit: voilà bien un enfant gâté, c'est vraiment là le moyen d'en faire quelque chose; je parie toutes choses au monde que cela ne sait rien du tout: voyons, continua-t-elle, en s'adressant au jeune prince, dites-moi vos leçons tout à l'heure, & si vous y manquez d'un mot, je vous donnerai le fouet; Pinçon dit ses leçons à merveille, parce qu'il les savoit toujours sur le bout du doigt: il ajouta même beaucoup de choses très-surprenantes pour son âge. Le roi & la reine n'osoient lui témoigner leur joie, dans la crainte de redoubler l'humeur de madame Grognon, qui répétoit toujours que les leçons qu'on lui donnoit, ne valoient rien, & qu'elles étoient trop savantes & trop fortes pour un enfant; & se retournant vers le roi & la reine, elle leur dit; mais pourquoi ne m'avez-vous encore rien demandé pour celui-ci? Voilà comme vous êtes

toujours vous autres ; vous m'avez fait placer tous vos benets d'enfans, qui feront les plus fots rois du monde ; & parce que celui-ci peut valoir quelque chose, vous le voulez gâter tout à votre aise ; car je le vois clairement, c'est là votre bien aimé ; oh bien ! je vous déclare qu'il n'en sera pas ainsi, & que je veux moi, le faire partir tout à l'heure : il est bien fait cet enfant, continua-t-elle, ce seroit un meurtre que de vous le laisser plus long-tems ; & je ne veux pas avoir cela à me reprocher, on ne sait que trop dans le monde que je suis de vos amis, & je ne souffrirai pas que l'on me jette la pierre pour une fantaisie musquée comme la vôtre. Ah çà, point tant de façons, voyons ensemble ce que nous en ferons, car je prens volontiers conseil. Le roi & la reine lui répondirent avec douceur, que c'étoit à elle à en décider, & qu'ils n'avoient point de volonté. Eh bien, dit madame Grognon, il faut le faire voyager ; c'est bien dit, madame, reprirent à la fois le roi & la reine ; mais daignez penser, continua cette dernière, que nos autres enfans ont épuisé tous nos trésors ; & que ne pouvant le faire voyager d'une façon convenable à son rang, voyez quel désagrément ce seroit pour nous, poursuivit-elle, s'il alloit dire tout le long du chemin, étant en mauvais équipage : je suis fils du roi & de la reine. Ah ! vous avez de la

vanité, s'écria madame Grognon, elle eſt vraiment bien placée; c'eſt un beau meuble que la vanité, quand on a quatorze enfans; mais après tout, il ne vous en a guères coûté que la peine de les faire; ah! je ſuis bien aiſe de vous entendre parler comme vous faites, & d'apprendre à vous connoître. Vous dites que vos enfans vous ont ruinés, & c'eſt ainſi que vous êtes méconnoiſſans de tout ce que j'ai fait pour eux; je vous l'ai toujours bien dit que vous aviez un mauvais cœur. Madame, lui répondit la reine, nous avons toutes nos dépenſes écrites dans un livre de la main de mon mari; c'eſt une choſe fort convenable que celle-là, interrompit madame Grognon; jamais a-t-on parlé d'un roi qui ait fait des choſes ſemblables? J'en ai vu par centaine, des rois; mais aucun n'a ſeulement imaginé rien d'auſſi miſérable: aſſurément je n'ai pas à me reprocher de ne vous rien dire, & de ne vous pas avertir de tout ce que vous faites de mal; mais puiſque vous ne tirez aucun parti de mes conſeils, je vois que je ſuis trop bonne, & je me corrigerai de vous en donner. Allons, finiſſons cette affaire, car tout ceci commence à m'échauffer la bile; ce petit garçon eſt vif comme un papillon, vous l'avez toujours applaudi, & certainement il ira dire tout le long du chemin: je ſuis fils du roi & de la reine; & lui adreſſant

la parole, elle lui dit : pourquoi irez-vous dire une chose comme celle-là? Madame, lui répondit Pinçon, je ne dirai que ce que vous m'ordonnerez. Ce n'est pas cela dont il s'agit, répliqua madame Grognon, répondez à ce que je vous demande ; pourquoi direz-vous une chose que vous savez qui n'est pas bien? car vous n'y manquerez pas, puisque votre père & votre mère qui vous connoissent bien, & qui vous excusent encore davantage, m'en ont fait leurs plaintes? Madame, lui répondit le petit Pinçon, ils vous ont dit qu'ils le craignoient ; mais je vous promets de n'en rien faire. Ah ah ! comme cela raisonne déjà ; mais je n'en suis pas surprise, il a de qui tenir pour répondre & pour être indocile ; on se ressemble de plus loin, & bon chien chasse de race ; mais je vous jure que vous ne le direz pas le long du chemin, j'y mettrai bon ordre. Dans ce moment elle le toucha de sa baguette, & il devint le petit Oiseau, qui porte encore aujourd'hui son nom. Le roi & la reine qui voulurent l'embrasser, ne touchèrent plus qu'un Pinçon, car le changement se fit en un clin d'œil : ils le prirent l'un après l'autre sur leur doigt ; mais à peine eurent-ils le tems de le baiser, car il prit son vol en obéissant aux ordres de la fée, qui prononça ces terribles paroles : *Vas où tu peux, fais ce que tu dois* ; les

larmes du roi & de la reine attendrirent un peu madame Grognon ; cependant elle les quitta, en leur disant : aussi c'est votre faute, voilà comme vous êtes, & vous voyez ce que vous me faites faire ; en rognonant dans sa vinaigrette, tirée par six pies, & par autant de geais, qui faisoient un bruit épouvantable en traînant la voiture. Madame Grognon fort échauffée de tout ce qui venoit de lui arriver, se rendit au conseil des fées qui se tenoit ce jour là : elle se trouva par hasard aux côtés de la bonne Prâline ; & comme il est naturel de parler de ce dont on est occupé, elle l'entretint de toutes les affaires du roi & de la reine, & des peines qu'elle avoit eues pour établir quatorze enfans ; mais toujours en accusant le roi & la reine qu'elle grondoit, & auxquels elle parloient comme s'ils avoient été présens : elle finit par demander à Prâline si elle n'auroit point à sa disposition quelque royaume ou quelque princesse qui pût convenir au petit Pinçon. Prâline qui étoit la meilleure femme du monde, & qui condamnoit en elle même l'humeur de madame Grognon, l'assura qu'elle s'en chargeroit volontiers, pourvu qu'elle ne s'en mêlât plus, & qu'elle lui permît d'éprouver son caractère & ses sentimens. Faites-en tout ce qu'il vous plaira, lui répondit-elle, en parlant du nez plus que jamais, faites-en tout ce

qu'il vous plaira, pourvu que je n'en entende plus parler, & pour lors elle céda avec joie à madame Prâline tous ſes droits de féerie ſur le petit Pinçon : elles en paſsèrent même un acte des plus authentiques.

Prâline frappée des rapports que la nature avoit mis entre Mignonnette & Pinçon, réſolut de les examiner avec plus d'attention, dans le deſſein de faire la fortune & le bonheur de cette petite fille; mais elle étoit preſſée par le tems; car le jour de ſon départ approchoit; il falloit cependant trouver le moyen de les laiſſer ſans inconvénient ſur leur bonne-foi, travailler eux-mêmes à leur établiſſement. Son premier ſoin fut de courir après Pinçon, qui, charmé de voler, & naturellement vif, paroiſſoit difficile à prendre; mais un jeune oiſeau peut-il réſiſter au pouvoir d'une fée? Prâline le prit aiſément dans un trébuchet : elle le mit auſſi-tôt dans une belle cage, & le porta dans ſon château; d'abord que le prince apperçut Mignonnette, il reprit ſa première gaieté; il battit des aîles, il ſe mit aux barreaux de ſa cage, faiſant tous ſes efforts pour les rompre & pour s'approcher d'elle, quel plaiſir pour lui de s'entendre dire par Mignonette : bonjour mon fils, bonjour mon petit ami; mon dieu, qu'il eſt joli, & quel chagrin de ne pouvoir lui répondre que par ſon ramage;

mais il l'adouciſſoit, il le rendoit charmant, & lui donnoit toutes les marques de tendreſſe que peut donner un oiſeau. Mignonette en fut touchée, ſans avoir aucune idée de la vérité, & dit ſi naturellement à Prâline qu'elle avoit toujours aimé les Pinçons, en demandant celui ci avec empreſſement, que la féé le lui donna en ſouriant. Touchée des impreſſions de la nature, elle lui recommanda ſeulement d'en avoir un grand ſoin; Mignonnette le promit ſans peine, & l'exécuta avec plaiſir. Le jour du départ de la fée étant arrivé, elle dit adieu à Mignonnette: ayez ſoin du Pinçon, lui dit-elle, & ſur-tout qu'il ne ſorte point de ſa cage; car s'il venoit à s'envoler, je me brouillerois avec vous, & vous ſeriez bien malheureuſe. Pour lors Prâline monta dans ſon char de papier gris; ſon château, ſes domeſtiques, ſes chevaux & ſes jardins prirent avec elle le chemin des airs, & Mignonnette ſe trouva ſeule & bien triſte dans une petite maiſon de porcelaine, charmante à la vérité, mais quand on a du chagrin, à quoi ſert une belle habitation. Le jardin préſentoit à tous les momens des ceriſes, des groſeilles & des oranges, enfin tous les fruits imaginables, toujours murs & délicieux à manger. Le four, des petits gâteaux, des biſcuits & des macarons, & l'office étoit garni de toutes les

confitures que nous connoiſſons; tant de bonnes choſes étoient capables de conſoler & d'amuſer; mais elle s'apperçut que le Pinçon qui lui étoit ſi cher, étoit toujours endormi dans ſa cage. Elle alloit le voir à tous momens, ſans qu'il donnât la moindre marque de réveil. Elle faiſoit en elle-même de ſecrets reproches à la fée, de la priver d'une auſſi douce conſolation. Enfin après avoir tenté tous les moyens de le réveiller, elle prit ſon parti, & voulut regarder l'oiſeau de plus près, pour voir ſi elle ne pourroit découvrir le myſtère que devoit renfermer la conduite de la fée. Ce ne fut pas ſans peine qu'elle forma cette réſolution, & ſans éprouver les remors & les craintes que l'on a toujours quand on fait quelque choſe qui nous eſt expreſſément défendu. Elle ouvrit plus d'une fois la cage, mais elle la refermoit auſſi-tôt : enſuite elle ſe reprocha ſa timidité, & devenant plus hardie, elle prit l'oiſeau dans ſa jolie petite main; mais à peine fut-il ſorti de ſa cage qu'il s'envola, & ſe poſa ſur le bord d'une fenêtre que, pour comble de maux, elle avoit laiſſée ouverte, tant elle étoit éloignée de prévoir cet accident. Saiſie de trouble & de douleur, elle courut pour le reprendre; mais le Pinçon volant à quelques pas dans le jardin, elle le ſuivit en ſautant par la fenêtre, qui n'étoit à la vérité qu'au rez-de-chauſſée; mais elle étoit ſi

troublée, qu'elle en auroit fait autant d'un quatrième étage. Les discours qu'elle lui tenoit pour le reprendre, étoient aussi tendres que naïfs. Cependant le pinçon voloit toujours, d'abord qu'elle se croyoit au moment de l'attraper. Non seulement il sortit de l'enceinte de la maison; mais après avoir parcouru la campagne, il arriva sur le bord d'une grande forêt que Mignonnette n'apperçut qu'avec une douleur extrême, persuadée qu'il étoit impossible de retrouver un Pinçon dans une forêt. Cette inquiétude ne l'agita pas long tems, car l'oiseau sur lequel elle avoit toujours les yeux, devint en un moment le prince qu'elle avoit vu dans son enfance: quoi! c'est vous, s'écria-t-elle, & vous me fuyez? Oui, c'est moi, charmante Mignonnette, lui répondit-il; mais un pouvoir surnaturel m'obligeoit à vous éviter; je veux m'approcher de vous, & je sens qu'il m'en empêche; en effet ils reconnurent qu'ils étoient obligés d'être au moins éloignés de quatre pas. Mignonnette charmée, oublia promptement qu'elle avoit désobéi à la fée, & ses craintes se calmèrent à mesure que l'amour s'empara de son cœur.

N'osant l'un & l'autre retourner à la maison dont ils venoient de partir, & de plus, n'en sachant pas trop le chemin, ils entrèrent dans la forêt; où cueillllant des noisettes, & se faisant

mille queſtions ſur ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, ſur la joie de ſe revoir & ſur l'eſpérance de ne ſe point quitter, l'innocence de leur cœur auroit pu rendre leur entrevue dangereuſe, ſans la diſtance qui leur étoit impoſée. Ils apperçurent une maiſon de payſan, & marchèrent de ce côté pour y demander retraite pendant la nuit, en attendant le parti qu'ils prendroient pour le lendemain. Ils ne furent pas long tems ſans y arriver; mais le prince, qui ne vouloit pas expoſer Mignonnette, lui dit: attendez-moi ſous ce grand arbre, je vais examiner la maiſon, & voir qui ſont les gens qui l'habitent. Il quitta donc Mignonnette pour approcher d'une bonne femme qui balayoit le devant de ſa porte; il lui demanda ſi elle voudroit le recevoir pendant la nuit, lui & Mignonnette; la vieille lui répondit: vous m'avez bien l'air d'être l'un & l'autre des enfans déſobéiſſans qui fuyez vos parens, & qui ne méritez pas que l'on ait aucune pitié de vous. Pinçon rougit d'abord, mais il lui dit enſuite les choſes du monde les plus ſéduiſantes; il lui offrit de travailler pour la ſoulager, il parla enfin comme un homme touché pour ce qu'il aime, & qui craignoit que Mignonnette ne paſsât la nuit dans le bois, expoſée aux loups & aux ogres dont il avoit ſouvent entendu parler. Pendant qu'il faiſoit ſon poſſible pour fléchir la



Les cris de Mignonnette ne le purent attendrir et ce fut alors qu'elle se repentit d'avoir été désobeissante ....

C. p. Marillier. inv. E. De Ghendt. sculp.

vieille, le géant Chicottin, qui chassoit l'ours dans la forêt, passa tout auprès de Mignonnette; il étoit le roi, ou plutôt le tyran du pays. Mignonnette lui parut charmante; mais il fut surpris de ne la pas trouver charmée de le voir; & sans lui dire autre chose, il donna ordre à ceux qui le suivoient, de prendre cette petite fille, & de la lui donner sous son bras; il fut obéi, & piquant des deux, il gagna promptement le chemin de sa capitale; les cris de Mignonnette ne le purent attendrir, & ce fut alors qu'elle se repentit d'avoir été désobéisante, mais il n'étoit plus tems; ces mêmes cris interrompirent la conversation de Pinçon & de la vieille; il la quitta brusquement; & courant au lieu où il avoit laissé Mignonnette, quelle fut sa douleur quand il la vit sous le bras du géant? Il est très-sûr que s'il avoit été avec elle au moment de cette violence, qu'il auroit péri mille fois plutôt que de souffrir, mais il perdit promptement de vue Chicottin & sa suite; & sans regarder autre chose que la trace des chevaux, il marcha sur leurs pas. Le jour qui finit, ne lui permit pas d'aller plus loin, & l'obscurité de la nuit le plongea dans un état de douleur qui ne se peut comprendre, il est à croire même qu'il n'auroit pas eu la force d'y résister; mais s'étant assis, il apperçut à ses côtés une petite lumière qu'il prit d'abord pour un ver luisant auquel il ne fit pas

d'attention. Cette lumière augmenta ſi conſidérablement dans la ſuite, qu'elle devint aſſez grande pour renfermer une femme vêtue de brun, qui lui dit : conſolez-vous, Pinçon, ne vous abandonnez point au déſeſpoir ; prenez cette gourde & cette pannetière, vous les trouverez toujours remplies de ce que vous aurez envie de boire & de manger; gardez encore cette petite baguette de noiſetier, & mettez-là ſous votre pied gauche; nommez-moi toutes les fois que vous aurez beſoin de moi, & je viendrai à votre ſecours; ce chien qui m'accompagne a ordre de ne vous point quitter, vous pourrez en avoir beſoin; adieu, Pinçon, continua-t-elle, je ſuis la bonne Prâline. Tant de bontés & de préſens n'avoient que foiblement touché le prince; mais à ce nom dont Mignonnette l'avoit entretenu, il embraſſa les genoux de la fée, en lui diſant : ah! madame, on enlève Mignonnette; ſe peut-il que vous ſoyez occupée d'autre choſe que du ſecours que vous lui devez : je ſais ce qui vient de lui arriver, pourſuivit la fée; mais elle m'a déſobéi, je n'en veux plus entendre parler, vous ſeul la pouvez ſecourir. A ces mots la lumière s'éteignit, & Pinçon ne vit plus rien. Au milieu de ſa douleur, il ſe trouva flatté d'être le ſeul qui pût être à Mignonnette; cependant mille idées de jalouſie & d'inquiétude le tourmentèrent, & les

les carresses de son nouveau chien ne furent pas capables de dissiper un seul moment sa douleur. Le jour qu'il attendoit avec tant d'impatience arriva; il continua son chemin avec une si grande ardeur, qu'il arriva le soir même à la capitale du géant, où tout le monde ne parloit que de la beauté de Mignonnette, & de l'amour que Chicottin avoit pour elle. On disoit que le roi l'épouseroit incessamment; on ajoutoit que l'on faisoit déjà la maison de la nouvelle reine; car le peuple entasse les faits, & les augmente avec autant de facilité qu'un amant inquiet se les persuade. Ces nouvelles perçoient le cœur de Pinçon; & ceux avec lesquels il s'étoit entretenu, le voyant avec la pannetière, disoient tous : voilà un joli berger; que ne va-t-il garder les moutons du roi, aussi bien en a-t-il besoin d'un, & certainement on lui donneroit cette charge si l'on savoit seulement qu'il fût à louer; ces discours joints à l'envie qu'il avoit de s'approcher de Mignonnette, l'engagèrent à s'aller présenter au roi pour garder ses moutons; en effet, Chicottin l'ayant examiné, l'en trouva très-capable; & comme il ne fit aucune difficulté sur ce qu'on lui donneroit pour ses peines, il fut reçu berger du roi; mais cette charge ne l'approchant pas beaucoup des appartemens, il n'en fut pas beaucoup plus avancé; il entendoit seulement dire dans la maison que

Chicottin étoit fort triste, parce que Mignonnette ne l'aimoit point. Ces nouvelles le consoloient un peu; mais quelques jours après, en conduisant son troupeau, il vit sortir du palais un char à toute bride, dans lequel il reconnut Mignonnette, environnée de douze nègres à cheval qui tous avoient de grands sabres à la main; où courez-vous, leur cria Pinçon, le plus inutilement du monde, en leur présentant le fer de sa houlette? Mignonnette, appercevant Pinçon dans un si grand péril, perdit connoissance, & Pinçon demeura sans aucun sentiment. Quand il eut repris ses sens, il eut recours à sa baguette, & Prâline arriva tout aussi-tôt. Ah! madame, lui dit-il, Mignonnette est perdue, peut-être elle ne vit plus. Non, lui répondit la fée; Chicottin, mécontent de la façon dont elle lui répondoit, & de la fidélité qu'elle vous garde, la fait conduire dans la tour sombre, c'est à vous à trouver les moyens d'y entrer; imaginez, & je vous seconderai; songez seulement qu'ayant été déjà oiseau, je ne puis vous donner cette forme; au reste, je vous avertis que Mignonnette aura beaucoup à souffrir, car cette tour est une terrible prison; mais elle est traitée comme elle le mérite; pourquoi m'a-t-elle désobéi, dit-elle, & elle disparut. Le prince, ou plutôt son chien, conduisit tristement les moutons du roi sur le

chemin qu'avoit pris le char de Mignonnette ; il ne fut pas long tems sans appercevoir cette funeste tour ; elle étoit au milieu d'une plaine, & n'avoit ni porte ni fenêtre ; on n'y pouvoit entrer que par un chemin pratiqué sous terre, dont l'ouverture étoit cachée dans la montagne voisine, & dont il falloit savoir le secret. Pinçon fut bien heureux d'avoir un chien aussi habile que celui que la fée lui avoit donné, car il faisoit toute la besogne, & pour lui ses yeux étoient continuellement attachés sur la tour sombre. Plus il l'examinoit, & plus il étoit convaincu de l'impossibilité de s'y pouvoir introduire ; mais l'amour, qui vient à bout de tout, lui en fournit enfin les moyens. Après avoir mille fois regretté son ancien état de Pinçon, dont il n'avoit jamais fait d'autre usage que celui de voler indifféremment, il conjura la bonne fée Prâline de le changer en cerf-volant ; elle y consentit, & donna le pouvoir à son chien de l'exécuter. Après avoir aboyé trois fois, il prenoit la baguette de Noisetier dans sa gueule ; & touchant le prince, il devenoit cerf-volant, ou cessoit de l'être, suivant l'occasion ; ensuite, par le secours de ce même chien, dont l'adresse & la fidélité étoient extrêmes, il se fit enlever, & parvint aisément sur la tour. Quelle joie pour lui que celle de se voir auprès de Mignonnette, d'entendre les af-

ſurances de ſon amour ; & quel plaiſir il reſſentoit (car il avoit conſervé l'uſage de la parole) à lui témoigner ſa reconnoiſſance des ſentimens qu'elle avoit pour lui, & de la couronne qu'elle avoit refuſée pour l'amour de lui. Il auroit aiſément oublié qu'il ne pouvoit pas toujours demeurer ſur la tour, & qu'il étoit obligé de mener ſon troupeau, ſi le chien plus attentif à ſon devoir qu'il ne l'étoit lui-même, n'avoit eu le ſoin de retirer la corde quand il en étoit tems. Pour lors Pinçon étant arrivé à terre, reprenoit ſa jolie figure, & conduiſoit ſes moutons au palais du roi, n'étant occupé que de l'inſtant heureux qui l'amenoit auprès de Mignonnette ; auſſi les jours qu'il n'y avoit point de vent pour l'enlever, ſa douleur étoit-elle extrême, mais il avoit du moins la conſolation de penſer que Mignonnette partageoit ſon chagrin. Ils ſe virent, & ſe parlèrent quelques tems de cette ſorte ; mais enfin, comme il y a toujours des gens qui ſe mêlent de ce qui ne les regarde pas, d'autres qui veulent être inſtruits, & qu'il s'en trouve encore en plus grand nombre de ceux qui veulent faire leur cour, le cerf-volant fut remarqué ; on le vit s'arrêter ſur la tour ſombre, & l'on en rendit compte à Chicottin, qui vint au plutôt dans la plaine, réſolu de punir les téméraires qui oſoient par cette voie, faire tenir des lettres à Mignon-

nette ; car il n'imaginoit pas que le cerf-volant pût être utile à aucune autre chose. Mignonnette & Pinçon s'entretenoient alors le plus tendrement du monde, & cette conversation si douce fut interrompue par la vivacité avec laquelle le chien fidelle enleva promptement le prince ; il en agissoit ainsi, parce que Chicottin couroit à lui après avoir crié plusieurs fois : où est le berger ? où est le berger ? Il faut que je le tue, puisqu'il ne m'a pas averti de tout ce qui se passe ici ; & le chien craignant avec raison que le géant en lui prenant la corde qu'il tenoit dans sa gueule, ne disposât à son gré du prince auquel il étoit fort attaché, prit le parti de la lâcher, & d'abandonner le cerf-volant à l'effort du vent, qui ce jour là, se trouvoit d'une grande force. Le cerf-volant alla tomber à plus d'une lieue sur la montagne, & le chien eut encore le tems de se charger de la gourde, de la pannetière & de la baguette de son maître, avant que Chicottin l'eût approché : il lui fut aisé d'éviter sa poursuite ; & remarquant le lieu où le prince étoit tombé, il le joignit en un instant, & il lui fit aussi-tôt reprendre sa première forme. Ils se cachèrent l'un & l'autre sans peine dans la montagne, à la faveur de la nuit qui survint, tandis que Chicottin, écumant de colère, fut obligé de ramener lui-même ses moutons à son palais ; & pour em-

pêcher que personne n'approchât de Mignonnette, il fit venir toutes ses armées dans la plaine, en leur ordonnant de faire sentinelle jour & nuit, & d'empêcher qui que ce pût être d'approcher de la tour sombre. Pinçon voyoit tout cela de la montagne où il étoit demeuré; & ne pensant qu'aux moyens de le délivrer de Mignonnette, il invoqua de nouveau le secours de Prâline; mais quand le prince lui eut demandé des armées pour combattre celles du roi Chicottin, elle disparut sans lui rien dire, en lui laissant seulement une poignée de verges & un grand sac de dragées. Il est bien difficile d'entendre raillerie quand on se croit plaisanté sur la chose qui touche le plus; cependant le prince ne témoigna aucune humeur du ridicule de ce présent; mais avec cette confiance que l'on doit avoir pour les fées, & rempli de celle que l'amour fait donner, il prit le sac sous son bras gauche, mit à sa main droite sa poignée de verges, & suivi de son chien, il marcha fiérement aux ennemis. A mesure qu'il en approchoit, il voyoit que leur taille diminuoit, & que leurs rangs s'ébranloient; surpris de cet événement, quand il fut à portée de se faire entendre, & qu'il reconnut clairement que tous ces grands soldats & tous ces grenadiers à moustaches étoient devenus des enfans de quatre ans, il leur cria en faisant la grosse voix : ren-

dez-vous tout-à-l'heure, ou le fouet; pour lors presque toute l'armée plia devant lui, & s'enfuit en pleurant. Le chien qui courut après, acheva de les mettre en désordre, & de les épouvanter. Il donna des dragées à tous ceux qu'il pût joindre; &, par ce moyen, ils devinrent soumis à ses ordres, & déterminés à le suivre par-tout. L'exemple de ceux-ci en ramena plusieurs de ceux qui avoient pris la fuite; de façon que non seulement Chicottin n'eût plus d'armée pour se défendre, mais que Pinçon en commandoit une formidable, car tous ceux qui s'étoient donnés à lui de bonne foi, reprenoient leur taille & leur force. Chicottin arriva sur la fin de l'affaire, pour être témoin de la perte de son armée; & malgré sa force & sa grande taille, à la vue de Pinçon, il devint non-seulement tout aussi enfant que les autres, mais encore un très petit nain, avec les jambes croches; le prince lui fit faire un bonnet à la dragonne, & un habit de livrée avec des manches pendantes, pour le mettre en état de porter la queue de Mignonnette dans les appartemens. Le premier soin de Pinçon, après cette grande victoire, fut celui de courir promptement à l'entrée de la tour sombre, & de délivrer Mignonnette. Alors l'éloignement auquel ils étoient condamnés, ne subsistoit plus; les inquiétudes qu'elle avoit eues en dernier lieu pour

le cerf volant, l'avoient si prodigieusement abattue, qu'elle n'étoit pas reconnoissable; mais le plaisir de retrouver la liberté, & celui de la devoir à un amant aimé, la rendirent en un moment plus jolie qu'elle ne l'avoit jamais été. Mignonnette & Pinçon commençoient à s'entretenir, quand ils furent arrivés dans la ville avec cette joie que l'on éprouve après les heureux événemens, lorsque Prâline & madame Grognon arrivèrent de différens côtés, & chacune dans leur voiture. Ces heureux amans marquèrent aux fées leur reconnoissance, & les prièrent de décider de leur sort. Madame Grognon leur répondit : pour moi, je vous déclare que je ne me suis point mêlé de vous; il faudroit être folle pour se charger de pareille marchandise, aussi je n'en prendrai pas le moindre soin; est-ce que je n'en ai pas assez de toute votre famille, ajouta t-elle? Qui jamais a eu tant de parens que vous en avez, en prenant Pinçon à parti? Encore quels parens? Ma sœur, lui dit Prâline avec douceur, vous savez nos conventions, ayez seulement la bonté d'envoyer chercher le roi & la reine, & mandez leur d'amener le charbonnier, je me charge de tout le reste; c'est-à-dire, lui répondit madame Grognon, que je suis ici le fiacre de la nôce. Eh non, ma sœur, lui repliqna Prâline; mais si vous ne voulez pas vous charger de ce soin, ayez seule-

ment la bonté de le dire, & j'irai s'il le faut. Madame Grognon en disant toujours, voilà une belle commission, voilà une belle chienne de commission, ordonna à sa Vinaigrette (qui s'élargissoit suivant le besoin) d'aller chercher le roi, la reine & le charbonnier; & pendant que Prâline embrassoit & carressoit ces aimables enfans, elle rencontra Chicottin, devenu petit laquais; car pour gronder, tout lui étoit bon, & dieu sait tout ce qu'elle lui dit, combien elle lui reprocha d'avoir eu de l'humeur & de la vanité; vous en voilà puni, lui dit-elle, & c'est bien fait, car personne ne vous plaint, & tous vos sujets se moquent à présent de vous; ils s'en sont bien toujours moqués, mais c'étoit tout bas; à présent vous n'avez qu'à les écouter. Elle profita de cette dissipation que le hasard lui avoit donnée jusqu'à l'arrivée du roi & de la reine, auxquels elle dit en débarquant : ce n'est pas moi toujours qui vous fait venir ici, & je suis bien fâchée de vous y voir, car vous allez devenir plus difficiles à vivre que vous ne l'avez jamais été : on ne pourra plus vous parler; oh bien, ce ne sera pas moi qui vous donnerai des conseils; ils seroient joliment écoutés, vous en donnera qui voudra; mais peu m'importe, voilà ce que j'y trouve de meilleur. Allons, passez là-dedans, vous en mourez d'envie, & je vois clairement que je vous suis insup-

portable ; mais tout cela ſe retrouvera ſur ma parole. Et regardant le charbonnier : ne voilà t-il pas, dit elle, un bel objet, pour être à la nôce d'un prince? Il n'étoit pas homme à demeurer ſans replique, non plus qu'à ſe contraindre ſur la vérité; mais heureuſement la bonne Prâline interrompit la converſation, en priant la compagnie d'entrer dans le palais. Elle ne put jamais obtenir de madame Grognon de demeurer dans un lieu où la joie éclattoit de toutes parts; en effet, en nazillant, en marmotant à voix baſſe pluſieurs choſes à la fois, elle remonta dans ſa voiture, & quitta la compagnie. Mignonnette embraſſa mille fois ſon cher papa, à qui rien n'avoit manqué ; car Prâline lui avoit donné la maiſon de porcelaine, dans laquelle il avoit ſouvent reçu & régalé le roi & la reine. Ils embraſsèrent leur cher petit Pinçon, & conſentirent au mariage de Mignonnette que Prâline leur propoſa. Après avoir diſpenſé les ſujets de Chicottin du ferment qu'ils lui avoient prêté, elle fit reconnoître Pinçon, qui ſe trouva par ce moyen, roi d'un beau & grand royaume, & mari de la jolie Mignonnette dont il eut de beaux enfans bien ſages qui furent auſſi rois & reines; tant il eſt vrai qu'une fille bien ſage & bien jolie fait ſa fortune & celle de ſes parens.

L'ENCHANTEMENT IMPOSSIBLE,

CONTE

Il étoit une fois un roi fort aimé de ses sujets, & qui de son côté les aimoit beaucoup. Ce prince avoit une répugnance infinie pour le mariage, & ce qui est encore de plus étonnant, l'amour n'avoit jamais fait la plus foible impression sur son cœur. Ses sujets lui représentèrent avec tant d'instance la nécessité de se donner un successeur, que le bon roi consentit à leur demande. Mais comme toutes les femmes qu'il avoit vues jusqu'alors ne lui avoient pas inspiré le plus foible désir, il résolut d'aller chercher dans les pays étrangers ce que le sien n'avoit pu lui présenter; & malgré les plaisanteries aigres & piquantes des belles & des laides femmes de son pays, il entreprit ses voyages, après avoir donné une forme aussi tranquille que solide au gouvernement de ses états. Il ne voulut être accompagné que d'un

ſeul écuyer, homme de très-bon ſens, mais qui n'avoit pas beaucoup de brillant dans l'eſprit. Ces ſortes de compagnies ne ſont pas les plus mauvaiſes en voyage.

Le roi parcourut inutilement pluſieurs royaumes, en faiſant tous ſes efforts pour devenir amoureux; mais ſon heure n'étant pas encore venue, il reprenoit le chemin de ſes états, après deux ans d'abſence & de fatigues, & revenoit avec la même indifférence qu'il avoit emportée de ſon pays. Quoi qu'il en ſoit, en traverſant une forêt, il entendit un miaulement de chats épouvantable. Le bon écuyer ne ſavoit que penſer du commencement d'une telle aventure. Toutes les hiſtoires de ſorciers qu'il avoit entendu raconter lui revinrent alors dans l'eſprit. Pour le roi, il fut aſſez ferme : le courage & la curioſité l'engagèrent à attendre quelle ſeroit la fin d'un bruit auſſi étrange que déſagréable. Enfin, le bruit s'approchant toujours du lieu où ils étoient, ils virent paſſer cent chats d'Eſpagne qui traversèrent la forêt ſous leurs yeux. On les auroit couverts d'un manteau, tant ils étoient bien ameutés, & tant ils étoient bien ſur la voie. Ils étoient appuyés par deux des plus grands ſinges que l'on ait jamais vus. Ils portoient des ſurtouts de couleur amarante; leurs bottes étoient les plus jolies du monde, & les mieux faites. Ils étoient montés ſur deux ſu-

perbes dogues d'Angleterre, & piquoient à toute bride en soufflant dans de petites trompettes de la foire. Le roi surpris d'un tel spectacle, les regardoit avec attention, quand il vit paroître une vingtaine de petits nains, les uns montés sur des loups cerviers, & menant des relais; d'autres à pied, qui conduisoient différens couples de chats. Ils étoient vêtus d'amarante comme les piqueurs; cette couleur étoit la livrée de l'équipage. Un moment après il apperçut une jeune personne charmante par sa beauté, & l'air fier avec lequel elle montoit un grand tigre, dont les alures étoient admirables. Elle passa devant le roi, courant à toute bride, sans s'arrêter & sans même le saluer; mais quoiqu'elle eût à peine jeté les yeux sur lui, il fut enchanté d'elle, & sa liberté disparut comme un éclair.

Dans le trouble qui le saisit alors, il apperçut un nain écarté de l'équipage, & demeuré derrière les autres; ce fut à lui qu'il s'adressa, avec cette prévenance que donne la curiosité de l'amour pour s'instruire de ce qui le touche. Le nain lui apprit que la personne qu'il venoit de voir, étoit la princesse Mutine, fille du roi Prudent, dans les états duquel il se trouvoit. Il lui apprit encore que cette princesse aimoit beaucoup la chasse, & qu'il venoit de voir passer son équipage du lapin. Le roi ne s'informa plus que du chemin qu'il de-

voit prendre pour ſe rendre à la cour. Le nain le lui montra, & piqua des deux pour rejoindre la chaſſe; & le roi, par une impatience qui accompagne toujours un amour naiſſant, piqua de ſon côté, & ſe trouva en moins de deux heures dans la capitale des états du roi Prudent. Il ſe fit préſenter au roi & à la reine, qui le reçurent à bras ouverts, d'autant mieux qu'il déclara ſon nom & celui de ſes états. La belle Mutine revint de la chaſſe quelque tems après cette préſentation. Ayant appris que ce jour-là elle avoit forcé deux lapins, il voulut la complimenter ſur une chaſſe auſſi heureuſe; mais la princeſſe ne lui répondit pas un mot. Il fut un peu ſurpris de ce ſilence; cependant, il le fut encore plus, quand il vit que pendant le ſouper elle n'en dit pas davantage. Il s'apperçut ſeulement qu'il y avoit des momens où il ſembloit qu'elle vouloit dire quelque choſe; mais il remarqua que le roi Prudent ou la reine ſa femme (ne buvant jamais en même tems) prenoient auſſi-tôt la parole. Ce ſilence n'empêcha pas ſon amour d'augmenter pour Mutine. Le roi ſe retira dans le bel appartement qu'on lui avoit deſtiné, & ce fut là que le bon écuyer ne fut point emporté par la joie de voir ſon maître amoureux. Il ne cacha point au roi qu'il en étoit fâché. Et pourquoi ce chagrin, lui répondit le roi? la princeſſe eſt ſi belle; c'eſt aſsûrément tout ce que

je pouvois désirer. Elle est belle, dit le bon écuyer; mais pour être heureux, il faut autre chose en amour que de la beauté. Tenez, sire, ajouta-t-il, elle a quelque chose de dur dans la physionomie. C'est de la fierté, s'écria le roi, & rien ne sied mieux à une belle personne. Fierté, dureté, continua l'écuyer, tout comme vous le voudrez; mais le choix qu'elle a fait pour ses plaisirs, de tant d'animaux malfaisans, est à mon sens, une preuve convaincante de sa férocité naturelle. De plus, l'attention avec laquelle on l'empêche de parler, m'est fort suspecte: le roi son père n'est pas nommé Prudent pour rien : je me défie même de ce nom de Mutine; il ne peut être qu'un adoucissement ou qu'un diminutif des impressions qu'elle a données : car vous le savez mieux que moi, il n'est que trop d'usage de flatter les défauts des personnes de son rang.

Les réflexions du bon écuyer étoient sensées; mais comme les difficultés ne font qu'augmenter l'amour dans le cœur de tous les hommes, & sur-tout dans celui des rois, qui n'aiment point à être contredits, celui-ci, dès le lendemain, demanda la princesse en mariage. Comme l'on avoit été instruit de l'indifférence du roi, le triomphe étoit complet pour les charmes de Mutine. La princesse lui fut accordée, mais à deux conditions : la première, que le mariage se feroit dès

le lendemain : la ſeconde, qu'il ne parleroit point à la princeſſe qu'elle ne fût ſa femme. L'on donna pour cette fois à ce ſilence, le prétexte du premier vœu qui vint en penſée, & ce vœu fut trouvé par le roi, la preuve d'un cœur véritablement religieux. Ces grandes précautions furent encore l'occaſion de fort grands diſcours que tint l'écuyer, mais ils ne firent pas une plus grande impreſſion que ceux qui les avoient précédés. Le roi finit, après les avoir écoutés, en lui diſant : J'ai eu tant de peine à devenir amoureux, je le ſuis, que diable veux-tu ? Je m'y tiendrai. Le reſte du jour ſe paſſa comme le lendemain, en bals & en feſtins. La princeſſe aſſiſta à tout, ſans proférer une ſeule parole, & le premier mot qu'il lui entendit prononcer, ce fut ce oui fatal qui l'attachoit à lui pour toute ſa vie. Dès qu'elle fut mariée, elle ne ſe contraignit plus, & la première journée ne ſe paſſa pas ſans qu'elle eût fait une diſtribution d'injures & de ſottiſes très-étoffées à ſes dames d'honneur. Enfin, les paroles les plus douces dont elle accompagnoit le ſervice du monde le plus difficile, n'avoient point d'autre caractère que celui de l'humeur & de la bruſquerie. Le roi ſon mari ne fut pas plus exempt que les autres de ces façons de parler ; mais comme il étoit amoureux, & que d'ailleurs il étoit bon homme, il ſouffrit tout patiemment.

Peu

Peu de jours après leur mariage, les nouveaux mariés prirent le chemin de leur royaume, & Mutine ne fut regrettée de personne dans les états du roi son père. L'accueil que Prudent avoit toujours fait aux étrangers, n'avoit eu pour motif que l'espérance d'un amour pareil à celui que sa fille venoit d'inspirer, & celle d'une passion qui fût assez forte pour faire passer par-dessus la connoissance de l'esprit & du caractère.

Le bon écuyer n'avoit eu que trop de raison dans ses remontrances, & le roi s'en apperçut trop tard. Tout le tems que la nouvelle reine fut en chemin, elle fit éprouver à toute sa suite le désespoir, la douleur & l'impatience; mais quand une fois elle fut arrivée dans son royaume, son humeur & sa méchanceté redoublèrent encore.

Au bout d'un mois de séjour dans ses états, sa réputation fut parfaite; il n'y eut plus qu'une voix pour la regarder comme la plus méchante reine du monde.

Un jour qu'elle monta à cheval, & qu'elle se promenoit dans un bois voisin de son palais, elle apperçut une vieille femme qui marchoit à pied, & qui suivoit le grand chemin; elle étoit simplement vêtue. Cette bonne femme, après lui avoir fait la revérence de son mieux, continua sa route; mais la reine qui ne cherchoit qu'une

occasion pour exhaler son humeur, envoya un de ses pages courir après elle, & se la fit amener. Quand elle fut en sa présence, elle lui dit : je te trouve bien impertinente, de ne m'avoir pas fait une révérence plus profonde ? Sais-tu que je suis la reine ? Peu s'en faut que je ne te fasse donner cent coups d'étrivières. Madame, lui dit la vieille, je n'ai jamais trop su qu'elle étoit la mesure des révérences ; il est assez apparent que je n'ai pas voulu vous manquer. Comment, reprit la reine, elle ose répondre ; qu'on l'attache tout à l'heure à la queue de mon cheval, je vais la mener bon train chez le meilleur maître à danser de la ville, pour lui montrer à me faire la révérence. On exécuta l'ordre de la reine. La vieille crioit miséricorde pendant qu'on l'attachoit ; ce fut en vain qu'elle se vanta de la protection des fées, la reine ne tint pas plus de compte de ce dernier propos que des autres ; j'en fais autant de cas que de toi, lui dit-elle, & quand toi-même tu serois une fée, j'en agirois comme je fais. La vieille se laissa patiemment attacher à la queue du cheval, & quand la reine voulut donner un coup d'éperon, il devint immobile : ce fut inutilement qu'elle redoubla les coups de talon, il étoit devenu cheval de bronze. Les cordes qui attachoient la vieille, se changèrent

en un moment en guirlandes de fleurs, & la vieille elle-même parut tout d'un coup haute de huit pieds. Pour lors regardant Mutine avec des yeux fiers & dédaigneux, elle lui dit : méchante femme, indigne du nom de reine que tu portes, j'ai voulu juger par moi-même si tu méritois la mauvaise réputation que l'on t'a donnée dans le monde. J'en suis convaincue ; tu vas juger si les fées sont aussi peu redoutables que tu viens de le dire. Aussi-tôt la fée Paisible (car c'étoit elle-même) siffla dans les deux doigt de sa main, & l'on vit arriver un charriot tiré par six autruches les plus belles du monde, & dans ce charriot l'on reconnut la fée Grave, plus grave encore que son nom. Elle étoit alors la doyenne des fées, & présidoit aux affaires qui regardoient le corps de la féerie. Son escorte étoit composée d'une douzaine d'autres fées montées sur des dragons à courte queue. Malgré l'étonnement que lui causa l'arrivée des fées, la reine Mutine ne perdit rien de l'air orgueilleux & méchant qui lui étoit si naturel. Quand cette brillante compagnie eut mis pied à terre, la fée paisible leur raconta toute son aventure. La fée Grave qui faisoit sa charge avec beaucoup de sévérité, approuva la conduite de Paisible; ensuite elle opina pour que la reine fût transformée dans le même métal que son

cheval ; mais la fée Paiſible ne fut point de cet avis, par une bonté ſans exemple. Elle adoucit toutes les voies rigoureuſes qui tendoient à la punition de la reine. Enfin grâces à cette bonne fée, elle fut ſeulement condamnée à devenir ſon eſclave juſqu'à ce qu'elle fût accouchée, car j'avois oublié de dire qu'elle étoit au commencement d'une groſſeſſe. Ce même arrêt qui fut rendu en plein champ, ordonnoit que l'enfant qu'elle mettroit au monde, demeureroit eſclave de la fée, en ſa place, & qu'après ſes couches la reine auroit la liberté de retourner auprès du roi ſon mari. On eut la politeſſe de faire ſignifier au roi l'arrêt qui venoit d'être rendu. Il fut obligé d'y conſentir ; mais quand il s'y ſeroit oppoſé, qu'eût pu faire le bon prince ?

Après cette juſtice, les fées retournèrent chacune à leurs affaires, & Paiſible attendit un inſtant ſon équipage qu'elle avoit envoyé chercher. C'étoit un petit char de Jais de pluſieurs couleurs, tiré par ſix biches blanches comme la neige, parées de houſſes de ſatin vert brodé d'or. D'un coup de ſa baguette les habits de la reine furent changés en vêtemens d'eſclave. Dans cet équipage on la fit monter ſur une mule quinteuſe, & ce fut au grand trot qu'elle ſuivit le char de la fée. Au bout d'une heure de trot, la reine arriva dans la maiſon de Paiſible. Elle étoit, comme

on le peut croire, dans une grande affliction, mais son orgueil l'empêcha de verser une seule larme. La fée l'envoya à la cuisine pour y travailler, après lui avoir donné le nom de Furieuse, celui de Mutine étant trop délicat pour les méchancetés auxquelles elle étoit portée. Furieuse, lui dit la fée Paisible, je vous ai sauvé la vie, & peut-être ma conscience en sera-t-elle chargée; je ne veux pas vous accabler de travail, à cause de l'enfant dont vous êtes grosse, & qui, comme vous le savez, doit être mon esclave; je vous retire de la cuisine, & je vous charge du soin de balayer mon appartement, & de celui de ne pas laisser une puce à ma petite chienne Christine. Furieuse comprit aisément qu'il n'y avoit point à appeler d'une telle ordonnance; elle prit donc le sage parti de s'acquitter exactement de ce dont on l'avoit chargée pendant le tems de sa grossesse. Quand ce tems fut fini, elle accoucha fort heureusement d'une princesse belle comme le jour, & lorsque sa santé fut rétablie, la fée lui fit un grand sermon sur sa vie passée, lui fit promettre d'être plus sage à l'avenir, & la renvoya au roi son mari.

L'on peut juger par les bontés que la fée Paisible avoit eues pour une si méchante reine, de toutes les attentions qu'elle eut pour la jeune princesse qui lui étoit demeurée entre les mains. Elle

en vint jufqu'à l'aimer à la folie, c'eft ce qui l'engagea à la faire douer par deux autres fées. Elle fut long-tems en balance fur le choix des deux marraines auxquelles elle prendroit confiance, car elle craignoit que le reffentiment qu'elles avoient toutes contre la mère, ne s'étendit jufques fur la fille. Enfin, elle penfa que les fées Divertiffante & Eveillée n'avoient pas naturellement autant d'humeur que les autres. D'abord qu'elle les eut fait avertir, elles arrivèrent dans une berline de fleurs d'Italie, tirée par fix bidets gris, dont les crins étoient du plus beau couleur de feu. L'Eveillée étoit habillée de plumes de perroquet, & coîffée en chien fou. Pour la fée Divertiffante, elle avoit une robe de peau de caméleon qui la faifoit paroître de toutes les couleurs imaginables. Paifible les reçut l'une & l'autre à merveille, & pour les engager à faire ce qu'elle attendoit d'elles, l'on m'a fort affuré qu'elle les mit (dans le bon foupé qu'elle leur donna) un peu en pointe de vin. Après de fi fages précautions, elle leur fit apporter ce bel enfant. Il étoit dans un berceau de criftal de roche; fes langes étoient d'écarlate brodés d'or; mais fa beauté brilloit cent fois plus que fon ajuftement. La petite princeffe fourit devant les fées, & leur fit de petites careffes qui la rendirent fi agréable, qu'elles réfolurent de la mettre à l'abri, autant qu'elles le pourroient, de la colère de leurs

anciennes. Elles commencèrent par lui donner le nom de Galantine. La fée Paisible leur dit ensuite : vous savez que les châtimens que nous employons le plus ordinairement parmi nous & qui sont le plus en usage, consistent à changer la beauté en laideur, l'esprit en imbécillité, & le plus souvent, d'avoir recours à la métamorphose ; comme il ne nous est pas possible à chacune de douer de plus d'un don, celle que nous voulons obliger, mon avis est qu'une de nous donne à ce bel enfant la beauté, que l'autre lui donne l'esprit, & quant à moi, que je la doue de ne pouvoir jamais changer de forme. Cet avis fut trouvé bon, & s'exécuta sur le champ. Lorsque Galantine eut été douée, les deux fées s'en retournèrent, & Paisible employa tous ses soins à l'éducation de la petite princesse. Jamais soins ne furent employés plus heureusement ; car à quatre ans, sa grace & sa beauté faisoient déjà grand bruit dans le monde. Elle n'en fit que trop ; car cette affaire ayant été rapportée au conseil des fées, Paisible vit un jour arriver dans la cour de son palais la fée Grave montée sur un lion. Elle portoit une robe longue fort ample, & par conséquent fort plissée, dont la couleur étoit bleue céleste. Elle étoit coîffée d'un bonnet quarré de brocard d'or. Paisible la reconnut avec autant d'inquiétude que de chagrin, car son habillement &

ſa monture lui prouvoient qu'elle vouloit rendre quelque arrêt ; mais quand elle apperçut que la fée Réveuſe la ſuivoit montée ſur une licorne, & qu'elle étoit habillée de maroquin noir doublé de taffetas changeant, & pareillement coîffée d'un bonnet quarré, elle ne douta plus que cette viſite n'eût quelque motif bien ſérieux. En effet, la fée Grave prenant la parole, lui dit : Je ſuis fort ſurpriſe de la conduite que vous avez tenue à l'égard de Mutine ; c'eſt au nom de tout le corps des fées qu'elle a offenſé que je viens vous en faire des reproches. Vous pouvez pardonner vos offenſes particulières, mais vous n'avez pas le même droit ſur celles qui regardent tout le corps ; cependant, vous l'avez traitée avec douceur & avec bonté pendant tout le tems qu'elle a été chez vous ; ainſi, je viens pour exécuter un ordre équitable, & punir une fille innocente des torts d'une mère coupable. Vous avez voulu qu'elle fût belle & ſpirituelle, & d'un autre côté vous avez mis obſtacle aux métamorphoſes, je ſaurai bien l'empêcher de jouir pendant toute ſa vie de ces avantages dont vous l'avez ornée, & que je ne puis lui ôter. Elle ne pourra ſortir d'une priſon enchantée que je vais lui conſtruire, *qu'elle ne ſe ſoit rendue aux deſirs d'un amant aimé*. C'eſt mon affaire d'empêcher que la choſe ne puiſſe arriver. L'enchantement conſiſtoit dans une tour fort

haute & fort large, bâtie de coquillages de toutes les couleurs, au milieu de la mer. Au rez-de-chauſſée il y avoit une grande ſalle pour les bains, où l'on faiſoit entrer l'eau quand on le vouloit. Cette ſalle étoit entourée de gradins & de tablettes ſur leſquels on pouvoit ſe promener à pied ſec. Le premier étage compoſoit l'appartement de la princeſſe, & c'étoit véritablement une choſe magnifique. Le ſecond ſe diſtribuoit en pluſieurs pièces. Dans l'une, on voyoit une belle bibliothèque; dans une autre, une garde-robe pleine de linge ſuperbe & d'habits pour tous les âges, plus magnifiques les uns que les autres; une autre pièce étoit deſtinée à la muſique; une autre n'étoit remplie que de liqueurs & des vins les plus agréables; une autre enfin (& c'étoit la plus grande de toutes) ne préſentoit à la vue que toutes ſortes de confitures ſeches & liquides, que des dragées, & toutes les pâtiſſeries imaginables qui, par la force de l'enchantement, devoient toujours demeurer chaudes comme à la ſortie du four. L'extrémité de la tour étoit terminée par une plate-forme ſur laquelle il y avoit un parterre où les fleurs les plus agréables ſe renouveloient & ſe ſuccédoient ſans ceſſe. L'on trouvoit dans ce même jardin un arbre fruitier de chaque eſpèce, où toutes les fois que l'on cueilloit un fruit, un autre venoit auſſi-tôt prendre

la place. Ce beau lieu étoit orné de cabinets de verdure, que l'ombre & les arbuftes odoriférans rendoient délicieux, & ces agrémens étoient encore redoublés par le chant de mille oifeaux enchantés. Quand les fées eurent conduit dans la tour, Galantine avec une gouvernante nommée Bonnette, elles remontèrent fur leur baleine; & s'éloignant à une certaine diftance de ce grand édifice, la fée Grave, d'un coup de fa baguette fit venir deux mille requins des plus méchans de la mer, & leur ordonna de faire une garde des plus exactes, enfin, de ne laiffer approcher aucun homme de la tour, & de mettre en pièces tous ceux qui feroient affez hardis pour en approcher; mais comme les bâtimens ne craignent pas beaucoup les requins, elle fit venir auffi quantité de Remora, auxquels elle ordonna de fe tenir à l'avancée, & d'arrêter indifféremment tous les bâtimens que le hafard ou leur volonté conduiroient vers la tour. La fée Grave fe trouva fi fatiguée d'avoir fait autant de chofes en auffi peu de tems, qu'elle pria Rêveufe de voler au haut de la tour, & de l'enchanter du côté de l'air avec tant d'exactitude, qu'un oifeau même ne pût en approcher. La fée obéit; mais comme elle étoit infiniment diftraite, elle fe brouilla dans fes cérémonies, & ne laiffa pas de faire quelques fautes. Si l'enchantement de l'eau n'avoit pas été plus

régulier que celui-ci, l'honneur de Galantine, dont on étoit si fort occupé, eût été mal assûré par mer.

La bonne gouvernante ne fût occupée que du soin de bien élever Galantine; & quoiqu'elle regardât tous les talens qu'auroit la princesse comme devant toujours être ignorés, elle ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation, & pour l'orner de tous les talens imaginables. Quand la princesse eut atteint sa douzième année, il parut à sa gouvernante qu'elle étoit un prodige. Toutes les belles qualités qu'elle découvroit dans la princesse, l'affligeoient par les réflexions qu'elle faisoit sur la triste destinée d'une personne aussi aimable. Galantine qui ne savoit pas un mot de ce qui la regardoit, la voyant un jour plus triste qu'à l'ordinaire, lui en demanda la raison avec tant d'empressement, que Bonnette lui raconta toute son histoire, & celle de la reine sa mère.

Galantine fut frappée de ce récit comme d'un coup de foudre. Je n'avois point encore, dit-elle, fait de réflexions sur mon état, & je croyois que lorsque je serois grande, je n'habiterois plus la solitude où je me trouve; mais puisque je suis condamnée à passer toute ma vie dans ce désert, ne vaudroit-il pas autant que je fusse morte. La princesse garda quelques momens le silence après ces tristes plaintes, puis elle ajouta: Vous dites,

ma chère Bonnette, que l'enchantement auquel je suis soumise ne peut finir que lorsque j'aimerai, & que j'en aurai des preuves ; ces deux choses sont-elles donc si difficiles ? Je ne sais ce que c'est, mais je ne vois rien à quoi je ne puisse me résoudre pour sortir d'ici. Bonnette ne pût s'empêcher de rire de la simplicité de Galantine ; ensuite elle lui répondit : Pour aimer, pour en donner des preuves, il faudroit que quelque jeune prince pût entrer ici, qu'il vous aimât, & que vous l'aimassiez, dans le dessein d'en faire votre mari, autrement, ces choses dont vous me parlez, ne doivent point vous arriver; de plus, vous voyez bien vous-même qu'aucun homme ne peut entrer ici ; ne vous ai je pas raconté toutes les précautions que l'on a prises, soit du côté de la mer, soit de celui de l'air ? Il faut donc, ma chère Galantine, vous résoudre à passer ici toute votre vie.

Cette conversation fit un grand changement sur l'esprit de la princesse ; tout ce qui l'amusoit auparavant, n'eût plus de charmes pour elle ; son ennui devint excessif, elle passoit ses jours à pleurer & à penser aux moyens de sortir de la tour.

Un jour que la princesse étoit sur son balcon, elle vit sortir de l'eau une figure extraordinaire ; elle appela promptement Bonnette pour la lui faire remarquer ; c'étoit une espèce d'homme

dont le visage étoit bleuâtre, & dont les cheveux mal frisés étoient vert de mer; il avançoit du côté de la tour, & les requins ne mettoient aucun obstacle à son dessein. Je crois, dit la gouvernante, que c'est un homme marin; un homme, dites-vous, s'écria Galantine; descendons à la porte de la tour, nous le verrons de plus près; d'abord qu'elles y furent arrivées, cet homme s'arrêta pour regarder la princesse, & fit en la voyant plusieurs signes d'admiration. Il dit plusieurs choses d'une voix fort enrouée; mais comme il vit que l'on n'entendoit point son langage, il eût recours aux signes. Il tenoit dans sa main un petit panier de jonc rempli de coquillages les plus rares, qu'il présenta à la princesse; elle le prit, en lui faisant de son côté des signes de remerciment; mais comme la nuit approchoit, elle se retira, & l'homme marin se plongea dans la mer.

D'abord que Galantine fut arrivée dans son appartement, elle dit à sa gouvernante avec chagrin: Je trouve cet homme effroyable; pourquoi ces vilains requins qui nous gardent, laissent-ils s'approcher de préférence un homme aussi laid; car apparemment ils ne ressemblent pas tous à celui-là? Il s'en faut bien qu'ils lui ressemblent, lui répondit Bonnette. A l'égard de la façon dont les requins ont laissé approcher celui-ci, comme

ils sont habitans du même élément, ils ne se font apparemment point de mal les uns aux autres ; il se peut faire même qu'ils soient ou parens, ou amis.

Quelques jours après cette première aventure, Bonnette & Galantine furent attirées à une des fenêtres de la tour, par une espèce d'harmonie qui leur parut extraordinaire, & qui l'étoit en effet ; c'étoit le même homme marin qu'elles avoient déjà vu, qui toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture, & la tête couverte de roseaux, souffloit de toutes ses forces dans une espèce de conque marine, dont le son approchoit beaucoup de celui de nos anciens cornets à bouquin. La princesse vint encore à la porte de la tour, & reçût avec politesse le corail & les autres curiosités marines qu'il lui présenta. Depuis cette seconde visite, il venoit tous les jours, sous les fenêtres de la princesse, faire des plongeons, des grimaces, ou bien jouer de ce bel instrument dont j'ai déjà parlé. Galantine se contentoit de lui faire quelques révérences de son balcon ; mais elle ne descendoit plus, malgré les prières que l'homme marin lui faisoit par ses signes. Quelques jours après, la princesse le vit arriver avec une autre personne de son espèce, mais d'un sexe différent ; elle étoit coîffée avec beaucoup de goût, & faisoit entendre une voix charmante. Cette augmen-

tation de compagnie engagea Galantine & Bonnette à descendre à la porte de la tour. Elles furent bien surprises de voir que la dame qu'elles voyoient pour la première fois, après avoir essayé plusieurs langages, leur parlât celui qui leur étoit naturel, & qu'elle fît un compliment à Galantine sur sa beauté. Elle apperçut que le rez de-chaussée, ou la salle des bains, dont j'ai parlé, étoit ouverte, & qu'elle étoit remplie d'eau : Voilà, lui dit-elle, un lieu fait exprès pour nous recevoir, car il ne nous est pas possible de vivre absolument hors de notre élément. Elle se plaça comme on se place dans une baignoire, & son frère se mit à côté d'elle dans la même attitude, car elle étoit sœur de l'homme dont nous avons déjà parlé. La princesse & sa gouvernante se reposèrent sur les marches qui faisoient le tour de la salle. Je crois, madame, dit la Sirene, que vous avez abandonné le séjour de la terre, parce que vous étiez obsédée par une trop grande foule d'amans. Si c'est là le sujet de votre retraite, vos intentions ne seront pas remplies, car mon frère meurt déjà d'amour pour vous ; & quand les habitans de notre grande ville vous auront apperçue, il est bien sûr qu'il les aura tous pour rivaux. Le frère, dans ce moment, se douta que l'on parloit de lui, il approuva donc de la main & du geste ; on ne parloit plus de lui, qu'il approu-

voit encore. La sirène lui détailla le chagrin que son frère avoit de ne pouvoir se faire entendre ; je lui sers d'interprète par le moyen des langues que j'ai apprises d'une fée. Vous avez donc aussi des fées parmi vous, dit Galantine ? Elle accompagna cette question d'un grand soupir ; oui madame, nous en avons, lui répondit la sirène. Mais, si je ne me trompe, vous avez reçu quelques chagrins de celles qui habitent la terre ? Du moins, ce soupir qui vient de vous échapper, me donne lieu de le croire. La princesse à laquelle on n'avoit recommandé aucun secret sur ses avantages, ne perdit en ce cas que le plaisir de l'indiscrétion. Elle raconta donc tout ce que Bonnette lui avoit conté à elle-même. Vous êtes à plaindre, lui dit la sirène, quand elle eût achevé de l'instruire ; cependant vos maux ne sont peut-être pas sans remède, mais il est tems de finir une première visite. La princesse charmée de l'espérance dont elle la flattoit, lui fit mille amitiés, & elles se séparèrent en se promettant de se voir très-souvent.

La princesse parut charmée de cette aventure, indépendamment de l'espérance que la Siréne lui avoit donnée. C'étoit beaucoup que d'avoir trouvé quelqu'un avec qui il lui fût possible de s'entretenir. Nous allons, disoit-elle à sa gouvernante, faire connoissance avec plusieurs de ces marins,

ils

ils ne feront peut être pas tous aussi vilains que le premier que nous avons vu. Enfin, nous ne serons pas éternellement dans la plus profonde solitude. Mon dieu, lui répondit Bonnette, que les jeunes personnes se flattent aisément ! Je vous dis, moi, que j'ai peur de ces gens-là. Mais que dites-vous, ajouta-t-elle, du bel amant dont vous avez fait la conquête ? Que je ne l'aimerai jamais, répondit la princesse, & qu'il me déplaît infiniment; mais enfin, poursuivit-elle, je veux voir si, par le moyen de sa parente la fée Marine, il ne pourra pas me rendre quelque service. Je vous le répète encore, disoit toujours Bonnette; ces visages dont les couleurs sont bisares, & ces grandes queues doivent vous faire peur; mais Galantine plus jeune, étoit par conséquent plus hardie, & moins sage. La Siréne vint la revoir plusieurs fois, & lui parla toujours de l'amour de son frère; & la princesse toujours occupée de sa prison, en parloit toujours aussi à la Siréne, qui lui promit à la fin de lui amener au premier jour, la fée Marine, & l'assura qu'elle l'instruiroit de ce qu'elle auroit à faire. Cette fée vint dès le lendemain avec la Siréne : la princesse la reçut comme sa libératrice. Quelques momens après son arrivée, elle proposa à Galantine de lui faire voir les dedans de la tour, & d'aller faire ensemble un tour dans le parterre; car (avec le

ſecours de deux béquilles) elle pouvoit ſe promener & marcher; il lui étoit aiſé, attendu ſon état de fée, de demeurer hors de l'eau tant qu'elle en avoit envie, cependant elle étoit obligée de ſe mouiller le front de tems en tems. Pour ſatisfaire à cette néceſſité, elle portoit toujours une petite fontaine d'argent pendue à ſa ceinture. Galantine accepta la propoſition de la fée, & Bonnette demeura dans la ſalle pour entretenir le reſte de la compagnie. Quand elles furent arrivées dans le jardin, ne perdons point de tems, dit-elle à la princeſſe; voyons un peu ſi je puis faire quelque choſe pour votre ſervice. Galantine lui conta très-exactement toute ſon hiſtoire; & la fée pour lors prenant la parole, lui dit : je ne puis rien pour vous, ma chère princeſſe, du côté de la terre, & mon pouvoir ne va point au-delà de mon élément; mais vous avez une reſſource pour laquelle je puis vous offrir tous les ſecours qui dépendent de moi. Si vous voulez faire l'honneur à Gluantin de l'épouſer, honneur qu'il déſire avec une ardeur infinie, vous pourrez habiter avec nous. Je vous apprendrai en un moment à plonger & à nâger tout auſſi bien que nous le pouvons faire; j'endurcirai votre peau ſans en altérer la blancheur, & je la préparerai de façon que la fraîcheur de l'eau, bien loin de vous incommoder, vous fera même un grand plaiſir; mon couſin, ajouta-t-elle, eſt naturelle-

ment un des bons partis qu'il y ait dans la mer; & je lui ferai de si grands avantages en faveur de votre alliance, que rien n'égalera votre bonheur. La fée parla avec tant de force, que la princesse fut en balance, & qu'elle demanda quelques jours pour faire ses réflexions. Comme elles se préparoient à retourner joindre la compagnie, elles apperçurent un vaisseau. La princesse n'en avoit jamais vu aussi distinctement que celui-ci, parce qu'aucun n'avoit jamais osé approcher si près de la tour. L'on distinguoit aisément sur le tillac de ce navire, un jeune homme couché sous un pavillon magnifique, qui paroissoit fort attentif à regarder avec ses lunettes du côté de la tour; mais l'éloignement empêchoit que l'on ne pût en distinguer davantage. Le vaisseau commençant à s'éloigner, Galantine & la fée retournèrent joindre la compagnie, celle-ci fort contente de sa négociation; elle assura la princesse en la quittant, qu'elle reviendroit bientôt savoir sa volonté.

Aussi-tôt que la fée fut partie, Galantine conta tout ce qui s'étoit passé à sa gouvernante; elle fut très-affligée de voir le parti que sa pupille étoit à la veille de prendre; elle craignoit infiniment d'être obligée de devenir elle-même sur ses vieux jours une vieille Siréne. Pour remédier à tous les inconvéniens qu'elle prévoyoit, voici ce dont elle s'avisa. Comme elle peignoit par-

faitement bien en miniature, elle fit dès le lendemain matin, un portrait qui repréſentoit un jeune homme dont les cheveux étoient blonds & friſés par groſſes boucles; il avoit le plus beau teint du monde, les yeux bleus, & le nez un peu retrouſſé; enfin elle raſſembla tous les traits d'une figure charmante, & l'on verra par la ſuite qu'il falloit qu'un pouvoir ſurnaturel l'eût aidée dans un ouvrage qu'elle n'avoit entrepris que pour faire voir à Galantine la différence qu'il y avoit d'un homme à ſon amant marin, & dans le deſſein de la détourner d'un mariage qui n'étoit nullement de ſon goût. Quand elle préſenta ſon ouvrage, la princeſſe en fut frappée d'admiration, & lui demanda s'il étoit bien poſſible qu'il y eût un homme au monde qui reſſemblât à ce portrait? Bonnette l'aſſura que rien n'étoit plus ordinaire, & qu'il y en avoit même encore de plus beaux. J'ai peine à le croire, lui répondit Galantine; mais, hélas! celui-ci ni ſes pareils ne peuvent jamais être pour moi, ils ne me verront point, & je ne les verrai de ma vie. Que je ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle; cependant Galantine paſſa la journée à conſidérer cette peinture; elle eut l'effet que Bonnette en avoit attendu, elle ruina les affaires de Gluantin qui étoient en aſſez bon train; mais la gouvernante ſe repentit d'avoir fait un trop beau portrait, car la princeſſe perdoit

pour le voir plus long tems, le boire & le manger. Si jamais l'amour qu'un portrait a pu inſpirer, a été accompagné de quelque vraiſemblance, c'eſt aſſurément dans le cas & dans les circonſtances de cette hiſtoire.

La fée marine revint peu de jours après la viſite dont on a fait le détail, pour ſavoir quelles étoient les intentions de Galantine; mais cette jeune perſonne, toute occupée de ſa nouvelle paſſion (car c'étoit du véritable amour qu'elle avoit conçu), ne put ſe ménager avec prudence. Elle rompit donc bruſquement avec la fée; mais ce qui ne fut pas trop bien, c'eſt qu'elle laiſſa voir tant de mépris & tant d'averſion pour Gluantin, que la fée Marine, outrée de ce refus, quitta la princeſſe, bien réſolue de s'en venger. Cependant la princeſſe avoit fait une conquête qu'elle ignoroit. Le vaiſſeau qu'elle avoit vu ſi proche de ſon habitation, portoit le plus beau prince du monde; il avoit entendu parler de l'enchantement de la tour, il voulut en avoir approché plus près que perſonne; il avoit ſur ſon bâtiment des lunettes d'approche excellentes, & ſi bonnes, qu'en examinant la tour enchantée dans le ſeul deſſein de ſatisfaire ſa curioſité, il apperçut la princeſſe; & la preuve qu'il la vit bien diſtinctement, & de la bonté de ſes lunettes, c'eſt qu'il en devint éperdûment amoureux. Il

voulut comme un jeune homme, & comme un nouvel amant, deux choses qui font toujours tout risquer, aller mouiller auprès de la tour, faire mettre sa chaloupe à la mer, & se présenter à tous les dangers que l'Enchantement pouvoit faire courir; mais tout son équipage l'en empêcha, en se prosternant à ses pieds. Son écuyer, que la peur avoit le plus saisi, ou que les connoissances rendoient plus éclairé, fut aussi le plus éloquent. Vous nous conduisez tous à une mort inévitable, lui dit-il, seigneur, daignez venir mouiller à terre, je vous promets d'aller trouver la fée Commode, elle est ma parente, & m'a toujours fort aimé; je réponds de son zèle & de son talent, je suis bien certain qu'elle vous rendra service. Le prince se rendit, quoiqu'avec peine, à tant de bonnes raisons. Il débarqua donc à la côte la plus voisine, & fit partir son écuyer pour aller trouver sa parente, implorer sa protection, & lui demander des secours. Pour lui, il fit dresser une tente sur le bord de la mer; & toujours la lunette à la main, il regardoit ou la princesse, ou sa prison; & son imagination qui s'échauffoit, lui retraçoit souvent des choses qui n'avoient de réalité que dans sa tête. Au bout de quelques jours, l'écuyer revint avec la fée Commode; le prince lui fit des carresses extraordinaires; l'écuyer l'avoit instruite en chemin de ce dont il s'agissoit. Je vais, dit-elle au

prince, pour ne point perdre de tems, envoyer un pigeon blanc, dans lequel j'ai une confiance infinie pour ſonder l'Enchantement; s'il trouve quelqu'endroit foible, il entrera dans le parterre & dans le jardin qui couronnent la tour : je lui ordonne de nous en rapporter quelques fleurs pour preuve qu'il aura pu y parvenir. S'il a pu y arriver, je trouverai bien le moyen de vous y introduire. Mais, dit le prince, ne pourrois-je pas, par le moyen de votre pigeon, écrire un mot à la princeſſe, pour l'inſtruire de la paſſion qu'elle m'a inſpirée? Vous le pouvez, lui dit Commode, & même je vous en donne le conſeil; auſſi-tôt le prince écrivit cette lettre.

LETTRE DU PRINCE BLONDIN A GALANTINE.

Je vous adore, & je ſuis inſtruit de votre deſtinée; ſi vous voulez, belle princeſſe, recevoir l'hommage de mon cœur, il n'y a rien que je n'entreprenne pour me rendre le plus heureux de tous les hommes en finiſſant vos malheurs.

BLONDIN.

Quand ce billet fut écrit, on l'attacha au cou du pigeon, qui n'attendoit que ſes dépêches, car il avoit déjà reçu ſes ordres. Il prit ſon vol de

bonne grâce, & partit à titre d'aîles; mais quand il approcha de la tour, il en sortit un vent impétueux qui le repoussoit avec violence; il ne fut point rebuté d'un tel obstacle, il fit enfin tant de tours, qu'il trouva l'endroit que la fée Rêveuse avoit mal enchanté; aussi-tôt il se glissa, & vola dans le parterre pour attendre la princesse, & pour se reposer. La princesse se promenoit ordinairement seule par goût, parce qu'elle avoit une passion dans le cœur; par nécessité, parce que la gouvernante ne pouvoit plus monter qu'avec beaucoup de peine. D'abord que le pigeon la vit paroître, il fut au-devant d'elle de la façon du monde la plus flatteuse. Galantine le carressa; & lui voyant un ruban couleur de rose au cou, elle voulut voir de quelle utilité il pouvoit être; quelle fut sa surprise en voyant le billet! Elle le lut; voici quelle fut la réponse dont elle chargea le beau pigeon.

LETTRE

DE LA PRINCESSE GALANTINE

AU PRINCE BLONDIN.

Vous m'avez vu, & vous m'aimez, dites-vous; je ne puis vous aimer, ni vous promettre de vous aimer sans vous avoir vu, Envoyez-moi votre portrait par le même courier; si je vous le renvoye

n'ayez aucune espérance; mais si je le garde, en travaillant pour moi, vous travaillerez pour vous.

GALANTINE.

Elle attacha cette lettre de la même façon que celle qu'elle venoit de recevoir, & congédia le pigeon, qui n'oublia pas qu'il lui étoit ordonné d'emporter une fleur du parterre; mais comme il n'ignoroit pas les idées vives que les amans attachent souvent aux bagatelles, il en déroba une, qu'il apperçut sur le sein de la princesse, & s'envola. Le retour de cet oiseau causa une si grande joie au prince, que, sans l'inquiétude qu'il avoit encore, il en seroit peut-être devenu fou. Il vouloit faire repartir le pigeon sur-le-champ, & le charger d'un portrait de lui, que, par le plus grand hasard du monde, il avoit dans son équipage; mais la fée lui demanda une heure de repos pour son courier, que le prince employa à faire ces vers, dont il accompagna son portrait.

Que vous avez touché mon cœur!
Que vous l'avez rendu sensible!
Hélas! Que ne m'est-il possible
De vous exprimer son ardeur!
Oui, mon bonheur seroit extrême,
Si le charmant objet que j'aime
A la fin ressentoit un peu
Quelqu'étincelle de ce feu;

Je ne perdrois pas l'espérance
De finir l'enchantement,
Armé d'amour & de constance,
Rien ne rebute un tendre amant.

Le pigeon se mit donc en campagne, chargé de ces vers & du portrait; la princesse n'étant pas certaine qu'il dût arriver, l'attendoit cependant; elle étoit dans le jardin, & n'avoit rien conté à sa gouvernante de cette derniere aventure; car elle commençoit à ressentir le mystère, & cette réserve que les premiers sentimens inspirent à une jeune personne. Elle prit avec empressement le portrait dont le pigeon étoit chargé, & sa surprise fut infinie, quand en ouvrant la boîte, elle trouva que le portrait du prince Blondin ressembloit parfaitement à celui que Bonnette avoit peint. Par un de ces hasards heureux dont on ne peut rendre compte, la joie de Galantine fut extrême en faisant cette agréable découverte; & pour exprimer d'une manière galante tout ce qu'elle ressentoit elle-même, elle ôta le portrait du prince de la boîte qui le renfermoit, mit à sa place celui qu'elle aimoit le plus de tous ceux que Bonnette avoit peints, & renvoya sur-le-champ le pigeon qui commençoit un peu à se fatiguer, & qui n'auroit pu résister à servir bien long tems des amans dont le commerce étoit aussi vif. Le prince Blondin avoit toujours les yeux

tournés vers la tour dans l'atttente de ſon courier. Il vit enfin arriver le bienheureux pigeon; mais que devint-il quand il reconnut à ſon cou la même boîte dont il l'avoit chargé ? Il en penſa mourir de douleur. La fée, qui ne le quittoit point, le conſola de ſon mieux; elle prit elle-même cette boîte qu'il ne daignoit ſeulement pas regarder; elle l'ouvrit, & lui fit voir combien il avoit tort de s'affliger. Dans un moment il paſſa dans une extrémité de joie qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de ſon chagrin. Ne perdons point de tems, lui dit alors Commode; je ne puis vous rendre heureux qu'en vous changeant en oiſeau; je vous rendrai votre première forme quand il en ſera tems. Le prince ſans balancer ſe ſoumit au déguiſement, & à tout ce qui pouvoit l'approcher de ce qu'il adoroit. Pour lors la bonne Commode le toucha de ſa baguette, & il devint en un inſtant le plus joli Colibri du monde, qui joignoit aux agrémens que la nature a départis à ce charmant oiſeau, celui de parler le plus agréablement du monde. Le pigeon fut encore chargé de le conduire. Galantine fut étonnée de voir un oiſeau qu'elle ne connoiſſoit pas; mais le voyant arriver avec le pigeon, ſon cœur fut ému; & le Colibri en volant à elle, lui dit: bon jour, belle princeſſe; elle n'avoit jamais entendu parler d'oiſeaux; cette nouveauté redoubla le

plaisir avec lequel elle reçut celui-ci; elle le prit sur son doigt, & tout aussi-tôt il lui dit : baisez, baisez Colibri; elle y consentit avec joie, & lui fit mille carresses. Je laisse à penser si le prince étoit content, & s'il n'étoit pas en même-tems fâché de n'être qu'un Colibri; car les amans sont les seuls dans le monde qui éprouvent les contraires en même tems. Quand la princesse, enchantée de son nouvel oiseau, se fut long-tems promenée avec lui, elle vint se reposer dans un des cabinets de verdure du jardin, & se coucha sur un lit de roses sans épine; elle étoit alors dans le plus aimable négligé; tout ce qui lui étoit arrivé, tout ce que son cœur avoit éprouvé dans le jour, ne lui avoit pas donné le tems de songer seulement qu'il y eût une toilette dans le monde. La chaleur l'avoit engagé à ne point renfermer des beautés que seule elle pouvoit montrer. Elle plaça Colibri dans son sein, & commençoit à se livrer aux charmes d'un doux sommeil, lorsque Commode trouva bien le moyen de la réveiller en rendant au prince sa première forme; ce qui s'exécuta si promptement, qu'en ouvrant les yeux, elle se trouva dans les bras d'un amant qu'elle aimoit.

L'étonnement, l'agitation du cœur, l'ignorance même dans laquelle elle avoit vécu, & le premier embarras de cette espèce, n'étoient

guères capables de la défendre contre l'amant le plus tendre : auſſi l'enchantement fut-il détruit. Dans ce moment la tour fut agitée, elle trembla, & commençoit même à s'entr'ouvrir ; Bonnette allarmée, & qui étoit dans l'appartement d'en bas, monta ſur la terraſſe, pour périr du moins auprès de la princeſſe. Les ſecouſſes violentes dont la tour étoit agitée, redoubloient à chaque moment ; mais quand elle arriva ſur le haut de la tour, & qu'elle la vit penchée & prête à s'écrouler dans la mer, elle s'évanouit au moment que les deux fées Paiſible & Commode arrivèrent dans un char de glace de Veniſe, tiré par ſix des plus gros aigles. Sauvez-vous promptement, dirent-elles aux deux amans, cette tour va tomber, & vous périrez avec elle. Ils montèrent dans le char des fées, ſans avoir le tems de leur faire le moindre compliment. Le prince eut cependant celui de jeter la gouvernante, toute évanouie qu'elle étoit, dans le fond de la voiture. A peine commencèrent-ils à s'élever dans l'air, que la tour s'abîma avec un bruit effroyable ; car la fée Marine, Gluantin & ſes amis étoient ceux qui, pour ſe venger de la princeſſe, avoient ſappé les fondemens de la tour. La fée Marine, voyant que le ſecours des fées s'oppoſoit à ſes deſſeins, voulut voir ſi, par une guerre ouverte, elle ne pourroit pas s'emparer de Galantine. Elle

forma tout d'un coup une grande voiture d'exhalaisons, dans laquelle elle se plaça avec toute sa famille, & la remplit d'huîtres à l'écaille, de rochers, de pierres, & d'autres bagatelles de cette espèce. Avec cette voiture & ces munitions, elle se fit conduire par un grand vent du côté de la terre, & coupa le chemin à la voiture de glace. La fée Marine fit plus, elle ordonna à tout ce qui se trouva à dix lieues à la ronde, de canards sauvages, de macreuses, & autres oiseaux dépendans de la mer, de venir obscurcir l'air, & s'opposer au débarquement des fées : ce qui fut exécuté avec un nazillement insupportable. Nos deux amans se crurent perdus. Comme ils étoient dans le goût de détruire des enchantemens, ils auroient encore bien volontiers pris des mesures contre celui-ci; mais les fées ne le jugèrent pas à propos. Commode tira du coffre de la voiture une grande quantité de pétards & de fusées qu'elle avoit apportés, dans le dessein de faire apparemment un petit feu d'artifice. Quoi qu'il en soit, elle s'en servit utilement; car elle en jeta un si grand nombre contre cette importune volatile, qu'elle fut obligée de s'écarter. Alors le chariot ennemi mit sa dernière ressource en œuvre. Tous les marins ne doutoient point qu'avec les pierres & les huîtres, ils n'eussent bientôt abîmé & mis en pièces le char de glaces. Le projet n'étoit point

mauvais, il est même à présumer qu'il auroit eu tout l'effet qu'il en attendoit; mais la fée Paisible tira de sa poche un miroir ardent qu'elle portoit toujours avec elle. Il faut être de bonne foi, je n'ai jamais trop su pour quel dessein elle s'étoit chargé de cet ustensile. Elle plaça son miroir de manière qu'elle chauffa ses ennemis d'une façon qui leur étoit aussi importune qu'inconnue. Ils jetèrent des cris épouvantables; & les exhalaisons s'étant fondues dans le moment, toute la famille Marine, & la fée elle-même, furent précipitées pêle-mêle dans la mer. Nos fées victorieuses continuèrent leur chemin dans le dessein d'arriver dans les états de la reine Mutine. Ils trouvèrent qu'elle ne vivoit plus; elle avoit voulu moitié par la crainte d'une nouvelle punition, moitié par raison contraindre la dureté de son caractère; elle avoit pour cet effet tant ravalé de méchancetés & de noirceurs; elle s'étoit si prodigieusement contrainte, qu'après avoir eu plusieurs grandes maladies, elle avoit à la fin succombé; il y avoit même déjà quelques années. Le bon roi qui l'avoit épousée, goûta bien aisément les douceurs du veuvage; & quoiqu'il n'eût point eu d'autres enfans que la fille qu'il n'espéroit pas de revoir, rien dans le monde n'auroit pu l'engager à se remarier une seconde fois. Il gouvernoit ses états fort paisiblement; & le bon roi Prudent, le

grand père de Galantine, venoit d'arriver chez lui, malgré son grand âge, dans le dessein de passer les vacances avec lui. Quelle joie ces bons princes éprouvèrent-ils! Elle se communiqua à toute leur cour, en voyant arriver les fées qui ramenoient une princesse charmante, la fille de leur roi. L'on ordonna que les nôces des deux amans seroient célébrées dès le lendemain. On dépêcha dans le moment même des courriers de tous les côtés pour prier les fées de vouloir bien les honorer de leur présence. On n'oublia pas, comme l'on peut croire, de prier la fée Grave. Elles arrivèrent, en effet, de toutes parts. Les fêtes, les bals, les tournois, les grands festins continuèrent très-long tems. On fit la guerre, en même tems que beaucoup de remercîmens, à la fée Rêveuse, des fautes qu'elle avoit commises dans son enchantement. Elle en fut quitte pour dire que les amans étoient toujours plus adroits, que les enchantemens n'étoient pas exacts, & qu'il n'étoit pas possible qu'il s'en trouvât pour eux.

J'oubliois de dire que la gouvernante revint de son évanouissement, lorsqu'elle fut arrivée au palais. Enfin tout le monde fut content; & les fées ayant pris part pendant plusieurs jours à la joie publique, retournèrent à leurs affaires, ou bien à d'autres plaisirs. Nos amans s'aimèrent toujours, & furent les plus heureux princes de la terre.

LA PRINCESSE MINUTIE ET LE ROI FLORIDOR,

CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui moururent assez jeunes, & qui laissèrent un fort beau royaume à la princesse leur fille unique, qui n'avoit alors tout au plus que treize ans. Elle s'imagina qu'elle savoit régner, & tous ses bons sujets se le persuaderent aussi, sans trop savoir pourquoi; cependant c'est une profession qui ne laisse pas d'avoir sa difficulté.

Le roi & la reine eurent du moins en mourant la consolation de laisser la princesse leur fille sous la protection d'une fée de leurs amies. Elle s'appeloit Mirdandenne : c'étoit une très-bonne

femme; mais elle joignoit au défaut de se laisser prévenir, celui de n'en jamais revenir. Quant à la petite reine, elle étoit si petite, qu'on l'avoit appelée Minutie.

Voilà donc ce beau Royaume gouverné par la prévention & par la minutie. Jamais la princesse n'avoit été corrigée du goût qu'elle témoignoit pour les bagatelles; ce fut pour elle qu'elle inventa ces petites étrennes, tous ces colifichets, qui depuis nous ont accablés.

Cette princesse signala la grandeur de ses idées, par un trait que je choisis entre mille. Elle ne voulut pas garder pour général de ses armées, & même elle exila de sa cour un vieillard recommandable par les services qu'il avoit rendus à l'état. Et pourquoi? Parce qu'il étoit venu chez elle avec un chapeau bordé d'argent, dans le même tems qu'il portoit un habit galonné d'or. Elle trouva qu'un homme capable d'une telle négligence à la cour, seroit aussi très-capable, par la même raison, de se laisser surprendre par l'ennemi. Le discernement qu'elle se flatta d'avoir montré dans cette occasion, & la solidité que la fée trouvoit dans ses plus petites idées, auroient dérangé une tête bien plus forte.

Assez près de ce grand pays il y avoit un petit royaume, mais si petit, que je ne sais à quoi le comparer. Une reine mère l'avoit long-tems

gouverné au nom du prince Floridor; mais cette bonne reine mourut. Floridor, le fils le plus tendre que l'on ait connu, ressentit vivement cette perte, & conserva toujours la reconnoissance des obligations qu'il lui avoit. Une des plus grandes étoit une éducation parfaite, la plus dure du côté du corps, ce qui l'avoit rendu aussi robuste que dispos; & la plus douce du côté de l'esprit, ce qui lui en avoit donné les agrémens & la solidité. Ce jeune prince étoit beau & bien fait. Il gouvernoit sagement, sans abuser d'une autorité despotique. Ses desirs étoient réglés; en un mot, il eût été un particulier aimable. Ses sujets l'adoroient, & les étrangers qui passoient à sa cour, convenoient qu'il eût fait le bonheur du plus grand des empires : mais ce que l'on ignoroit, c'est qu'il devoit à une Fourmi charmante un aussi grand nombre d'avantages. Elle s'étoit attachée à lui dès son enfance. A la mort de la reine, la bonne Fourmi fut la seule consolation à laquelle il pût avoir recours. Il ne faisoit aucune démarche sans aller auparavant consulter la Fourmi dans un bois des jardins du palais qu'elle avoit choisi pour sa résidence. Souvent il abandonnoit sa cour & les plaisirs pour aller chercher sa conversation. Aucune saison ne l'empêchoit de paroître à ses yeux, & quelque rigoureux que pût être l'hiver, elle sortoit toujours de la fourmil-

lière la mieux réglée qui fût à cent lieues à la ronde. Elle lui donnoit des conseils aussi remplis de prudence que de sagesse. L'on conçoit aisément que la jolie Fourmi dont nous parlons, étoit une fée; son histoire arrivée il y a plus de sept mille ans, se trouve rapportée l'an vingt-deux mille du monde, à la page quatre cens soixante du volume de cette année. Il eût donc été aisé à la Fourmi de donner au roi qu'elle aimoit, quelques royaumes; les fées en disposent à leur fantaisie : mais la Fourmi étoit prudente, & la prudence conduit toujours à la justice. Ce n'est pas qu'elle ne souhaitât avec ardeur l'avancement de Floridor; mais elle vouloit qu'il n'employât pour l'obtenir que des moyens qui puissent flatter la véritable gloire qu'elle avoit imprimée dans son cœur. La Fourmi est naturellement patiente; elle attendit donc les occasions de mettre dans tout leur jour, les vertus de son élève. La conduite de Minutie, & la prévention de Mirdandenne, lui en fournirent bientôt les moyens. L'on apprit que le feu de la révolte s'étoit allumé dans le grand royaume de Minutie. Quand cette nouvelle eut été confirmée par toutes les gazettes, la bonne fée Fourmi voulut que le roi Floridor partît avec un simple écuyer pour aller secourir la reine sa voisine. Elle le rassura sur le gouvernement de ses états pendant son absence, en lui

promettant de ne les point abandonner. Elle ne lui donna en partant qu'un franc moineau, un petit couteau, que l'on appelle communément une Jambette, & une coquille de noix. Les préſens que je vous fais, lui dit-elle, vous paroiſſent médiocres ; mais ſoyez tranquille avec eux, ils vous ſerviront au beſoin, & j'eſpère que vous vous en trouverez bien. Il lui promit ſans peine une confiance qu'elle avoit bien méritée dans ſon eſprit ; & quand il lui eut fait de tendres adieux, il ſe mit en chemin, regretté de tout ſon petit peuple, comme s'il eût été le frère, le fils, ou l'ami de chacun de ſes ſujets.

Il arriva dans la capitale des états de Minutie ; il la trouva toute en rumeur, parce que l'on venoit d'apprendre qu'un roi voiſin s'avançoit à grandes journées, ſuivi d'une des plus terribles armées. Il venoit à deſſein de s'emparer du royaume. Floridor apprit que la reine s'étoit retirée dans une maiſon délicieuſe qu'elle avoit auprès de ſa capitale, où tous les colifichets brilloient à l'envi. Cette retraite avoit cependant un motif ; elle vouloit méditer bien ſérieuſement, & décider ſans être interrompue, ſi les troupes que la fée avoit ordonné qu'on levât pour s'oppoſer à l'uſurpateur, porteroient ou des cocardes bleues ou des cocardes rouges. Cependant la reine avoit alors vingt ans. Le roi Floridor s'étant

informé du chemin qui conduisoit à cette maison de campagne, y courut avec empressement. Sa belle figure prévint Mirdandenne en sa faveur. Le compliment qu'il fit à la reine & à elle, ne fit qu'augmenter la bonne opinion que son abord avoit inspirée, & les offres de ses services furent d'autant mieux reçues, que l'état étoit dans une situation fort embarassante. Minutie parut charmante à Floridor. Dès ce moment le roi en devint éperdument amoureux; pour lors le zèle & cette vivacité toujours inséparables de l'amour, éclata dans ses discours & dans ses actions, comme il brilla dans ses yeux, & ce fut avec un soin extrême qu'il se mit au fait de la situation présente des affaires. Il voulut avoir recours au pouvoir de la féerie; mais l'aveugle prévention de Mirdandenne l'avoit engagée depuis long-tems à donner sa baguette à Minutie, dans le dessein de la divertir, & cette princesse en avoit fait un usage si prodigieux, qu'elle étoit usée, & qu'elle n'avoit plus de force ni de vertu, sur-tout pour les choses sérieuses. Floridor alla dans la capitale; mais il ne trouva ni fortifications, ni munitions.

Cependant l'usurpateur approchoit de plus en plus; Floridor ne vit qu'un rival dans la personne du roi ennemi; & ne trouvant aucune ressource, il fut obligé de proposer à la reine le parti de la fuite, en lui offrant fièrement un asile dans ses

états. La prudence lui conseilloit alors un parti que son courage démentoit, mais il s'agissoit de sauver une princesse malheureuse ; cependant il ne fit cette proposition qu'aux conditions de revenir lui-même s'exposer à tous les dangers, & faire tous ses efforts pour rendre à la reine un trône qui lui appartenoit aussi légitimement, tout aussi-tôt qu'il auroit mis sa personne en sûreté dans son petit royaume. Mirdandenne convaincue par tout ce que le roi lui représenta, accepta la proposition du prince, & la reine ne consentit au départ, que lorsqu'on lui eût promis que le cheval dont elle devoit se servir pendant le voyage, auroit un harnois couleur de rose, & que Floridor ne lui eût fait présent du moineau que la fée lui avoit donné en partant. L'oiseau fut bientôt donné ; mais quoique le départ pressât, il fallut attendre que l'on eût fait venir de la ville un harnois de cheval, tel que la reine le désiroit ; il vint enfin, & Floridor & Minutie sans autre suite que Mirdandenne, prirent la route des états du roi. Floridor étoit enchanté de conduire Minutie chez lui, & d'imaginer qu'il étoit utile à ce qu'il adoroit ; être amoureux & voyageur, ce sont des choses qui souvent en font beaucoup dire ; Floridor en annonçant la petitesse de ses états, dont il rougissoit quelquefois, ne put se taire des obligations qu'il avoit à la bonne Four-

mi; cependant en venant au détail de son départ, la noix, le petit couteau & le moineau, parurent à la reine des présens fort singuliers. Elle eut envie de voir la noix, le roi la lui donna sans peine; d'abord qu'elle fut entre ses mains, elle s'écria : bons dieux, qu'est-ce que j'entends; elle prêta l'oreille avec plus d'attention, & pour lors elle dit avec une surprise mêlée de curiosité : j'entends (mais distinctement) des petites voix d'hommes, des hennissemens de chevaux, des trompettes, enfin un murmure fort singulier; voilà la plus jolie chose du monde, continua-t-elle; dans le tems que le prince étoit occupé lui-même de ce qui faisoit l'amusement de ce qu'il aimoit, il apperçut les coureurs de l'armée des révoltés, prêts à les joindre, & par conséquent prêts à les arrêter; pour lors dans ce péril, par un mouvement machinal, il cassa la noix, & il en vit sortir trente mille homme effectifs, tant cavalerie, infanterie, que dragons, avec l'artillerie & les munitions nécessaires. Il se mit à leur tête; & faisant face à l'ennemi, il fit (sans jamais se laisser entamer) la plus belle retraite du monde; il s'empara par ce moyen des montagnes qui se trouvoient sur son passage, & sauva la reine des mains de ses sujets révoltés. Après cette belle manœuvre de guerre, qui ne laissa pas d'être fatigante, & l'allarme du danger que la reine

avoit couru, ils ſe repoſèrent quelques jours ſur la montagne; mais comme tout le pays étoit en armes, en avançant pour continuer leur route, ils apperçurent une autre armée bien plus nombreuſe que celle qu'ils avoient évitée, & qu'ils ne pouvoient attaquer ſans témérité. Dans cette cruelle ſituation, la reine lui demanda le petit couteau que la fourmi lui avoit donné, pour s'en ſervir à quelque bagatelle dont elle s'amuſoit; mais trouvant qu'il ne coupoit pas à ſa fantaiſie, elle le jeta, en diſant: voilà un plaiſant couteau; auſſitôt qu'il eut touché la terre, il fit un trou très-conſidérable; le roi fut frappé du talent de ſa Jambette, & ſur le champ traça tout au tour de la montagne des retranchemens profonds qui la rendoient imprenable; quand cette opération fut faite, & qui ne l'occupa que le tems néceſſaire pour en faire le tour, le moineau dont il avoit fait préſent à Minutie, prenant ſon vol, ſaiſit le ſommet de la montagne; & battant des aîles, s'écria d'une voix terrible: laiſſez-moi faire, vous allez voir beau jeu; ſortez tous de deſſus la montagne, marchez à l'ennemi, & ne vous embarraſſez de rien. Il fut obéi ſur le champ, & le moineau enleva la montagne tout auſſi facilement qu'il auroit fait un brin de paille, & parcourant les airs, il la laiſſa tomber ſur l'armée ennemie, dont il écraſa, ſans doute, une grande partie; le

reste prit la fuite, & laissa le passage libre. Le prince qui n'étoit occupé que du désir de voir la reine en sureté, souhaita de pouvoir se livrer à la vitesse de ses chevaux; mais comme une marche d'armé conduit nécessairement à la lenteur, il eût bien voulu qu'elle se trouvât rentrée dans sa coquille; à peine en eût-il formé le souhait, qu'en effet elle s'y trouva renfermée; il la remit dans sa poche, ils arrivèrent dans le petit royaume, où la bonne Fourmi les reçut avec toutes les marques de la pure amitié.

Quand Floridor eut donné tous ses soins pour que Minutie fût à son aise, & qu'elle ne manquât de rien dans son palais, il ne songea plus qu'à son départ, d'autant plus aisément, que l'amitié de la bonne Fourmi le rassuroit sur tout ce qui pouvoit regarder la reine. Pendant le voyage qu'il venoit de faire, & le peu de tems qu'il avoit passé dans ses états, il eut la liberté de faire à Minutie l'aveu d'un amour qu'elle eût la douceur de se laisser persuader; enfin il fallût se séparer, leur adieu fut tendre, & Floridor partit sans aucun secours que celui d'une lettre de Minutie, adressée à tous ses bons & fidelles sujets, par laquelle elle leur demandoit d'obéir au roi Floridor en tout ce qu'il leur ordonneroit.

La bonne Fourmi ne lui donna ni la noix, ni le petit coûteau qui lui avoient été remis à son

retour; la reine voulut ſeulement qu'il reçût de ſes mains le moineau qu'il lui avoit donné, en le priant de le porter toujours ſur lui, auſſi bien qu'une écharpe de nompareille qu'elle avoit fait elle-même. Le roi ſuivit exactement la même route qu'il avoit tenue pour conduire la reine, non ſeulement parce que les amans ſont touchés de revoir les lieux embellis par ce qu'ils aiment, mais encore parce que c'étoit le chemin le plus court. Lorſqu'il fut auprès de la montagne tranſplantée, le moineau s'élevant dans les airs, partit pour la prendre avec la même facilité que celle qu'il avoit employée quelques jours auparavant, & la reporta dans le même endroit qu'elle habitoit auparavant. Le moineau faiſant uſage de la terrible voix dont il ſavoit ſe ſervir quand il le vouloit, dit à tous ceux qui s'étoient trouvés enfermés ſous la montagne : *ſoyez fidèles à Minutie, faites ce que le roi Floridor vous commandera de ſa part*, & pour lors ce ſingulier moineau diſparut; la montagne étoit creuſe; ainſi tous ceux qui ſe trouvèrent pris, étoient comme ſous une cloche; il ne leur manqua rien pendant le tems qu'ils y furent renfermés; tous les ſoldats & les officiers qui revoyoient le jour avec un ſi grand plaiſir, frappés de ce qu'ils venoient d'entendre, coururent en foule au-devant de Floridor, dont la belle figure étoit intéreſſante; & le regardant

comme un dieu, ils le voulurent adorer. Le roi touché de leur obéissance & du nouveau serment de fidélité qu'ils jurèrent entre ses mains, pour leur légitime reine, reçut leurs respects, & non leur adoration, après leur avoir montré la lettre dont il étoit chargé. Il fit la revue de cette armée, il en choisit cinquante mille des plus beaux, & de ceux dont la bonne volonté fait toujours réussir les projets des généraux. Il établit dans sa nouvelle armée une discipline très-exacte dont il étoit l'auteur & l'exemple, & ce fut avec ces troupes qu'il rendit invincibles, qu'il défit les troupes innombrables d'un usurpateur qu'il tua lui-même dans un des derniers combats. Sa mort rendit à Minutie un royaume qu'elle avoit absolument perdu.

Floridor parcourut toutes les provinces de ce grand état, & rétablit l'autorité de Minutie qu'il vint retrouver.

Mais quel changement ne trouve-t-il point dans le caractère & dans l'esprit de cette jolie reine ? Les conseils de la bonne Fourmi, & plus que tout, l'amour & l'envie de plaire, & d'être digne de Floridor, l'avoient corrigée. Elle fut honteuse d'avoir toujours fait de petites choses avec de grands secours, pendant que son amant en avoit fait de si grandes avec de si petits. Ils se marièrent & vécurent heureux.

LA BELLE HERMINE ET LE PRINCE COLIBRI,

CONTE (1).

Il étoit une fois un roi que l'on avoit fort mal élevé, ce qui ſurprenoit tout le monde, car la mauvaiſe éducation n'étoit pas autrefois ſi commune; jamais on n'avoit oſé le contredire; en un mot, on avoit ſi bien fait, que je ne crois pas qu'il ſût lire : auſſi, tous ſes ſujets ſe moquoient de lui, comme on fera toujours de tous ceux qui ne voudront rien apprendre. Un roi ſi fort igno-

(1) Ce conte n'eſt qu'un fragment, on ne ſait pourquoi l'auteur ne l'a pas achevé.

rant n'auroit certainement pas gardé long-tems ſon royaume, ſi les fées ne l'avoient protégé ; il eſt vrai cependant qu'il faiſoit le bonheur de ſes ſujets autant qu'il le pouvoit ; & comme il aimoit beaucoup les plaiſirs, il leur donnoit continuellement des fêtes qui les conſoloient de la perte des provinces qu'il cédoit à ſes voiſins, plutôt que d'avoir la moindre guerre. Il avoit été marié fort jeune avec une fort belle princeſſe qui mourut très-peu de tems après, & qui le laiſſa père d'une fille belle comme le plus beau jour, & que l'on connoît dans l'hiſtoire ſous le nom de belle Hermine.

A peine avoit-elle ſept ans, qu'on admiroit ſa taille, ſes graces & ſa beauté ; elle ne paſſoit point dans les ſalles du palais, que tout le monde ne s'écriât, malgré le reſpect qu'on lui devoit : Qu'elle eſt belle, qu'elle a de graces ; mais la princeſſe, loin d'en devenir plus fière, n'en étoit que plus douce & plus honnête. La vénérable Anémone, qui étoit une fée du premier ordre, ayant entendu parler d'une ſemblable merveille, voulut en juger par elle-même ; elle prit la figure d'une bonne petite vieille qui marchoit avec beaucoup de peine, appuyée ſur un gros bâton d'Epine, & vint au grand puits du palais attendre la princeſſe, qui devoit paſſer auprès en venant de la laiterie ; elle portoit un petit pot rempli de la

meilleure crême du monde, qu'elle avoit été chercher pour son déjeûné. Elle apperçut cette bonne vieille qui sembloit désirer de l'eau, mais qui n'osoit s'exposer à remuer seulement la chaîne & le seau pour en tirer. La princesse démêla l'embarras de cette pauvre femme; & s'approchant d'elle, elle lui dit : Je voudrois pouvoir vous aider, ma bonne mère; nous ne serions pas assez fortes toutes deux pour tirer de l'eau, n'est-ce pas? Hélas! non, mademoiselle, répondit la vieille; attendez un moment, reprit la princesse, & je vais vous envoyer quelqu'un pour vous aider; mais il est bien matin, je ne trouverai personne; je crois qu'il n'est encore que midi, & les valets ne se leveront pas avant deux heures. Hélas! mademoiselle, continua la vieille, je me meurs de soif; tenez, lui dit la belle Hermine, buvez ceci; pour lors elle lui donna son petit pot, je crois que cela vous fera plus de bien, c'est le dessus de toutes les terrines de la laiterie du roi; la vieille l'accepta, en disant : *Qui ne peut voir souffrir, mérite d'être heureux;* & pour lors, reprenant sa première figure, elle parut aux yeux de la princesse. Anenome dans tout son naturel, ne fit point de peur à la princesse en changeant de figure. Je veux, dit Anemone, avoir soin de vous; mais comme vous êtes environnée de fées qui ne m'aiment point, priez le roi de

mettre auprès de vous la première petite payſanne qui vous paroîtra jolie ; ne vous embarraſſez pas d'autre choſe, reprenez votre crême, & ne parlez de ceci à perſonne. Anemone diſparut auſſi-tôt, & laiſſa la princeſſe fort étonnée. Le palais du roi étoit magnifique ; & toutes les recherches dont il étoit rempli, étoient en plus grand nombre que celles qu'inſpire la volupté. Celle-ci eſt fondée ſur les beſoins, au lieu que la molleſſe les prévient ſans ceſſe. On ne pouvoit ſentir un repos qui n'avoit jamais eu beſoin de déſirer ; on en étoit venu au point de regarder la vivacité de la converſation, comme une des fatigues du corps. On y murmuroit continuellement contre les ſaiſons, & mille eſclaves réparoient ſans ceſſe, avec une peine extrême, l'inconvénient que l'on reprochoit au tems. Les mêmes délicateſſes régnoient dans les repas ; la faim étoit toujours prévenue ; en un mot, une éternelle ſociété régnoit ſur tout. Parmi les fêtes qui ſe donnoient continuellement, celle des *foibleſſes* étoit la plus conſidérable ; on n'avoit rien négligé pour la rendre ſolemnelle, & le peuple s'étoit aiſément perſuadé qu'il étoit bien plus doux de les adorer que de s'en garantir. Les prêtres même y trouvoient leur avantage ; c'étoit le jour qu'on la célébroit qu'Anemone avoit fait connoiſſance avec la belle Hermine. Le ſoir (car

on

on ne connoiſſoit point le matin) on ſe faiſoit porter couché ſur un lit ; beaucoup de gens étoient même entre deux draps, & l'on venoit faire ſes prières dans le temple dédié à tous les dieux, ou plutôt à tous les goûts, car les foibleſſes ſont générales ; mais dans la crainte d'offenſer celle de quelqu'un, on ne faiſoit aucun ſacrifice, & l'on ne brûloit aucun parfum pour ménager avec grand ſoin les vapeurs, maladie très-commune dans ce pays. La belle Hermine, en ſuivant ſur ſon petit lit le grand lit du monarque ſon père, apperçut une petite payſanne qui regardoit paſſer la cour avec la curioſité que peut donner une nouveauté magnifique & ſingulière. Elle fit ſigne que l'on l'arrêtât : car en ce lieu, on ne donnoit aucun ordre que par ſigne. Le lit de la princeſſe s'arrêta donc, elle conſidéra cette petite fille avec attention, & quelques regards modeſtes & ſpirituels lui perſuadèrent aiſément qu'elle étoit l'objet de ſa recherche. Elle lui demanda ſon nom, & ſut qu'elle s'appeloit Birette. Elle voulut la faire mettre ſur ſon lit ; mais la petite fille l'aſſura que pour recevoir ſes ordres, elle feroit un chemin plus conſidérable ; en effet, la diſtance n'étoit pas grande, & l'on portoit très-lentement, dans la crainte de fatiguer ceux qui étoient dans les lits. Birette ſuivit donc la princeſſe ; & paroiſſant à la cérémonie dans le lieu le plus éminent, elle fut

remarquée de tout le monde. Le roi lui même envoya pour s'en informer, & la princeſſe lui fit dire que cette petite fille qu'elle avoit trouvée en chemin lui avoit plu, & qu'elle le prioit de la lui donner auprès d'elle. Ce prince y conſentit, & dit : Puiſque la princeſſe l'aime, qu'on la rende heureuſe, & qu'on la mette bien à ſon aiſe ; on détacha ſur le champ quelques porteurs du relais du roi, pour aller chercher un lit dans la ſacriſtie, qu'ils apportèrent auſſi-tôt à Birette ; mais elle le refuſa, ce qui fut blâmé de tout le monde, & l'on ſe diſoit : Voyez ce que c'eſt que les gens de la campagne, ils ne veulent pas ſe coucher dans le temple ; d'autres cherchoient à l'excuſer. Comment voulez-vous, diſoient-ils, qu'elle ſache ſa religion, & qu'elle connoiſſe ſes commodités, la pauvre fille ne s'eſt peut-être jamais couchée que la nuit, & mille autres propos de cette eſpèce. Le ſervice commença, il conſiſtoit en une muſique tendre & voluptueuſe : les paroles célébroient le repos ; on y chantoit encore que la mort étoit un repos qui leur ſeroit plus ou moins aſſuré, ſelon qu'ils l'auroient obtenu dans ce monde ; & pour ne point ſe fatiguer l'eſprit par des idées déſagréables, on ne faiſoit aucune mention de la peine & du travail. Après la cérémonie, tout le monde pénétré de la mélodie de cette hymne, ſe fit porter chez ſoi ; le peuple que l'on plaignoit de

ne pouvoir jouir d'une pareille commodité, trouvoit des lits dans le temple sur lesquels il assistoit aux prières, l'attitude la plus commode étant en ce pays la plus dévote. Le roi fit venir Birette à son retour; il en fut très-content, quoiqu'elle lui dit plusieurs choses qui lui donnèrent la peine d'écrire; qu'il supporta avec bonté; cet aimable enfant employa le tour simple & naïf pour conduire la belle Hermine à des réflexions, pour lui faire sentir au milieu des objets les plus séduisans, les erreurs de ce royaume, & les préventions dans lesquelles il étoit plongé. Elle faisoit remarquer à la princesse tous les ridicules de sa cour & du gouvernement; & feignant de trouver tout nouveau, elle avoit un prétexte suffisant pour faire passer sur le compte de son ignorance, les critiques de tout ce qu'on lui faisoit remarquer. Elle supposa même que son père avoit beaucoup voyagé; & racontant ce qu'elle lui avoit entendu dire, elle ne citoit que la vertu, la valeur & la générosité. De semblables discours paroissoient ridicules & barbares à tous les courtisans. Un de ceux qui avoit le plus d'esprit dit au roi, un jour que Birette avoit prononcé le mot de guerre, & qu'il se l'étoit fait expliquer : jamais il n'y a rien eu, poursuivit-il, de plus opposé à la raison & à l'humanité. La valeur n'est qu'une brutalité contraire à l'envie de se conserver. On veut en

vain lui donner le nom de vertu, car les mêmes hommes qui l'admettent & qui la révèrent, sont obligés de dire qu'elle doit être accompagnée de la générosité qui veut, par exemple, que l'on pardonne à son ennemi, & que, par exemple, on ne le tue point à terre; n'est-il pas plus simple de n'avoir point d'ennemi, & de n'avoir aucune envie de détruire son semblable ? Pourquoi ne pas commencer par être généreux, sans faire usage de la valeur ? C'est ce que nous faisons dans les états de notre grand monarque. Les canons, par exemple, & l'usage pervers de la poudre, inventés pour la destruction des hommes, ne nous servent à nous, que pour notre amusement & notre satisfaction ; nous en faisons des fusées, les feux d'artifices embellissent nos fêtes & nos nuits, & nos canons ne sont jamais chargés que d'une composition d'ambre & de canelle, que l'on tire tous les jours plusieurs fois, dans le dessein de parfumer l'air que nous respirons. On disoit tous les jours devant ce prince mille autres choses inutiles à rapporter, mais toujours dans le même goût, qui faisoit la critique de Birette. Elle auroit aisément trouvé de quoi répondre à des propos si misérables, mais elle n'étoit occupée que de la belle Hermine; & contente des lumières de son esprit, elle y semoit les principes de toutes les vertus héroïques. Quand elle

la trouva ſuffiſamment perſuadée de beaucoup d'idées juſtes, elle jugea qu'il étoit tems de lui faire voir des pays dans leſquels elle pourroit voir, pratiquer, & faire cas des choſes qu'elle lui avoit vantées, & ſur-tout, l'éloigner des objets qu'elle avoit devant les yeux ; elle eſpéroit en même tems prévenir les dangers de l'amour par un choix ſi bon, qu'il pût être éternel. Elle déſiroit qu'il pût tomber ſur un petit prince dont elle avoit protégé toute la famille, & qui ſe nommoit Colibri. Ses bonnes qualités le rendoient digne d'une auſſi belle princeſſe ; mais il falloit que l'amour s'en mêlât, car tout le pouvoir des fées ne peut ni le faire naître, ni le faire ceſſer. Birette fit conſentir la belle Hermine à quitter la cour du roi ſon père ; & la faiſant monter ſur ſon char, elle la conduiſit chez les Pallantins, peuples ſemblables à ceux que l'injuſtice de ces derniers tems a fait nommer ſauvages, quoique la pureté des mœurs, l'innocence & la valeur brillaſſent à l'envi parmi eux. La propriété étoit ignorée dans le pays, ou du moins elle ceſſoit d'être connue à la ſeule idée du beſoin d'un autre homme. La princeſſe fut bien étonnée, quand à ſon arrivée elle apperçut un nombre prodigieux d'hommes preſque nuds armés d'arcs, de flèches, qui, faiſant conſiſter leur principal mérite dans les forces du corps, n'étoient occupés que du moyen de les en-

tretenir, & d'augmenter leur adreſſe. Anemone les protégeoit depuis long-tems ; & comme elle préféroit & reſpêctoit les ſentimens de la belle nature, elle avoit confié l'éducation du prince Colibri à ces peuples, heureux par la douceur & la ſituation de leur climat ; & plus encore par celle de leur caractère, ſans en rien dire à la princeſſe ; elle lui avoit donné le don d'entendre le langage de ces peuples, & celui d'en être entendue. Elle ſentit donc avec étonnement la différence d'une converſation auſſi ſimple qu'énergique, & de laquelle on avoit retranché tous les mots pleins d'affectation ſi fort en uſage à la cour du roi ſon père. Doué de cette facilité, le jeune prince qui ſe croyoit un jeune Pallantin, qui avoit d'autres moyens que l'adreſſe & la vertu pour s'élever au deſſus des autres, fut nommé par ces peuples pour faire un compliment à la belle amie d'Anemone ; & voici ce qu'il lui dit : Tes yeux ſont plus beaux que les aſtres qui dominent dans le ciel ; ſans doute que tes vertus répondent à tes beautés ; demeure dans nos pays pour nous en donner de nouveaux exemples, & nous charmer par la candeur de ton ame, comme tu nous éblouis par la douceur de ton viſage. La princeſſe ne laiſſa pas d'être flattée d'un éloge auſſi ſimple, & lui répondit avec douceur, qu'elle venoit elle-même pour s'inſtruire dans un pays auſſi ſage que

celui des Pallantins. Anemone avoit une maison absolument semblable à celle que chaque particulier devoit avoir; elles étoient basses & propres, & toutes avoient un jardin bordé d'un ruisseau, & le luxe ne pouvoit s'introduire dans un pays dont on avoit banni la propriété, & les tristes idées du tien & du mien. Quoique la chasse fût la plus grande richesse des Pallantins, elle se faisoit en commun, aussi bien que la culture des terres; & le travail, toujours si triste dans les autres pays, n'étoit en celui-ci qu'un amusement, il se faisoit en chantant. Les femmes étoient occupées aux travaux domestiques, & ces occupations ne les empêchoient pas de se voir & d'attendre ensemble leurs maris, dont le retour satisfaisoit tous les soirs leur impatience. Les enfans étoient élevés en commun; les femmes qui n'avoient point d'esprit, étoient désignées pour être nourrices, & leur état étoit fort adouci; mais celles qui avoient le plus mérité dans cet état étoient, à 50 ans, chargées de l'éducation des filles jusqu'au tems du mariage général, où les choix particuliers étoient toujours préférés. Les exercices du corps se faisoient en public, & servoient de spectacle. L'étude des Pallantins ne consistoit que dans la connoissance & l'examen de la nature. Anemone leur en avoit pour ainsi dire, ouvert les livres; ils apprenoient non-seulement ce qu'elle leur avoit enseigné,

mais elle ſavoit beaucoup de gré à ceux qui faiſoient la plus petite découverte ; leur religion étoit ſimple, & n'étoit point défigurée par la ſuperſtition. La belle Hermine paroiſſoit trop ſimple & trop naturelle dans la cour du roi ſon père ; cependant elle parut chez les Pallanrins ſi compoſée, qu'elle en fut frappée elle même, & qu'elle en rougit pluſieurs fois ; ce fut alors qu'elle ſentit la vérité des conſeils d'Anemone, & la juſteſſe des critiques qu'elle avoit faites de la cour du roi ſon père. Cependant, frappée de tant d'exemples, elle ſe livra ſans réſerve à l'étude ordonnée dans ce pays, & ſur-tout, à la pratique d'une religion dont la ſociété eſt le temple, & chaque particulier le ſacrificateur.

Colibri ne perdoit pas une occaſion de la voir & de l'admirer ; il cherchoit à ſe diſtinguer au milieu de tant d'hommes vertueux. Heureux pays, où l'on faiſoit de ſemblables déclarations ! C'étoit l'uſage de ne faire connoître ſon amour que par une conduite agréable, juſqu'au mariage, que l'on célébroit le premier jour du printems. Quand une perſonne en avoit touché pluſieurs, le choix appartenoit à celle qui étoit aimée, & la loi étoit en ce point égale pour les hommes & pour les femmes. Il eſt cependant vrai que bien loin de tirer vanité de la pluralité des hommages, comme on fait par-tout ailleurs, on étoit

persuadé que l'on avoit employé la coquetterie pour les engager, ainsi l'on étoit plus blâmé qu'applaudi. Les rivaux ne cherchoient jamais à mériter la préférence que par leur vertu, & ne témoignoient point le ressentiment inséparable de l'amour mécontent, qu'en se rendant plus aimables dans la société, & faisant voir l'injustice qu'on leur avoit faite en ne les choisissant pas. Ils pouvoient devenir plus heureux par la suite, car les mariages étoient rompus aussi-tôt que l'humeur ou l'aigreur survenoit dans leurs alliances; cependant les divorces étoient fort rares. On peut juger quelle étoit la conduite de ces peuples sur les autres sentimens, puisque l'équité régloit ainsi la plus vive des passions. Colibri après avoir attendu la fête des mariages, parut un des premiers sur le grand amphithéâtre de gazon où l'on faisoit cette cérémonie. Les filles occupoient un côté du carré vis-à-vis les jeunes gens; & les vieillards de l'un & l'autre sexe qui décidoient des différends, au cas qu'il en survînt, étoient en face des gens mariés. Les filles auparavant que de prendre leurs places, paroissoient chargées de différens ouvrages qu'elles avoient faits. Elles portoient avec grace ceux même qui sembloient les plus vils, & qui n'étoient pas les moins considérés dans cet état. Mais pour en rendre le coup d'œil plus agréable,

ils étoient parés de plumes & de fleurs, dont les différentes couleurs formoient une piquante variété. Les jeunes gens paroissoient ensuite ; leurs armes étoient ornées de fleurs & de plumes ; après quoi, pour faire voir leur adresse, ils couroient & luttoient les uns contre les autres. On ne donnoit aucun prix au vainqueur ; il n'en attendoit ce jour-là que de l'objet aimé. Les filles s'avançoient ensuite ; & pour marquer le choix qu'elles faisoient, elles présentoient aux jeunes gens l'ouvrage qui les avoit fait briller aux yeux de l'assemblée, & recevoient leurs armes, ce qui produisoit un changement de scène très-agréable. Celles qui par hasard n'étoient point acceptées, & les hommes que l'on n'avoit point choisis, retournoient à leurs places pour attendre la décision des anciens, qui les exhortoient ordinairement à chercher à plaire & à corriger les défauts qui les avoient empêchés de réussir. Cette exhortation ne se faisoit qu'après un ballet général, dansé avec beaucoup de graces par les heureux amans. Les chants en étoient simples, les pas qui tendoient tous à l'objet aimé, ou qui ne s'en éloignoient que pour exprimer le plaisir de s'en rapprocher, inspiroient les désirs & la volupté. Colibri vit avec étonnement que la belle Hermine n'étoit point à la tête des autres filles ; elle étoit assise avec Anemone dans la place

diſtinguée qu'elle occupoit au milieu des vieillards. Un mariage pareil à celui que l'on célébroit, ne lui convenoit point, & le divorce qui régnoit dans ce pays, convenoit encore moins à la fierté de ſon cœur. Colibri de ſon côté qui ne connoiſſoit que les uſages des Pallantins, regarda ſon procédé comme une impiété, & jugea facilement que les projets qu'il avoit faits pour témoigner ſa force & ſon adreſſe, devenoient inutiles, & que toutes les eſpérances d'un bonheur auſſi prochain que celui dont il s'étoit flatté, étoient renverſées. La vue de l'amphithéâtre & de la félicité de tant d'amans, lui devint impoſſible à ſoutenir. Il feignit donc de ſe trouver mal pour en ſortir; il erra par la ville. La ſolitude que l'on y trouvoit convenoit à la triſte ſituation de ſon cœur; mais tout lui rappeloit auſſi la belle Hermine, qu il avoit ſi ſouvent cherchée dans ces mêmes endroits; & bientôt ne conſervant plus d'eſpérance, il s'éloigna de ces lieux, dont le ſéjour avoit fait ſes délices. Il ſuivit des chemins détournés; & ſe jetant dans les montagnes, il arriva ſur les bords de la rivière Froide. Ce nom lui fit eſpérer qu'il pourroit trouver ſur ſes bords une liberté qu'il regrettoit ſans ceſſe. Le pays arroſé par cette triſte rivière, eſt prodigieuſement peuplé, & le gouvernement eſt républicain. L'avarice y domine; auſſi les habitans ont le viſage

pâle, le cœur agité & l'eſprit contraint. On y marie les enfans dès le berceau, afin que l'amour ne les détourne pas un ſeul inſtant des occupations lucratives. La délicateſſe & tous les plaiſirs du cœur étoient inconnus chez ces peuples barbares. De pareils objets étoient bien éloignés de guérir Colibri; il regrettoit encore plus la belle Hermine, & reſſentoit plus vivement le malheur de n'avoir pu lui plaire; mais plus il ſouffroit dans un lieu ſi contraire à ſes ſentimens, plus il vouloit y fixer ſon ſéjour; car il eſt des ſituations déplaiſantes que l'on aime à prolonger. Anemone d'un autre côté attentive à tout ce que le prince penſoit, & qui n'ignoroit aucune de ſes actions, en étoit fort inquiète; & perſiſtant toujours dans ſon projet, elle propoſa à la belle Hermine de quitter les Pallantins. Après avoir exhorté les heureux Pallantins à ne point abandonner leurs uſages & leurs loix, & les avoir aſſurés de ſon amitié, elle partit dans ſon même char avec la princeſſe. Elles traversèrent les airs avec une extrême rapidité, & franchirent en fort peu de tems les montagnes qui ſéparent les Pallantins de leurs voiſins, & ſe trouvèrent ſur les bords de la rivière Froide; mais avant que d'entrer dans la ville capitale, elle prit la figure d'un marchand, & donna à la princeſſe celle d'un jeune homme qui paſſoit pour ſon fils. Colibri

entroit pour beaucoup dans ſon projet, car elle étoit aſſurée de le rencontrer, comme cela arriva. Dans la triſte ſituation où il étoit, il ne fut pas inſenſible au plaiſir d'être accueilli par un homme qui lui parloit ſa langue naturelle ; mais la fée étoit convenue avec la princeſſe de ne ſe point faire connoître. La belle Hermine fut charmée de retrouver un homme qu'elle eſtimoit, dans un pays qu'elle connoiſſoit peu, & où tout ce qu'elle voyoit commençoit à lui déplaire. La fée n'ignoroit pas que les impreſſions qui rapprochent les eſprits, ne peuvent jamais nuire à l'amour ; elles augmentèrent encore par la triſteſſe prodigieuſe de Colibri. La belle Hermine en voulut ſavoir la cauſe, & ſa curioſité fut aiſément ſatisfaite, car le prince n'avoit que ſes malheurs à confier. L'amour qu'il dépeignoit avec tant de force, ſon départ, la vivacité de ſes ſentimens, l'exil auquel il s'étoit condamné, tout cela, dis-je, fut raconté avec cette naïveté que donne la vérité, & cette éloquence qu'inſpire le ſentiment. L'eſprit de la belle Hermine en fut frappé ; ce qu'elle entendoit ne pouvoit lui être ſuſpect. Anemone employa ſon eſprit pour faire naître une pitié & un attendriſſement dont l'amour eſt preſque toujours précédé. Un pays ſemblable à celui de la rivière Froide, a bientôt inſpiré le dégoût ; ainſi lorſqu'Anemone eut éprouvé ſous

la figure d'un marchand quelques tromperies, & reçu des preuves éclatantes du vice & des effets que l'amour des richesses produisent dans le cœur humain, elle ne jugea pas un séjour plus long nécessaire dans ce pays. La fée se fit donc connoître à Colibri, & le fit monter dans son char. Allons, leur dit-elle, passer quelque tems dans un lieu où nous verrons des objets plus dignes de nous. Colibri dans un étonnement difficile à concevoir, ne sentit plus ses malheurs. Il voyoit la princesse, & l'aveu qu'il lui avoit fait sans pouvoir lui déplaire, étoit un grand soulagement; mais leur embarras étoit extrême. La princesse en reprenant sa figure, parut à ses yeux avec autant d'éclat que le soleil, lorsqu'en un instant il abat en automne un brouillard épais qu'il surmonte. La belle Hermine. . . . .

Fin du vingt-quatrième volume.

TABLE DES CONTES,

TOME VINGT-QUATRIÈME.

MADAME L'EVÊQUE.

FÉERIES NOUVELLES.

Fin de la Table.

